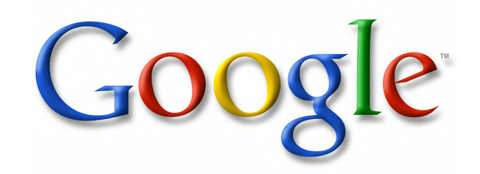
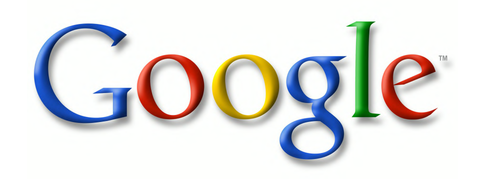
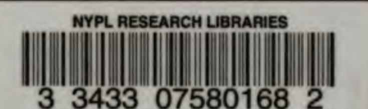
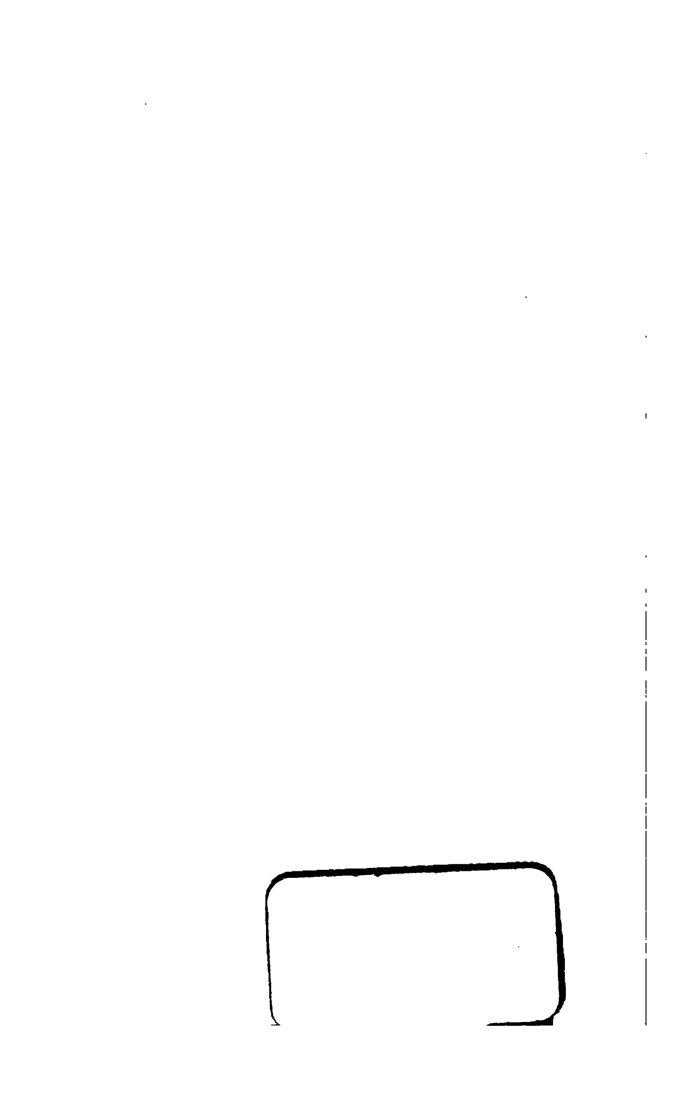








RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME XXXIV.

A PARIS,

CHEZ
LADRANGE, libraire, quai des Augustins, n° 19;
GUIBERT, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10;
LHEUREUX, libraire, quai des Augustins, n° 37;
VERDIÈRE, libraire, même quai, n° 25.

CHEFS-D'ŒUVRE

DRAMATIQUES

DE

BARTHE, GOLDONI,

ET

DORAT.



A PARIS,

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,

IMPRIMEUR DU ROI.

1825.

Printed in France.

LES
FAUSSES INFIDÉLITÉS,
COMÉDIE EN UN ACTE,
PAR BARTHE,

Représentée, pour la première fois, le 25 janvier 1768.

NOTICE

SUR

BARTHE.

Nicolas-Thomas Barthe, fils d'un riche négociant de Marseille, y naquit en 1733. Il fit ses études avec beaucoup de succès chez les pères de l'Oratoire. Son père le destinoit au barreau; mais il préféra la poésie, et composa plusieurs ouvrages estimés. Il a donné quatre pièces au théâtre Français.

L'Amateur, comédie en un acte, en vers, fut jouée le 5 mars 1764. Quoiqu'elle eût été fort bien accueillie, l'auteur la retira pour y faire des corrections.

Les Fausses Infidélités, comédie en un acte, en vers, parut pour la première fois le 25 janvier 1768, et eut dix-huit représentations très suivies.

La Mère Jalouse, comédie en trois actes, en vers, représentée pour la première fois le 23 décembre 1771, ne fut alors donnée que cinq fois, l'auteur l'ayant retirée pour y faire des changements. Elle a été reprise depuis, et est maintenant au courant du répertoire.

L'Homme Personnel, comédie en cinq actes, en vers, mise au théâtre le 21 février 1778, n'obtint que huit représentations.

Barthe mourut à Paris le 17 juin 1785, dans sa cinquante-troisième année.

PERSONNAGES.

DORIMÈNE, jeune veuve.
ANGÉLIQUE, cousine de Dorimène.
LE MARQUIS DE VALSAIN, amant de Dorimène.
LE CHEVALIER DORMILLI, amant d'Angélique.
MONDOR.

La scène est à Paris, chez Dorimène.

LES

FAUSSES INFIDÉLITÉS,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

VALSAIN, DORMILLI.

VALSAIN.

Chevalier, votre amour est une frénésie.

DORMILLI.

Marquis, le vôtre à peine est une fantaisie.

VALSAIN.

Vous aimez Angélique un peu trop vivement.

DORMILLI.

Vous aimez Dorimène un peu trop froidement.

VALSAIN.

Vous faites le malheur de la plus tendre amante.
Votre scène d'hier fut bien extravagante!
Angélique est outrée.

DORMILLI.

Ah! que dites-vous là?
Il lui sied de bouder! Les femmes, les voilà.
Ont-elles quelques torts; si nous osons nous plaindre,
Elles sont d'une adresse! Elles savent contraindre
A demander pardon du tort qu'elles ont eu.

VALSAIN.

Mais voulez-vous toujours douter de leur vertu?
Vous êtes plus jaloux qu'il n'est permis de l'être...

DORMILLI.

Moi!

VALSAIN.

Sous un triste nom c'est se faire connoître.
On cause, disons mieux, on rit à vos dépens.

DORMILLI.

Qui? ces gens du bel air, cœurs légers, froids plaisants,
De maîtresse et d'ami changeant comme de modes,
Pacifiques époux, et même amants commodes.
Je leur permets de rire : un cœur tel que le mien
Doit étonner le leur. Oh! vous, vous aimez bien;
C'est le plus beau sang-froid!...

VALSAIN.

Nous n'aimons pas de même.
Tyranniser les gens, ce n'est pas mon système.
L'air froid cache souvent un cœur qui sait aimer;
Et d'ailleurs l'amour vrai doit savoir estimer.
Les femmes, j'en conviens, peuvent être infidéles...

DORMILLI.

Peuvent être est fort bon.

VALSAIN.

Mais, pour les croire telles,
Pour les juger enfin coupables en amour,
Je veux des preuves, moi, plus claires que le jour...

DORMILLI.

J'entends.

VALSAIN.

L'amour jaloux a trop l'air de la haine.
Formons d'heureux liens, et point de triste chaîne.
De l'amour, s'il se peut, n'ayons que les douceurs :
Moi, j'en ai la tendresse... et d'autres, les fureurs.

DORMILLI.

D'accord ; vous êtes doux. Vous verriez Dorimène
Pour quelque heureux mortel n'être pas inhumaine,
Qu'immobile témoin et rival complaisant,
Vous trouveriez, je crois, le procédé plaisant.
Cela s'appelle aimer.

VALSAIN, *riant.*

Pour vous prouver que j'aime,
Je veux être jaloux, jaloux de Mondor même.

DORMILLI.

Pourquoi non? Ce Mondor me déplaît.

VALSAIN.

Je le crois.
Il est si dangereux !

DORMILLI.

Vous riez; mais je vois,
Je vois tout. Franchement, votre Mondor m'assomme.

VALSAIN.

Hier, je m'en doutai.

DORMILLI.

Soyez sûr que cet homme
A des desseins secrets. Je ne suis point jaloux :
Mais je sais que Mondor conspire contre nous.
Oui, j'ai vu Dorimène et même sa cousine

(*bas et d'un air effrayé.*)
Rire avec lui d'un air, la...

VALSAIN.

C'est qu'on le badine.
De tels originaux sont si divertissants!
Un riche au ton badin, un fat de quarante ans,
Quelque esprit, mais si vain qu'il en est parfois bête;
Croyant à tout le sexe avoir tourné la tête,
Lui prodiguant les bals, les fêtes, les soupés;
Assez mauvais railleur sur les maris trompés;
Achetant des travers par ses dépenses folles...

DORMILLI.

Eh bien! il réussit.

VALSAIN.

Oui, ces femmes frivoles,
Qui ne se piquent pas de choisir leurs amants,
Ont daigné quelquefois lui donner des moments;
Et, trompant avec art sa vanité crédule,
En ont fait, à plaisir, un fat très ridicule.
Et vous ne voulez pas qu'on en rie?

DORMILLI.

Oh! j'ai vu
De vos femmes de bien, prodiges de vertu.
Tel homme étoit d'abord plaisanté par ces dames,
Qui bientôt... Tout s'arrange avec les bonnes ames.
Tenez, mon cher marquis, notre siècle, nos mœurs,
Nos maris, nos amants, nos charmantes noirceurs,
Et ce sexe maudit que je hais, que j'adore,
Et mon amante enfin, jeune et fidèle encore,
Mais qui, peut-être, hélas, dans peu me trahira...

Vous ne connoissez rien, monsieur, de tout cela.
J'ai peine à concevoir comment on se marie:
Vous le concevez, vous?

VALSAIN.

Très bien. Mais, je vous prie,
Du respect pour le sexe, ou je romps avec vous:
Ses vertus sont de lui, ses défauts sont de nous.
Croyez à ses vertus...

DORMILLI, *l'interrompant.*

Comment! lorsque Angélique...

VALSAIN.

Apaisez-la bien vite; et, d'un ton pathétique,
Jurez-lui d'être enfin plus doux, moins emporté,
De ne plus tant crier à l'infidélité:
Mais sur-tout il faudra, comme à votre ordinaire,
Après avoir juré, protesté, n'en rien faire.
(*Dormilli, apercevant Mondor, s'en va, le regarde d'un air ennemi, et le salue à peine. Mondor s'arrête quelque temps, étonné de l'accueil.*)

SCÈNE II.

VALSAIN, MONDOR.

MONDOR, *riant.*

Qu'a-t-il donc? Il me fuit; il salue à demi.
Le moyen que cela puisse avoir un ami?
J'observe qu'avec vous il dispute sans cesse,
Et qu'il me boude, moi.

Je ne me targue point de mes vaines richesses.
Mon théâtre, mes bals, ma petite maison,
Peut-être un cuisinier qui s'est fait quelque nom,
Et mes feux d'artifice, et mon hôtel qu'on cite,
Et mon vin de Tokai, ne font pas mon mérite;
Tout cela n'est pas moi, je le sais; mais enfin
On éblouit ainsi le pauvre genre humain.

VALSAIN.

Savez-vous que voilà de la philosophie?
Allier tant d'esprit à tant de modestie!
Vous devenez sublime, et c'est ce que je crains :
Adieu; ménagez-moi dans vos vastes desseins.

SCÈNE III.

MONDOR.

Je le crois mon ami; sa franchisse intéresse:
Mais, amicalement, soufflons-lui sa maîtresse.
Sa maîtresse! c'est peu; deux cœurs me sont acquis :
Monsieur le chevalier et monsieur le marquis
Me seront immolés, la chose est manifeste;
Je ne puis en douter sans être trop modeste.
Ils s'y prenoient fort mal. Le cœur d'une beauté
Du sang-froid de Valsain doit être peu flatté;
Et Dormilli, fougueux, a cette humeur jalouse
Qui fatigue une amante et qui gêne une épouse;
Bien vu! Quant aux billets que je viens de risquer,
Elles n'oseront pas se les communiquer:
Elles m'aiment, l'amour rend les femmes discrétes.

Je vais mener de front deux intrigues secrètes.
Le jeu sera piquant : deux belles à-la-fois !
Ou bien, au pis aller, je pourrai faire un choix.
Mais les voici, sortons prudemment : il me semble
Qu'il n'est pas à propos que je les voie ensemble.

SCÈNE IV.

DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

DORIMÈNE.

Que se passe-t-il donc? Vous riez de bon cœur.
Je ne vous vis jamais d'une si belle humeur.

ANGÉLIQUE.

Je reçois une lettre assez divertissante.

DORIMÈNE.

J'en reçois une aussi dont le style m'enchante.

(*Angélique donne sa lettre.*)

La vôtre? Peut-on voir?... Mais le tour n'est pas mal.
Vous avez la copie, et moi l'original.
Nos billets sont pareils.

(*Elle donne sa lettre à Angélique.*)

ANGÉLIQUE *la lisant.*

Oh! la plaisante chose!
C'est un trait de Mondor.

DORIMÈNE.

Voilà donc de sa prose :
Un billet circulaire!... Il faut nous réunir.
(*montrant une table où l'on peut écrire.*)
Mettez-vous là.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi?

DORIMÈNE.

Pourquoi? Pour le punir.
Le fat! Et puis je veux... L'idée est excellente.
Par ses transports jaloux Dormilli vous tourmente,
Valsain me déplaît fort avec ses tons glacés;
Votre amant aime trop, et le mien pas assez.
Ce seroient deux maris également à craindre.

ANGÉLIQUE.

Oui.

DORIMÈNE.

Je vois un moyen; mais il s'agit de feindre.
Répondez à l'épître, et même tendrement.

ANGÉLIQUE, *riant.*

Oui, par un billet doux peut-être?

DORIMÈNE.

Justement.
C'est là le vrai moyen de guérir l'un et l'autre.
Feignons d'aimer Mondor. Vous allez voir le vôtre
Si plaisamment jaloux, que, s'il veut l'être encor,
Nous le ferons rougir au seul nom de Mondor;
Et Valsain alarmé, malgré tout son mérite,
Croira qu'il peut déplaire... Allons, écrivez; vite.

ANGÉLIQUE, *avec réflexion.*

Feindre d'aimer Mondor!

DORIMÈNE.

Eh oui, pour nous venger.

ANGÉLIQUE.

Et trahir un jaloux!

DORIMÈNE.

Pour mieux le corriger.
Il est bon quelquefois d'affliger ce qu'on aime.
On guérit un défaut par ce défaut-là même.
(*Angélique s'assied.*)
Ne perdons pas de temps. Je dicte. Écrivez... Bon!

ANGÉLIQUE.

Mais il ne sera plus jaloux au moins?

DORIMÈNE.

Eh non!

(*dictant.*)
« Je ne sais, monsieur, si je fais bien de vous ré-
» pondre.

ANGÉLIQUE.

Je sais que je fais mal.

DORIMÈNE, *dictant.*

« J'ai combattu long-temps.

ANGÉLIQUE *répète ce qu'elle écrit.*

« Long-temps.

DORIMÈNE, *dictant.*

« Mais je suis excédée de monsieur Dormilli...

ANGÉLIQUE, *écrivant.*

Dites que je l'abhorre;
Je l'aimerois autant.

DORIMÈNE.

Eh bien!
« Je suis... si cruellement tourmentée.

ANGÉLIQUE.

Plus dur encore.
Vous vous divertissez.

DORIMÈNE.

Cent fois vous m'avez dit
Qu'il vous tourmentoit fort.

ANGÉLIQUE.

Oui, mais quand on écrit !

DORIMÈNE.

Otez *cruellement*.

ANGÉLIQUE, *avec vivacité.*

J'y pensois.

DORIMÈNE, *dictant.*

« En vérité, dans les impatiences qu'il me cause...

ANGÉLIQUE.

A merveille.

DORIMÈNE, *dictant.*

« Je ne sais qui je ne lui préfèrerois pas. »

ANGÉLIQUE.

Je ne mettrai jamais d'expression pareille.

DORIMÈNE.

Quelle enfance !

ANGÉLIQUE.

Jamais. Cédez-moi sur ce point,
Ou...

DORIMÈNE.

Qu'importe le mot quand la chose n'est point?

ANGÉLIQUE.

Il est fort, ce billet.

DORIMÈNE.

Et moi j'ose prétendre
Qu'un jaloux ou qu'un fat peuvent seuls s'y méprendre.

ANGÉLIQUE, *achevant d'écrire.*

Vous vous figurez donc que Mondor nous croira?
Se croire aimé de nous!

DORIMÈNE.

Bon! il le croit déja.
Et les hommes, d'ailleurs... Quelle crainte est la vôtre?
Ce sexe est vain, très vain... presque autant que le nôtre.
Donnez-moi ce billet, je saurai l'envoyer;
Et... soyez inflexible avec le chevalier;
Profitez du moment. Allons. Je vais écrire.
(*Angélique se lève pour lui céder la place.*)
Moi, j'aime aussi Mondor, et je veux le lui dire.
(*en s'asseyant.*)
Ils seront bien joués, bien plaisants tous les trois.
Quel plaisir d'intriguer trois hommes à la fois!

ANGÉLIQUE.

Mon dieu, vous aimez bien à voir souffrir... Silence:
Ils s'approchent tous deux. C'est Valsain qui s'avance.
Cachez votre papier.

DORIMÈNE, *assez haut pour être entendue de Valsain.*

Vous moquez-vous de moi?
Oh! je ne suis point fausse.

SCÈNE V.

VALSAIN, DORMILLI, DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

DORMILLI, *bas, à Valsain.*

Elle écrit.

VALSAIN, *froidement.*

Je le voi.

DORMILLI, *à Angélique.*

Je vous retrouve enfin : vous me fuyez, cruelle?

ANGÉLIQUE.

M'allez-vous faire encor quelque scène nouvelle?
Il est vrai, je vous fuis.

DORMILLI.

Vous fuyez vainement,
Je vous suivrai par-tout.

(*Angélique se réfugie auprès de Dorimène.*)

DORIMÈNE, *à part.*

C'est là bien un amant.
Quand pourrai-je obtenir que Valsain lui ressemble?
(*à Valsain.*)
Ah ! vous voilà, monsieur?

VALSAIN.

Nous arrivons ensemble,
Et je n'osois, madame, interrompre un billet.

DORIMÈNE, *sans le regarder, et continuant d'écrire.*

Mais vous faites fort bien ; il faut être discret.

DORMILLI.

Discret ! Vous écririez, madame, en sa présence,
A cinq ou six rivaux; toujours sans défiance,
Monsieur seroit content de lui-même et de vous.

DORIMÈNE.

C'est que précisément j'écris un billet doux.

DORMILLI.

Valsain, vous entendez, un billet doux.

VALSAIN.

Peut-être
Daigne-t-on s'occuper...

DORIMÈNE.

De qui?

VALSAIN.

De moi.

DORIMÈNE, *à part.*

Le traître!

Encore un mot.

(*Elle écrit d'un air très animé.*)

VALSAIN.

Le style en doit être charmant.
Vous avez dans les yeux le feu du sentiment.
Ce billet sera tendre; heureux qui doit le lire!

(*Dorimène plie son billet.*)

Mais c'est finir trop tôt : on ne peut trop écrire,
Quand c'est le cœur qui dicte.

DORIMÈNE, *à part.*

Il raille, le cruel!
Il me feroit écrire un billet doux réel.

(*à un laquais.*)

Holà! quelqu'un? Portez bien vite cette lettre.

VALSAIN.

C'est peut-être chez moi que l'on va la remettre.

DORIMÈNE.

Chez vous? Eh bien! monsieur, allez la recevoir.

(*Elle sort.*)

VALSAIN, *souriant.*

Ah! je suis pénétré d'un si flatteur espoir;
J'y cours.

SCÈNE VI.

DORMILLI, ANGÉLIQUE.

DORMILLI, *retenant Angélique qui veut suivre Dorimène.*

Un moment donc.

ANGÉLIQUE.

Je suis trop en colère.
Ne me retenez point.

DORMILLI.

Ai-je pu vous déplaire
Par un excès d'amour?

ANGÉLIQUE.

Oh! discours superflus,
Monsieur.

DORMILLI.

Toujours monsieur!

ANGÉLIQUE.

Je ne pardonne plus.
J'ai pardonné vingt fois, toujours dans l'espérance
Que vous pourriez changer; mais je perds patience.
Hier, tout cet éclat, tout cet emportement
Fut encor précédé d'un raccommodement.

DORMILLI.

Convenez donc aussi qu'hier, mademoiselle...
J'attends; vous arrivez. Vous étiez la plus belle:
Dès-lors, je ne vois plus que vous, que tant d'appas;
Et moi, je suis le seul que vous ne voyez pas.

Vos discours, pleins d'esprit, amusent, intéressent:
Mais à d'autres qu'à moi tous vos discours s'adressent.
Mondor, à vos côtés, d'un air mystérieux,
Vous tient de sots propos, vous cache à tous les yeux;
Vous ne soupçonnez point que ce fat-là m'ennuie.
On parle enfin d'un wisk; il fait votre partie:
J'en fais une autre, moi, loin de vous, et comment?
Je suis distrait; je perds; je joue horriblement;
On me gronde; on se plaint: vous éclatez de rire,
Et vous et votre fat.

ANGÉLIQUE.

J'ai ri; mais je puis dire
Que je n'étois pas seule.

DORMILLI.

Eh! vraiment, je le croi.
C'est que personne n'aime, ou n'aime comme moi;
C'est qu'ils ne sentent point; c'est qu'ils n'ont pas mon ame.
J'extravague en effet; car je veux qu'une femme
N'ait pas l'ambition... de plaire... au monde entier.

ANGÉLIQUE.

Voilà comme un jaloux sait se justifier.
Ah! dût-il m'en coûter l'effort le plus pénible,
Je dois pour vous, monsieur, cesser d'être sensible.
A votre folle humeur il faut m'assujettir.
Je ne puis, ni marcher, ni m'asseoir, ni sortir,
Ni parler, ni me taire. On me donne une lettre;
C'est celle d'un rival qu'on vient de me remettre.
Je danse avec quelqu'un, vous rêvez tristement.
Me voyez-vous parée, ah! c'est pour un amant.
Ai-je fait à Mondor de simples politesses,

On met, sans le savoir, mon éventail en pièces.
J'aimerois cent fois mieux un cœur indifférent:
Devenu mon époux, vous seriez mon tyran.

DORMILLI.

Votre tyran! Jamais. Quelle crainte cruelle!
N'auriez-vous pas alors juré d'être fidèle?

ANGÉLIQUE.

Je crains que pour s'unir nos cœurs ne soient pas faits.

DORMILLI.

Eh! sans mon fol amour, que je vous haïrois!
Vous saurez à la fin me faire aimer Julie:
Elle m'aime; et pour moi vous l'avez embellie.
Elle ne me voit point ces travers odieux:
Ayant un autre cœur, Julie a d'autres yeux.

ANGÉLIQUE, *avec dépit.*

Eh bien! monsieur, volez; fixez-vous auprès d'elle.

DORMILLI.

Oui, je vais l'adorer... l'aimer... mademoiselle.
Je vais vous obéir. Mais, du moins, nommez-moi
Celui qui m'a ravi votre cœur.

ANGÉLIQUE, *souriant.*

Et pourquoi
Faut-il vous le nommer?

DORMILLI.

Qu'il tremble pour sa vie.

ANGÉLIQUE.

Ciel! encor des fureurs? Il faut que l'on vous fuie.

DORMILLI, *la suivant.*

Fuyez-moi, j'y consens, je ne vous cherche plus.
Que m'importe un rival, son nom, et vos refus?

SCÈNE VII.

DORMILLI.

C'est ici qu'un jaloux auroit bien droit de l'être.
(*Mondor paroît.*)
Mais quel est ce rival? Je l'aperçois peut-être...
C'est lui : précisément je le trouve aujourd'hui
Deux fois plus fat encor et plus content de lui.

SCÈNE VIII.

DORMILLI, MONDOR.

MONDOR, *de loin et à part.*
(*haut et d'un air triomphant.*)
Bon! Toujours de l'humeur? Dans l'âge des conquêtes,
Quand on plaît, quand on aime?

DORMILLI.

Oh! je sais que vous êtes
Un excellent railleur; mais moi qui raille peu,
Je vais, monsieur Mondor, vous faire un libre aveu.
Votre présence ici... m'étoit fort agréable.
Cependant...

MONDOR, *riant.*

Vous croyez que je suis redoutable,
Et que sur Angélique on a quelque dessein?

DORMILLI.

De grace, expliquons-nous. Daignez m'apprendre enfin

A qui vous en voulez.

MONDOR.

La demande est fort bonne.
Chevalier, si je puis n'en vouloir à personne,
On peut...

DORMILLI.

Vous en vouloir? Eh bien! qui vous en veut?

MONDOR.

Vous ne le diriez point à ma place.

DORMILLI.

Il se peut.

(*En riant, et du ton d'un homme qui compte sur la fatuité de Mondor.*)

Mais vous le direz, vous, n'est-ce pas?

MONDOR.

Il est leste.
Ma foi, si je le dis, c'est, je vous le proteste,
Pour vous tranquilliser : vous êtes si pressant...
Je vois que vous souffrez; je suis compatissant.

DORMILLI.

Au fait, par grace.

MONDOR.

Eh bien! s'il faut vous en instruire...

(*Il s'amuse de l'attention que lui prête Dormilli.*)

Ces choses-là pourtant ne doivent pas se dire.

DORMILLI, *avec une impatience qu'il veut masquer sous un ton badin.*

Aujourd'hui l'on dit tout : dites donc.

MONDOR.

Trop de feu ;

Trop de feu, chevalier: modérez-vous un peu.
Si de mes soins ici quelqu'un doit être en peine,
Ce n'est pas vous encor.

DORMILLI.

Quoi, monsieur, Dorimène...

MONDOR, *négligemment.*

Mais oui.

DORMILLI.

Plaisantez-vous?

MONDOR.

Mais non.

DORMILLI.

D'honneur?

MONDOR.

D'honneur.
Valsain vous vexe un peu: je suis votre vengeur.
Réjouissez-vous bien de sa triste aventure.
Dorimène a pour nous, c'est une chose sûre,
Un goût très décidé, mais je dis décidé.

DORMILLI.

Ce soupçon-là, monsieur, peut être mal fondé.

MONDOR.

Soupçon n'est pas le mot: en voulez-vous des preuves?
Oh! parbleu! c'est me mettre à de rudes épreuves.
Le moyen, avec vous, de garder un secret?

(*Il tire un portefeuille de sa poche.*)

Parmi certains papiers, j'ai là... certain billet;
Faut-il, à l'instant même, avoir la complaisance
De vous en faire part?

DORMILLI.

Non vraiment, car je pense
Que vous ne l'avez point.

MONDOR.

Je ne l'ai point?... Lisez.

(*Il lui présente le billet : Dormilli veut s'en saisir et Mondor le retient. Dormilli lit avidement : Mondor continue.*)

Sous un style badin ses feux sont déguisés :
On badine d'abord, puis on est attendrie;
Puis le moment fatal, et puis la jalousie;
On tremble de nous perdre, on veut toujours nous voir :
Et le roman finit par un beau désespoir.

(*Il éclate de rire.*)

Mais n'admirez-vous pas le sommeil léthargique
De monsieur de Valsain? Vous craigniez qu'Angélique
N'eût pour moi quelque goût; lui qu'on a supplanté,
Il est, le cher marquis, d'une sécurité!

DORMILLI.

Le voilà donc enfin trahi par sa maîtresse!
J'avois su le prévoir, je le disois sans cesse.

MONDOR.

Depuis que j'ai paru?

DORMILLI.

Non, très long-temps avant.
Mais, Angélique?...

MONDOR.

Eh bien?

DORMILLI, *d'un ton brusque.*

Eh bien! je crois souvent

Qu'elle me trompe aussi.

MONDOR.

Moi, je le conjecture.

DORMILLI.

Vous êtes consolant.

MONDOR, *d'un air fin.*

Néanmoins je vous jure
Qu'à votre affliction, c'est vous parler sans fard,
Personne en vérité ne prend autant de part.
Mais adieu; je vous laisse à votre inquiétude.

(*Il chante le vers suivant, pris d'un opéra.*)

Les amants affligés aiment la solitude.

SCÈNE IX.

DORMILLI.

Il chante! il est heureux! Mondor n'est point haï,
On l'aime, et l'on me hait! et Valsain est trahi.
Angélique, du moins, quoiqu'elle dissimule,
N'a sûrement pas fait un choix si ridicule.
Mon pauvre ami Valsain sera fort étonné.

SCÈNE X.

DORMILLI, VALSAIN.

DORMILLI, *à part.*

Il me paroît bien triste.

VALSAIN, *à part.*

Il a l'air indigné.

(*Ils se regardent quelque temps en silence.*)

DORMILLI.

Je vous l'ai dit cent fois; je n'entends rien aux femmes.

VALSAIN.

Ma foi, ni moi non plus.

DORMILLI.

Mon ami, quelles ames!

VALSAIN.

Quelles têtes, mon cher!

DORMILLI, *à part, en s'éloignant de Valsain.*

A-t-il quelque soupçon?

VALSAIN, *à part, s'éloignant de même.*

Je dois lui dire tout; mais de quelle façon?

DORMILLI, *à part.*

Comment m'y prendre?

(*Ils se rapprochent l'un de l'autre.*)

(*haut.*)

Il faut qu'avec vous je m'explique.
Je viens d'entretenir tout à l'heure Angélique;
Je ne la conçois plus. Je crois, sans vous flatter,
Que votre aimable veuve a su me la gâter.
C'est une étrange femme, au moins, que Dorimène!
Êtes-vous bien sûr d'elle?

VALSAIN.

Ah! très sûr; j'aurois peine
A croire... Mais la vôtre, avez-vous bien son cœur?
Écoutez, cher ami; sur-tout, point de fureur.
Je commence à penser enfin comme vous-même;
Oui, je doute, entre nous, qu'Angélique vous aime.

DORMILLI.

Fort bien ! de mes amours vous êtes occupé :
Et vous ne craignez pas de vous être trompé
Sur les vôtres ?

VALSAIN.

Quoi donc?

DORMILLI.

Pourriez-vous, je suppose,
Me dire qu'Angélique aime... quelqu'un ; qu'elle ose
Écrire à ce quelqu'un; que cet amant discret,
Ce modeste rival, montre d'elle un billet?
Que ce billet, enfin, vous venez de le lire?

VALSAIN.

Ma foi, vous m'étonnez: je n'osois vous le dire ;
Vous savez tout. Mondor, qui nous croit ennemis,
Et qui me met de plus au rang de ses amis,
Vient de me confier ce billet d'Angélique,
Écrit à lui Mondor. L'affaire est moins tragique,
Puisque vous la saviez.

DORMILLI.

Comment donc?

VALSAIN.

Je l'ai lu.

DORMILLI.

Vous l'avez lu?

VALSAIN.

Deux fois : j'en étois confondu.

DORMILLI, *d'une voix étouffée.*

Qu'entends-je?... Se peut-il?... Angélique perfide !
Je n'en doute donc plus!... Quel coup!... Il me décide.

Ami, consolons-nous. Plus sensés désormais,
Jurons de renoncer aux femmes pour jamais.
Ce parti...

VALSAIN.

Seroit dur : il faut être équitable ;
La mienne m'est fidéle, et je serois coupable
Si...

DORMILLI, *très vivement.*

Fidéle? Oui, fidéle ! Adorez-la. Mondor,
Quelle fidélité ! là, tout-à-l'heure encor...
Elles poussent bien loin la feinte et le caprice.
Ne me croyez donc pas le seul que l'on trahisse.
La vôtre... Mais au reste elle m'étonne moins.

VALSAIN, *posément.*

Qu'a-t-elle fait? Voyons.

DORMILLI.

Digne objet de leurs soins
Mondor tient un billet écrit par Dorimène,
Billet qu'il montre aussi, que je croyois à peine ;
Voilà ce qu'elle a fait ; voyez.

VALSAIN, *à part.*

Que dit-il là?
(*haut.*)
Deux billets à Mondor? Répétez-moi cela.
Dorimène...

DORMILLI, *avec impatience.*

Oui, monsieur.

VALSAIN.

Elle a donc fait remettre?...

DORMILLI.

Oui, monsieur.

VALSAIN.

A Mondor?

DORMILLI.

Oui, monsieur.

VALSAIN.

Une lettre?

DORMILLI, *impétueusement.*

Oui, monsieur, oui, monsieur, oui, monsieur.

VALSAIN, *à part, et toujours de sang-froid.*

A Mondor,

Deux billets!... C'est un jeu.

DORMILLI.

Répéterai-je encor?

VALSAIN, *souriant.*

Je vous suis obligé de votre complaisance.

DORMILLI.

J'avois tort d'accuser ce sexe d'inconstance:
Il ne trahit pas; non. « Ses vertus, disiez-vous,
« Ses vertus sont de lui; ses défauts sont de nous.
« Croyez à ses vertus. » Oh! j'y crois.

VALSAIN.

Moi de même.

DORMILLI.

Aux vertus d'Angélique! Et c'est Mondor qu'elle aime!

VALSAIN.

Mondor de tout ceci doit être bien content.

DORMILLI.

Belle réflexion!

VALSAIN, *riant.*

Je reviens à l'instant.

(*Il s'éloigne.*)

DORMILLI.

La vôtre disoit bien, mais rien ne vous effraie:
« J'écris un billet doux. »

VALSAIN.

Du moins est-elle vraie.

(*Il veut sortir.*)

DORMILLI, *lui serrant le bras avec colère.*

Du moins, concevez-vous, homme froid, cœur glacé,
Concevez-vous Mondor? Le fat s'est empressé
A vous communiquer le billet d'Angélique;
Celui de Dorimène, il me le communique.
Des procédés pareils se peuvent-ils souffrir?

VALSAIN.

Mondor est né plaisant; il veut se réjouir.

DORMILLI.

(*à Valsain.*) (*à lui-même.*)

Ah! fort bien. Croira-t-on qu'Angélique, à son âge,
Avec cet air naïf, et le plus doux langage?...

(*à Valsain.*)

Que n'ai-je aimé Julie?... Enfin vous l'avez lu
Cet indigne billet? L'auriez-vous retenu?
Je puis, soyez-en sûr, l'écouter sans colère:
Dites les propres mots.

VALSAIN.

Mais Mondor pourra faire
Quelque jour un recueil; alors vous l'y verrez.

DORMILLI.

Quel ami! quel amant! vous me désespérez!...
Voyons de près mon fat.

(*Il sort.*)

VALSAIN, *alarmé.*

Pour une bagatelle,
Tant de bruit! Arrêtez. Angélique est fidèle.
Mondor n'est point aimé.

DORMILLI, *revenant.*

Comment? Que dites-vous?

VALSAIN.

Qu'on s'amuse à-la-fois de Mondor et de nous.

DORMILLI.

Quoi! ces billets...

VALSAIN.

Font voir l'accord des deux cousines.
Deux lettres à-la-fois, et deux lettres badines!
A Mondor... qui les montre! allons; réfléchissez.

DORMILLI, *avec vivacité.*

Est-il bien vrai?... Comment!... de grace... éclaircissez...

VALSAIN.

Mais tout est éclairci. L'une est jeune et timide;
L'autre n'est que maligne, et point du tout perfide.
Vous croyez leurs billets! je crois plutôt leurs cœurs.
Qu'un fat ait du succès, j'y consens, mais d'ailleurs.
Il n'en a point ici.

DORMILLI, *l'embrassant avec transport.*

Vous me rendez la vie.
En effet, Angélique... Oh! oui, je le parie,

Je suis encore aimé. Vous avez bien raison.
J'ai mille souvenirs. Elle, une trahison!
J'ai cru... J'étois donc fou. La découverte est bonne.
Angélique me trompe: eh bien! je lui pardonne.
Elles nous ont joués toutes deux! mais enfin
Pour nous en imposer il faut être plus fin.
Nous sommes clairvoyants... Je ris de leur malice.

VALSAIN.

De vous présentement puis-je attendre un service?

DORMILLI, *avec une effusion de tendresse.*

Ah! je souscris d'avance à vos moindres desirs.

VALSAIN, *souriant, et d'un air tranquille.*

Laissez vivre Mondor pour nos menus plaisirs.

DORMILLI, *avec une joie excessive.*

Je ne le tuerai point.

VALSAIN.

Je vais chez Dorimène,
De mon faux désespoir réjouir l'inhumaine.

(*Il va pour sortir.*)

DORMILLI, *le retenant.*

Mais sommes-nous bien sûrs?... Croyez-vous fermement?
C'est qu'on ne doit jamais croire légèrement.

VALSAIN.

Ah! voilà mon jaloux!

DORMILLI

Nous n'avons pas de preuve.

VALSAIN, *rêvant.*

Eh bien! j'en vais avoir. J'imagine une épreuve
Qui vous démontrera que leur crime est un jeu,

Et qui pourra sur-tout les chagriner un peu.

DORMILLI.

Prenez garde pourtant...

VALSAIN.

Cœur foible que vous êtes!

(*à part.*)

C'est pour vous détromper... et leur payer nos dettes.

DORMILLI.

A quoi songez-vous donc?

VALSAIN.

Je songe à vous servir.

(*d'un ton badin.*)

Je doute aussi, je doute, et je vais m'éclaircir.
Partez.

(*Il veut le faire sortir.*)

DORMILLI, *revenant.*

Mais, mon ami, lisez sur leur visage,
Dans leurs yeux, finement.

VALSAIN, *le poussant toujours.*

C'est à quoi je m'engage.

DORMILLI.

Vous ne tarderez point à me venir trouver?

VALSAIN.

Je ne tarderai point.

DORMILLI, *résistant.*

Mais il faut...

VALSAIN.

Vous sauver.

DORMILLI.

Si vous êtes sûr d'elle, épargnez mon amante.

VALSAIN.

Une femme affligée est plus intéressante.

DORMILLI.

Que ferez-vous? Je crains...

VALSAIN.

Calmez ce tendre effroi.
Sortez, dis-je, et gardez de paroître sans moi.
(*Il le pousse enfin hors du théâtre. Un moment après Dormilli rentre, et, sans être aperçu de Valsain, se glisse dans un cabinet.*)

SCÈNE XI.

VALSAIN.

Comment! il a crié, fait un affreux vacarme;
Moi-même, car ceci m'a causé quelque alarme,
J'aurai vu le Mondor, et rire à nos dépens,
Et de ses deux rivaux faire deux confidents;
Le tout pour s'égayer, pour distraire ces dames :
Non parbleu, c'en est trop; ne gâtons pas les femmes.
Oh! rien n'est dangereux comme l'impunité...
N'y mettons pas pourtant trop d'inhumanité,
Ne soyons pas cruels... Bonnes gens que nous sommes!
(*gaiement.*)
Qui désole une femme est le vengeur des hommes.
Les voici. Bon.

SCÈNE XII.

DORIMÈNE, ANGÉLIQUE, VALSAIN.

DORIMÈNE, *bas, à Angélique dans le fond du théâtre.*

Il est accablé de douleur :
Mondor aura parlé.

ANGÉLIQUE, *bas à Dorimène.*

Voyons.

DORIMÈNE, *à Valsain, qui se promène d'un air fort triste.*

Où va monsieur?

VALSAIN.

Je ne sais.

DORIMÈNE.

Cet air triste a lieu de me surprendre.

VALSAIN, *se promenant toujours.*

A tant de perfidie aurois-je dû m'attendre?
Engager un amant, l'enflammer, l'attendrir,
Lui promettre son cœur, sa main, et le trahir!
Le moyen qu'à ce coup l'infortuné survive!

DORIMÈNE.

Je ne mérite pas une douleur si vive.

VALSAIN, *s'arrêtant.*

Votre inconstance aussi me touche infiniment :
Mais je n'en parlois pas, madame, en ce moment.
Je pense à mon ami, qui prend tout au tragique.
Trahi, comme Roland, par une autre Angélique;
Furieux comme lui, plus digne de pitié,

Il a maudit l'amour et même l'amitié.
Madame, je l'ai vu prêt à perdre la tête :
Il la perdoit sans moi.

DORIMÈNE.

Vous êtes bien honnête.
La vôtre étoit plus calme?

VALSAIN.

Aussi, pour le sauver,
Ai-je pris un moyen... qu'il auroit pu trouver.

ANGÉLIQUE, *alarmée.*

Et quel moyen?

VALSAIN.

Très simple, il s'offroit de lui-même.
Vous connoissez Julie, et savez qu'elle l'aime :
Brune, vive, piquante!

DORIMÈNE, *feignant.*

Eh bien! il doit l'aimer.

VALSAIN.

Pour elle, tout d'un coup, je n'ai pu l'enflammer...

DORIMÈNE, *à part.*

Bon.

VALSAIN, *lentement.*

Mais, comme Julie est jeune, tendre, et belle...

DORIMÈNE, *avec impatience.*

Jeune! tendre! achevons. Il a volé chez elle?

VALSAIN.

Non, madame; c'est moi qui viens de l'y mener.
Il résistoit d'abord; mais... j'ai su l'entraîner.

DORIMÈNE, *à part.*

Le monstre!

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah dieux !

VALSAIN, *à Dorimène.*

Voyez cette scène touchante,
Mon ami consolé, les transports d'une amante :
Ils vouloient tout se dire et ne se parloient pas ;
Mais quels regards ! J'aimois jusqu'à leur embarras.
(*à Angélique.*)
Vous auriez pris plaisir sur-tout à voir Julie.
Tous deux me ravissoient : j'en ai l'ame attendrie.
(*à Dorimène.*)
C'est que rien n'est si beau que l'aspect du bonheur,
Pour moi, du moins. Enfin j'ai décidé son cœur ;
(*à Angélique.*) (*à Dorimène.*)
Ils seront l'un à l'autre... Et quant à moi, madame,
J'attends : peut-être un jour trouverai-je une femme
Qui daignera m'aimer ; notre rival heureux,
Mondor, monsieur Mondor en a bien trouvé deux.
(*Il salue respectueusement ; on ne lui rend point ses révérences ; il sort.*)

SCÈNE XIII.

DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

DORIMÈNE, *après un long silence, pendant lequel elle n'ose lever les yeux sur Angélique.*

Quel homme !... Et je l'aimois !

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous m'avez perdue.

Mais quelle idée aussi ! C'est vous qui l'avez eue,
Qui m'avez fait écrire. Il le faut avouer,
De votre habileté j'ai fort à me louer !
(*Dormilli sort du cabinet où on l'a vu entrer, et s'arrête dans le fond du théâtre. Pendant cette scène, il fait, de temps en temps, des pas vers Angélique.*)

DORMILLI, *bas.*

Écoutons.

DORIMÈNE.

L'aventure est heureuse peut-être ;
Et je me félicite enfin de les connoître :
Ils ne méritent point que l'on se plaigne d'eux.
Les voilà donc ! voilà comme ils aimoient tous deux !
L'un...

ANGÉLIQUE.

Ils ont fort bien fait ; oui, madame, à leur place
J'en aurois fait autant. Quoi ! Mondor a l'audace
D'écrire un sot billet, et nous lui répondons !
C'est pour un tel rival que nous les trahissons !
Pouvoient-ils ?...

DORIMÈNE.

Ils pouvoient, au moins par bienséance,
Gémir un jour ou deux ; ce n'est pas trop, je pense.
J'ai vu votre jaloux, soupirant à vos pieds,
Promettre de mourir, si vous l'abandonniez.
Eh bien ! qui l'empêchoit de vous tenir parole ?

ANGÉLIQUE.

Qui l'empêchoit ? ô ciel !

DORIMÈNE.

Oui, c'étoit là son rôle,

Le rôle de Valsain, de tout amant quitté :
Le nôtre est à présent celui de la fierté.
Cachez donc vos regrets quand l'honneur vous l'ordonne.

ANGÉLIQUE, *pleurant presque.*

L'honneur! L'honneur consiste à ne tromper personne.

DORMILLI, *bas, dans le fond du théâtre.*

Charmante!

(*Il s'approche d'elle.*)

ANGÉLIQUE.

Il m'aimoit tant! Vous vouliez aujourd'hui
Que votre froid Valsain fût jaloux comme lui.
Ah! par son défaut même il doit plaire à Julie;
Et je dois regretter jusqu'à sa jalousie.
Où retrouver jamais un cœur comme le sien?
Si du moins il voyoit le désespoir du mien!...
Je veux le détromper.

SCÈNE XIV.

DORMILLI, DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

DORMILLI, *avec transport.*

Il l'est, il vous adore.

ANGÉLIQUE.

Ah ciel! ah! Dormilli!

DORMILLI.

Quoi! vous m'aimez encore?
Quoi! vous doutiez d'un cœur où vous régnez toujours?
Disposez de mon sort, de ma main, de mes jours.

DORIMÈNE, *avec un air de dépit et de joie.*

Ce traître de Valsain!

DORMILLI.

A vu votre artifice,
Et s'est un peu vengé.

ANGÉLIQUE.

Vous étiez son complice?

DORMILLI.

Oh! non pas tout-à-fait; mais quelle heureuse erreur!
(*à Dorimène.*)
N'allez pas le gronder; je lui dois mon bonheur.
Sans lui j'ignorerois ce que je viens d'entendre;
(*à Angélique.*)
Je n'aurois pas joui d'une douleur si tendre.
Me le pardonnez-vous?

ANGÉLIQUE.

Vous avez entendu?

DORMILLI, *avec l'ivresse de la joie.*

Je vous ai laissé dire, et n'en ai rien perdu.

DORIMÈNE, *qui voit venir Valsain.*

Paix.

SCÈNE XV.

VALSAIN, DORMILLI, DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

VALSAIN, *entrant de l'air d'un homme qui cherche quelqu'un.*

C'est lui que je vois. Aura-t-il pu se taire?

(*Il s'avance et regarde quelque temps.*)
Ces dames savent tout.

DORIMÈNE.

Votre affreux caractère
M'est enfin dévoilé : vous êtes le mortel
Le plus faux...

VALSAIN.

J'en conviens; mais lui, le plus cruel.
On ne peut avec lui se venger à son aise.
Mon pauvre chevalier, ah! qu'un secret vous pèse!
Plus de société désormais entre nous :
(*gaiement.*)
Du moins, pour les noirceurs, je les ferai sans vous.

DORMILLI.

Je le veux bien, sans moi.

DORIMÈNE.

Comme il se justifie!

DORMILLI.

(*à Angélique.*) (*à Valsain.*)
Le croirez-vous encor? J'épouse donc Julie?
(*à Angélique.*)
Quand je jure à vos pieds...
(*Il tombe aux pieds d'Angélique.*)

SCÈNE XVI.

MONDOR, VALSAIN, DORMILLI, DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

MONDOR, *avec un éclat de rire, voyant Dormilli à genoux.*

Il est, ma foi, charmant!
Ce tendre chevalier aime excessivement.
Pourquoi le maltraiter ainsi, mademoiselle?
(*bas, à Valsain qui rit.*)
Vous riez de le voir aux pieds d'une infidéle,
Méchant! il aime encor l'objet que j'ai charmé.
(*bas, à Dormilli qui rit aussi.*)
Le malheureux Valsain se croit toujours aimé.
(*Dormilli et Valsain rient de Mondor sans se gêner.*)
(*à part.*)
Bon! chacun rit de l'autre.
(*Ils rient tous trois.*)

VALSAIN, *à Mondor.*

On rit de vous.
(*à Dorimène.*)
Madame,
Pour qu'il n'en doute pas, daignez être ma femme.

DORIMÈNE.

Traître, tu t'applaudis : mais le cœur est pour toi...
Je te céde l'honneur de tromper mieux que moi.

VALSAIN.

D'un simple amusement ne faites pas un crime.

Je n'étois point jaloux, mais par excès d'estime;
Et mon ami l'étoit par un excès d'amour.
Allons, pardonnez-nous; et qu'en cet heureux jour,
(*désignant Mondor.*)
Monsieur soit seul puni de toutes nos querelles.

DORMILLI, *du ton le plus railleur.*

C'est ainsi que Mondor triomphe de deux belles.
(*Dorimène, Angélique, Valsain, et Dormilli, font à Mondor des révérences ironiques, et sortent en riant.*)

SCÈNE XVII.

MONDOR.

Expliquera, morbleu, les femmes qui pourra...
L'amour me les ravit, l'hymen me les rendra.

FIN DES FAUSSES INFIDÉLITÉS.

LA
MÈRE JALOUSE,
COMÉDIE EN TROIS ACTES,
PAR BARTHE,

Représentée, pour la première fois, le 23 décembre 1771.

PERSONNAGES.

MADAME DE MELCOUR.
M. DE MELCOUR, ancien militaire.
JULIE, fille de madame de Melcour.
MADAME DE NOZAN, tante de Julie.
M. DE VILMON, ami de M. de Melcour.
M. DE TERVILLE, amant de Julie.
M. DE JERSAC.
Un PEINTRE.
Une FEMME DE CHAMBRE.
LAQUAIS.

La scène est à Paris, chez monsieur et madame de Melcour.

LA
MÈRE JALOUSE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

M. DE MELCOUR, M. DE VILMON.

VILMON.

Elle repose enfin dans le petit salon.

MELCOUR.

Je ne connois plus rien au train de ma maison.
Jadis nous étions gais, et d'une gaieté folle;
Nous voilà d'un ennui, d'un froid qui me désole.

VILMON.

Il est vrai qu'autrefois on rioit un peu plus.

MELCOUR.

Nos soupers, nos concerts, sont tous interrompus.

VILMON.

Madame cependant aime fort la musique.

MELCOUR.

Elle étoit dissipée, elle est mélancolique.

Elle vouloit tout voir, et se montrer par-tout;
Des fêtes, des plaisirs, elle a perdu le goût.
(*en riant.*)
Enfin, excepté nous, et Terville que j'aime,
Et ce monsieur Jersac présenté par vous-même,
Elle ne voit personne, et boude l'univers.
Son esprit même... a pris je ne sais quel travers;
Cet esprit enjoué, qui savoit tout séduire,
Tourne presqu'à l'aigreur, et vise à la satire.
De tous ces changements n'êtes-vous point frappé?

VILMON.

Croyez que tout cela ne m'est point échappé;
Et ce qui me confond, ce qui doit vous surprendre,
(Vous êtes pour Julie un beau-père si tendre!)
Mon ami, je ne sais, mais j'ai cru remarquer...
Là-dessus cependant j'ai peine à m'expliquer:
Cela seroit fâcheux, cela ne peut pas être..

MELCOUR.

Vous m'alarmez, Vilmon.

VILMON.

Je le devrois peut-être.
J'ai vécu, j'ai servi, je demeure avec vous;
Et je ne puis enfin observer qu'entre nous
Qu'avec sa fille même elle est d'une tristesse,
D'une humeur!

MELCOUR.

Eh mais! oui; par excès de tendresse.
Elle la veut parfaite; à cet âge! elle a tort.

VILMON.

La voit-on négligée, on la gronde d'abord.

MELCOUR.

On a raison.

VILMON.

Parée, on est plus mécontente.

MELCOUR.

On a raison. Faut-il que sa folle de tante,
Qui ne rêve que d'elle et la prône toujours,
Lui donne un goût de luxe?

VILMON.

Enfin, depuis neuf jours
Que d'un triste couvent elle a franchi la porte,
Madame ne sort pas, et défend qu'elle sorte.

MELCOUR.

Et la migraine donc?

VILMON.

S'il ne faut point flatter,
Cette migraine-là nous vint, je sais dater,
Le jour où du couvent la petite est sortie;
Moi, j'ai vu la migraine entrer avec Julie.

MELCOUR.

Mais, Vilmon, c'est me dire, et sans trop de détour,
Que vous soupçonneriez madame de Melcour...
(*Il est interrompu, et, dans toute la scène suivante, il a l'air triste et pensif.*)

SCÈNE II.

MADAME DE NOZAN, M. DE MELCOUR, M. DE VILMON.

Mme DE NOZAN, *de loin.*

Je l'ai mis dans ma tête, il faut que je l'emmène,
Qu'elle sorte avec moi ; sa mère a la migraine,
Ma nièce ne l'a point, et la prendroit aussi.
On me la tyrannise, on l'emprisonne ici ;
Mais avec elle enfin je vais courir le monde.

(*Elle met des gants.*)

Monsieur, à mon retour que votre femme gronde,
Cela m'est fort égal, je pars, et promptement.

(*avec joie et d'un air de confidence.*)

Je l'ai fait habiller très clandestinement,
Chez moi : vous m'entendez? J'ai même aidé Lisette.

(*Une femme de chambre lui porte un éventail.*)

Bon ! j'avois oublié mon éventail. Rosette,
Est-elle descendue?

ROSETTE, *à demi-voix.*

Elle descend.

(*Rosette sort.*)

Mme DE NOZAN.

Adieu.

Je m'en vais la montrer.

MELCOUR.

Vous revenez dans peu?

Mme DE NOZAN.

Oh! si vous la voyiez! Elle est... dans sa parure,
Elle est d'une beauté! Mais j'entends ma voiture.
Adieu; je vous l'enlève.

VILMON.

Elle a, ma foi, raison.

SCÈNE III.

M. DE MELCOUR, M. DE VILMON.

MELCOUR, *d'un air distrait et rêveur.*

Madame de Melcour... le pensez-vous, Vilmon?
Jalouse... de sa fille!

VILMON.

A vous parler sans feinte,
Je n'en suis pas très sûr; mais j'en ai quelque crainte.

MELCOUR.

Pouvez-vous lui prêter une pareille horreur?
Jalouse! de sa fille!... Allons donc, quelle erreur!
Vous voilà bien, au reste, avec votre finesse,
Le tic d'observer tout, de deviner sans cesse.

VILMON.

Je voudrois me tromper.

MELCOUR.

Et vous vous trompez fort;
Une mère jamais eut-elle un pareil tort,
Un foible si honteux? Mais je vois le contraire,
La beauté d'une fille enorgueillit sa mère.

VILMON.

Cela doit être au moins ; j'en connois toutefois...

MELCOUR.

Savez-vous quand du sang on étouffe la voix,
Quand on peut se résoudre à n'aimer point sa fille?
C'est lorsque sa laideur dépare une famille.
On devient même alors cruel par vanité.
J'ai vu plus d'une mère, ivre de la beauté,
Punir dans une enfant la laideur comme un crime;
D'un barbare amour-propre en faire la victime,
Et, pour n'en pas rougir, l'ensevelir souvent
Dans le fond d'une terre, ou l'ombre d'un couvent.
Julie a-t-elle donc ce tort avec sa mère?

VILMON.

Non : au public pourtant on ne la montre guère.

MELCOUR.

Vous êtes cruel.

VILMON.

Vrai.

MELCOUR.

La nature a des droits...

VILMON.

Respectés, je le sais, du peuple, des bourgeois.
Mais dans un siècle vain, dans un monde frivole,
Où la beauté du sexe est sa première idole;
Où les femmes de plaire ont toutes la fureur,
Voudroient de leur jeunesse éterniser la fleur,
Disputent le terrain à l'âge qui s'avance,
Et font contre le temps la plus belle défense;
Où leur coquetterie (on ne nous entend pas)

Dure deux ou trois fois autant que leurs appas;
Mon ami, ce travers, sans doute fort bizarre,
Quoique peu remarqué, n'est pourtant pas très rare.

MELCOUR.

Je ne l'ai jamais vu.

VILMON.

C'est qu'on sait le cacher.

MELCOUR.

On en fait un secret?

VILMON.

Eh oui! pour l'arracher,
Peut-être assiduement faut-il voir une mère
Idolâtre du monde et coquette légère,
Que sa fille... importune, et déja suit de près,
Et dont un gendre, hélas, va dater les attraits.

MELCOUR.

Ma femme enfin, monsieur, n'aime donc point la sienne?

VILMON.

Elle l'aime beaucoup, il faut que j'en convienne;
Et s'il falloit la perdre ou craindre pour ses jours,
Vous la verriez trembler, prodiguer ses secours.

MELCOUR.

Mais accordez-vous donc.

VILMON.

Est-ce me contredire?
Une mère, en un mot, je souffre de le dire,
Oui, peut aimer sa fille, et peut ne pas l'aimer,
D'un fâcheux parallèle en secret s'alarmer,
Peut s'applaudir tout haut de la voir jeune et belle,
Et soupirer tout bas de plaire un peu moins qu'elle.

Ce sont là, mon ami...

MELCOUR.

Des contrariétés.

VILMON.

Dans le cœur d'uue femme?

MELCOUR.

Oh!... vous me tourmentez.
J'aime sa fille, moi qui ne suis qu'un beau-père;
Et vous craignez, monsieur, vous voulez qu'une mère...

VILMON.

Je ne veux point, j'ai vu, j'ai cru voir. Cependant
Hâtez-vous, croyez-moi, d'établir cette enfant.

MELCOUR.

Tenez, vous allez voir son humeur déridée
Par le joli tableau dont je vous dois l'idée.

VILMON.

Eh bien! il vous dira si j'avois deviné.

MELCOUR.

Ce tableau?

VILMON.

C'est pour vous qu'il est imaginé,
Un peu plus que pour moi.

MELCOUR, *vivement.*

Je suis sûr qu'il doit plaire.

VILMON.

Bon! une fille peinte à côté de sa mère!
Cela ne prendra point, vous m'allez croire enfin.

MELCOUR.

Moi, je vous attends là. Mais votre homme divin
Me fait aussi damner: la veille de la fête,

N'être pas prêt encor; c'est à perdre la tête.
Amenez-nous ce peintre, obligez-moi, pardon,
Le peintre mort ou vif, le tableau fait ou non.

VILMON, *à part.*

C'étoit bien mon projet.

SCÈNE IV.

MADAME DE MELCOUR, M. DE MELCOUR.

Mme DE MELCOUR.

Quoi! ma fille est sortie?
Il est fort singulier qu'à l'âge de Julie
On sorte sans sa mère.

MELCOUR.

Ou sa tante.

Mme DE MELCOUR.

Fort bien!
Elle est avec sa tante.

MELCOUR, *d'un air de bonté.*

Allons, ne dites rien;
Pour une demi-heure au plus je l'ai cédée.
Madame de Nozan, qui me l'a demandée;
A vous dire le vrai, vient d'en avoir pitié.

Mme DE MELCOUR.

Pitié!

MELCOUR.

La pauvre enfant avoit l'air ennuyé.
Aussi ne voir le jour de plus d'une semaine,
C'est... changer de couvent.

Mme DE MELCOUR.

Quoi donc! j'ai la migraine,
Je me sens un peu mieux, et je fais avertir
Mademoiselle : mais elle vient de sortir!
Où l'aura-t-on menée? Ah! quelle extravagance!
Une enfant... qui n'est rien, n'a point de contenance,
Vous le savez vous-même; un air timide, neuf,
Un ton! pour dire un mot elle en épelle neuf.
Et sa tante! Julie est bien avec sa tante.
J'aime... ma belle-sœur, elle a l'ame excellente;
Pour la tête! pensant après avoir parlé,
Ne dissimulant rien, mais rien, cerveau brûlé.
Je les vois toutes deux : l'une, aisée à confondre,
A trente questions ne saura que répondre;
Et l'autre pour l'aider, haussant vite la voix,
Glapira brusquement vingt choses à-la-fois.
Félicitez-vous bien!

MELCOUR.

Soyez sûre...

Mme DE MELCOUR.

Oui, très sûre
Qu'elles vont revenir avec quelque aventure,
Quelque bon ridicule.

MELCOUR.

Un peu moins de frayeur.
Votre fille est aimable, et votre belle-sœur...

Mme DE MELCOUR.

L'est fort peu.

MELCOUR.

Bonne et gaie, et plaît par-tout.

Mme DE MELCOUR.

Peut-être
Dans ses sociétés. Enfin, où peut-elle être
Cette tante si bonne?

MELCOUR.

Où?

Mme DE MELCOUR.

Puis-je le savoir?

MELCOUR.

Mais sans doute... à choisir des bouquets pour ce soir,
Porcelaines, bijoux: on pense à votre fête.

Mme DE MELCOUR.

Mon dieu, ma chère sœur, vous êtes trop honnête.

MELCOUR.

Eh bien! laissons la tante, et parlons sans humeur
D'un mari pour la nièce.

Mme DE MELCOUR.

A propos de ma sœur,
Ne convenez-vous pas qu'elle est d'une folie?
Elle passe son temps à me gâter Julie.

MELCOUR, *avec impatience.*

Madame, voulez-vous qu'on ne la gâte point?
Mariez-la bien vite.

Mme DE MELCOUR.

Eh! d'accord sur ce point,
Elle m'y fait penser. La voit-elle inquiète,
Un peu triste, « Aurois-tu quelque peine secréte,
« Quelque chagrin? Dis moi: peut-être souffres-tu? »
Le visage un peu pâle; ah dieux! tout est perdu.
A table, où poliment près de mademoiselle

Elle ne sert, ne voit, et ne regarde qu'elle :
« Mais tu ne manges point! » Ailleurs : « Tu ne dis rien.
Et la très chère sœur, qui parle bien, très bien,
Jour et nuit, ne voit pas qu'il faut savoir se taire,
Qu'une enfant qui se tait n'a rien de mieux à faire.
Quel engouement d'ailleurs! quelle ivresse! et pourquoi?
Hier, je fais venir des étoffes pour moi;
La voilà qui déroule et parcourt chaque pièce :
« Ma sœur, ces quatre ou cinq iroient bien à ma nièce. »
Souvent dans un accès, d'un air mystérieux,
Elle prend par la main une personne ou deux,
Et les mène en silence et tout droit devant elle :
« Eh mais! admirez donc, voyez comme elle est belle! »
On regarde, on sourit : excellente leçon!

MELCOUR.

Sa tante a quelque tort, elle a quelque raison.
Votre fille est si bien!

Mme DE MELCOUR.

Est-on mal à son âge?

MELCOUR.

Quoi! les plus jolis traits, le plus joli visage!
D'abord, vous m'avouerez qu'elle est d'une fraîcheur!

Mme DE MELCOUR.

Oui, fraîcheur de seize ans.

MELCOUR.

Le teint, d'une blancheur!

Mme DE MELCOUR.

Un peu fade; son front...

MELCOUR.

Va bien à sa figure;

Et quant aux yeux, ce sont les vôtres, je vous jure.
Oui; tirez-vous de là.

Mme DE MELCOUR.

Je conviens que les yeux
(Je n'y mets point d'humeur) sont ce qu'elle a de mieux.
En revanche peut-être...

MELCOUR.

Et puis, osez le dire,
Un son de voix charmant, et le plus fin sourire.

Mme DE MELCOUR.

Mais, elle sourit donc? Je ne m'en doutois pas.

MELCOUR.

Eh! c'est que devant vous elle a de l'embarras:
Elle ne sait comment s'y prendre pour vous plaire;
Pourquoi l'effaroucher?

Mme DE MELCOUR.

Elle a peur de sa mère?
Point du tout; cet air gauche est l'effet des couvents.

MELCOUR, *avec vivacité.*

Et vous vouliez encor l'y laisser pour deux ans!

Mme DE MELCOUR, *du même ton.*

Et j'avois des raisons que j'ose trouver bonnes.
Faut-il qu'elle ressemble à ces jeunes personnes
Qu'on affiche trop tôt, qu'on a le mauvais goût
De montrer, d'étaler, de promener par-tout?
Aux jardins, aux soupers, aux bals, en grande loge,
Leur beauté vous poursuit et court après l'éloge.
Veut-on les établir, les regards sont usés,
Par des attraits plus neufs les leurs sont éclipsés;
Elles brillent encore, et n'ont plus rien qui tente,

Et l'on croit, à vingt ans, qu'elles en ont quarante.

MELCOUR.

Madame, finissons; je vois mieux tout ceci.
Vous aimez cette enfant, sa tante l'aime aussi :
Vous donnez toutes deux dans un excès contraire,
L'une trop indulgente, et l'autre trop sévère ;
Elle lui passe tout, vous ne lui passez rien.
Çà, reparlons du gendre, il en est temps.

Mme DE MELCOUR.

Eh bien?

SCÈNE V.

M. DE MELCOUR, MADAME DE MELCOUR, JULIE, MADAME DE NOZAN.

Mme DE NOZAN, *dans le fond du théâtre.*

Ah ciel! je n'en puis plus, je meurs, je suis brisée.

MELCOUR.

Quoi donc?

Mme DE NOZAN.

Anéantie.

(*Elle se jette dans un fauteuil.*)

JULIE.

Et moi guère amusée.
Comment avons-nous fait pour nous tirer de là?

Mme DE NOZAN.

C'est, je crois, un miracle : à la fin nous voilà.

JULIE.

Nous y serions encor sans monsieur de Terville.

Ah ! comme il s'empressoit ! et pour nous être utile.

Mme DE NOZAN.

Il s'est fort près de nous heureusement trouvé.

Mme DE MELCOUR, *s'approchant de Julie.*

De quoi s'agit-il donc ?

MELCOUR.

Qu'est-il donc arrivé ?

Mme DE MELCOUR, *alarmée, et prenant la main de sa fille.*

Je vous l'ai déja dit, monsieur ; quelque folie.

Mme DE NOZAN, *se levant.*

Quelque folie ! Un jour... le plus beau de ma vie !
Un triomphe ! Mon cœur, allons, repose-toi ;
Tu dois être excédée et plus lasse que moi.

(*Elle fait asseoir Julie.*)

JULIE.

Je le suis, il est vrai. Mon dieu ! quelle assemblée !
Quel tumulte !

Mme DE NOZAN, *caressant sa nièce.*

Elle en est encor toute troublée.

MELCOUR.

Mais éclaircissez-nous.

Mme DE MELCOUR.

Mais vous m'alarmez fort.

Mme DE NOZAN.

Figurez-vous, ma sœur, que nous entrons d'abord
Dans cette grande allée.

Mme DE MELCOUR.

Où donc ?

Mme DE NOZAN.

Aux Tuileries;
Un monde affreux.

Mme DE MELCOUR, *pâlissant.*

Toujours quelques étourderies.

Mme DE NOZAN.

J'ai peine à respirer : tout Paris étoit là,
Tout Paris en extase ! Il falloit voir cela.
Si vous saviez combien je vous ai desirée !
Ah ! que vous auriez vu votre fille admirée !
D'abord un, et puis deux, et puis vingt, et puis cent,
Puis deux mille : c'étoit un tableau ravissant.
Je ne l'embellis point, et je ne sais pas feindre;
Pour vous dédommager, tâchez de vous le peindre.
Ils accouroient en foule, et pressés, coudoyés,
Se serroient, se heurtoient, s'élevoient sur leurs pieds;
Les uns causeurs bruyants; les autres plus honnêtes
Regardoient en silence, et par-dessus les têtes.

Mme DE MELCOUR.

Madame assurément a lieu de triompher...
Vous exposiez ma fille à se faire étouffer.

Mme DE NOZAN.

Étouffer est fort bon ! étouffer ! Je vous aime.
C'étoit le plus beau cercle ! ils se rangeoient d'eux-même,
Et quand nous avancions, le cercle reculoit.

MELCOUR.

L'aventure est charmante, et le récit m'en plaît.

JULIE, *se levant.*

Oh ! moi, je n'étois pas tout-à-fait si contente.
Pour la première fois je sors avec ma tante,

Et je vois tout ce monde... Ah! qu'il m'intimidoit!
Je ne savois d'abord pourquoi l'on regardoit;
Je regardois aussi: je me suis aperçue
Que c'étoit moi; jugez comme j'étois émue.
Et même j'ai pensé qu'ils se... moquoient de moi,
Que mon air, ma parure, ou bien je ne sais quoi,
Étoient peut-être mal: je l'ai dit à ma tante;
Elle s'est mise à rire. Enfin toute tremblante,
Pour me débarrasser de ces gens curieux,
Je me détourne: bon! par-tout, par-tout des yeux;
Et des miens, à la fin, je ne savois que faire.

MELCOUR, *à madame de Nozan.*

Vous étiez moins timide?

Mme DE NOZAN.

Intrépide, beau-père.

MELCOUR.

D'honneur! Vous faisiez face à tout ce monde-là?

Mme DE NOZAN.

J'étois au ciel.

Mme DE MELCOUR, *à part.*

La folle!

Mme DE NOZAN, *en riant.*

Et pourtant, tout cela
N'étoit pas pour mon compte; et vous devez comprendre
Que même un seul instant je n'ai pu m'y méprendre.

Mme DE MELCOUR, *à part.*

Je le crois.

Mme DE NOZAN.

Mais c'étoient des regards, des souris,
Des...

Mme DE MELCOUR.

Et ma fille est donc la fable de Paris?

Mme DE NOZAN.

La fable! En vérité vous êtes fort à plaindre.

(*Elle se place entre M. et madame de Melcour, les prend par la main et leur parle bas, en imitant les voix de plusieurs personnes qui interrogent et qui répondent.*)

On disoit: « Elle est bien.—Mais elle est faite à peindre,
« Quelle taille!—Et ces yeux!—Elle sort du couvent;
« Nous ne l'avions pas vue. — On ne voit pas souvent
« De ces figures-là.— Quel air doux et modeste!
« Sa rougeur l'embellit. — Elle sera céleste.
« — Elle l'est. — Ce doit être un bon parti.— Très bon.
« —Seize ans?—Au plus. » Et puis on demandoit son nom
Et quelqu'un vous nommoit.— « Cette dame?—Est sa tante,
« Qui lui laissera bien dix mille écus de rente. »
Baise-moi, mon enfant, tu les auras.

(*Elle la baise sur les deux joues.*)

Mme DE MELCOUR, *à Julie.*

Rentrez,
Et ne sortez jamais sans mon ordre.

(*Julie rentre.*)

SCÈNE VI.

M. DE MELCOUR, MADAME DE MELCOUR, MADAME DE NOZAN.

Mme DE NOZAN, *à Melcour.*

Admirez
De quel ton...

MELCOUR.

Il est dur.

Mme DE MELCOUR.

Moi je le trouve sage,
Et je l'ai pris trop tard. Pensez-vous quel ravage
Peuvent faire en un jour tous ces jolis propos,
Ces douceurs, ces fadeurs, cette extase des sots,
Toute cette folie enfin... qu'on exagère?
Beau succès! beau début! Madame, soyez fière.
Il ne tient pas à vous qu'en ce même moment
Ma fille n'ait sa part de cet enivrement;
Que son petit orgueil et sa petite tête
N'aient cru de tout Paris avoir fait la conquête.
A seize ans!

Mme DE NOZAN.

Pourquoi non? Le compte est merveilleux.
Faut-il pour être belle en avoir trente-deux?

MELCOUR, *apercevant Terville.*

Paix.

SCÈNE VII.

M. DE MELCOUR, MADAME DE MELCOUR, M. DE TERVILLE, MADAME DE NOZAN.

TERVILLE.

Mesdames, pardon ; j'ai gagné ma voiture
Un peu tard : mille gens, témoins de l'aventure,
Sont venus me rejoindre ; et pour m'interroger,
On me faisoit aussi l'honneur de m'assiéger :
Sans leur répondre à tous je n'ai pu m'en défaire.
Je nommois tour-à-tour et la fille et la mère,
Je croyois partager un triomphe si doux,
Madame. Votre fille enchante !... comme vous,
Et vous saviez déja sans doute la nouvelle.
On s'est hâté, je pense ?...

Mme DE MELCOUR, *sèchement.*

Oui.

TERVILLE, *cherchant des yeux Julie.*

Mais mademoiselle ?

Mme DE MELCOUR.

Je vous sais gré, monsieur, de vos soins obligeants ;
Laissons cela, de grace.

MELCOUR, *à part.*

Il est de sottes gens !
Mon maudit peintre !

(*Un laquais paroît dans le fond.*)

Enfin le voici ; je m'étonne !

Mme DE MELCOUR, *au laquais.*

Ah! ne seroit-ce point ce monsieur de Bayonne?

MELCOUR.

(*à part.*)

Non. Il vient à propos pour ma femme et pour nous.

SCÈNE VIII.

M. DE MELCOUR, MADAME DE MELCOUR, M. DE TERVILLE, MADAME DE NOZAN, JULIE, M. DE VILMON; UN PEINTRE, *précédé de deux* LAQUAIS *qui portent un tableau.*

VILMON, *prenant Julie par la main.*

Venez, mademoiselle; on a besoin de vous.

Mme DE MELCOUR, *au peintre.*

Qu'est-ce?

MELCOUR, *avec joie, montrant le tableau placé au milieu de la scène.*

(*à part.*)

Votre bouquet. Observons.

Mme DE NOZAN, *étonnée.*

Ciel! Julie!

Et sa mère près d'elle.

Mme DE MELCOUR, *à part.*

Encore une folie!

TERVILLE, *regardant Julie et le tableau, bas à Vilmon.*

Quels traits! elle est parlante.

Mme DE NOZAN, *à Julie.*

Oh! si je ne craignois

De gâter la peinture, oui, je te baiserois.

(*Elle approche pour baiser le portrait, le peintre l'arrête.*)

Mme DE MELCOUR, *à part.*

Quelle tête!

Mme DE NOZAN, *au peintre.*

Monsieur, j'en veux une copie.

Mme DE MELCOUR.

Madame, cette idée est de vous, je parie.

Mme DE NOZAN.

Ah! je le voudrois bien; je n'ai pas ce bonheur.

(*Madame de Melcour se retourne vers son mari.*)

MELCOUR.

Ni moi; c'est à Vilmon qu'il faut en faire honneur.

VILMON, *à madame de Melcour, d'un air de bonhomie.*

Mais je la crois heureuse.

Mme DE MELCOUR, *avec une colère retenue.*

Heureuse! J'ose dire...

Oui, monsieur, qu'elle est folle!...Eh mais! c'est un délire.

VILMON, *à part.*

Fort bien! j'ai deviné.

(*Pendant cette scène, Vilmon observe M. de Melcour, qui écoute et regarde sa femme d'un air inquiet. Madame de Nozan contemple sa nièce, la rapproche du tableau, la compare à son portrait, parle bas au peintre, etc.*)

MELCOUR.

Mais voyez...

MME DE MELCOUR.

Mais je vois
Qu'il a fallu d'abord négliger pour un mois
Les maîtres de dessin, de musique, et de danse.

JULIE.

Je vous jure...

MME DE MELCOUR, *l'interrompant.*

Il étoit d'une grande importance
Que pour ce beau portrait tout fût abandonné!
Car, un premier portrait, sa tête en a tourné.
Comment ne pas sentir?

MME DE NOZAN, *la prenant par la main.*

Grondeuse que vous êtes,
Regardez donc; mais c'est à renverser les têtes.

MME DE MELCOUR.

Oui, la sienne. Madame, il faut vous parler franc,
Vous avez la fureur de gâter cette enfant.
Deux scènes en un jour! L'une folle, bruyante;
L'autre, pardon, madame, un peu moins indécente,
Et non moins dangereuse. Exacte à s'admirer,
Dans ce tableau sans cesse il faudra se mirer,
Se sourire, en secret s'applaudir d'être belle,
Et lutter d'agréments pour vaincre ce modèle.

VILMON, *souriant malignement.*

Madame, craignez-vous?..

MME DE MELCOUR.

Monsieur, vous m'étonnez.
Avec votre bon sens, vous aussi, vous donnez
Dans un pareil travers; vous l'imaginez même,

Et dissimulez mal votre plaisir extrême;
Et modestement fier, venez encore ici
M'étaler ce chef-d'œuvre.

TERVILLE, *avec transport.*

Eh! c'en est un aussi.
(*Sur un coup d'œil de Vilmon il se reprend.*)
(*bas, à Julie.*)
Votre portrait... le vôtre.

Mme DE MELCOUR.

Oh! vous êtes aimable,
Et vous ne dites rien que de très agréable;
Votre ton est poli; votre propos flatteur..,

TERVILLE, *bas, regardant Julie.*

Mais je ne flatte point...
(*Vilmon l'arrête par un nouveau signe.*)

Mme DE MELCOUR, *à Terville.*

Je sais, je sais par cœur
Que tout portrait de femme est divin à votre âge:
Bien ou mal, laide ou non, on a votre suffrage.
Si le portrait ressemble, il est délicieux;
S'il ne ressemble pas, l'original est mieux.
Cela s'est dit par-tout; à quoi bon le redire?

LE PEINTRE.

Oh! je ne prétends pas, madame, qu'on admire;
Mais, pour la ressemblance...

Mme DE MELCOUR, *l'interrompant.*

Il ressemble; charmant,
Sublime! Permettez un conseil seulement:
Ne nous peignez jamais de femme sur copie;
Et pour peindre une enfant, attendez, je vous prie,

(*à un laquais.*)

L'agrément de sa mère. Allons, ôtez cela.

(*On emporte le tableau.*)

Mme DE NOZAN, *à M. de Melcour.*

Mais concevez-vous rien à cet orage-là?
Mais à quel âge donc veut-elle que ma nièce?...
Mais dites-moi, ma sœur, qu'avez-vous donc? quoi! qu'est-ce?
Faut-il pour son portrait attendre soixante ans,
Qu'au lieu de cheveux blonds elle ait des cheveux blancs,
Qu'au lieu de ces couleurs fraîches et naturelles,
Et de ces beaux sourcils et de ces dents si belles,
De ce charmant visage enfin que je lui voi,
Elle soit bien ridée et laide... comme moi?
Eh fi! cela seroit peut-être pittoresque,
Mais, croyez-moi, fort triste.

Mme DE MELCOUR, *à part.*

Oh! je le croirois presque.

MELCOUR, *d'un ton honnête, au peintre.*

Vous avez fait, monsieur, un excellent tableau.

Mme DE NOZAN.

Excellent.

LE PEINTRE, *à M. de Melcour.*

Je ne suis ni La Tour ni Vanlo,
Mais je crois ceci bon : souffrez que j'en dispose,
Et qu'au premier salon, madame, je l'expose.

Mme DE MELCOUR.

Mais tout le monde ici perd la tête, je croi.
Au premier salon?

VILMON.

Oui.

Mme DE MELCOUR, *très vite.*

Monsieur, ma fille et moi
Nous n'irons pas grossir cette foule... imbécile
De portraits, qui, placés, pressés, rangés en file,
De leurs cadres dorés sortent de toutes parts,
Et dès l'escalier même assiégent nos regards.
Eh! messieurs, voulez-vous une solide gloire?
Donnez dans vos salons de grands tableaux d'histoire,
Non des têtes de femme et de marmots d'enfants.

LE PEINTRE, *souriant d'un air malin.*

Les hommes sont, madame, un peu plus indulgents.

Mme DE NOZAN.

On vous distinguera, j'y mènerai Julie...

Mme DE MELCOUR, *à part.*

Non.

Mme DE NOZAN.

Vous serez vengé.

MELCOUR, *au peintre.*

Moi, je vous remercie,
Et dans mon cabinet vais vous dire deux mots;
Daignez me suivre.

(*M. de Melcour sort avec le peintre.*)

Mme DE NOZAN.

Et moi, j'ai besoin de repos,
(*regardant Julie.*) (*à part.*)
Grand besoin; elle aussi; viens. Le sang me petille.
(*bas, à madame de Melcour.*)
Je crains de vous manquer aux yeux de votre fille.

(*Elle emmène sa nièce.*)

TERVILLE, *à part, en regardant Julie et sa mère.*
Ah dieux!
(*Vilmon accompagne madame de Nozan, et Terville Julie.*)

Mme DE MELCOUR.
Mademoiselle, arrêtez; un moment.
(*Terville sort, Julie revient vers sa mère.*)

SCÈNE IX.

MADAME DE MELCOUR, JULIE.

Mme DE MELCOUR, *après avoir regardé sa fille quelque temps en silence.*
Je ne vous ai pas fait quitter votre couvent
Pour aller prendre l'air lorsque j'ai la migraine,
Dans des jardins publics donner vite une scène,
Perdre à votre toilette un demi-jour au moins...
Éparpiller le temps en mille petits soins.
Comme vous voilà mise! et ce bel étalage,
Cet immense panier!... coiffée à triple étage!
Il faut, mademoiselle, il faut vous préparer
A ne sortir, rester, vous coiffer, vous parer,
Vous faire peindre, rien enfin, que je n'ordonne;
Moi seule, entendez-vous? je n'excepte personne.
Retournez, s'il vous plaît, à votre clavecin...
(*Julie fait deux pas.*)
Que vous négligez fort ainsi que le dessin.
Et n'allez pas penser que cela vous ressemble:
C'est que tout est flatté, les détails et l'ensemble.

Tout.

JULIE, *à part, et pleurant presque.*

Terville du moins n'entend pas.

Mme DE MELCOUR.

Ce regard!

La, cet air! puis-je donc vous mener quelque part?

(*Julie a le cœur gros, et est prête à pleurer; sa mère attendrie lui prend la main, et dit d'un ton plus doux.*)

Mon enfant, on vous perd par ce jargon d'usage
Dont on berce par-tout les filles de votre âge;
Et... Baisez-moi.

(*apercevant son mari.*)

Rentrez.

(*Julie sort; M. de Melcour remarque son air abattu, et s'arrête un instant.*)

SCÈNE X.

MADAME DE MELCOUR, M. DE MELCOUR.

MELCOUR.

Je puis enfin parler,
Nous voilà seuls: j'ai cru devoir dissimuler;
Pour ne pas éclater, j'ai gardé le silence.

Mme DE MELCOUR.

Je me suis fait, monsieur, la même violence
Pour ne pas éclater; entre nous, ce portrait
N'a pas le sens commun, je le dis à regret.

MELCOUR, *d'un ton sec.*

Madame, j'avois cru vous plaire et vous surprendre;

N'en parlons plus. Enfin vous plairoit-il d'entendre
La liste des partis?...

Mme DE MELCOUR.

La liste!

MELCOUR.

Ils sont nombreux.

Mme DE MELCOUR.

Oh! j'ai dans ce moment un mal de tête affreux.
Mais n'importe, voyons, puisqu'il me faut un gendre.

MELCOUR.

Le bruit de sa beauté commence à se répandre...

Mme DE MELCOUR.

Vite, voyons.

MELCOUR.

D'abord, monsieur de Bourlevoix
Riche, homme de finance, et...

Mme DE MELCOUR.

Pour ce premier choix,
Vous m'en dispenserez. On le dit très aimable,
Mais tous ces messieurs-là sont d'un luxe effroyable;
On en cause, on en rit, on en est fatigué.

MELCOUR.

Autrefois.

Mme DE MELCOUR.

Aujourd'hui. Follement prodigué,
Tout mon bien s'en iroit en parcs, en avenues,
En châteaux, en boudoirs, en... sottises connues.

MELCOUR.

Celui que je propose est modeste et rangé.

Mme DE MELCOUR.

Tant mieux pour lui; passons.

MELCOUR.

Monsieur de Norangé,
Jeune et brave officier, qui dans plusieurs affaires...

Mme DE MELCOUR.

Oh! je respecte fort messieurs vos militaires,
Mais il s'agit d'un gendre, et j'ai su quelquefois
Qu'avec de tels maris on est veuve six mois.
Un héros... ne vit guère; ou s'il revoit sa femme,
Monsieur arrive un jour au lever de madame,
Heureux de rapporter, pour prix de ses exploits,
Avec un œil d'émail une jambe de bois.

MELCOUR.

Mais quel déchaînement!

Mme DE MELCOUR.

Mais non, rien de plus sage.

MELCOUR.

Que la beauté du moins soit le prix du courage;
Et ne condamnez point, madame, au célibat
Les appuis généreux du trône et de l'état.

Mme DE MELCOUR.

Ah! j'ai tremblé pour vous la moitié de ma vie;
Que je ne passe point l'autre, je vous supplie,
A trembler pour un gendre.

MELCOUR, *d'un air d'humeur très marqué.*

Eh bien! ne tremblez pas.
Mais vous déchirerez ainsi tous les états.
Il n'en est pas un seul, si l'on veut en médire,
Qui, par quelque côté, ne prête à la satire,

Mme DE MELCOUR.

Après?

MELCOUR.

Que direz-vous du comte de Gercour,
Homme de qualité, connu bien à la cour?

Mme DE MELCOUR.

Qu'il nous convient, je pense, un peu moins que les autres.
Ma fille! un grand seigneur! Quels projets sont les vôtres?
Je lui veux un mari qui sache au moins l'aimer,
L'aimer quoique sa femme, et vous m'allez nommer
Un homme de la cour!

MELCOUR, *étonné de ces refus continuels, la regarde un instant.*

Enfin...

Mme DE MELCOUR.

Mais cette liste
Ne finit point.

MELCOUR.

Un homme encor jeune, un peu triste...

Mme DE MELCOUR.

Le président? Sortir pour aller au Palais,
Rentrer, dîner en poste, et ne souper jamais?
Un président qui soupe est un être qu'on cite.

MELCOUR.

Quoi! pour ne pas souper!...

Mme DE MELCOUR.

D'ailleurs gens de mérite;
Mais tant soit peu de morgue, épineux quelquefois,
Et tellement au fait du dédale des lois,
Des tours et des détours, qu'ils plaident père, mère,

Enfants, petits-enfants : si ma fille m'est chère,
Les procès me font peur.

MELCOUR, *s'emportant.*

Quel diable de travers !
Votre esprit est grippé contre tout l'univers.
Le financier n'a pas le bonheur de vous plaire;
Vous reculez de peur au nom du militaire;
L'homme de cour, titré, n'en a pas plus d'accès;
A tous les présidents vous faites le procès :
Il ne nous reste plus, madame, que l'église.

Mme DE MELCOUR.

Vous vous trompez. Faut-il qu'enfin je vous le dise,
Monsieur? j'ai pour ma fille un excellent parti...

MELCOUR, *étonné.*

Vous?

Mme DE MELCOUR.

Moi : naissance, biens, mœurs, tout est assorti.

MELCOUR, *d'un air de joie.*

Terville, sûrement?

Mme DE MELCOUR, *souriant.*

Point. L'homme à qui je pense
N'ira pas dissiper un héritage immense,
Recevoir en héros une balle à vingt ans,
Daignera même aimer sa femme, ses enfants;
Des querelles d'autrui ne se mêlera guères,
Et donnera son temps à ses propres affaires.

MELCOUR.

Vous le nommez?

Mme DE MELCOUR.

C'est là le gendre qu'il me faut.

MELCOUR.

Vous le nommez?

Mme DE MELCOUR.

Rentrons; vous le verrez tantôt.
J'ai l'état de ses biens, je vais vous en instruire,
Vous montrer ses papiers; mais... souffrez qu'on respire;
Ma tête, et tout ceci!

MELCOUR.

Sans doute il m'est connu?

Mme DE MELCOUR.

Un peu; venez.
(*Elle porte une main sur sa tête, et appuie l'autre sur le bras de M. de Melcour.*)

MELCOUR, *à part.*

Vilmon, hélas, a trop bien vu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

JULIE, M. DE VILMON, M. DE TERVILLE.

JULIE, *à elle-même.*

Ciel!

TERVILLE, *à lui-même.*

J'en deviendrai fou.

VILMON, *à lui-même.*

Se peut-il?

TERVILLE, *à Vilmon.*

Une mère!

Enfin vous entendez.

JULIE, *à Vilmon.*

Vous voyez.

TERVILLE.

Comment faire?

JULIE.

Aidez-nous.

TERVILLE.

Par pitié.

JULIE.

Monsieur, vous le pouvez.

TERVILLE.

Je vous dirai bien plus, c'est que vous le devez.
Sans vous je n'aurois point connu mademoiselle.
Vous m'avez, malgré moi, que je vous le rappelle,
Conduit à ce couvent; et vous deviez prévoir,
Monsieur, qu'impunément je ne pourrois la voir.

VILMON, *à lui-même.*

Un homme de province!

JULIE.

Oui, ma mère est entrée
Avec un grand monsieur qui m'a désespérée.
J'étois au clavecin...

TERVILLE.

Bien de figure?

JULIE.

Hélas!
Je n'en sais rien encor, mais... je ne le crois pas.
Mais je sais qu'il m'épouse.

TERVILLE.

Ah dieux! Mademoiselle,
Vous n'y consentez point. Jurez d'être fidèle,
Et de le bien haïr, et de n'aimer que moi.
Avez-vous du courage?

JULIE, *d'un air timide.*

Oh! oui.

VILMON.

Beaucoup, je croi.
Jugez de son courage à cette voix tremblante.

TERVILLE, *impétueusement.*

Si j'allois me jeter aux genoux de sa tante?

JULIE.

Oui.

VILMON.

Non. Elle n'est pas fort éprise de vous;
Car elle a remarqué, j'en ris même entre nous,
Que vous lui vantez peu cette niéce si chère,
Et que vous prodiguez les fadeurs à la mère.
Oh! c'est un double tort.

TERVILLE.

Graces à vos avis,
Depuis deux mortels mois je les ai trop suivis.
Courtisan assidu... d'une mère cruelle,
Je souffre, me contrains, je m'enchaîne auprès d'elle,
Lui dis qu'elle est charmante; et, d'après ce beau plan,
J'ai sù m'indisposer madame de Nozan.
Je brûle, et je me tais; le beau-père l'ignore:
Présentement, monsieur, faut-il attendre encore,
Pour demander sa main, qu'un autre aît épousé?
Me le conseillez-vous?

VILMON, *après avoir hésité en apparence.*

Non: rien de plus aisé
Que d'avoir leur aveu; c'est celui de la mère
Que...

TERVILLE.

J'y cours.

VILMON.

Attendez. Cet homme peut déplaire:
Peut-être il fera mieux vos affaires que vous.
Eh! laissez-lui le temps de travailler pour nous.
D'ailleurs je la verrai.

JULIE.

Parlez avec courage.

TERVILLE.

Dites-lui tout cruement que son beau mariage
N'a pas le sens commun.

JULIE.

Oui; qu'il me déplaît fort.

TERVILLE.

Qu'il ne se fera pas.

JULIE.

Que j'aime mieux la mort.

TERVILLE.

Que je peux lui tuer son gendre dans une heure.

JULIE.

Que je préfèrerois un couvent pour demeure.

TERVILLE.

Qu'elle va, par ce trait, révolter tout Paris.

JULIE.

Que ma tante à coup sûr jettera les hauts cris.

TERVILLE.

Que...

JULIE.

Que...

VILMON.

Mon Dieu! je sais tout ce qu'il faut lui dire;
Partez.

TERVILLE.

Vous promettez d'oser la contredire?

VILMON.

Soit.

TERVILLE.

Si ce fol hymen s'achève, les parents
Doivent perdre le droit d'établir leurs enfants.

JULIE.

Sans doute.

TERVILLE, *s'enfuyant.*

Elle vient.

JULIE, *s'enfuyant.*

Ciel!

(*Ils sortent par deux côtés opposés : Vilmon rit de leur fuite.*)

SCÈNE II.

M. DE VILMON.

Mais elle est surprenante.
L'établir à l'insu de Melcour, de sa tante!
Ah! j'entends : nous voulons l'éconduire au plus tôt,
Nous voulons devenir grand'mère incognito.
Eh quoi? Jersac!

SCÈNE III.

MADAME DE MELCOUR, JERSAC, M. DE VILMON.

Mme DE MELCOUR, *à Vilmon.*

Monsieur, vous venez de me rendre
Un service important, et je vous dois mon gendre.

VILMON, *à Jersac.*

Quoi! c'est vous; c'est monsieur qui...

JERSAC, *très content et affectueux.*

Moi-même, oui vraiment;
Félicitez-moi donc. Mais quel étonnement!
J'ai voulu de ceci vous faire confidence
Un peu plus tôt; madame exigeoit le silence.
Je m'empresse du moins à vous remercier.
C'est à vous que je dois, je veux le publier,
Le bonheur de connoître et madame et sa fille;
Et bientôt, grace à vous, je suis de la famille.

VILMON, *à part.*

Bientôt! Et grace à moi!

JERSAC.

Monsieur connoît mon bien.

Mme DE MELCOUR.

Monsieur m'a fort vanté sa terre de Vaugien.

JERSAC.

Bon! je l'y fis un jour souper avec des femmes;
Même il y fut charmant, très goûté de nos dames.

Mme DE MELCOUR.

Comme ici.

JERSAC.

Plus, ma charge, un assez bon effet;
Entre les mains d'un homme, on sait bien ce que c'est.
Ma maison de campagne aussi, vous l'avez vue?

VILMON, *distrait.*

Je le crois.

JERSAC.

Je le crois! Elle vous est connue.

VILMON, *à part.*

Oh! dans quel maudit piége elle a su m'engager!

JERSAC.

De belles eaux, un parc, un vaste potager,
(*à madame de Melcour.*)
Cinq cents arpents de bois mis en coupe réglée.
(*à Vilmon.*)
Plus, ma terre d'Olbec.

VILMON.

D'Olbec?

JERSAC.

Très bien peuplée,
Gros bourg, excellent vin : vous en boirez.

VILMON, *toujours distrait.*

Fort bon.

JERSAC, *à madame de Melcour.*

C'est un fief, et ma femme en portera le nom.
Je ne vous parle point d'une petite terre
Que je compte arrondir, mais où je ne vais guère.
En attendant j'afferme. Et puis, pour dernier lot,
Deux parents dont j'hérite... et qui mourront bientôt.

VILMON.

Vous avez leur parole?

JERSAC.

Oui, car ne vous déplaise,
L'un a quatre-vingts ans, l'autre soixante et seize.
(*à madame de Melcour.*)
La tante? sur son bien on peut compter?

Mme DE MELCOUR.

D'accord.

JERSAC.

Elle n'est plus... très jeune.

VILMON.

Elle est très verte encor.

(*à part.*)

Je veux qu'aujourd'hui même elle nous en délivre.

(*à Jersac.*)

Il faut malgré son bien lui permettre de vivre.

JERSAC, *riant.*

Il est vrai qu'aux parents on doit quelques égards.
J'ai vu deux fois la nièce. Ah! les plus beaux regards!...

VILMON, *à part.*

Bon!

JERSAC.

Une taille!

VILMON, *malignement.*

Un teint!

JERSAC.

Les roses du bel âge.

Mme DE MELCOUR.

Les roses! La beauté n'est qu'un frêle avantage.

JERSAC.

La sienne durera.

VILMON.

Croyez-vous?

JERSAC.

Je prétends
Vous la ramener belle encore à quarante ans.

VILMON.

Elle va faire un bruit!

JERSAC.

Nos dames de Bayonne
Vont me haïr un peu, mais je le leur pardonne.
J'ai pourtant cru lui voir un petit air d'humeur.

Mme DE MELCOUR.

Les filles qu'on marie ont assez l'air boudeur.

JERSAC, *d'un air de confidence.*

Nous espérons dans peu vous appeler grand'mère.
De ses petits-enfants on est, je crois, bien fière!

VILMON.

Plus que des siens, dit-on.

JERSAC.

On vous en enverra,
Et vous les gâterez autant qu'il vous plaira.

Mme DE MELCOUR.

Mon mari vous attend.

JERSAC, *à Vilmon.*

Quel bonheur nous rassemble!
Qui m'eût dit autrefois, quand nous fîmes ensemble
Ce grand dîner sur mer, que quelque beau matin
Je serois à Paris marié de sa main?

(Il lui serre tendrement la main et s'en va.)

VILMON, *à part.*

Marié de ma main! c'est moi qui le marie!

SCÈNE IV.

MADAME DE MELCOUR, M. DE VILMON.

VILMON.

Mais, est-ce tout de bon? Est-ce plaisanterie?
J'entends déja dès cris sur cet enlèvement.
Sa tante qui l'adore...

Mme DE MELCOUR.

Eh! c'est précisément
Sa tante qui l'adore, et la gâte sans cesse,
Que je dois sensément séparer de sa nièce.
Sans doute, près de moi... j'aimerois mieux... l'avoir.

VILMON.

Choisissez dans Paris...

Mme DE MELCOUR.

Dans Paris! pour y voir
Mille travers, des fats blasés dès leur jeunesse,
Ne pouvant rien aimer, pas même une maîtresse;
Des sottises de mode, un tas de jeunes fous,
Très prodigues amants, très volages époux;
Enfin, un luxe affreux, les plus folles dépenses;
Des enfants renommés par cent extravagances,
En proie aux usuriers, ruinés dès vingt ans,
Et calculant déja les jours de leurs parents.
Avouez : cet air-ci, pour une jeune femme...

VILMON.

Contagieux?



VILMON.

Vous le voyez souvent.

Mme DE MELCOUR.

Oui.

VILMON.

Tous les jours.

Mme DE MELCOUR, *avec une impatience gaie.*

D'accord.

VILMON.

Il peut aimer Julie.

Mme DE MELCOUR, *piquée.*

Oh! point du tout.

VILMON.

Peut-être.

Ses assiduités...

Mme DE MELCOUR.

Vous croyez le connoître;

Il aime ailleurs; adieu. Vous qui savez tout voir,
Vous auriez dû, monsieur, vous en apercevoir.

(*en riant.*)

Cette difficulté, je crois, n'est pas légère.

VILMON, *à part.*

Je crains d'avoir encor fait une belle affaire.

(*haut.*)

Il aime ailleurs?

Mme DE MELCOUR.

Mais oui.

VILMON.

Vous, sans doute?

Mme DE MELCOUR, *souriant.*

Mais... non.

VILMON.

Vous le croyez épris?

Mme DE MELCOUR.

Je ne crois rien, Vilmon.
Je ne puis empêcher qu'une jeune cervelle
Ne se dérange un peu; mais...

VILMON.

Vous serez cruelle.

Mme DE MELCOUR.

Adieu.

VILMON, *à part.*

Maudits conseils!

SCÈNE V.

MADAME DE MELCOUR, M. DE VILMON, M. DE TERVILLE.

VILMON, *apercevant Terville, à part.*

Justement le voici.
Bon.

Mme DE MELCOUR, *à part.*

Il me faut hâter ce mariage-ci.

VILMON, *en sortant, à l'oreille de Terville.*

Allez.

TERVILLE.

Oui; mais je crains...

SCÈNE VI.

MADAME DE MELCOUR, M. DE TERVILLE.

(*Madame de Melcour va pour sortir.*)

TERVILLE, *timide et embarrassé.*

Daignerez-vous m'entendre,
Madame?... je veux... j'ose... oui, je dois vous apprendre
Un secret... dans mon cœur trop long-temps retenu;
Si je diffère encor...

Mme DE MELCOUR, *souriant.*

Ce secret m'est connu.

TERVILLE.

Mes regards... mes discours ont pu vous en instruire,
Mais au fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire;
Non, vous ne savez pas à quel point... il chérit...
Où pourrois-je trouver tant de beauté, d'esprit,
De graces? Décidez du bonheur de ma vie;
Mon sort dépend de vous.

Mme DE MELCOUR, *gaiement.*

De moi? Quelle folie!
(*à part.*)
Je ris pourtant de voir qu'à l'heure, qu'au moment
Où j'établis ma fille, il me vienne un amant
A mes pieds, malgré moi, se déclarer en forme.
(*haut.*)
Terville, il ne faut pas qu'ici je vous endorme
D'un vain espoir.

TERVILLE.

O ciel!

Mme DE MELCOUR, *d'un air noble et presque sérieux.*

Finissons; à mon gré,
Tout ce petit roman a déja trop duré,
Trop; et puis, ce beau feu, que je crois très sincère,
A monsieur de Melcour ne peut-il pas déplaire?

TERVILLE.

Il l'ignore : d'ailleurs il partage vos goûts :
Il est si complaisant, a tant d'égards pour vous!

Mme DE MELCOUR, *avec un éclat de rire.*

Tant d'égards! tant d'égards! l'expression m'étonne.
Vous appelez égards!... elle est neuve, très bonne!

TERVILLE.

Votre gaieté, madame, est cruelle pour moi;
Décidez, prononcez.

Mme DE MELCOUR.

Terville, je ne doi
Ni ne puis vous entendre; il faut que je vous laisse.

TERVILLE.

Je connois mon rival; je sais votre promesse
Et vos engagements; vous me sacrifiez:
Mais je veux, ou les rompre, ou mourir à vos pieds.

Mme DE MELCOUR.

Quoi! des engagements! un rival! Mais quel style!
Je ne vous entends plus; vous êtes fou, Terville.

TERVILLE.

Je le suis de douleur. Si Julie, en ce jour,
Si votre fille enfin est le prix de l'amour,
J'ai droit de l'obtenir.

Mme DE MELCOUR, *très étonnée.*

Ma fille!

TERVILLE.

Je l'adore.
Faut-il vous le jurer, vous le redire encore?
Je l'ai vue au couvent et l'aime pour jamais.
A son premier regard je sentis que j'aimois.
Un oncle me parloit d'Hortense, d'Émilie;
Je repoussai cet oncle, et parlai de Julie :
Ne m'en sachez pas gré, c'est qu'elle éclipse tout.
Seule, seule à mes yeux, je la voyois par-tout.
J'aime, j'ai quelque bien, un nom connu, je pense :
Et puis, je n'aurois pas la dure extravagance
De venir l'arracher à ces bras maternels;
Ne me supposez point des projets si cruels.
Près de vous, trop heureux, dans Paris, l'un et l'autre,
Vos goûts seront nos goûts, votre maison la nôtre.
(*après une pause.*)
Quoi! vous m'abandonnez à tout mon désespoir!

SCÈNE VII.

MADAME DE MELCOUR, M. DE TERVILLE, MADAME DE NOZAN.

Mme DE NOZAN, *dans le fond, se tournant vers la coulisse.*

Non, monsieur de Jersac, non. Je prétends la voir.
(*Elle s'avance, et s'arrête, voyant Terville qui s'est jeté une seconde fois aux pieds de madame de Melcour.*)

TERVILLE.

Vous ne me dites rien : il y va de ma vie.

Mme DE NOZAN, *très étonnée.*

Fort bien !

TERVILLE, *se relevant.*

Parlez pour moi, madame, je vous prie.

Mme DE NOZAN, *avec indignation.*

Perd-il la tête? Allez.

TERVILLE.

Juste ciel! Je ne voi
Qu'un seul homme qui puisse avoir pitié de moi;
Courons.

(*Il sort.*)

Mme DE NOZAN, *le suivant de l'œil.*

Mais en effet!

SCÈNE VIII.

MADAME DE MELCOUR, MADAME DE NOZAN.

Mme DE NOZAN.

La découverte est bonne :
Ne vous figurez pas au moins qu'elle m'étonne.
On veut plaire, on s'expose; on voit des étourdis
Jeunes, entreprenants, et, de plus, enhardis.
Très pathétiquement, à genoux, d'un air tendre,
Ils viennent supplier qu'on daigne les entendre,
Qu'on ait quelque pitié de leurs timides feux.
Les étourdis font bien, oui, le tort n'est pas d'eux :
On quête adroitement ces belles entreprises;

Je n'entendis jamais, moi, de telles sottises.

Mme DE MELCOUR.

Que veut dire ce bruit?

Mme DE NOZAN.

Ce bruit?

Mme DE MELCOUR.

Qu'entendez-vous?

Mme DE NOZAN.

J'entends que j'ai la clef de ses propos si doux,
De ses souris flatteurs, de ses coups d'œil, des vôtres,
Et d'égards pour vous seule et d'oubli pour les autres;
Car on ne voit plus rien quand on a le cœur pris,
On ne voit qu'un objet. Ces tranquilles maris!
Non... que j'ose penser...

Mme DE MELCOUR.

Madame, êtes-vous folle?

Mme DE NOZAN.

Le traître! Et pas un mot, une douce parole
A ma charmante nièce! Entre ces deux portraits,
Monsieur n'étoit frappé que du vôtre; vos traits,
Vos traits seuls le charmoient. Qu'il a su me déplaire!

Mme DE MELCOUR, *très vivement.*

Et vous aviez raison.

Mme DE NOZAN, *à demi-voix.*

Vous qui seriez sa mère.
Le petit sot!

Mme DE MELCOUR.

Sa mère!

Mme DE NOZAN.

Et voilà donc pourquoi

On veut la marier, l'exiler loin de moi
A Bayonne, à Pékin. Mais il a dû m'entendre,
Mais je l'ai harangué, votre prétendu gendre.
Si du moins il parloit de s'établir ici!
(*Elle est interrompue par M. de Melcour.*)

SCÈNE IX.

MADAME DE MELCOUR, M. DE MELCOUR, MADAME DE NOZAN.

MELCOUR, *avec joie.*

On se querelle encor? Quoi! qu'est-ce que ceci?
Eh! félicitez-vous; excellente nouvelle!

Mme DE NOZAN.

(*à part.*) (*à Melcour.*)
Ces maris sont plaisants! Excellente, oui, fort belle!

MELCOUR.

Écoutez, écoutez : Terville est amoureux.

Mme DE MELCOUR, *d'un air tranquille.*

Monsieur, je le savois.

MELCOUR.

Nous sommes trop heureux!
Mais épris comme un fou, comme on l'est à son âge :
Il presse, il sollicite, il veut en mariage...

Mme DE NOZAN.

En mariage! qui?

MELCOUR.

Julie.

Mme DE NOZAN.

Ah! quelle erreur!

Quoi! Julie?

Mme DE MELCOUR, *avec un sourire forcé.*

Oui, Julie.

Mme DE NOZAN.

O ciel! pardon, ma sœur,

Pardon. J'ai pu penser (n'étiez-vous pas surprise?)
Que c'est vous qu'il aimoit; je me suis bien méprise.
Mais comme il étoit tendre! Et moi je vous ai dit...
Me pardonnerez-vous? j'avois perdu l'esprit.

Mme DE MELCOUR.

Oui, madame.

Mme DE NOZAN.

Je suis injuste, extravagante.

Mme DE MELCOUR.

Oui, madame.

Mme DE NOZAN.

Étourdie.

Mme DE MELCOUR.

Eh oui!

Mme DE NOZAN.

Presque méchante.

Vous devez m'en vouloir.

Mme DE MELCOUR.

Eh non!

Mme DE NOZAN.

J'ai des remords.

Mme DE MELCOUR.

Gardez-les, tout est dit.

Mme DE NOZAN.

Oh! lorsque j'ai des torts,
Je sais les réparer, et bien vite.

Mme DE MELCOUR.

Par d'autres.

Mme DE NOZAN.

Je n'y manque jamais.

MELCOUR, *très étonné.*

Quels discours sont les vôtres?
Quelle énigme!

Mme DE NOZAN.

Monsieur, rien ne peut m'excuser.
Imaginez-vous donc que j'ai pu m'abuser
Jusqu'à croire Terville... occupé de madame.
(*bas, à M. de Melcour.*)
Elle est bien; mais ma niéce...

Mme DE MELCOUR *se rapproche, et entend; à part.*

Impertinente femme!

Mme DE NOZAN.

J'ai pensé, j'ai parlé, j'ai vu tout de travers.
Maintenant à vos pieds je verrois l'univers,
Je croirois l'univers amoureux de ma niéce
Et qu'on vous parle d'elle; adieu.

(*Elle s'en va.*)

Mme DE MELCOUR, *à part.*

Cruelle espece!

MELCOUR.

Terville auroit bien dû parler un peu plus tôt.
Mais vous, qui le saviez, pourquoi n'en dire mot?

Mme DE NOZAN, *revenant et prenant madame de Melcour par la main.*

Vous m'avez pardonné, ma sœur, cette méprise?
Point de rancune.

Mme DE MELCOUR.

Encor?

Mme DE NOZAN.

Mon dieu! quelle sottise!
Mille, mille pardons.

SCÈNE X.

MADAME DE MELCOUR, M. DE MELCOUR.

Mme DE MELCOUR *regardant au fond du théâtre.*

Elle va revenir.

MELCOUR *de même.*

Non. Elle est un peu folle, il faut en convenir,
Mais bonne femme au fond. Or çà, ce mariage...

Mme DE MELCOUR.

Vous allez m'en parler?

MELCOUR.

N'eût-il que l'avantage
De fixer près de vous...

Mme DE MELCOUR.

Bon! unir deux enfants?
A-t-on un caractère, une tête à vingt ans?
Le beau projet! Monsieur, c'est immoler Julie,
C'est unir la folie enfin à la folie.

MELCOUR, *vivement.*

C'est faire leur bonheur. Terville en est charmé;
Terville l'aime trop pour n'en pas être aimé.

Mme DE MELCOUR, *vivement.*

J'entends, c'est pour cela que je la lui refuse.
Ces belles passions dont l'éloquence amuse
Feront bien réussir des contes, des romans;
Des mariages, non. Je crains les engouements.
Faut-il s'idolâtrer avant de se connoître?

MELCOUR.

Mais doit-on, pour s'unir, ne pas s'aimer?

Mme DE MELCOUR.

Peut-être.

Ces nœuds seroient plus sûrs, le regret moins cruel.
Quand deux jeunes époux paroissent à l'autel,
Par pitié pour cet âge on devroit, ce me semble,
Leur demander d'abord si l'amour les rassemble,
Si par enthousiasme ils viennent se lier...

MELCOUR, *l'interrompant d'un air froid.*

Et répondent-ils, *Oui:* vite les renvoyer.

Mme DE MELCOUR.

Sans doute... Est-ce l'amour qu'il faut prendre pour guide?
(*avec chaleur.*)
Une telle union veut un esprit solide.
L'avenir, l'avenir: voilà ce qu'il faut voir.
Des biens à conserver, des enfants à pourvoir,
Un état à remplir, un nom à rendre illustre,
Des postes importants et qui donnent du lustre,
Enfin unir les noms, les fortunes, les rangs,
C'est ce dont il s'agit, et de tendres amants

S'inquiètent fort peu de tout cela, je pense.
(*Elle se détourne pour sortir; aux premiers mots de M. de Melcour elle s'arrête, et paroît l'écouter avec impatience.*)

MELCOUR.

Très bien! à deux époux prêcher l'indifférence.
Moins d'intérêt, madame, et plus de sentiment.
Croyez-moi; le bonheur que l'on goûte en s'aimant
Nuit aux frivolités et non pas aux affaires.
Eh! pourquoi n'est-il plus d'enfants, d'époux, de pères?
Pourquoi même ces noms sont-ils presque ignorés?
C'est qu'un vil intérêt nous a dénaturés;
C'est que, grace à l'orgueil, l'hymen même est avare;
C'est qu'on unit les biens; les cœurs, on les sépare.

Mme DE MELCOUR.

Moi, pour mieux les unir, je leur défends d'aimer.
Et puis votre Terville a trop su m'alarmer;
Sa fièvre m'épouvante, il faut que j'en convienne.
Une... petite tête a pu tourner la sienne!
Si comme moi, monsieur, vous l'aviez entendu:
Tenez, il étoit là, gémissant, éperdu,
En mots entrecoupés exprimant son délire,
(*à demi-voix.*)
Criant, n'écoutant rien. Puisqu'il faut vous le dire,
Cela faisoit pitié.

MELCOUR.

Madame, c'est ainsi
Que je viens de le voir, et j'en étois ravi.

Mme DE MELCOUR.

Ravi!

MELCOUR.

Qu'a cet amour enfin de si funeste?

Mme DE MELCOUR.

Monsieur, l'amour finit, le caractère reste,
Et de ces cœurs brûlants il faut se défier.
Lui-même il aideroit à me justifier,
Il ne tarderoit pas. Rien n'est long-temps extrême.
C'est ma fille aujourd'hui qu'il croit aimer, qu'il aime.
Qu'il l'épouse, et demain sa sensibilité
Aux pieds d'un autre objet l'aura précipité;
D'un autre objet peut-être ou plus ou moins aimable.

MELCOUR.

Oh! je sens tout le prix d'un être raisonnable,
Calme, tranquille, froid. Je l'avouerai pourtant,
D'un cœur sensible et chaud le mien est plus content;
Ces cœurs-là sont les bons, et d'abord ils préviennent:
Ils peuvent s'égarer, mais bientôt ils reviennent;
Jusque dans leurs écarts, estimés, généreux;
Et le peu de bonheur que l'on a, nous vient d'eux.
Oui, Terville inconstant auroit encor pour elle
Les soins d'un cœur honnête et d'un ami fidéle.
Bref, ce monsieur Jersac est ici peu connu;
Il arrive... d'hier! à peine l'ai-je vu.
Une charge, du bien; quels titres pour nous plaire!
Terville est estimé, madame; il vous révère;
Votre sœur est pour lui, je l'aime et je le dois:
Vous me l'avez loué vous-même mille fois.

Mme DE MELCOUR.

Et je veux bien encor, monsieur, le louer mille,
Pourvu qu'il ne soit point...

MELCOUR.

Votre gendre.

Mme DE MELCOUR.

Terville...

Ne le sera jamais; enfin, vous dis-je...

MELCOUR.

Enfin,

Vous voilà résolue?

Mme DE MELCOUR.

Oui, tel est mon dessein...

Que rien ne peut changer, ni ma sœur, ni vous-même.

(*Elle veut sortir.*)

MELCOUR *l'arrête, et après un silence:*

Julie est votre fille, il est vrai: mais je l'aime,
Mais de ses premiers ans mes yeux furent témoins;
Elle est la mienne aussi: tendresses, maîtres, soins...
Tout ce que pour mon fils on me voit faire encore,
Pour elle je l'ai fait, personne ne l'ignore.
Et, quand pour votre hymen j'osai me présenter,
Quelle frayeur alors devoit vous arrêter?
Celle de voir un jour dans la même famille
Les fils d'un second lit opprimer votre fille,
De me voir négliger votre enfant pour les miens.
J'ai défendu ses droits, j'ai même accru ses biens;
Vous m'avez vu son père, et non pas son beau-père:
Je saurai l'être encor.

Mme DE MELCOUR.

Ne suis-je point sa mère?

Et, si je peux souscrire à cet éloignement,
Si mon cœur se résout...

MELCOUR.

Madame, franchement
Dans un cœur maternel ce courage me blesse.

Mme DE MELCOUR.

De ma fille, en un mot, monsieur, je suis maîtresse,
Et maîtresse absolue.

(Elle veut sortir.)

MELCOUR *l'arrête encore.*

Oui, mais pour son bonheur,
Et le mien en dépend; je dis plus, mon honneur.
Que diroit-on par-tout? que c'est là mon ouvrage;
Qu'une ame intéressée a fait ce mariage.
Dans un monde frondeur, et ne pardonnant rien,
Qui voit tout, rit de tout, blâme... même le bien,
Les uns m'accuseroient d'une coupable adresse;
D'autres, plus indulgents, d'une lâche foiblesse.

Mme DE MELCOUR.

Le monde est ridicule, injuste, faux, jaloux....

MELCOUR.

Voici présentement ce qu'il diroit de vous...

Mme DE MELCOUR.

Je sais le mépriser, et m'en tiens à bien faire.

MELCOUR.

Que Julie... a sans doute une excellente mère,
Mais qu'elle vous plaît moins, oui, moins depuis un temps;
Que peut-être elle a tort d'avoir déja seize ans;
Que de jeux, de plaisirs, de fêtes entourée,
Vous ne haïssez pas de vous voir adorée...
Eh! que sais-je? Madame, ils seroient assez fous
Pour aller vous prêter des sentiments jaloux.

Mme DE MELCOUR.

Quoi ! monsieur...

MELCOUR.

Au couvent vous l'auriez retenue
Deux ans de trop. Ici personne ne l'a vue ;
Vous avez tout-à-coup suspendu vos concerts ;
Vos soupers, si brillants, sont aujourd'hui déserts ;
Ces migraines d'ailleurs, ces nerfs, ces bouderies,
La scène du tableau, celle des Tuileries,
Et Terville éconduit, et Jersac préféré :
Faut-il vous parler net, enfin ? Je les croirai,
Si je ne suis ici détrompé par vous-même.

Mme DE MELCOUR, *prête à sortir.*

S'il faut vous détromper en changeant de système,
S'il faut, pour des caquets, rompre un engagement,
A monsieur de Jersac faire un sot compliment,
Le chasser, accepter un étourdi pour gendre,
De vos soupçons, monsieur, rien ne peut me défendre,
Et j'ose m'y livrer.

(*Madame de Nozan reparoît et s'arrête dans le fond.*)

Au surplus, je vous voi,
Vous, madame, Vilmon, tous ligués contre moi ;
Mais ma fille peut-être obéit à sa mère ;
Je dispose des biens que m'a laissés son père ;
J'ai mon avis aussi ; j'ai des droits, un pouvoir,
(*d'un ton plus doux.*)
Et je m'en vais songer à les faire valoir.

SCÈNE XI.

M. DE MELCOUR, MADAME DE NOZAN.

(*Ils se regardent quelque temps d'un air triste et sans se parler.*)

Mme DE NOZAN.

Quoi! je viens de donner une fausse espérance
A notre chère enfant?

MELCOUR.

Dieux! quelle préférence!
Quel hymen! Comme vous, j'en gémis; mais, hélas!
Madame, elle le veut.

Mme DE NOZAN.

Moi, je ne le veux pas:
Cela ne sera pas. Monsieur gémit, soupire!

MELCOUR.

Eh! que n'ai-je pas dit?...

Mme DE NOZAN.

Il s'agit bien de dire!
Ces maris! ils ont tous l'orgueil de commander,
Et quand il faut vouloir ne savent que céder.
(*en se retournant.*)
Mais c'est être à-la-fois ridicule et barbare,
Madame On nous l'enlève! ô ciel! on nous sépare!
(*à Melcour.*)
Non, ne le craignez pas; vous êtes dans l'erreur;
Vous ne me comptez point. Non, madame ma sœur.

Je cours chez nos parents, chez tous ; je vais contre elle
Ameuter l'univers. Et cette autre cervelle,
Ce beau provincial ! Oh ! de la tête aux pieds,
Comme je vais le peindre ! Ils seront effrayés
De cet enlèvement. A Bayonne, son gendre !
Je voudrois, par plaisir, qu'il fût là pour m'entendre.
Si je ne réussis... Mais je réussirai,
Je... je ne réponds pas de ce que je ferai.
Mes chevaux, mes chevaux, vite, le moment presse,
Allons. Ma pauvre nièce ! hélas, ma pauvre nièce !

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

JULIE, M. DE TERVILLE.

JULIE, *s'avançant peu à peu, et regardant derrière elle.*

Ah! Terville... Monsieur, j'ai peine à respirer.
Je m'échappe un instant, je vais vite rentrer.
C'est la première fois... je suis toute tremblante,
Que je vous parle seule.

TERVILLE.

Eh bien donc? votre tante?

JULIE, *toujours l'air inquiet, regardant derrière elle à droite et à gauche, même jeu pendant toute la scène.*

Ma tante? Elle est sortie, et tarde à revenir.
Mais ma mère! grand dieu! que vais-je devenir?
Elle m'a dit encore, et même avec colère...

TERVILLE.

D'épouser ce Jersac?

JULIE.

Et puis, d'un ton sévère,
Très sec... m'a dit de vous, oh, bien du mal. Hélas!
M'auroit-elle dit vrai? Non, je ne le crois pas.

TERVILLE.

Quel mal? Comment! Parlez, parlez, mademoiselle...

JULIE, *toujours alarmée.*

N'entendez-vous rien?

TERVILLE, *écoutant.*

Rien. Enfin, quoi? que dit-elle?

JULIE.

Mais elle dit d'abord...

TERVILLE.

Ménageons les instants.

JULIE.

Que vous êtes trop jeune.

TERVILLE.

Et j'ai plus de vingt ans.
Ensuite?

JULIE.

Elle est venue à votre caractère,
A compté vingt défauts, que je ne vous vois guère.
Je ne sais, moi, comment elle peut vous juger
Avec cette rigueur; elle vous croit... léger,
Elle a même osé dire... éventé... sans cervelle.
Je me suis récriée, et j'ai dit, devant elle,
Que vous me paroissiez plein de sens, de raison,
Et qu'elle se trompoit.

TERVILLE, *lui baise la main avec transport.*

Est-ce tout?

JULIE.

Mon dieu non;
Et tout cela n'est rien, ou du moins peu de chose,
Près du dernier reproche.

TERVILLE, *effrayé.*

Et quel est-il?

JULIE, *pleurant presque.*

Je n'ose,
Je n'ose vous le dire; il m'a percé le cœur.

TERVILLE, *avec plus d'effroi.*

Qu'est-ce donc? ciel! d'abord, ce n'est rien sur l'honneur?

JULIE.

Mon dieu si.

TERVILLE.

Comment donc! parlez, je vous conjure.
L'honneur!

JULIE.

C'est qu'elle croit, que dis-je, elle m'assure
Que bientôt...

TERVILLE.

Que bientôt?

JULIE.

Vous ne m'aimerez plus.

TERVILLE, *souriant.*

Non, elle veut par là colorer ses refus...

JULIE, *l'interrompant.*

Elle m'a dit aussi tant de mal de moi-même,
Elle qui doit m'aimer, et qui sans doute m'aime,
Qu'en vérité je crains, oui, que vous ne changiez,
Et qu'elle n'ait raison.

TERVILLE, *avec chaleur.*

O dieux! vous le croiriez!
Elle ne le croit pas, l'artifice est visible.
Mais il faudroit d'abord que cela fût possible.

Ciel ! plus cruellement peut-on me soupçonner ?
Voilà de ces propos qu'on ne peut pardonner ;
Ils pouvoient me coûter votre cœur... et la vie.
Je cesserois d'aimer ! j'aimerois moins Julie !
Moi ! Mais qui donc, mais qui pourriez-vous me nommer
Qui veut-elle que j'aime ou que je puisse aimer ?
Si jamais... je ne puis achever ; la parole
Me manque à cette idée : elle est cruelle et folle.

JULIE.

Je le pense de même.

TERVILLE.

Allons, rassurez-vous.

JULIE.

Enfin elle a repris un air un peu plus doux,
Sa vue avec bonté sur moi s'est attachée ;
J'étois prête à pleurer, elle a paru touchée :
Mais tout-à-coup... Monsieur, j'obéis mal.

TERVILLE.

Mais ?

JULIE.

Mais

Elle m'a défendu de vous parler jamais.
(*Elle fuit.*)
Ne me retenez pas, elle peut nous surprendre.

TERVILLE, *la retenant.*

Un mot.

JULIE, *tremblante.*

Quittez ma main... O ciel ! je crois l'entendre.

(*Elle fuit très vite jusqu'au fond du théâtre, et, apercevant sa tante, elle s'arrête et revient peu à peu.*)

SCÈNE II.

JULIE, MADAME DE NOZAN, M. DE TERVILLE.

Mme DE NOZAN, *sans se montrer.*

J'ai couru tout Paris, j'ai crevé mes chevaux.
(*Elle entre.*)
Ah! bon dieu! quelles gens! quelles gens! quels propos!
Avec eux, dieu merci, me voilà bien brouillée.
D'abord notre comtesse, à peine réveillée,
Passant les nuits au jeu. J'entre, on me fait asseoir.
« Quoi! si matin? » Matin! à sept heures du soir.
Bâillant, frottant ses yeux : « La petite est jolie,
« Je l'aime, votre nièce; eh bien! on la marie? »
Le tout d'un ton traînant à me faire périr.
Je l'interromps, m'explique, et l'invite à courir,
A me suivre par-tout. « Moi! pour un mariage?
« M'en mêler! non, madame, il faut bien du courage
« Pour marier les gens. »

TERVILLE, *qui l'écoute avec impatience.*

Mais, votre magistrat?

JULIE.

Eh bien?

Mme DE NOZAN.

Avoit encor sa robe et son rabat.

TERVILLE.

Je le connois beaucoup.

Mme DE NOZAN.

Je vous en félicite.

Monsieur le président me pérore; il me cite
Des lois! « La loi, madame, ordonne expressément...
« — Qu'une mère, monsieur, très ridiculement
« Dispose de sa fille? — Oui, telle est l'ordonnance.
« Que de se marier l'enfant eût la licence,
« Ce seroit pis encor. »

TERVILLE, *criant.*

Mais, monsieur, il s'agit
Du bonheur de Julie.

Mme DE NOZAN

Eh! c'est ce que j'ai dit.
Et cet autre long, sec, froid, avec sa manie
Des chevaux! je le hais. Et la jeune Cénie?

TERVILLE.

Sa compagne au couvent?

JULIE.

Oh! celle-là d'abord
M'aime, et j'en suis bien sûre.

Mme DE NOZAN.

Elle t'aime, eh! oui, fort;
Mais la danse un peu plus. Droite devant sa glace,
Ma petite étourdie essayoit avec grace
Un domino. — « Pardon, je vais ce soir au bal;
« Madame, regardez, il ne me va point mal. »
Et je parlois de toi!

JULIE.

Quels parents!

TERVILLE.

Quelles ames!
Nul n'a pitié de nous?

Mme DE NOZAN.

Nul.

JULIE, *d'un air ingénu et plein de bonne foi.*

Pas même les femmes?

Mme DE NOZAN.

Bon! et le jeu! le bal!

TERVILLE.

Oh bien! puisqu'en ce jour
Mère, parents, amis, et monsieur de Melcour,
Et vous-même, madame, à qui Julie est chère,
Vous, qui daignez pourtant lui tenir lieu de mère,
Puisque rien ou ne veut ou ne peut nous servir,
(*à lui-même.*)
Malheur à l'imprudent qui croit me la ravir!

Mme DE NOZAN, *à elle-même.*

Il est temps d'être enfin et moins bête et moins bonne.

JULIE, *à elle-même.*

Que je le haïrai?

Mme DE NOZAN.

Madame, j'abandonne
Vous, Melcour, cet hôtel...

JULIE.

Eh quoi! ma tante, eh quoi!

Mme DE NOZAN.

Oui, ma niéce, je veux ne plus songer qu'à moi.

JULIE.

Ah ciel! me séparer pour jamais de ma mère,
De monsieur de Melcour que j'aime comme un père,
Et vous ma tante, aussi, me séparèr de vous,
Pour... suivre un étranger dont on fait mon époux!

(*Elle regarde Terville.*)

Quitter enfin, quitter... Ah! je suis donc perdue.

(*Elle s'en va.*)

Mme DE NOZAN.

Désobéis, crois-moi: je t'ai bien défendue,
Défends-toi maintenant.

SCÈNE III.

MADAME DE NOZAN, M. DE TERVILLE.

TERVILLE.

Mais n'est-il plus d'espoir?

Mme DE NOZAN.

Je vais trouver Jersac, et lui dire: Homme noir,
Homme affreux, je sais bien, moi, ce qui t'intéresse,
Tu cherches mon argent encor plus que ma nièce;
Ne compte pas toucher un denier de mon bien.

TERVILLE.

Eh! Julie est si belle! il la prendra pour rien.

Mme DE NOZAN.

J'irai, devant ma sœur et toute ma famille,
Brûler le testament que j'ai fait pour sa fille.

TERVILLE.

Bon! n'en feriez-vous pas un autre avant deux jours?

Mme DE NOZAN.

Deux jours, deux mois, deux ans! C'en est fait pour toujours.

TERVILLE.

Ils ne le craindront pas; vous êtes bonne.

Mme DE NOZAN.

Dure.

TERVILLE.

Vous vous attendrirez.

Mme DE NOZAN.

Non, ma sœur, je vous jure
Qu'on ne m'attendrit point.

TERVILLE.

Vous aurez beau crier.

Mme DE NOZAN, *à elle-même, en se jetant dans un fauteuil.*

N'aurois-je pas vingt fois dû me remarier?
Pauvre dupe!... Ils devoient me ménager peut-être.
... Ma chère belle-sœur, vous allez me connoître...
Et me croire, j'espère. Oui, oui, nous allons voir.

TERVILLE, *à lui-même.*

Moi, je ne prends conseil que de mon désespoir;
Il faut, sans plus tarder, faire un coup de ma tête.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MADAME DE NOZAN, M. DE VILMON.

VILMON, *à part.*

Sachons ce qu'elle a fait.

Mme DE NOZAN, *à part, après un silence.*

Après tout, qui m'arrête?

VILMON.

Vous les avez tous vus?

Mme DE NOZAN.

Tous.

VILMON.

En si peu de temps?

Eh bien?

Mme DE NOZAN, *se levant.*

Eh bien! monsieur, je ne veux ni n'entends
Que votre Bayonnais, qu'un triste personnage
Qui vient de faire en poste un sot et long voyage
Pour me ravir ma niéce et pour me dépouiller,
Service où votre zéle a su se signaler,
Ait quelque jour de moi dix mille écus de rente.
Il calcule sans moi; je ne suis point sa tante;
Mon bien n'est pas pour lui... je me marie.

VILMON, *souriant.*

Eh quoi!...

Mme DE NOZAN.

Monsieur rit, je suis vieille.

VILMON.

Oh! non; même je croi...

Mme DE NOZAN.

Vous mentez, je le suis; oui, vieille, très majeure:
Mais j'aurai trois maris, si je veux, tout-à-l'heure;
Je suis riche.

VILMON.

Sans doute. Et pourrois-je, entre nous,
Vous demander ici?

Mme DE NOZAN.

Qui j'épouse? Mais... vous.
Je serai très paisible et très fidéle épouse,

Nullement exigeante, et moins encor jalouse.
Vous ferez, vous, monsieur, ce qui vous conviendra,
Et moi, de mon côté, tout ce qui me plaira.

VILMON.

De tels arrangements sont très bons; mais Julie!
Votre nièce, une enfant!...

Mme DE NOZAN.

Que j'aime à la folie,
M'allez-vous dire? Soit.

VILMON.

Madame, en bonne foi ..

Mme DE NOZAN.

Croyez-vous donc aimer ma nièce plus que moi?
Dois-je donc, après tout, l'aimer plus que sa mère?
Comment! un inconnu, quelle absurde chimère!
Froidement de sa chaise à nos yeux descendra,
Prendre mon bien, ma nièce, et puis repartira!
Mais vous êtes plaisant.

VILMON.

Mais vous allez plus vite;
Vous la déshéritez.

Mme DE NOZAN, *pleurant.*

Oui, je la déshérite,
Et la mère, et la fille, et son cruel époux:
(*en essuyant ses larmes.*)
J'ai tout vu, tout pesé. Monsieur... me voulez-vous?
Ne me voulez-vous point?

VILMON.

Serai-je assez barbare?...

Mme DE NOZAN.

Vous connoissez Dornet, ennuyeux, gauche, avare.
Il est amoureux fou de huit cent mille francs:
Je ne le puis souffrir; balancez, je le prends;
Le sot, depuis dix ans, me conte son martyre.
Et vous, vous êtes pauvre... ou plutôt, je veux dire
Que vous n'êtes pas riche... On ne me répond pas!
Prenez-y garde, au moins, car j'y vais de ce pas.

VILMON, *à part.*

N'allons pas la brusquer sur une étourderie.
(*haut.*)
Je suis tout décidé.

Mme. DE NOZAN.

Mais, sans plaisanterie?

VILMON.

Oui, madame.

Mme DE NOZAN.

Je puis y compter?

VILMON.

Sûrement.

Mme DE NOZAN.

Aller chez le notaire? y courir... Un moment.
(*Elle tire un crayon et des tablettes.*)
Votre nom de baptême?

VILMON.

Alexandre.

Mme DE NOZAN.

Votre âge?

VILMON.

Eh! cinquante-deux ans sonnés.

Mme DE NOZAN.

Pas davantage?
Je vous en croyois plus; c'est neuf ans moins que moi.
Ni père ni mère?

VILMON.

Oui.

Mme DE NOZAN.

Tant mieux : ma sœur, je croi,
Me les feroit haïr.

VILMON, *à part.*

Son idée est heureuse.

Mme DE NOZAN, *fermant ses tablettes.*

Madame de Melcour, vous serez furieuse;
Je m'en flatte du moins.

(Elle veut sortir et l'aperçoit.)

SCÈNE V.

MADAME DE NOZAN, MADAME DE MELCOUR, M. DE VILMON.

Mme DE MELCOUR.

Eh bien, madame, eh bien,
Êtes-vous décidée?

Mme DE NOZAN, *d'un air froid.*

Oui. Je donne mon bien
A monsieur... que j'épouse.

(Elle salue et s'en va.)

SCÈNE VI.

MADAME DE MELCOUR, M. DE VILMON.

Mme DE MELCOUR, *effrayée, se tait un instant.*

Elle est folle, je pense.
Je n'entends rien, monsieur, à cette extravagance;
Me l'expliquerez-vous?

VILMON.

Mais elle veut, je croi...

Mme DE MELCOUR.

Déshériter sa nièce?

VILMON.

Et m'épouser; oui, moi,
Madame, grace à vous.

SCÈNE VII.

MADAME DE MELCOUR, M. DE JERSAC, M. DE VILMON.

JERSAC, *dans le fond*

Bon dieu! l'étrange femme!
C'est votre belle-sœur dont je parle, madame.
J'approche; elle me fuit, me jette un mot ou deux;
Elle avoit presque l'air de m'arracher les yeux.

Mme DE MELCOUR, *à Vilmon, d'un air indigné.*
(*à Jersac.*) (*à part.*)
Je sors... Je vais... Jersac reculeroit, sans doute.

(*haut.*)
Il faut que je lui parle, il faut qu'elle m'écoute;
Ne vous effrayez pas.

(*Elle sort.*)

JERSAC.

De quoi donc m'effrayer?

SCÈNE VIII.

M. DE JERSAC, M. DE VILMON.

JERSAC.

Mais ils s'entendent tous pour me contrarier!
Une nièce boudeuse, une tante revêche,
Une mère qui fuit, un beau-père qui prêche,
Un ami des plus secs! un petit insensé,
Qui chez moi, m'a-t-on dit, a tout bouleversé,
Qui me cherchoit par-tout. Que veut-on? quelle rage!

VILMON.

Le petit insensé veut vous tuer, je gage;
La petite boudeuse a peu de goût pour vous;
Le beau-père, qui l'aime, appuie un autre époux;
Et la tante soustrait dix mille écus de rente...

JERSAC.

De la dot?

VILMON.

De la dot.

JERSAC.

Oh! oh!

VILMON.

Mais, notre tante
Est folle de sa nièce, et vous voit arriver
Du fond de la Biscaye exprès pour l'enlever...

JERSAC, *d'un air pensif.*

Eh que ne parle-t-elle? On peut la satisfaire,
Et.

VILMON, *finement.*

Rester à Paris? Cela ne se peut guère.

JERSAC.

Pourquoi non?

VILMON.

Cette charge.

JERSAC.

Après?

VILMON.

Et vos parents,
Une famille.

JERSAC.

Bah!

VILMON.

Tous vos arrangements.
Cela seroit trop fou.

JERSAC.

Cela seroit très sage.

VILMON.

Vous ne le ferez point.

JERSAC

Je le ferai; j'enrage!

VILMON.

L'idée, à mon avis...

JERSAC, *très content.*

Lumineuse à mon gré.

VILMON.

Vous ne la suivrez point.

JERSAC, *avec une impatience gaie.*

Parbleu, je la suivrai.
De mon éloignement elle me fait un crime;
A cela près, monsieur, j'ai, je crois, son estime:
Eh bien! je vends ma charge; elle en croira plutôt
Ce sacrifice-là qu'une promesse, un mot;
Et tout est aplani : la tante moins rebelle
Me paye en bons contrats ce que je fais pour elle;
Le sensible Melcour à mon hymen souscrit;
Pour la première fois la nièce me sourit;
Dans ce moment de joie, elle est jeune, elle est femme,
L'amour peut aisément se glisser dans son ame.
Mais la mère!... Vilmon, la mère! que d'heureux!
Notre hôtel près du sien, sa fille sous ses yeux!
A toute heure, par-tout, dans les cercles, à table,
On se voit, on se fête, on est inséparable.
L'une me garde l'autre, observez ce point-ci;
Une mère au besoin veille pour un mari.
Adieu. Sans perdre temps je vais chez dix notaires:
J'ai même ici quelqu'un versé dans les affaires,
Ami de ces messieurs, et qui dans peu de jours
Peut me débarrasser de ma charge; j'y cours.
J'en placerai les fonds.

VILMON, *riant.*

L'agréable surprise
Que vous nous ménagez!

JERSAC, *riant aussi.*

J'avoue avec franchise
(*en s'en allant.*)
Que je n'y pensois pas; soit. Excellent moyen!

VILMON, *seul.*

Pour nous.

SCÈNE IX.

MADAME DE MELCOUR, M. DE VILMON.

Mme DE MELCOUR, *d'un air troublé.*

Maudite sœur! elle va, n'entend rien.
Monsieur de Melcour même, alarmé de sa fuite,
N'a pu me l'arrêter, et vole à sa poursuite.
Mais vous, monsieur, mais vous...

VILMON.

Rien n'est encor perdu!
Jersac, rassurez-vous, va vous être rendu;
Je le sais prêt encore à remplir votre attente.

Mme DE MELCOUR, *avec joie.*

Quoi, monsieur!

VILMON, *lentement.*

Il fait plus; pour le bien de la tante...
Et le vôtre, sans doute... il se fixe à Paris.
Il vient de m'en instruire, et ne m'a pas surpris.
Les mœurs de la province avoient votre suffrage,

Et non pas le séjour; on les garde à son âge.
L'heureux projet! Madame, il remédie à tout;
Il satisfait Melcour, votre sœur, votre goût;
Il laisse à votre fille une tante, une mère;
Il ne vous prive point d'une fille si chère;
Il me rend votre estime, et j'en suis très jaloux,
Madame : en la perdant, je perdois plus que vous.

SCÈNE X.

MADAME DE MELCOUR.

Avec quelle douceur cet homme m'assassine!
C'est lui qui fait jouer cette nouvelle mine.
Vilmon, Jersac, ma sœur, un jeune extravagant,
Que de têtes en l'air... pour celle d'un enfant!
Et moi-même, après tout, j'ai peine à m'en défendre.
Oui, je crains d'écouter un sentiment trop tendre,
D'être aussi foible qu'eux. Quoi qu'il puisse arriver,
C'est pour son intérêt que je veux m'en priver;
J'ai peut-être un moyen.

SCÈNE XI.

MADAME DE MELCOUR, M. DE TERVILLE.

TERVILLE, *de loin.*

Ah! madame, qu'entends-je?
Est-il vrai? Sauriez-vous? Quel changement étrange!
Il vend, dit-on, sa charge, et se fixe à Paris.

Je puis... vous le savez; et je suis libre et j'aime.

Mme DE MELCOUR.

Bon! promesse d'amant.

TERVILLE.

Je promets par l'honneur.

Mme DE MELCOUR.

L'honneur, oui; mais pourtant il vous faudroit, monsieur,
Un état.

TERVILLE.

Une charge? Eh! qu'à cela ne tienne.
(*à part.*)
Mais Jersac, m'a-t-on dit, pense à quitter la sienne;
O ciel! si je pouvois!... Je crois l'apercevoir.

Mme DE MELCOUR, *à part, très gaie.*

Que de gens étonnés!

TERVILLE.

(*à lui-même*)
Je reviens. Quel espoir!
Dieux!

SCÈNE XII.

MADAME DE MELCOUR; *et, dans le fond, du théâtre,* M. DE MELCOUR, MADAME DE NOZAN, *ayant chacun à la main un contrat.*

Mme DE NOZAN, *à Melcour.*

Qu'elle céde enfin, que je la persuade,
Ou... ceci dure trop, j'en tomberois malade.
Je veux bien me porter. Madame, écoutez-moi.

Vous voyez ce papier?

Mme DE MELCOUR, *d'un air riant.*

Madame, je le voi.

Mme DE NOZAN.

Bon. Ce n'est qu'un contrat, contrat de mariage,
Arrangé, tout dressé, tout prêt, et qui m'engage
A monsieur de Vilmon; vous entendez?

Mme DE MELCOUR.

J'entends.

Mme DE NOZAN.

Je lui donne mon bien, mes huit cent mille francs.

MELCOUR, *à sa femme.*

Moi, je vous en propose un autre tout contraire,
Où, grace à moi, Julie est nommée héritière,
Et que madame encore a bien voulu dicter.
Vous avez à choisir, pourriez-vous hésiter?

Mme DE MELCOUR, *gaiement.*

Quoi! deux contrats?

Mme DE NOZAN.

Oui, deux. Par l'un je me marie.

MELCOUR.

Par l'autre votre fille...

Mme DE NOZAN, *d'un ton dur.*

Ou ma nièce.

MELCOUR.

Oui, Julie...

Mme DE NOZAN.

Épouse, non Jersac, mais Terville.

Mme DE MELCOUR.

Fort bien.

Mme DE NOZAN.

Signez, je donne tout.

MELCOUR.

Tout, sans excepter rien.

Mme DE NOZAN.

Vous riez? Mais, ma sœur, mais je dois me connoître:
Je la verrai pleurer, je pleurerai peut-être,
Très inutilement; car ici, dès ce jour,
La chose sera faite et faite sans retour.

Mme DE MELCOUR.

C'est une tyrannie.

Mme DE NOZAN *veut prendre une plume.*

Allons.

MELCOUR, *l'arrêtant.*

Qu'allez-vous faire?

SCÈNE XIII.

M. DE MELCOUR, MADAME DE MELCOUR, JULIE, MADAME DE NOZAN, M. DE VILMON.

MELCOUR, *à Julie.*

Venez, venez tomber aux pieds de votre mère,
Mon enfant, aidez-nous.

JULIE, *en pleurant.*

C'est à vous de m'aider;
Et je n'ai qu'une grace, hélas, à demander,..

Mme DE NOZAN, *pleurant aussi.*

Tais-toi, petite sotte, imbécile pleureuse;

Je ne souffrirai point que tu sois malheureuse.

(*à madame de Melcour, d'un ton très ferme.*)

Ou signez, ou je signe.

SCÈNE XIV.

M. DE MELCOUR, MADAME DE MELCOUR, M. DE TERVILLE, JULIE, M. DE JERSAC, MADAME DE NOZAN, M. DE VILMON.

TERVILLE, *accourant, à madame de Melcour; il se place entre elle et sa fille.*

Enfin je suis heureux.

JERSAC, *accourant, à madame de Nozan.*

Enfin je suis, madame, au comble de mes vœux :
Plus de charge.

TERVILLE, *à madame de Melcour.*

Je l'ai; je me fixe à Bayonne.

JERSAC, *à madame de Nozan.*

Je me fixe à Paris.

Mme DE MELCOUR.

Mais, monsieur, je m'étonne...

TERVILLE.

Qu'en aussi peu de temps...

JERSAC.

Nous ayons pu traiter?

TERVILLE.

Monsieur brûloit de vendre.

JERSAC.

Et monsieur, d'acheter.

TERVILLE, *à madame de Melcour.*

Nous venons de signer un écrit l'un et l'autre.

JERSAC, *à madame de Nozan.*

Chez vous-même, un dédit.

(*Il le montre.*)

TERVILLE, *à Julie.*

Quel bonheur est le nôtre!

JERSAC, *à Julie.*

Il veut dire le mien.

VILMON, *étonné.*

Qu'ai-je donc fait ici?

MELCOUR.

Terville, y pensez-vous?

Mme DE NOZAN, *à Terville.*

Quoi! monstre, vous aussi...

(*Terville va se placer à côté de madame de Nozan, et Jersac à côté de madame de Melcour.*)

TERVILLE.

(*à Melcour.*) (*à Vilmon.*)

O madame, monsieur, monsieur, mademoiselle!
Suis-je donc si coupable en quittant tout pour elle?
(*à madame de Nozan.*)
Pardon, que voulez-vous? Que faut-il? Son bonheur?
Moi, je vous le promets, fiez-vous à mon cœur,
A mes soins. Il n'est rien dont je ne vous réponde:
(*à Melcour.*)
Je l'aimerai pour vous, pour vous, pour tout le monde;
Je serai son ami, son époux, son amant.
Eh! je n'ai pas besoin d'en faire le serment.

JULIE.

Non, ne regardez plus qui je hais ou qui j'aime :
Mais ne disposez point de moi malgré moi-même.

Mme DE NOZAN, *à madame de Melcour.*

Il faut que vous ayez des entrailles de fer.

JULIE.

Ah! j'ai trop désuni ce que j'ai de plus cher.
Vous étiez plus d'accord sans doute en mon absence,
J'aime mieux m'éloigner et pleurer en silence ;
J'aimerois mieux ne voir Terville de mes jours,
Rentrer dans mon couvent, y rentrer pour toujours.

(*en se jetant aux pieds de sa mère.*)

C'est votre fille, hélas, c'est moi qui vous conjure...

Mme DE MELCOUR, *attendrie.*

Je ne résiste plus au cri de la nature.
J'ai failli te coûter ton repos, ton bonheur,
Ta fortune ; en un jour, je faisois le malheur
De mon époux, de toi, d'une tante qui t'aime :
Ma fille, je le sens, j'aurois fait le mien même.
Reste auprès de ta mère, et soyons tous heureux :
Je t'unis à Terville.

(*Elle signe.*)

TERVILLE.

O ciel!

JULIE.

Qu'entends-je?

MELCOUR, *avec joie.*

Dieux!

Mme DE NOZAN, *avec joie.*

Ma sœur!

Mme DE MELCOUR, *à Jersac.*

Vous ne veniez, monsieur, dans ma famille....

Mme DE NOZAN.

Que pour compter des sacs et marchander sa fille.

Mme DE MELCOUR.

J'ai fait ce que j'ai dû.

JERSAC.

Mais ceci n'est pas mal!
Je viens en poste, exprès, marier mon rival;
On me trompe à plaisir; et, par un tour d'adresse,
On m'enlève à la fois ma charge et ma maîtresse.
Et je paierois encor ce dédit! Non, morbleu,
Non, fallût-il plaider pendant vingt ans. Adieu.

(*Il sort.*)

Mme DE NOZAN, *à Jersac.*

Je paierai le dédit.

SCÈNE XV.

M. DE MELCOUR, M. DE TERVILLE, MADAME DE MELCOUR, JULIE, M. DE VILMON, MADAME DE NOZAN.

Mme DE MELCOUR.

Embrassez-moi, ma fille.

MELCOUR.

Nous ne ferons donc plus qu'une même famille!

TERVILLE.

Nous allons vivre ensemble!

JULIE.

O jour heureux pour moi!

Mme DE NOZAN, *à Vilmon.*

Vous étiez peu tenté de m'épouser, je croi?
Ah! ma sœur, pour jamais comptez sur ma tendresse.
(*aux autres acteurs.*)
Vous voyez : rien ne peut résister à ma niéce.

FIN DE LA MÈRE JALOUSE.

LE
BOURRU BIENFAISANT,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR GOLDONI,

Représentée, pour la première fois, le 4 novembre 1771.

NOTICE

SUR

GOLDONI.

Charles Goldoni naquit à Venise en 1707. Il se sentit de bonne heure un penchant décidé pour le théâtre, et composa une comédie dès l'âge de huit ans. Ses parents le placèrent d'abord chez le procureur, et le firent recevoir avocat; mais à peine eut-il plaidé sa première cause, qu'il quitta le barreau et se mit à voyager. Nous n'entreprendrons pas de le suivre dans le cours de ses aventures, dont il a donné une relation fort amusante en trois volumes in-8°. Nous nous bornerons à dire qu'il fut le réformateur du théâtre en Italie, où il donna plus de cent cinquante pièces qui, pour la plupart,

ont obtenu un grand succès, et dont plusieurs ont été imitées sur la scène française. Nous ne pouvons cependant nous dispenser de rapporter, pour prouver l'extrême facilité de cet auteur, qu'étant lié avec une troupe de comédiens à Venise il fit annoncer, à la fin de l'année 1749, que, dans le cours de la suivante, il seroit donné seize pièces nouvelles du sieur Goldoni sous des titres qui furent indiqués. Cet engagement extraordinaire fut rempli avec exactitude, et presque toutes ces pièces réussirent.

Goldoni vint en France en 1761, et ne put résister au desir de travailler pour le théâtre Français. Il y fit jouer *le Bourru Bienfaisant.* Cette comédie parut, pour la première fois, le 4 novembre 1771, et eut treize représentations. On la donne souvent encore, et elle fait toujours plaisir.

L'accueil que l'auteur italien avoit reçu à Paris le détermina à s'y fixer. L'agrément de son esprit, son extrême gaieté, et l'aimable

franchise, qui étoit la base de son caractère, le faisoient desirer par-tout. Il devint aveugle sur la fin de ses jours, et il venoit d'obtenir une pension du gouvernement, lorsqu'il mourut en 1792, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

PERSONNAGES.

M. GÉRONTE.
M. DALANCOUR, neveu de M. Géronte.
DORVAL, ami de M. Géronte.
VALÈRE, amoureux d'Angélique.
PICARD, laquais de M. Géronte.
Un LAQUAIS de M. Dalancour.
MADAME DALANCOUR.
ANGÉLIQUE, sœur de M. Dalancour.
MARTHON, gouvernante de M. Géronte.

La scène se passe dans un salon chez MM. Géronte et Dalancour. Il y a trois portes, dont l'une introduit dans l'appartement de M. Géronte; l'autre, vis-à-vis, dans celui de M. Dalancour; et la troisième, dans le fond, sert d'entrée et de sortie à tout le monde. Il y aura des chaises, des fauteuils, et une table avec un échiquier.

LE
BOURRU BIENFAISANT,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MARTHON, ANGÉLIQUE, VALÈRE.

ANGÉLIQUE.

Laissez-moi, Valère, je vous en prie. Je crains pour moi, je crains pour vous. Ah! si nous étions surpris...

VALÈRE.

Ma chère Angélique!...

MARTHON.

Partez, monsieur.

VALÈRE, *à Marthon*.

De grace, un instant; si je pouvois m'assurer...

MARTHON.

De quoi?

VALÈRE.

De son amour, de sa constance...

ANGÉLIQUE.

Ah! Valère, pourriez-vous en douter?

MARTHON.

Allez, allez, monsieur, elle ne vous aime que trop.

VALÈRE.

C'est le bonheur de ma vie.

MARTHON.

Partez vite. Si mon maître arrivoit...

ANGÉLIQUE, *à Marthon.*

Il ne sort jamais si matin.

MARTHON.

Cela est vrai. Mais dans ce salon (vous le savez bien), il s'y promène, il s'y amuse. Voilà-t-il pas ses échecs? Il y joue très souvent. Oh! vous ne connoissez pas M. Géronte.

VALÈRE.

Pardonnez-moi; c'est l'oncle d'Angélique, je le sais: mon père étoit son ami; mais je ne lui ai jamais parlé.

MARTHON.

C'est un homme, monsieur, comme il n'y en a point: il est foncièrement bon, généreux; mais il est fort brusque et très difficile.

ANGÉLIQUE.

Oui : il me dit qu'il m'aime, et je le crois ; cependant toutes les fois qu'il me parle, il me fait trembler.

VALÈRE, *à Angélique.*

Mais qu'avez-vous à craindre? Vous n'avez ni père ni mère : votre frère doit disposer de vous ; il est mon ami, je lui parlerai.

MARTHON.

Eh! oui, fiez-vous à M. Dalancour!

VALÈRE, *à Marthon.*

Quoi! pourroit-il me la refuser?

MARTHON.

Ma foi, je crois que oui.

VALÈRE.

Comment?

MARTHON.

Écoutez en quatre mots. (*à Angélique.*) Mon neveu, le nouveau clerc du procureur de monsieur votre frère, m'a appris ce que je vais vous dire. Comme il n'y a que quinze jours qu'il y est entré, il ne me l'a dit que ce matin : mais c'est sous le plus grand secret qu'il me l'a confié ; ne me vendez pas, au moins.

VALÈRE.

Ne craignez rien.

ANGÉLIQUE.

Vous me connoissez.

MARTHON, *adressant la parole à Valère, à demi-voix et toujours regardant aux coulisses.*

M. Dalancour est un homme ruiné, abymé; il a mangé tout son bien, et peut-être celui de sa sœur; il est perdu de dettes. Angélique lui pèse sur les bras, et pour s'en débarrasser il voudroit la mettre dans un couvent.

ANGÉLIQUE.

Dieu! que me dites-vous là?

VALÈRE.

Comment! est-il possible? Je le connois depuis long-temps; Dalancour m'a toujours paru un garçon sage, honnête, vif, emporté même quelquefois; mais...

MARTHON.

Vif! oh! très vif, presque autant que son oncle; mais il n'a pas les mêmes sentiments, il s'en faut de beaucoup.

VALÈRE.

Tout le monde l'estimoit, le chérissoit. Son père étoit très content de lui.

MARTHON.

Eh! monsieur, depuis qu'il est marié, ce n'est plus le même.

VALÈRE.

Se pourroit-il que madame Dalancour ?...

MARTHON.

Oui, c'est elle, à ce qu'on dit, qui a causé ce beau changement. Monsieur Géronte ne s'est brouillé avec son neveu que par la sotte complaisance qu'il a pour sa femme; et... je n'en sais rien, mais je parierois que c'est elle qui a imaginé le projet du couvent.

ANGÉLIQUE, *à Marthon.*

Qu'entends-je? ma belle-sœur, que je croyois si raisonnable, qui me marquoit tant d'amitié! je ne l'aurois jamais pensé.

VALÈRE.

C'est le caractère le plus doux...

MARTHON.

C'est précisément cela qui a séduit son mari.

VALÈRE.

Je la connois, et je ne peux pas le croire.

MARTHON.

Vous vous moquez, je crois. Est-il de femme plus recherchée dans sa parure? y a-t-il des modes qu'elle ne saisisse d'abord? y a-t-il des bals, des spectacles où elle n'aille pas la première?

VALÈRE.

Mais son mari est toujours avec elle.

ANGÉLIQUE.

Oui, mon frère ne la quitte pas.

MARTHON.

Eh bien! ils sont fous tous deux, et ils se ruinent ensemble.

VALÈRE.

Cela est inconcevable.

MARTHON.

Allons, allons, monsieur, vous voilà instruit de ce que vous vouliez savoir; sortez vite, et n'exposez pas mademoiselle à se perdre dans l'esprit de son oncle, qui est le seul qui puisse lui faire du bien.

VALÈRE, *à Angélique.*

Tranquillisez-vous, ma chère Angélique; l'intérêt ne formera jamais un obstacle...

MARTHON.

J'entends du bruit; sortez vite.

(*Valère sort.*)

SCÈNE II.

MARTHON, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Que je suis malheureuse!

MARTHON.

C'est sûrement votre oncle. Ne l'avois-je pas dit?

ANGÉLIQUE.

Je m'en vais.

MARTHON.

Au contraire, restez, et ouvrez-lui votre cœur.

ANGÉLIQUE.

Je le crains comme le feu.

MARTHON.

Allons, allons, courage. Il est fougueux quelquefois; mais il n'est pas méchant.

ANGÉLIQUE.

Vous êtes sa gouvernante, vous avez du crédit auprès de lui; parlez-lui pour moi.

MARTHON.

Point du tout; il faut que vous lui parliez vous-même. Tout au plus, je pourrois le prévenir, et le disposer à vous entendre.

ANGÉLIQUE.

Oui, oui, dites-lui quelque chose; je lui parlerai après. (*Elle veut s'en aller.*)

MARTHON.

Ne vous en allez pas.

ANGÉLIQUE.

Non, non : appelez-moi; je n'irai pas loin. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

MARTHON.

Qu'elle est douce! qu'elle est aimable! je l'ai vue naître; je l'aime, je la plains, et je voudrois la voir heureuse. (*Apercevant M. Géronte.*) Le voici.

SCÈNE IV.

M. GÉRONTE, MARTHON.

M. GÉRONTE, *adressant la parole à Marthon.*
Picard!

MARTHON.
Monsieur...

M. GÉRONTE.
Que Picard vienne me parler.

MARTHON.
Oui, monsieur. Mais pourroit-on vous dire un mot?

M. GÉRONTE, *fort et avec vivacité.*
Picard! Picard!

MARTHON, *fort et en colère.*
Picard! Picard!

SCÈNE V.

M. GÉRONTE, PICARD, MARTHON.

PICARD, *à Marthon.*

Me voilà, me voilà.

MARTHON, *à Picard, avec humeur.*

Votre maître...

PICARD, *à M. Géronte.*

Monsieur...

M. GÉRONTE, *à Picard.*

Va chez mon ami Dorval; dis-lui que je l'attends pour jouer une partie d'échecs.

PICARD.

Oui, monsieur; mais...

M. GÉRONTE.

Quoi?

PICARD.

J'ai une commission.

M. GÉRONTE.

Quoi donc?

PICARD.

Monsieur votre neveu...

M. GÉRONTE, *vivement.*

Va-t'en chez Dorval.

PICARD.

Il voudroit vous parler...

M. GÉRONTE.

Va donc, coquin.

PICARD.

Quel homme!

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

M. GÉRONTE, MARTHON.

M. GÉRONTE, *s'approchant de la table.*

Le fat! le misérable! Non, je ne veux pas le voir; je ne veux pas qu'il vienne altérer ma tranquillité.

MARTHON, *à part.*

Le voilà maintenant dans le chagrin: il n'y manquoit que cela.

M. GÉRONTE, *assis.*

Le coup d'hier! Oh! ce coup d'hier! Comment ai-je pu être mat avec un jeu si bien disposé? Voyons un peu. Je n'ai pas dormi de la nuit.

(*Il examine le jeu.*)

MARTHON.

Monsieur, pourroit-on vous parler?

M. GÉRONTE.

Non.

MARTHON.

Non? Cependant j'aurois quelque chose d'intéressant...

M. GÉRONTE.

Eh bien! qu'as-tu à me dire? Dépêche-toi.

MARTHON.

Votre nièce voudroit vous parler.

M. GÉRONTE.

Je n'ai pas le temps.

MARTHON.

Bon!... C'est donc quelque chose de bien sérieux que vous faites là?

M. GÉRONTE.

Oui, cela est très sérieux. Je ne m'amuse guère; mais, quand je m'amuse, je n'aime pas qu'on vienne me rompre la tête, entends-tu?

MARTHON.

Cette pauvre fille!...

M. GÉRONTE.

Que lui est-il arrivé?

MARTHON.

On veut la mettre dans un couvent.

M. GÉRONTE, *se levant.*

Dans un couvent! Mettre ma nièce au couvent! Disposer de ma nièce sans ma participation, sans mon consentement!

MARTHON.

Vous savez les dérangements de monsieur Dalancour?

M. GÉRONTE.

Je n'entre point dans les désordres de mon neveu, ni dans les folies de sa femme. Il a son bien; qu'il le mange, qu'il se ruine, tant pis pour lui: mais, pour ma niéce, je suis le chef de la famille, je suis le maître, c'est à moi à lui donner un état.

MARTHON.

Tant mieux pour elle, monsieur; tant mieux. Je suis enchantée de vous voir prendre feu pour les intérêts de cette chère enfant.

M. GÉRONTE.

Où est-elle?

MARTHON.

Elle est tout près d'ici, monsieur; elle attend le moment...

M. GÉRONTE.

Qu'elle vienne.

MARTHON.

Oui, elle le desire très fort; mais...

M. GÉRONTE.

Quoi?

MARTHON.

Elle est timide...

M. GÉRONTE.

Eh bien?

MARTHON.

Si vous lui parlez...

M. GÉRONTE, *vivement.*

Il faut bien que je lui parle.

MARTHON.

Oui; mais ce ton de voix...

M. GÉRONTE.

Mon ton ne fait de mal à personne. Qu'elle vienne, et qu'elle s'en rapporte à mon cœur et non pas à ma voix.

MARTHON.

Cela est vrai, monsieur; je vous connois, je sais que vous êtes bon, humain, charitable: mais, je vous en prie, ménagez cette pauvre enfant; parlez-lui avec un peu de douceur.

M. GÉRONTE.

Oui, je lui parlerai avec douceur

MARTHON.

Me le promettez-vous?

M. GÉRONTE.

Je te le promets.

MARTHON.

Ne l'oubliez pas.

M. GÉRONTE.

Non.

(*Il commence à s'impatienter.*)

MARTHON.

Sur-tout, n'allez pas vous impatienter.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Non, te dis-je.

MARTHON, *à part, en s'en allant.*

Je tremble pour Angélique.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

GÉRONTE.

Elle a raison. Je me laisse emporter quelquefois par ma vivacité; ma petite nièce mérite qu'on la traite avec douceur.

SCÈNE VIII.

M. GÉRONTE; ANGÉLIQUE, *se tenant à quelque distance.*

M. GÉRONTE.

Approchez.

ANGÉLIQUE, *avec timidité, ne faisant qu'un pas.*

Monsieur...

M. GÉRONTE, *un peu vivement.*

Comment voulez-vous que je vous entende, si vous êtes à une lieue de moi?

ANGÉLIQUE, *s'avance en tremblant.*

Excusez, monsieur.

M. GÉRONTE, *avec douceur.*

Qu'avez-vous à me dire?

ANGÉLIQUE.

Marthon ne vous a-t-elle pas dit quelque chose?

M. GÉRONTE, *commençant avec tranquillité et s'échauffant peu à peu.*

Oui; elle m'a parlé de vous; elle m'a parlé de votre frère, de cet insensé, de cet extravagant, qui se laisse mener par une femme imprudente, qui s'est ruiné, qui s'est perdu, et qui me manque encore de respect! (*Angélique veut s'en aller.*) Où allez-vous?

ANGÉLIQUE, *en tremblant.*

Monsieur, vous êtes en colère...

M. GÉRONTE.

Qu'est-ce que cela vous fait? Si je me mets en colère contre un sot, ce n'est pas contre vous. Approchez, parlez, et n'ayez pas peur de ma colère.

ANGÉLIQUE.

Mon cher oncle, je ne saurois vous parler, si je ne vous vois tranquille.

M. GÉRONTE, *à part.*

Quel martyre! (*à Angélique, en se contraignant.*) Me voilà tranquille. Parlez.

ANGÉLIQUE.

Monsieur... Marthon vous aura dit...

M. GÉRONTE.

Je ne prends pas garde à ce que m'a dit Marthon; c'est de vous que je le veux savoir.

ANGÉLIQUE, *avec timidité.*

Mon frère...

M. GÉRONTE, *la contrefaisant.*

Votre frère...

ANGÉLIQUE.

Voudroit me mettre dans un couvent.

M. GÉRONTE.

Eh bien! aimez-vous le couvent?

ANGÉLIQUE.

Mais, monsieur...

M. GÉRONTE, *vivement.*

Parlez donc.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas à moi à me décider.

M. GÉRONTE, *encore plus vivement.*

Je ne dis pas que vous vous décidiez: mais je veux savoir quel est votre penchant.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, vous me faites trembler.

M. GÉRONTE, *à part.*

J'enrage! (*en se contraignant.*) Approchez, je

vous comprends ; vous n'aimez donc pas le couvent ?

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur.

M. GÉRONTE.

Quel est l'état que vous aimeriez davantage?

ANGÉLIQUE.

Monsieur...

M. GÉRONTE, *un peu vivement.*

Ne craignez rien, je suis tranquille ; parlez-moi librement.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah! que n'ai-je le courage!...

M. GÉRONTE.

Venez ici. Voudriez-vous vous marier?

ANGÉLIQUE.

Monsieur...

M. GÉRONTE, *vivement.*

Oui, ou non?

ANGÉLIQUE.

Si vous vouliez...

M. GÉRONTE, *vivement.*

Oui, ou non?

ANGÉLIQUE.

Mais, oui.

M. GÉRONTE, *encore plus vivement.*

Oui? Vous voulez vous marier, perdre la li-

berté, la tranquillité? Eh bien! tant pis pour vous; oui, je vous marierai.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Qu'il est charmant, avec sa colère.

M. GÉRONTE, *brusquement.*

Avez-vous quelque inclination?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Si j'osois lui parler de Valère!

M. GÉRONTE, *vivement.*

Quoi! auriez-vous quelque amant?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ce n'est pas le moment; je lui ferai parler par sa gouvernante.

M. GÉRONTE, *toujours avec vivacité.*

Allons, finissons. La maison où vous êtes, les personnes avec lesquelles vous vivez, vous auroient-elles fourni l'occasion de vous attacher à quelqu'un? Je veux savoir la vérité. Oui, je vous ferai du bien; mais à condition que vous le mériterez, entendez-vous?

ANGÉLIQUE, *en tremblant.*

Oui, monsieur.

M. GÉRONTE, *avec le même ton.*

Parlez-moi nettement, franchement; avez-vous quelque inclination?

ANGÉLIQUE, *en hésitant et tremblant.*

Mais... non, monsieur, je n'en ai aucune.

M. GÉRONTE.

Tant mieux. Je penserai à vous trouver un mari.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Dieu! je ne voudrois pas... (*à M. Géronte.*) Monsieur...

M. GÉRONTE.

Quoi?

ANGÉLIQUE.

Vous connoissez ma timidité.

M. GÉRONTE.

Oui, oui, votre timidité. Je connois les femmes : vous êtes à présent une colombe ; quand vous serez mariée, vous deviendrez un dragon.

ANGÉLIQUE.

Hélas! mon oncle, puisque vous êtes si bon...

M. GÉRONTE.

Pas trop.

ANGÉLIQUE.

Permettez-moi de vous dire...

M. GÉRONTE, *en s'approchant de la table.*

Mais Dorval ne vient pas.

ANGÉLIQUE.

Écoutez-moi, mon cher oncle.

M. GÉRONTE, *occupé à son échiquier.*

Laissez-moi.

ANGÉLIQUE.

Un seul mot.

M. GÉRONTE, *fort vivement.*

Tout est dit.

ANGÉLIQUE, *à part, en s'en allant.*

Ciel! me voilà plus malheureuse que jamais; que vais-je devenir? Eh! ma chère Marthon ne m'abandonnera pas.

SCÈNE IX.

M. GÉRONTE.

C'est une bonne fille; je suis bien aise de lui faire du bien. Si même elle avoit eu quelque inclination, j'aurois tâché de la contenter; mais elle n'en a point. Je verrai... je chercherai...Mais que diantre fait ce Dorval, qui ne vient pas? Je meurs d'envie d'essayer une seconde fois ce maudit coup qui m'a fait perdre la partie. C'étoit sûr, je devois gagner. Il falloit que j'eusse perdu la tête. Voyons un peu... Voilà l'arrangement de mes pièces; voilà celui de Dorval. Je place le roi à la case de sa tour. Dorval pousse son fou à la seconde case de son roi. Moi... échec; oui, et je prends le pion. Dorval... a-t-il pris mon fou, Dorval? Oui, il a pris mon fou, et moi...

double échec avec le cavalier. Parbleu! Dorval a perdu sa dame. Il joue son roi; je prends sa dame. Ce coquin, avec son roi, a pris mon cavalier. Mais tant pis pour lui; le voilà dans mes filets; le voilà engagé avec son roi. Voilà ma dame; oui, la voilà; échec et mat; c'est clair : échec et mat, cela est gagné... Ah, si Dorval venoit, je lui ferois voir. (*Il appelle.*) Picard!

SCÈNE X.

M. GÉRONTE, M. DALANCOUR.

M. DALANCOUR, *à part, et d'un air très embarrassé.*

Mon oncle est tout seul: s'il vouloit m'écouter.

M. GÉRONTE, *sans voir Dalancour.*

J'arrangerai le jeu comme il étoit. (*Il appelle plus fort.*) Picard!

M. DALANCOUR.

Monsieur...

M. GÉRONTE, *sans se détourner, croyant parler à Picard.*

Eh bien! as-tu trouvé Dorval?

SCÈNE XI.

M. GÉRONTE, DORVAL, M. DALANCOUR.

DORVAL, *qui entre par la porte du milieu, à monsieur Géronte.*

Me voilà, mon ami.

M. DALANCOUR, *d'un air résolu.*

Mon oncle...

(*M. Géronte, se retournant, aperçoit Dalancour, se lève brusquement, renverse la chaise, s'en va sans rien dire, et sort par la porte du milieu.*)

SCÈNE XII.

M. DALANCOUR, DORVAL.

DORVAL, *souriant.*

Qu'est-ce que cela signifie?

M. DALANCOUR, *vivement.*

Cela est affreux; c'est moi à qui il en veut.

DORVAL, *toujours du même ton.*

Je reconnois bien là mon ami Géronte.

M. DALANCOUR.

J'en suis fâché pour vous.

DORVAL.

Vraiment, je suis arrivé dans un mauvais moment.

M. DALANCOUR.

Pardonnez sa vivacité.

DORVAL, *souriant.*

Oh! je le gronderai.

M. DALANCOUR.

Ah! mon cher ami, il n'y a que vous qui puissiez me rendre service auprès de lui.

DORVAL.

Je le voudrois bien de tout mon cœur; mais...

M. DALANCOUR.

Je conviens que, sur les apparences, mon oncle a des reproches à me faire; mais, s'il pouvoit lire au fond de mon cœur, il me rendroit toute sa tendresse, et je suis sûr qu'il ne s'en repentiroit pas.

DORVAL.

Oui, je vous connois, je crois qu'on pourroit tout espérer de vous; mais madame Dalancour...

M. DALANCOUR, *un peu vivement.*

Ma femme, monsieur? Ah! vous ne la connoissez pas; tout le monde se trompe sur son compte, et mon oncle le premier. Il faut que je lui rende justice, et que je vous découvre la vérité: elle ne sait rien de tous les malheurs dont je suis accablé: elle m'a cru plus riche que je n'étois, je lui ai toujours caché mon état. Je l'aime; nous nous sommes mariés fort jeunes: je ne lui ai jamais

donné le temps de rien demander, de rien desirer; j'allois toujours au-devant de tout ce qui pouvoit lui faire plaisir : c'est de cette manière que je me suis ruiné.

DORVAL.

Contenter une femme! prévenir ses desirs! La besogne n'est pas petite.

M. DALANCOUR.

Je suis sûr que, si elle avoit su mon état, elle eût été la première à me retenir sur les dépenses que j'ai faites pour elle.

DORVAL.

Cependant elle ne les a pas empêchées.

M. DALANCOUR.

Non, parcequ'elle ne s'en doutoit pas.

DORVAL, *en riant.*

Mon pauvre ami!

M. DALANCOUR, *d'un air fâché.*

Quoi?

DORVAL, *toujours en riant.*

Je vous plains.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Vous moqueriez-vous de moi?

DORVAL, *toujours en souriant.*

Point du tout. Mais... vous aimez prodigieusement votre femme.

M. DALANCOUR, *encore plus vivement.*

Oui, je l'aime, je l'ai toujours aimée, et je l'aimerai toute ma vie : je la connois ; je connois toute l'étendue de son mérite, et je ne souffrirai jamais qu'on lui donne des torts qu'elle n'a pas.

DORVAL, *sérieusement.*

Doucement, mon ami, doucement ; modérez cette vivacité de famille.

M. DALANCOUR, *toujours vivement.*

Je vous demande mille pardons ; je serois au désespoir de vous avoir déplu ; mais quand il s'agit de ma femme...

DORVAL.

Allons, allons, n'en parlons plus.

M. DALANCOUR.

Mais je voudrois que vous en fussiez convaincu.

DORVAL, *froidement.*

Oui, je le suis.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Non, vous ne l'êtes pas.

DORVAL, *un peu plus vivement.*

Pardonnez-moi, vous dis-je.

M. DALANCOUR.

Allons, je vous crois, j'en suis ravi. Ah! mon cher ami, parlez à mon oncle pour moi.

DORVAL.

Je lui parlerai.

M. DALANCOUR.

Que je vous aurai d'obligations!

DORVAL.

Mais encore il faudra bien lui dire quelques raisons. Comment avez-vous fait pour vous ruiner en si peu de temps? Il n'y a que quatre ans que votre père est mort; il vous a laissé un bien considérable, et on dit que vous avez tout dissipé?

M. DALANCOUR.

Si vous saviez tous les malheurs qui me sont arrivés! J'ai vu que mes affaires alloient se déranger, j'ai voulu y remédier, et le remède a été encore pire que le mal. J'ai écouté des projets; j'ai entrepris des affaires; j'ai engagé mon bien, et j'ai tout perdu.

DORVAL.

Et voilà le mal. Des projets nouveaux! ils en ont ruiné bien d'autres.

M. DALANCOUR.

Et moi sans retour.

DORVAL.

Vous avez très mal fait, mon cher ami; d'autant plus que vous avez une sœur.

M. DALANCOUR.

Oui, et il faudroit penser à lui donner un état.

DORVAL.

Chaque jour, elle embellit. Madame Dalancour voit beaucoup de monde chez elle; et la jeunesse, mon cher ami... quelquefois... vous devez m'entendre.

M. DALANCOUR.

C'est pour cela qu'en attendant que j'aie trouvé quelque expédient j'ai formé le projet de la mettre dans un couvent.

DORVAL.

La mettre au couvent; cela est bon: mais en avez-vous parlé à votre oncle?

M. DALANCOUR.

Non; il ne veut pas m'écouter: mais vous lui parlerez pour moi, vous lui parlerez pour Angélique; il vous estime, il vous aime, il vous écoute, il a de la confiance en vous, il ne vous refusera pas.

DORVAL.

Je n'en sais rien.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Oh! j'en suis sûr; voyez-le, je vous en prie, tout à l'heure.

DORVAL.

Je le veux bien. Mais où est-il maintenant?

M. DALANCOUR.

Je vais le savoir. Voyons: holà, quelqu'un!

SCÈNE XIII.

PICARD, M. DALANCOUR, DORVAL.

PICARD, *à M. Dalancour.*

Monsieur.

M. DALANCOUR, *à Picard.*

Mon oncle est-il sorti?

PICARD.

Non, monsieur; il est descendu dans le jardin.

M. DALANCOUR.

Dans le jardin! à l'heure qu'il est!

PICARD.

Cela est égal, monsieur: quand il a de l'humeur, il se promène, il va prendre l'air.

DORVAL, *à M. Dalancour.*

Je vais le joindre.

M. DALANCOUR, *à Dorval.*

Non, monsieur: je connois mon oncle; il faut lui donner le temps de se calmer, il faut l'attendre.

DORVAL.

Mais s'il alloit sortir, s'il ne remontoit pas?

PICARD, *à Dorval.*

Pardonnez-moi, monsieur, il ne tardera pas à remonter. Je sais comme il est: un demi-quart

d'heure lui suffit. D'ailleurs, monsieur, il sera bien aise de vous trouver ici.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Eh bien, mon cher ami, passez dans son appartement; faites-moi le plaisir de l'attendre.

DORVAL.

Je le veux bien. Je sens combien votre situation est cruelle; il faut y remédier: je lui parlerai pour vous; mais à condition...

M. DALANCOUR, *vivement.*

Je vous donne ma parole d'honneur.

DORVAL.

Cela suffit. (*Il entre dans l'appartement de M. Géronte.*)

SCÈNE XIV.

PICARD, M. DALANCOUR.

M. DALANCOUR.

Tu n'as pas dit à mon oncle ce que je t'avois chargé de lui dire?

PICARD.

Pardonnez-moi, monsieur, je lui ai dit; mais il m'a renvoyé à son ordinaire.

M. DALANCOUR.

J'en suis fâché. Avertis-moi des bons moments

où je pourrai lui parler; un jour je te récompenserai bien.

PICARD.

Je vous suis bien obligé, monsieur; mais, Dieu merci, je n'ai besoin de rien.

M. DALANCOUR.

Tu es donc riche?

PICARD.

Je ne suis pas riche; mais j'ai un maître qui ne me laisse manquer de rien. J'ai une femme, j'ai quatre enfants; je devrois être dans l'embarras: mais mon maître est si bon! je les nourris sans peine, et on ne connoît pas chez moi la misère.

(*Il sort.*)

SCÈNE XV.

M. DALANCOUR.

Ah! le digne homme que mon oncle! Si Dorval gagnoit quelque chose sur son esprit! Si je pouvois me flatter d'un secours proportionné à mon besoin!... Si je pouvois cacher à ma femme!... Ah! pourquoi l'ai-je trompée? Pourquoi me suis-je trompé moi-même? Mon oncle ne revient pas. Tous les moments sont précieux pour moi. Allons, en attendant, chez mon procureur... Que

j'y vais avec peine! Il me flatte, il est vrai, que, malgré la sentence, il trouvera le moyen de gagner du temps: mais la chicane est odieuse; l'esprit souffre, et l'honneur est compromis. Malheur à ceux qui ont besoin de tous ces honteux détours!

(*Il veut s'en aller.*)

SCÈNE XVI.

M. DALANCOUR, MADAME DALANCOUR.

M. DALANCOUR, *apercevant sa femme.*

Voici ma femme.

Mme DALANCOUR.

Ah, ah! vous voilà, mon ami? Je vous cherchois par-tout.

M. DALANCOUR.

J'allois sortir...

Mme DALANCOUR.

Je viens de rencontrer ce bourru... Il grondoit, il grondoit!

M. DALANCOUR.

Est-ce de mon oncle que vous parlez?

Mme DALANCOUR.

Oui. J'ai vu un rayon de soleil; j'ai été me promener dans le jardin, et je l'ai rencontré: il pes-

toit, il parloit tout seul et tout haut; mais tout haut... Dites-moi une chose... n'y a-t-il pas chez lui quelque domestique de marié?

M. DALANCOUR.

Oui.

Mme DALANCOUR.

Assurément, il faut que cela soit : il disoit du mal du mari et de la femme; mais du mal!... Je vous en réponds.

M. DALANCOUR, *à part.*

Je me doute bien de qui il parloit.

Mme DALANCOUR.

C'est un homme bien insupportable.

M. DALANCOUR.

Cependant il faudroit avoir quelques égards pour lui.

Mme DALANCOUR.

Peut-il se plaindre de moi? Lui ai-je manqué en rien? Je respecte son âge, sa qualité d'oncle. Si je me moque de lui quelquefois, c'est entre vous et moi; vous me le pardonnez bien. Au reste, j'ai tous les égards possibles pour lui. Mais dites-moi sincèrement, en a-t-il pour vous? en a-t-il pour moi? Il nous traite très durement, il nous hait souverainement; moi sur-tout, il me méprise on ne peut pas davantage. Faut-il, malgré tout cela, le flatter, aller lui faire notre cour?

M. DALANCOUR, *avec un air embarrassé.*

Mais... quand nous lui ferions notre cour... il est notre oncle. D'ailleurs nous pourrions en avoir besoin.

Mme DALANCOUR.

Besoin de lui, nous ? Comment ? N'avons-nous pas assez de bien pour vivre honnêtement ? Vous êtes rangé ; je suis raisonnable ; je ne vous demande rien de plus que ce que vous avez fait pour moi jusqu'à présent. Continuons avec la même modération, et nous n'aurons besoin de personne.

M. DALANCOUR, *d'un air passionné.*

Continuons avec la même modération...

Mme DALANCOUR.

Mais oui ; je n'ai point de vanité, je ne vous demande pas davantage.

M. DALANCOUR, *à part.*

Malheureux que je suis !

Mme DALANCOUR.

Mais vous me paroissez inquiet, rêveur ; vous avez quelque chose... vous n'êtes pas tranquille.

M. DALANCOUR.

Vous vous trompez, je n'ai rien.

Mme DALANCOUR.

Pardonnez-moi ; je vous connois, mon cher

ami : si quelque chose vous fait de la peine, voudriez-vous me le cacher?

M. DALANCOUR, *toujours embarrassé.*

C'est ma sœur qui m'occupe, voilà tout.

Mme DALANCOUR.

Votre sœur? Pourquoi donc? C'est la meilleure enfant du monde, je l'aime de tout mon cœur. Tenez, mon ami, si vous vouliez m'en croire, vous pourriez vous débarrasser de ce soin, et la rendre heureuse en même temps.

M. DALANCOUR.

Comment?

Mme DALANCOUR.

Vous voulez la mettre dans un couvent; et je sais de bonne part qu'elle en seroit très fâchée.

M. DALANCOUR, *un peu fâché.*

A son âge, doit-elle avoir des volontés?

Mme DALANCOUR.

Non; elle est assez sage pour se soumettre à celle de ses parents. Mais pourquoi ne la mariez-vous pas?

M. DALANCOUR.

Elle est encore trop jeune.

Mme DALANCOUR.

Bon! étois-je plus âgée, quand nous nous sommes mariés?

M. DALANCOUR, *vivement.*

Eh bien! irai-je de porte en porte lui chercher un mari.

Mme DALANCOUR.

Écoutez, écoutez-moi, mon cher ami; ne vous fâchez pas, je vous en prie. Je crois, si je ne me trompe, m'être aperçue que Valère l'aime, et qu'il en est aimé.

M. DALANCOUR, *à part.*

Dieu! que je souffre!

Mme DALANCOUR.

Vous le connoissez: y auroit-il pour Angélique un parti mieux assorti que celui-là?

M. DALANCOUR, *toujours embarrassé.*

Nous verrons; nous en parlerons.

Mme DALANCOUR.

Faites-moi ce plaisir, je vous le demande en grace; permettez-moi de me mêler de cette affaire; toute mon ambition seroit d'y réussir.

M. DALANCOUR, *très embarrassé.*

Madame...

Mme DALANCOUR.

Eh bien?

M. DALANCOUR.

Cela ne se peut pas.

Mme DALANCOUR.

Non? Pourquoi?

M. DALANCOUR, *toujours embarrassé.*

Mon oncle y consentiroit-il?

Mme DALANCOUR.

A la bonne heure. Je veux bien qu'on lui rende tout ce qui lui est dû : mais vous êtes le frère ; la dot est entre vos mains; le plus ou le moins ne dépend que de vous. Permettez-moi de m'assurer de leurs inclinations, et que j'arrange à peu près l'article de l'intérêt.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Non; gardez-vous-en bien, s'il vous plaît.

Mme DALANCOUR.

Est-ce que vous ne voudriez point marier votre sœur?

M. DALANCOUR.

Au contraire.

Mme DALANCOUR.

Est-ce que...

M. DALANCOUR.

Il faut que je sorte : nous parlerons de cela à mon retour.

(*Il veut s'en aller.*)

Mme DALANCOUR

Trouvez-vous mauvais que je m'en mêle?

M. DALANCOUR, *en s'en allant.*

Point du tout.

Mme DALANCOUR.

Écoutez; seroit-ce pour la dot?

M. DALANCOUR.

Je n'en sais rien. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

MADAME DALANCOUR.

Qu'est-ce que cela signifie? Je n'y entends rien. Se pourroit-il que mon mari... Non, il est trop sage pour avoir rien à se reprocher.

SCÈNE XVIII.

MADAME DALANCOUR, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *sans voir madame Dalancour.*

Si je pouvois parler à Marthon...

Mme DALANCOUR.

Ma sœur.

ANGÉLIQUE, *d'un air fâché.*

Madame.

Mme DALANCOUR, *avec amitié.*

Où allez-vous, ma sœur?

ANGÉLIQUE, *d'un air fâché.*

Je m'en allois, madame.

Mme DALANCOUR.

Ah, ah! vous êtes donc fâchée?

ANGÉLIQUE.

Je dois l'être.

Mme DALANCOUR.

Êtes-vous fâchée contre moi?

ANGÉLIQUE.

Mais, madame...

Mme DALANCOUR.

Écoutez, mon enfant. Si c'est le projet du couvent qui vous fâche, ne croyez pas que j'y aie part; au contraire. Je vous aime, et je ferai tout ce que je pourrai pour vous rendre heureuse.

ANGÉLIQUE, *à part, en pleurant.*

Qu'elle est fausse!

Mme DALANCOUR.

Qu'avez-vous? vous pleurez, je crois.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Elle m'a bien trompée. (*Elle s'essuie les yeux.*)

Mme DALANCOUR.

Quel est le sujet de votre chagrin?

ANGÉLIQUE, *avec dépit.*

Hélas! ce sont les dérangements de mon frère.

Mme DALANCOUR, *avec étonnement.*

Les dérangements de votre frère?

ANGÉLIQUE.

Oui; personne ne le sait mieux que vous.

Mme DALANCOUR.

Que dites-vous là? Expliquez-vous, s'il vous plaît.

ANGÉLIQUE.

Cela est inutile.

SCÈNE XIX.

M. GÉRONTE, MADAME DALANCOUR, ANGÉLIQUE; PICARD, *sortant de l'appartement de M. Géronte.*

M. GÉRONTE.

Picard!

PICARD.

Monsieur.

M. GÉRONTE, *à Picard, vivement.*

Eh bien! Dorval?

PICARD.

Monsieur, il est dans votre chambre: il vous attend.

M. GÉRONTE.

Il est dans ma chambre, et tu ne me le dis pas?

PICARD.

Monsieur, je n'ai pas eu le temps.

M. GÉRONTE, *apercevant Angélique et madame Dalancour, parle à Angélique, mais en se tournant de temps en temps vers madame Dalancour, pour qu'elle en ait sa part.*

Que faites-vous ici? C'est mon salon. Je ne

veux pas de femme ici ; je ne veux pas de votre famille ; allez-vous-en.

ANGÉLIQUE.

Mon cher oncle..,

M. GÉRONTE.

Allez-vous-en, vous dis-je.

(*Angélique s'en va mortifiée.*)

SCÈNE XX.

PICARD, MADAME DALANCOUR, M. GÉRONTE.

Mme DALANCOUR, *à M. Géronte.*

Monsieur, je vous demande pardon.

M. GÉRONTE, *se tournant du côté par où Angélique est sortie ; mais, de temps en temps, se tournant vers madame Dalancour.*

Cela est singulier ! Cette impertinente ! elle veut venir me gêner. Il y a un autre escalier pour sortir. Je condamnerai cette porte.

Mme DALANCOUR.

Ne vous fâchez pas monsieur. Pour moi, je vous assure...

M. GÉRONTE *voudroit aller dans son appartement, mais il ne voudroit pas passer devant madame Delancour. Il dit à Picard :*

Dorval, dis-tu, est dans ma chambre?

PICARD.

Oui, monsieur.

Mme DALANCOUR, *s'apercevant de la contrainte de M. Géronte, se recule.*

Passez, passez, monsieur; je ne vous gêne pas.

M. GÉRONTE, *à madame Dalancour, en passant, et la saluant à peine.*

Serviteur. Je condamnerai cette porte.

(Il entre chez lui; Picard le suit.)

SCÈNE XXI.

MADAME DALANCOUR.

Quel caractère! Mais ce n'est pas cela qui m'inquiète le plus, c'est le trouble de mon mari, ce sont les propos d'Angélique. Je doute, je crains; je voudrois connoître la vérité, et je tremble de l'approfondir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DORVAL, M. GÉRONTE.

M. GÉRONTE.

Allons jouer, et ne m'en parlez plus.

DORVAL.

Mais il s'agit d'un neveu.

M. GÉRONTE, *vivement.*

D'un sot, d'un imbécile, qui est l'esclave de sa femme, et la victime de sa vanité.

DORVAL.

De la douceur, mon cher ami, de la douceur.

M. GÉRONTE.

Et vous, avec votre flegme, vous me feriez enrager.

DORVAL.

Je parle pour le bien.

M. GÉRONTE.

Prenez une chaise. (*Il s'assied.*)

DORVAL, *d'un ton compatissant, pendant qu'il approche une chaise.*

Le pauvre garçon!

M. GÉRONTE.

Voyons ce coup d'hier.

DORVAL, *toujours du même ton.*

Vous le perdrez.

M. GÉRONTE.

Point du tout; voyons.

DORVAL.

Vous le perdrez, vous dis-je.

M. GÉRONTE.

Je suis sûr que non.

DORVAL.

Si vous ne le secourez pas, vous le perdrez.

M. GÉRONTE.

Qui?

DORVAL.

Votre neveu.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Eh! je parle du jeu, moi. Asseyez-vous.

DORVAL, *s'asseyant.*

Oui, je veux bien jouer; mais écoutez-moi auparavant.

M. GÉRONTE.

Me parlerez-vous encore de Dalancour?

DORVAL.

Cela se pourroit bien.

M. GÉRONTE.

Je ne vous écoute pas.

DORVAL.

Vous haïssez donc Dalancour?

M. GÉRONTE.

Point du tout; je ne hais personne.

DORVAL.

Mais si vous ne voulez pas...

M. GÉRONTE.

Finissez; jouez: jouons, ou je m'en vais.

DORVAL.

Encore un mot, et je finis.

M. GÉRONTE.

Quelle patience!

DORVAL.

Vous avez du bien.

M. GÉRONTE.

Oui, grace au ciel.

DORVAL.

Plus qu'il ne vous en faut.

M. GÉRONTE.

Oui; au service de mes amis.

DORVAL.

Et vous ne voulez rien donner à votre neveu?

M. GÉRONTE.

Pas une obole.

DORVAL.

Par conséquent...

M. GÉRONTE.

Par conséquent?...

DORVAL.

Vous le haïssez.

M. GÉRONTE, *plus vivement.*

Par conséquent, vous ne savez ce que vous dites. Je hais, je déteste sa façon de penser, sa mauvaise conduite : lui donner de l'argent ne serviroit qu'à entretenir sa vanité, sa prodigalité, ses folies. Qu'il change de système, je changerai aussi vis-à-vis de lui. Je veux que le repentir mérite le bienfait, et je ne veux pas que le bienfait empêche le repentir.

DORVAL, *après un moment de silence, paroît convaincu, et dit fort doucement:*

Jouons, jouons.

M. GÉRONTE.

Jouons.

DORVAL, *en jouant.*

J'en suis fâché.

M. GÉRONTE, *en jouant.*

Échec au roi.

DORVAL, *en jouant.*

Et cette pauvre fille?

M. GÉRONTE.

Qui?

DORVAL.

Angélique.

M. GÉRONTE.

Ah! pour celle-là, c'est autre chose. Parlez-moi de cela. (*Il laisse le jeu.*)

DORVAL.

Elle doit bien souffrir aussi.

M. GÉRONTE.

J'y ai pensé, j'y ai pourvu; je la marierai.

DORVAL.

Tant mieux. Elle le mérite bien.

M. GÉRONTE,

Voilà, par exemple, une petite personne accomplie, n'est-ce pas?

DORVAL.

Oui.

M. GÉRONTE.

Heureux celui qui l'aura! (*Il rêve un instant, se lève en appelant.*) Dorval!

DORVAL.

Mon ami.

M. GÉRONTE.

Écoutez.

DORVAL, *se levant.*

Eh bien?

M. GÉRONTE.

Vous êtes mon ami.

DORVAL.

Oh! sûrement.

M. GÉRONTE.

Si vous la voulez, je vous la donne.

DORVAL.

Quoi?

M. GÉRONTE.

Oui, ma nièce.

DORVAL.

Comment?

M. GÉRONTE, *vivement.*

Comment! comment! Êtes-vous sourd? ne m'entendez-vous pas? Je parle clairement. Oui, si vous la voulez, je vous la donne.

DORVAL.

Ah! ah!

M. GÉRONTE.

Et si vous l'épousez, outre sa dot, je lui donnerai cent mille livres du mien. Hem! qu'en dites-vous?

DORVAL.

Mon cher ami, vous me faites honneur.

M. GÉRONTE.

Je vous connois; je ne ferois que le bonheur de ma nièce.

DORVAL.

Mais...

M. GÉRONTE.

Quoi?

DORVAL.

Son frère!...

M. GÉRONTE.

Son frère! Son frère n'est rien... C'est moi qui en dois disposer. La loi, le testament de mon frère... J'en suis le maître. Allons, décidez-vous sur-le-champ.

DORVAL.

Mon ami, ce que vous me proposez-là n'est pas une chose à précipiter; vous êtes trop vif.

M. GÉRONTE.

Je n'y vois point de difficultés; si vous l'aimez, si vous l'estimez, si elle vous convient, tout est dit.

DORVAL.

Mais...

M. GÉRONTE, *fâché.*

Mais, mais. Voyons votre *mais*.

DORVAL.

Comptez-vous pour rien la disproportion de seize à quarante-cinq?

M. GÉRONTE.

Point du tout; vous êtes encore jeune; et je connois Angélique, ce n'est pas une tête éventée.

DORVAL.

D'ailleurs elle pourroit avoir quelque inclination.

M. GÉRONTE.

Elle n'en a point.

DORVAL.

En êtes-vous bien sûr?

M. GÉRONTE.

Très sûr. Allons, concluons. Je vais chez mon notaire; je fais dresser le contrat; elle est à vous.

DORVAL.

Doucement, mon ami, doucement.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Eh bien! quoi? Voulez-vous encore me fatiguer, me chagriner, m'ennuyer avec votre lenteur, votre sang-froid?

DORVAL.

Vous voudriez donc?...

M. GÉRONTE.

Oui, vous donner une jolie fille, sage, honnête, vertueuse, avec cent mille écus de dot, et cent mille livres de présent de noce; cela vous fâche-t-il?

DORVAL.

C'est beaucoup plus que je ne mérite.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Votre modestie, dans ce moment-ci, me feroit donner au diable.

DORVAL.

Ne vous fâchez pas. Vous le voulez?

M. GÉRONTE.

Oui.

DORVAL.

Eh bien! j'y consens.

M. GÉRONTE, *avec joie.*

Vrai?

DORVAL.

Mais, à condition...

M. GÉRONTE.

Quoi?

DORVAL.

Qu'Angélique y consentira.

M. GÉRONTE.

Vous n'avez pas d'autres difficultés?

DORVAL.

Que celle-là.

M. GÉRONTE.

J'en suis bien aise, je vous en réponds.

DORVAL.

Tant mieux, si cela se vérifie.

M. GÉRONTE.

Sûr, très sûr. Embrassez-moi, mon cher neveu.

DORVAL.

Embrassons-nous donc, mon cher oncle.

SCÈNE II.

M. DALANCOUR, M. GÉRONTE, DORVAL.

(*M. Dalancour entre par la porte du fond; il voit son oncle, il écoute en passant. Il se sauve chez lui; mais il reste à la porte pour écouter.*)

M. GÉRONTE.

C'est le jour le plus heureux de ma vie.

DORVAL.

Que vous êtes adorable, mon cher ami!

M. GÉRONTE.

Je vais chez mon notaire; tout sera prêt pour aujourd'hui. (*Il appelle.*) Picard!

SCÈNE III.

M. DALANCOUR, M. GÉRONTE, DORVAL, PICARD.

M. GÉRONTE, *à Picard.*

Ma canne, mon chapeau.

(*Picard sort.*)

SCÈNE IV.

DORVAL, M. GÉRONTE; M. DALANCOUR, *à sa porte.*

DORVAL.

J'irai, en attendant, chez moi.

SCÈNE V.

DORVAL, M. GÉRONTE, M. DALANCOUR, PICARD.

(*Picard donne à son maître sa canne et son chapeau, et rentre.*)

SCÈNE VI.

DORVAL, M. GÉRONTE; M. DALANCOUR, *à sa porte.*

M. GÉRONTE.

Non, non : vous n'avez qu'à m'attendre. Je vais revenir; vous dînerez avec moi.

DORVAL.

J'ai à écrire. Il faut que je fasse venir mon homme d'affaires qui est à une lieue de Paris.

M. GÉRONTE.

Allez dans ma chambre ; écrivez ; envoyez la lettre par Picard. Oui, Picard ira lui-même la

porter; c'est un bon garçon, sage, fidèle: je le gronde quelquefois, mais je lui veux du bien.

DORVAL.

Allons, j'écrirai là-dedans, puisque vous le voulez absolument.

M. GÉRONTE.

Tout est dit.

DORVAL.

Oui, comme nous sommes convenus.

M. GÉRONTE, *en lui prenant la main.*

Parole d'honneur?

DORVAL, *en donnant la main.*

Parole d'honneur.

M. GÉRONTE, *en s'en allant.*

Mon cher neveu!... (*Il sort.*)

(*M. Dalancour, au dernier mot, marque de la joie.*)

SCÈNE VII.

M. DALANCOUR, DORVAL.

DORVAL, *à soi-même.*

En vérité, tout ce qui m'arrive me paroît un songe. Me marier, moi qui n'y ai jamais pensé!

M. DALANCOUR, *avec la plus grande joie.*

Ah! mon cher ami, je ne sais comment vous marquer ma reconnoissance.

DORVAL.

De quoi?

M. DALANCOUR.

N'ai-je pas entendu ce qu'a dit mon oncle? Il m'aime, il me plaint, il va chez son notaire; il vous a donné sa parole d'honneur: je vois bien ce que vous avez fait pour moi. Je suis l'homme du monde le plus heureux.

DORVAL.

Ne vous flattez pas tant, mon cher ami. Il n'y a pas le mot de vrai, de tout ce que vous imaginez là.

M. DALANCOUR.

Comment donc?

DORVAL.

J'espère bien, avec le temps, pouvoir vous être utile auprès de lui; et désormais, j'aurai même un titre pour m'intéresser davantage en votre faveur: mais, jusqu'à présent...

M. DALANCOUR, *vivement.*

Sur quoi a-t-il donc donné sa parole d'honneur?

DORVAL.

Je vais vous le dire... C'est qu'il m'a fait l'honneur de me proposer votre sœur en mariage...

M. DALANCOUR, *avec joie.*

Ma sœur! L'acceptez-vous?

DORVAL.

Si vous en êtes content.

M. DALANCOUR.

J'en suis ravi ; j'en suis enchanté. Pour la dot, vous savez mon état actuel.

DORVAL.

Nous parlerons de cela.

M. DALANCOUR.

Mon cher frère, que je vous embrasse de tout mon cœur !

DORVAL.

Je me flatte que votre oncle, dans cette occasion...

M. DALANCOUR.

Voilà un lien qui fera mon bonheur. J'en avois le plus grand besoin. J'ai été chez mon procureur, je ne l'ai pas trouvé.

SCÈNE VIII.

MADAME DALANCOUR, M. DALANCOUR, DORVAL.

M. DALANCOUR, *apercevant sa femme.*

Ah ! madame Dalancour...

Mme DALANCOUR, *à M. Dalancour.*

Je vous attendois avec impatience. J'ai entendu votre voix...

M. DALANCOUR.

Ma femme, voilà monsieur Dorval que je vous présente, en qualité de mon frère, d'époux d'Angélique.

Mme DALANCOUR, *avec joie.*

Oui?

DORVAL, *à madame Dalancour.*

Je serai bien flatté, madame, si mon bonheur peut mériter votre approbation.

Mme DALANCOUR, *à Dorval.*

Monsieur, j'en suis enchantée. Je vous en félicite de tout mon cœur. (*à part.*) Qu'est-ce qu'on me disoit donc du dérangement de mon mari?

M. DALANCOUR, *à M. Dorval.*

Ma sœur le sait-elle?

DORVAL, *à M. Dalancour.*

Je ne le crois pas.

Mme DALANCOUR, *à part.*

Ce n'est donc pas Dalancour qui fait ce mariage-là?

M. DALANCOUR.

Voulez-vous que je la fasse venir?

DORVAL

Non; il faudroit la prévenir : il pourroit y avoir encore une difficulté.

M. DALANCOUR.

Quelle?

DORVAL.

Celle de son agrément.

M. DALANCOUR.

Ne craignez rien ; je connois Angélique : d'ailleurs votre état, votre mérite... Laissez-moi faire ; je parlerai à ma sœur.

DORVAL.

Non, cher ami, je vous en prie ; ne gâtons rien : laissons faire monsieur Géronte.

M. DALANCOUR.

A la bonne heure.

Mme DALANCOUR, *à part.*

Je n'entends rien à tout cela.

DORVAL.

Je passe dans l'appartement de votre oncle pour y écrire ; mon ami me l'a permis : il m'a ordonné même de l'attendre. Sans adieu. Nous nous reverrons tantôt.

(*Il entre dans l'appartement de M. Géronte.*)

SCÈNE IX.

M. DALANCOUR, MADAME DALANCOUR.

Mme DALANCOUR.

A ce que je vois, ce n'est pas vous qui mariez votre sœur.

M. DALANCOUR, *embarrassé.*

C'est mon oncle.

Mme DALANCOUR.

Votre oncle! Vous en a-t-il parlé? Vous a-t-il demandé votre consentement?

M. DALANCOUR, *un peu vivement.*

Mon consentement? N'avez-vous pas vu Dorval? Ne me l'a-t-il pas dit? Cela ne s'appelle-t-il pas demander mon consentement?

Mme DALANCOUR, *un peu vivement.*

Oui, c'est une politesse de la part de monsieur Dorval; mais votre oncle ne vous en a rien dit.

M. DALANCOUR, *embarrassé.*

C'est que...

Mme DALANCOUR.

C'est que... il nous méprise complètement.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Mais vous prenez tout de travers, cela est affreux; vous êtes insupportable.

Mme DALANCOUR, *un peu fâchée.*

Moi, insupportable! Vous me trouvez insupportable! (*fort tendrement.*) Ah! mon ami, voilà la première fois qu'une telle expression vous échappe. Il faut que vous ayez bien du chagrin, pour vous oublier à ce point.

M. DALANCOUR, *à part, avec transport.*

Ah! cela n'est que trop vrai! (*à madame Dalan-*

cour.) Ma chère femme, je vous demande pardon de tout mon cœur : mais vous connoissez mon oncle; voulez-vous que nous nous brouillions davantage? Voulez-vous que je fasse tort à ma sœur? Le parti est bon, il n'y a rien à dire: mon oncle l'a choisi, tant mieux; voilà un embarras de moins pour vous et pour moi.

Mme DALANCOUR.

Allons, j'aime bien que vous preniez la chose en bonne part: je vous en loue et vous admire; mais permettez-moi une réflexion. Qui est-ce qui aura soin des apprêts nécessaires pour une jeune personne qui va se marier? Est-ce votre oncle qui s'en chargera? Seroit-il honnête, seroit-il décent?...

M. DALANCOUR.

Vous avez raison...Mais il y a encore du temps, nous en parlerons.

Mme DALANCOUR.

Écoutez. J'aime Angélique, vous le savez; cette petite ingrate ne mériteroit pas que je prisse aucun soin d'elle : cependant elle est votre sœur.

M. DALANCOUR.

Comment! vous appelez ma sœur une ingrate! Pourquoi?

Mme DALANCOUR.

N'en parlons pas pour le présent. Je lui demanderai une explication entre elle et moi ; et, ensuite...

M. DALANCOUR.

Non ; je veux le savoir.

Mme DALANCOUR.

Attendez, mon cher ami...

M. DALANCOUR, *très vivement.*

Non ; je veux le savoir, vous dis-je.

Mme DALANCOUR.

Puisque vous le voulez, il faut vous contenter.

M. DALANCOUR, *à part.*

Ciel ! je tremble toujours.

Mme DALANCOUR.

Votre sœur...

M. DALANCOUR.

Eh bien ?

Mme DALANCOUR.

Je la crois du parti de votre oncle.

M. DALANCOUR.

Pourquoi ?

Mme DALANCOUR.

Elle a eu la hardiesse de me dire à moi-même que vos affaires étoient dérangées, et que...

M. DALANCOUR.

Mes affaires dérangées !... Le croyez-vous ?

Mme DALANCOUR.

Non ; mais elle m'a parlé de façon à me faire croire qu'elle me soupçonnoit d'en être la cause, ou du moins d'y avoir contribué.

M. DALANCOUR, *encore plus vivement.*

Vous? Elle vous soupçonne, vous ?

Mme DALANCOUR.

Ne vous fâchez pas, mon cher ami. Je vois bien qu'elle n'a pas le sens commun.

M. DALANCOUR, *avec passion.*

Ma chère femme!

Mme DALANCOUR.

Que cela ne vous affecte pas. Pour moi, tenez, je n'y pense pas. Tout vient de là; votre oncle est la cause de tout.

M. DALANCOUR.

Eh non! mon oncle n'est pas méchant.

Mme DALANCOUR.

Il n'est pas méchant! Ciel! y a-t-il rien de pis sur la terre? Tout à l'heure encore, ne m'a-t-il pas fait voir?... Mais je le lui pardonne.

SCÈNE X.

MADAME DALANCOUR, M. DALANCOUR, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *à M. Dalancour.*

Monsieur, on vient d'apporter cette lettre pour vous.

M. DALANCOUR, *empressé, prend la lettre.*

Donne. *(Le laquais sort.)*

SCÈNE XI.

MADAME DALANCOUR, M. DALANCOUR.

M. DALANCOUR, *à part, avec agitation.*

Voyons. C'est de mon procureur.

(Il ouvre la lettre.)

Mme DALANCOUR.

Qui est-ce qui vous écrit?

M. DALANCOUR, *embarrassé.*

Un moment.

(Il se retire à l'écart, il lit tout bas, et marque du chagrin.)

Mme DALANCOUR, *à part.*

Y auroit-il quelque malheur?

M. DALANCOUR, *après avoir lu.*

Je suis perdu.

Mme DALANCOUR, *à part.*

Le cœur me bat.

M. DALANCOUR, *à part, avec la plus grande agitation.*

Ma pauvre femme, que va-t-elle devenir? Comment lui dire? Je n'en ai pas le courage.

Mme DALANCOUR, *en pleurant.*

Mon cher Dalancour, dites-moi ce que c'est, confiez-le-moi; ne suis-je pas votre meilleure amie?

M. DALANCOUR.

Tenez, lisez : voilà mon état.

(*Il lui donne la lettre et sort.*)

SCÈNE XII.

MADAME DALANCOUR.

Je tremble. (*Elle lit.*) « Tout est perdu, mon« sieur; les créanciers n'ont pas voulu signer. La « sentence vient d'être confirmée; elle vous sera « signifiée. Prenez-y garde, il y a prise de corps. » Ah! qu'ai-je lu? Que viens-je d'apprendre? Mon mari... endetté... en danger de perdre la liberté!... Mais... comment cela se peut-il? point de jeu... point de sociétés dangereuses... point de faste... pour lui... Seroit-ce pour moi? Ah dieu! quelle lumière affreuse vient m'éclairer. Les re-

proches d'Angélique, cette haine de monsieur Géronte, ce mépris qu'il a toujours marqué pour moi... Le voile se déchire. Je vois la faute de mon mari, je vois la mienne. Son trop d'amour l'a séduit, mon inexpérience m'a aveuglée. Dalancour est coupable, et je le suis peut-être autant que lui... Mais quel remède à cette cruelle situation? Son oncle seul... oui, son oncle pourroit y remédier... Mais Dalancour seroit-il en état, dans ce moment d'abattement et de chagrin?... Eh! si j'en suis la cause... involontaire... pourquoi n'irois-je pas moi-même? Oui, quand je devrois me jeter à ses pieds... Mais, avec ce caractère âpre, intraitable, puis-je me flatter de le fléchir?... Irai-je m'exposer à ses duretés?... Ah! qu'importe? que sont toutes les humiliations auprès de l'état affreux de mon mari? Oui, j'y cours; cette seule idée doit me donner du courage.

(*Elle veut s'en aller du côté de l'appartement de M. Géronte.*)

SCÈNE XIII.

MADAME DALANCOUR, MARTHON.

MARTHON.

Que faites-vous ici, madame? Monsieur Dalancour s'abandonne au désespoir.

Mme DALANCOUR.

Ciel! je vole à son secours. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

MARTHON.

Quels malheurs! quels désordres! Si c'est elle qui en est la cause, elle le mérite bien... Qui vois-je?

SCÈNE XV.

MARTHON, VALÈRE.

MARTHON.

Monsieur, que venez-vous faire ici? Vous avez mal pris votre temps. Toute la maison est dans le chagrin.

VALÈRE.

Je m'en doutois bien; je viens de quitter le

procureur de Dalancour, et je viens lui offrir ma bourse et mon crédit.

MARTHON.

Cela est bien honnête. Rien n'est plus généreux.

VALÈRE.

Monsieur Géronte est-il chez lui?

MARTHON.

Non. Le domestique m'a dit qu'il venoit de le voir chez son notaire.

VALÈRE.

Chez son notaire?

MARTHON.

Oui; il a toujours des affaires. Mais, est-ce que vous voudriez lui parler?

VALÈRE.

Oui; je veux parler à tout le monde. Je vois avec peine le dérangement de monsieur Dalancour. Je suis seul, j'ai du bien, j'en puis disposer. J'aime Angélique; je viens lui offrir de l'épouser sans dot, et de partager avec elle mon état et ma fortune.

MARTHON.

Que cela est bien digne de vous! Rien ne marque plus l'estime, l'amour, la générosité.

VALÈRE.

Croyez-vous que je puisse me flatter?...

MARTHON, *avec joie.*

Oui; d'autant plus que mademoiselle est dans les bonnes graces de son oncle, et qu'il veut la marier.

VALÈRE.

Il veut la marier?

MARTHON, *avec joie.*

Oui.

VALÈRE.

Mais, si c'est lui qui veut la marier, il voudra être le maître de lui proposer le parti.

MARTHON, *après un moment de silence.*

Cela se pourroit bien.

VALÈRE.

Est-ce une consolation pour moi?

MARTHON.

Pourquoi pas? (*en se tournant vers la coulisse.*) Venez, venez, mademoiselle.

SCÈNE XVI.

MARTHON, ANGÉLIQUE, VALÈRE.

ANGÉLIQUE.

Je suis tout effrayée.

VALÈRE, *à Angélique.*

Qu'avez-vous, mademoiselle?

ANGÉLIQUE, *à Valère.*

Mon pauvre frère...

MARTHON, *à Angélique.*

Toujours de même?

ANGÉLIQUE, *à Marthon.*

Il est un peu plus tranquille.

MARTHON.

Écoutez, écoutez, mademoiselle : monsieur m'a dit des choses charmantes pour vous et pour votre frère.

ANGÉLIQUE.

Pour lui aussi?

MARTHON.

Si vous saviez le sacrifice qu'il se propose de faire!

VALÈRE, *bas, à Marthon.*

Ne lui dites rien. (*se tournant du côté d'Angélique.*) Y a-t-il des sacrifices qu'elle ne mérite pas?

MARTHON.

Mais il faudra en parler à monsieur Géronte.

ANGÉLIQUE.

Ma bonne amie, si vous vouliez vous en charger.

MARTHON.

Je le veux bien. Que lui dirai-je? Voyons : consultons. Mais j'entends quelqu'un. (*Elle court vers l'appartement de M. Géronte et revient.*)

C'est monsieur Dorval. (*à Valère.*) Ne vous montrez pas encore. Allons dans ma chambre, et nous parlerons à notre aise.

VALÈRE, *à Angélique.*

Si vous voyez votre frère...

MARTHON.

Eh! venez donc, monsieur, venez donc.
(*Elle le pousse, le fait sortir, et elle sort avec lui.*)

SCÈNE XVII.

DORVAL, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *à soi-même.*

Que ferai-je ici avec monsieur Dorval? Je puis m'en aller.

DORVAL, *à Angélique, qui va pour sortir.*

Ah! mademoiselle... mademoiselle!

ANGÉLIQUE.

Monsieur.

DORVAL.

Avez-vous vu monsieur votre oncle? ne vous a-t-il rien dit?

ANGÉLIQUE.

Monsieur, je l'ai vu ce matin.

DORVAL.

Avant qu'il sortît?

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur.

DORVAL.

Est-il rentré?

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur.

DORVAL, *à part.*

Ah! bon; elle ne sait encore rien.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, je vous demande pardon. Y a-t-il quelque chose de nouveau qui me regarde?

DORVAL.

Il vous aime bien, votre oncle.

ANGÉLIQUE, *avec modestie.*

Il est bon.

DORVAL.

Il pense à vous... sérieusement.

ANGÉLIQUE.

C'est un bonheur pour moi.

DORVAL.

Il pense à vous marier. (*Angélique ne marque que de la modestie.*) Hem! Qu'en dites-vous? (*Angélique ne marque toujours que de la modestie.*) Seriez-vous bien aise de vous marier?

ANGÉLIQUE, *modestement.*

Je dépends de mon oncle.

DORVAL.

Voulez-vous que je vous dise quelque chose de plus?

ANGÉLIQUE, *avec un peu de curiosité.*

Mais... tout comme il vous plaira, monsieur

DORVAL.

C'est que le choix en est déja fait.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah ciel! que je crains!

DORVAL, *à part.*

C'est de la joie, je crois.

ANGÉLIQUE, *en tremblant.*

Monsieur, oserois-je vous demander...

DORVAL.

Quoi, mademoiselle?

ANGÉLIQUE, *toujours en tremblant.*

Connoissez-vous celui qu'on m'a destiné?

DORVAL.

Oui, je le connois; et vous le connoissez aussi.

ANGÉLIQUE, *avec un peu de joie.*

Je le connois aussi?

DORVAL.

Certainement, vous le connoissez.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, oserois-je...

DORVAL.

Parlez, mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Vous demander le nom du jeune homme?

DORVAL.

Le nom du jeune homme?

ANGÉLIQUE.

Oui; si vous le connoissez.

DORVAL.

Mais... Si ce n'étoit pas tout-à-fait un jeune homme?

ANGÉLIQUE, *à part, avec agitation.*

Ciel!

DORVAL.

Vous êtes sage... Vous dépendez de votre oncle...

ANGÉLIQUE, *en tremblant.*

Croyez-vous, monsieur, que mon oncle veuille me sacrifier?

DORVAL.

Qu'appelez-vous sacrifier?

ANGÉLIQUE, *avec passion.*

Mais... sans l'aveu de mon cœur. Il est si bon! Qui pourroit lui avoir donné ce conseil? Qui est-ce qui lui auroit proposé ce parti?

DORVAL, *un peu piqué.*

Mais...ce parti...Si c'étoit moi, mademoiselle?..

ANGÉLIQUE, *avec de la joie.*

Vous, monsieur? Tant mieux.

DORVAL, *avec un air content.*

Tant mieux?

ANGÉLIQUE.

Oui : je vous connois, vous êtes raisonnable, vous êtes sensible; je me confie à vous. Si vous avez donné cet avis à mon oncle, si vous avez proposé ce parti, j'espère que vous trouverez le moyen de l'en détourner.

DORVAL, *à part.*

Ah! ah! cela n'est pas mal. (*à Angélique.*) Mademoiselle!

ANGÉLIQUE, *tristement.*

Monsieur.

DORVAL.

Auriez-vous le cœur prévenu?

ANGÉLIQUE, *avec passion.*

Ah, monsieur!

DORVAL.

Je vous entends.

ANGÉLIQUE.

Ayez pitié de moi.

DORVAL, *à part.*

Je l'ai bien dit; je l'avois bien prévu : heureusement je n'en suis pas amoureux, mais je commençois à y prendre un peu de goût.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, vous ne me dites rien.

DORVAL.

Mais, mademoiselle...

ANGÉLIQUE.

Prendriez-vous quelque intérêt particulier à celui qu'on voudroit me donner?

DORVAL.

Un peu.

ANGÉLIQUE, *avec passion et fermeté.*

Je le haïrois, je vous en avertis.

DORVAL, *à part.*

La pauvre enfant! j'aime sa sincérité.

ANGÉLIQUE.

Hélas! soyez compatissant, soyez généreux.

DORVAL.

Eh bien! mademoiselle... je le serai... je vous le promets... Je parlerai à votre oncle pour vous; je ferai mon possible pour que vous soyez satisfaite.

ANGÉLIQUE, *avec joie.*

Ah! que je vous aime!

DORVAL, *content.*

La pauvre petite!

ANGÉLIQUE, *avec transport.*

Vous êtes mon bienfaiteur, mon protecteur, mon père. (*Elle le prend par la main.*)

DORVAL.

Ma chère enfant!

SCÈNE XVIII.

DORVAL, M. GÉRONTE, ANGÉLIQUE.

M. GÉRONTE, *avec gaieté, à sa manière.*

Bon, bon, courage! J'en suis ravi, mes enfants. (*Angélique se retire toute mortifiée, et Dorval sourit.*) Comment donc? est-ce que ma présence vous fait peur? Je ne condamne pas des empressements légitimes. Tu as bien fait, toi, Dorval, de la prévenir. Allons, mademoiselle, embrassez votre époux.

ANGÉLIQUE, *consternée.*

Qu'entends-je?

DORVAL, *à part, en souriant.*

Me voilà découvert.

M. GÉRONTE, *à Angélique, avec vivacité.*

Qu'est-ce que cela signifie? Quelle modestie déplacée! Quand je n'y suis pas, tu t'approches; et quand j'arrive, tu t'éloignes. Avance-toi. (*à Dorval, en colère.*) Allons, vous, approchez donc aussi.

DORVAL, *en riant.*

Doucement, mon ami Géronte.

M. GÉRONTE.

Oui, vous riez, vous sentez votre bonheur: je

veux bien que l'on rie : mais je ne veux pas qu'on me fasse enrager ; entendez-vous, monsieur le rieur ? Venez ici, et écoutez-moi.

DORVAL.

Mais écoutez vous-même.

M. GÉRONTE, *à Angélique.*

Approchez donc.

(*Il veut la prendre par la main.*)

ANGÉLIQUE, *en pleurant.*

Mon oncle...

M. GÉRONTE, *à Angélique.*

Tu pleures, tu fais l'enfant. Tu te moques de moi, je crois. (*Il la prend par la main, et la force de s'avancer au milieu du théâtre ; ensuite il se tourne du côté de Dorval, et lui dit avec une espèce de gaieté :*) Je la tiens.

DORVAL.

Laissez-moi parler, au moins.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Paix !

ANGÉLIQUE.

Mon cher oncle...

M. GÉRONTE, *vivement.*

Paix. (*Il change de ton et dit tranquillement :*) J'ai été chez mon notaire ; j'ai tout arrangé : il a fait la minute devant moi ; il l'apportera tantôt, et nous signerons.

DORVAL.

Mais, si vous vouliez m'écouter...

M. GÉRONTE.

Paix! Pour la dot, mon frère a fait la sottise de la laisser entre les mains de son fils : je me doute bien qu'il y aura quelque malversation de sa part; mais cela ne m'embarrasse pas. Ceux qui ont fait des affaires avec lui les auront mal faites; la dot ne peut pas périr; et en tout cas c'est moi qui vous en réponds.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Je n'en puis plus.

DORVAL, *embarrassé.*

Tout cela est très bien; mais...

M. GÉRONTE.

Quoi?

DORVAL, *regardant Angélique.*

Mademoiselle auroit quelque chose à vous dire là-dessus.

ANGÉLIQUE, *vite et en tremblant.*

Moi, monsieur?...

M. GÉRONTE.

Je voudrois bien voir qu'elle trouvât quelque chose à redire sur ce que je fais, sur ce que j'ordonne et sur ce que je veux. Ce que je veux, ce que j'ordonne et ce que je fais, je le fais, je le veux et je l'ordonne pour ton bien; entends-tu?

SCÈNE XXI.

PICARD, M. GÉRONTE.

PICARD.

Monsieur.

M. GÉRONTE.

Coquin! tu ne réponds pas?

PICARD.

Pardonnez-moi, monsieur, me voilà.

M. GÉRONTE.

Malheureux! je t'ai appelé dix fois.

PICARD.

J'en suis fâché...

M. GÉRONTE.

Dix fois, malheureux!

PICARD, *à part, d'un air fâché.*

Il est bien dur quelquefois.

M. GÉRONTE.

As-tu vu Dorval?

PICARD, *brusquement.*

Oui, monsieur.

M. GÉRONTE.

Où est-il?

PICARD.

Il est parti.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Comment est-il parti?

PICARD, *brusquement.*

Il est parti comme l'on part.

M. GÉRONTE, *très fâché.*

Ah! pendard! est-ce ainsi que l'on répond à son maître? (*Il le menace et le fait reculer.*)

PICARD, *en reculant, d'un air très fâché.*

Monsieur, renvoyez-moi...

M. GÉRONTE.

Te renvoyer, malheureux! (*Il le menace, le fait reculer; Picard, en reculant, tombe entre la chaise et la table; M. Géronte court à son secours et le fait lever.*)

PICARD.

Ah! (*Il s'appuie au dos de la chaise, et il marque beaucoup de douleur.*)

M. GÉRONTE, *embarrassé.*

Qu'est-ce que c'est donc?

PICARD.

Je suis blessé, monsieur; vous m'avez estropié.

M. GÉRONTE, *d'un air pénétré et à part.*

J'en suis fâché. (*à Picard.*) Peux-tu marcher?

PICARD, *toujours fâché; il essaie et marche mal.*

Je crois que oui, monsieur.

M. GÉRONTE, *brusquement.*

Va-t'en.

PICARD, *tristement.*

Vous me renvoyez, monsieur?

M. GÉRONTE, *vivement.*

Point du tout. Va-t'en chez ta femme, qu'on te soigne. (*Il tire sa bourse, et veut lui donner de l'argent.*) Tiens, pour te faire panser.

PICARD, *à part, et attendri.*

Quel maître!

M. GÉRONTE, *en lui offrant de l'argent.*

Tiens donc.

PICARD, *modestement.*

Eh! non, monsieur : j'espère que cela ne sera rien.

M. GÉRONTE.

Tiens toujours.

PICARD, *en refusant par honnêteté.*

Monsieur...

M. GÉRONTE, *vivement.*

Comment! tu refuses de l'argent? Est-ce par orgueil? est-ce par dépit? est-ce par haine? Crois-tu que je l'aie fait exprès? Prends cet argent, prends-le, mon ami; ne me fais pas enrager.

PICARD, *prenant l'argent.*

Ne vous fâchez pas, monsieur; je vous remercie de vos bontés.

M. GÉRONTE.

Va-t'en tout à l'heure.

PICARD.

Oui, monsieur. (*Il marche mal.*)

M. GÉRONTE.

Va doucement.

PICARD.

Oui, monsieur.

M. GÉRONTE.

Attends, attends; tiens ma canne.

PICARD.

Monsieur...

M. GÉRONTE.

Prends-la, te dis-je; je le veux.

PICARD *prend la canne et dit en s'en allant:*

Quelle bonté! (*Il sort.*)

SCÈNE XXII.

M. GÉRONTE, MARTHON.

M. GÉRONTE.

C'est la première fois de ma vie... Peste soit de ma vivacité! (*se promenant à grands pas.*) C'est Dorval qui m'a impatienté.

MARTHON.

Monsieur, voulez-vous dîner?

M. GÉRONTE, *très vivement.*

Va-t'en à tous les diables. (*Il court et s'enferme dans son appartement.*)

SCÈNE XXIII.

MARTHON.

Bon! fort bien. Je ne pourrai rien faire aujourd'hui pour Angélique; autant vaut que Valère s'en aille.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

PICARD, MARTHON.

(*Picard entre par la porte du milieu, Marthon par celle de M. Dalancour.*)

MARTHON.

Vous voilà donc de retour?

PICARD, *ayant la canne de son maître.*

Oui. Je boite un peu; mais cela n'est rien, j'ai eu plus de peur que de mal : cela ne méritoit pas l'argent qu'il m'a donné pour me faire panser.

MARTHON.

Allons, allons, à quelque chose malheur est bon.

PICARD, *d'un air content.*

Mon pauvre maître! Ma foi, ce trait-là m'a touché jusqu'aux larmes; il m'auroit cassé la jambe, que je lui aurois pardonné.

MARTHON.

Il a un cœur!... C'est dommage qu'il ait ce vilain défaut.

PICARD.

Qui est-ce qui n'en a pas?

MARTHON.

Allez, allez le voir. Savez-vous bien qu'il n'a pas encore dîné?

PICARD.

Pourquoi donc?

MARTHON.

Eh! il y a des choses; mon enfant, des choses terribles dans cette maison.

PICARD.

Je le sais: j'ai rencontré votre neveu, et il m'a tout conté. C'est pour cela que je suis revenu tout de suite. Le sait-il, mon maître?

MARTHON.

Je ne le crois pas.

PICARD.

Ah! qu'il en sera fâché!

MARTHON.

Oui; et la pauvre Angélique?

PICARD.

Mais Valère...

MARTHON.

Valère! Valère est toujours ici; il n'a pas voulu s'en aller: il est là; il encourage le frère; il regarde la sœur; il console madame. L'un pleure,

l'autre soupire, l'autre se désespère. C'est un chaos, un véritable chaos.

PICARD.

Ne vous étiez-vous pas chargée de parler à monsieur?...

MARTHON.

Oui, je lui parlerai; mais à présent il est trop en colère.

PICARD.

Je vais voir, je vais lui reporter sa canne.

MARTHON.

Allez; et, si vous voyez que l'orage soit un peu calmé, dites-lui quelque chose de l'état malheureux de son neveu.

PICARD.

Oui, je lui en parlerai, et je vous en donnerai des nouvelles

(*Il ouvre tout doucement, il entre dans l'appartement de M. Géronte et il ferme la porte.*)

MARTHON.

Oui, mon cher ami. Allez doucement.

SCÈNE II.

MARTHON.

C'est un bon garçon que ce Picard; doux, honnête, serviable: c'est le seul qui me plaise dans cette maison. Je ne me lie pas avec tout le monde, moi.

SCÈNE III.

MARTHON, DORVAL.

DORVAL, *parlant bas et souriant.*

Eh bien, Marthon?

MARTHON.

Monsieur, votre très humble servante.

DORVAL, *en souriant.*

Monsieur Géronte est-il toujours en colère?

MARTHON.

Il n'y auroit rien d'extraordinaire en cela; vous le connoissez mieux que personne.

DORVAL.

Est-il toujours bien indigné contre moi?

MARTHON.

Contre vous, monsieur? il s'est fâché contre vous?

DORVAL, *en riant et parlant toujours.*

Sans doute; mais cela n'est rien : je le connois; je parie que, si je vais le voir, il sera le premier à se jeter à mon cou.

MARTHON.

Cela se pourroit bien; il vous aime, il vous estime; vous êtes son ami unique... C'est singulier cependant : un homme vif comme lui! et vous, sauf votre respect, vous êtes le mortel le plus flegmatique...

DORVAL.

C'est cela précisément qui a conservé si longtemps notre liaison.

MARTHON.

Allez, allez le voir.

DORVAL.

Pas encore : je voudrois auparavant voir mademoiselle Angélique. Où est-elle?

MARTHON, *avec passion.*

Elle est avec son frère. Savez-vous tous les malheurs de son frère?

DORVAL, *d'un air pénétré.*

Hélas, oui; tout le monde en parle.

MARTHON.

Et qu'est-ce qu'on en dit?

DORVAL.

Peux-tu le demander? Les bons le plaignent,

les méchants s'en moquent, et les ingrats l'abandonnent.

MARTHON.

Ah ciel! Et cette pauvre demoiselle?

DORVAL.

Il faut que je lui parle.

MARTHON.

Pourrois-je vous demander de quoi il s'agit? Je m'intéresse trop à elle pour ne pas mériter cette complaisance.

DORVAL.

Je viens d'apprendre qu'un certain Valère...

MARTHON, *en riant.*

Ah! ah! Valère?

DORVAL.

Le connoissez-vous?

MARTHON.

Beaucoup, monsieur; c'est mon ouvrage que tout cela.

DORVAL.

Tant mieux; vous me seconderez.

MARTHON.

De tout mon cœur.

DORVAL.

Il faut que j'aille m'assurer si Angélique...

MARTHON.

Et ensuite si Valère...

DORVAL.

Oui, j'irai le chercher aussi.

MARTHON, *en souriant.*

Allez, allez chez monsieur Dalancour. Vous ferez d'une pierre deux coups.

DORVAL.

Comment donc?

MARTHON.

Il est là.

DORVAL.

Valère?

MARTHON.

Oui.

DORVAL.

J'en suis bien aise; j'y vais de ce pas.

MARTHON.

Attendez, attendez; voulez-vous que je vous fasse annoncer?

DORVAL, *en riant.*

Bon! irai-je me faire annoncer chez mon beau-frère?

MARTHON.

Votre beau-frère?

DORVAL.

Oui.

MARTHON.

Qui donc?

DORVAL.

Tu ne sais donc rien?

MARTHON.

Non.

DORVAL.

Eh bien! tu le sauras une autre fois.

(*Il entre chez M. Dalancour.*)

SCÈNE IV.

MARTHON.

Il est fou...

SCÈNE V.

M. GÉRONTE, MARTHON.

M. GÉRONTE, *parlant toujours vers la porte de son appartement.*

Reste là; je ferai porter la lettre par un autre: reste là... je le veux... (*Il se retourne.*) Marthon!

MARTHON.

Monsieur?

M. GÉRONTE.

Va chercher un domestique, et qu'il aille tout à l'heure porter cette lettre à Dorval. (*se tour-*

nant vers la porte de son appartement.) L'imbécile! il boite encore, et il voudroit sortir! (*à Marthon.*) Va donc.

MARTHON.

Mais, monsieur...

M. GÉRONTE.

Dépêche-toi...

MARTHON.

Mais Dorval...

M. GÉRONTE, *vivement.*

Oui, chez Dorval.

MARTHON.

Il est ici.

M. GÉRONTE.

Qui?

MARTHON.

Dorval.

M. GÉRONTE.

Où?

MARTHON.

Ici.

M. GÉRONTE.

Dorval est ici?

MARTHON.

Oui, monsieur.

M. GÉRONTE.

Où est-il?

MARTHON.

Chez monsieur Dalancour.

M. GÉRONTE, *d'un air fâché.*

Chez Dalancour! Dorval chez Dalancour! Je vois à présent ce que c'est; je comprends tout. (*à Marthon.*) Va chercher Dorval; dis-lui de ma part... Non, je ne veux pas qu'on aille dans ce maudit appartement. Si tu y mets les pieds, je te renvoie sur-le-champ. Appelle les gens de ce misérable... Point du tout, qu'ils ne viennent pas... Vas-y toi; oui, oui; qu'il vienne tout de suite. Eh bien?

MARTHON.

Irai-je? ou n'irai-je pas?

M. GÉRONTE.

Vas-y; ne m'impatiente pas davantage.

(*Marthon entre chez M. Dalancour.*)

SCÈNE VI.

M. GÉRONTE.

Oui, c'est cela. Dorval a pénétré dans quel abyme affreux ce malheureux est tombé; oui, il l'a su avant moi; et je n'en aurois rien su encore, si Picard ne me l'eût pas dit. C'est cela même; Dorval craint l'alliance d'un homme perdu: il est là, il l'examine peut-être pour s'en assurer

davantage. Mais pourquoi ne me l'a-t-il pas dit? Je l'aurois persuadé, je l'aurois convaincu... Pourquoi n'a-t-il pas parlé? Dira-t-il que ma vivacité ne lui a pas donné le temps? Point du tout; il n'avoit qu'à attendre, il n'avoit qu'à rester; ma fougue se seroit calmée et il auroit parlé. Neveu indigne! traître! perfide! tu as sacrifié ton bien, ton honneur. Je t'ai aimé, scélérat! je ne t'ai aimé que trop; je t'effacerai tout-à-fait de mon cœur et de ma mémoire... Sors d'ici; va périr ailleurs... Mais où iroit-il? N'importe, je n'y pense plus; c'est sa sœur qui m'intéresse, c'est elle seule qui mérite ma tendresse, mes soins... Dorval est mon ami, Dorval l'épousera; je lui donnerai tout mon bien, tout. Je laisserai souffrir le coupable; mais je n'abandonnerai jamais l'innocente.

SCÈNE VII.

M. DALANCOUR, M. GÉRONTE.

M. DALANCOUR, *avec un air effrayé, se jette aux pieds de M. Géronte.*

Ah! mon oncle, écoutez-moi, de grace!

M. GÉRONTE, *se retourne, voit Dalancour et recule un peu.*

Qu'est-ce que tu veux? lève-toi.

M. DALANCOUR, *dans la même posture.*

Mon cher oncle! voyez le plus malheureux des hommes; de grace, écoutez-moi.

M. GÉRONTE, *un peu touché, mais toujours avec colère.*

Lève-toi, te dis-je.

M. DALANCOUR, *à genoux.*

Vous dont le cœur est si généreux, si sensible, m'abandonnerez-vous pour une faute qui n'est que celle de l'amour, et d'un amour honnête et vertueux? J'ai eu tort, sans doute, de m'écarter de vos conseils, de négliger votre tendresse paternelle; mais, mon cher oncle, au nom du sang qui m'a donné la vie, de ce sang qui vous est commun avec moi, laissez-vous toucher, laissez-vous fléchir.

M. GÉRONTE, *peu à peu s'attendrit et s'essuie les yeux en se cachant de Dalancour, et dit à part:*

Quoi! tu oses encore!...

M. DALANCOUR.

Ce n'est pas la perte de mon état qui me désole : un sentiment plus digne de vous m'anime, c'est l'honneur. Souffrirez-vous que votre neveu ait à rougir? Je ne vous demande rien pour nous. Que je m'acquitte noblement; et je réponds, pour ma femme et pour moi, que l'indigence n'effraiera

pas nos cœurs, quand, au sein de l'infortune, nous aurons pour consolation une probité sans tache, notre amour, votre tendresse, et votre estime.

M. GÉRONTE.

Malheureux!... tu mériterois... Mais je suis un imbécile; cette espèce de fanatisme du sang me parle en faveur d'un ingrat! Lève-toi, traître! je paierai tes dettes, et par là je te mettrai peut-être en état d'en faire d'autres.

M. DALANCOUR, *d'un air pénétré.*

Eh! non, mon oncle, je vous réponds...Vous verrez par ma conduite...

M. GÉRONTE.

Quelle conduite, misérable écervelé! celle d'un mari infatué, qui se laisse mener par sa femme, par une femme vaine, présomptueuse, coquette...

M. DALANCOUR, *vivement.*

Non, je vous jure; ce n'est point la faute de ma femme: vous ne la connoissez pas...

M. GÉRONTE, *encore plus vivement.*

Tu la défends! tu mens devant moi! Prends garde : il s'en faut peu qu'à cause de ta femme, je ne révoque la promesse que tu m'as arrachée... Oui, oui, je la révoquerai; tu n'auras rien

de moi. Ta femme, ta femme! je ne peux la souffrir, je ne veux pas la voir.

M. DALANCOUR.

Ah! mon oncle, vous me déchirez le cœur!

SCÈNE VIII.

M. DALANCOUR, M. GÉRONTE, MADAME DALANCOUR.

Mme DALANCOUR.

Hélas! monsieur, si vous me croyez la cause des dérangements de votre neveu, il est juste que j'en porte seule la peine. L'ignorance dans laquelle j'ai vécu jusqu'à présent n'est pas une excuse suffisante à vos yeux. Jeune, sans expérience, je me suis laissé conduire par un mari que j'aimois; le monde m'a entraînée, l'exemple m'a séduite; j'étois contente, et je me croyois heureuse: mais je parois coupable, cela suffit; et pourvu que mon mari soit digne de vos bienfaits, je souscris à votre fatal arrêt; je m'arracherai de ses bras. Je ne vous demande qu'une grace: modérez votre haine pour moi; excusez mon sexe, mon âge; excusez la foiblesse d'un mari qui, par trop d'amour...

M. GÉRONTE.

Eh! madame, croyez-vous m'abuser?

Mme DALANCOUR.

O ciel! il n'est donc plus de ressource! Ah! mon cher Dalancour, je t'ai donc perdu... Je me meurs.

(*Elle tombe sur un fauteuil; M. Dalancour court à son secours.*)

M. GÉRONTE, *inquiet, ému, touché.*

Holà! quelqu'un! Marthon!

SCÈNE IX.

M GÉRONTE, MARTHON, M. DALANCOUR, MADAME DALANCOUR.

MARTHON.

Monsieur, monsieur, me voilà.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Voyez... là... allons; allez, voyez, portez-lui du secours.

MARTHON.

Madame, madame, qu'est-ce que c'est donc?

M. GÉRONTE, *donnant un flacon à Marthon.*

Tenez, tenez, voici de l'eau de Cologne. (*à M. Dalancour.*) Eh bien!

M. DALANCOUR.

Ah! mon oncle!..

M. GÉRONTE *s'approche de madame Dalancour, et lui dit brusquement :*

Comment vous trouvez-vous?

Mme DALANCOUR, *se levant tout doucement et avec une voix languissante.*

Monsieur, vous êtes trop bon de vous intéresser pour moi. Ne prenez pas garde à ma foiblesse, c'est le cœur qui parle; je recouvrerai mes forces, je partirai, je soutiendrai mon malheur.

(*M. Géronte s'attendrit, mais il ne dit mot.*)

M. DALANCOUR, *tristement.*

Ah! mon oncle, souffrirez-vous...

M. GÉRONTE, *à M. Dalancour, vivement.*

Tais-toi. (*à madame Dalancour brusquement.*) Restez à la maison avec votre mari.

Mme DALANCOUR.

Ah, monsieur!

M. DALANCOUR, *avec transport.*

Ah! mon cher oncle!

M. GÉRONTE, *sérieux, mais sans emportement, et les prenant l'un et l'autre par la main.*

Écoutez: mes épargnes n'étoient pas pour moi; vous les auriez trouvées un jour: vous les mangez aujourd'hui, la source en est tarie; prenez-y garde: si la reconnoissance ne vous touche pas, que l'honneur vous y engage.

Mme DALANCOUR.

Votre bonté...

M. DALAINVAL.

Votre générosité...

M. GÉRONTE.

Cela suffit.

MARTHON.

Monsieur...

M. GÉRONTE, *à Marthon.*

Tais-toi, bavarde.

MARTHON.

Monsieur, vous êtes en train de faire du bien: ne ferez-vous pas aussi quelque chose pour mademoiselle Angélique?

M. GÉRONTE, *vivement.*

A propos, où est-elle?

MARTHON.

Elle n'est pas loin.

M. GÉRONTE.

Son pretendu y est-il?

MARTHON.

Son prétendu?

M. GÉRONTE.

Oui: est-ce qu'il est courroucé? est-ce qu'il ne veut plus me voir? seroit-il parti?

MARTHON.

Monsieur... son prétendu... y est.

M. GÉRONTE.

Qu'ils viennent ici.

MARTHON.

Angélique et son prétendu?

M. GÉRONTE, *vivement.*

Oui, Angélique et son prétendu.

MARTHON.

Tant mieux. Tout à l'heure, monsieur. (*en s'approchant de la coulisse.*) Venez, venez, mes enfants; n'ayez pas peur.

SCÈNE X.

M. DALANCOUR, VALÈRE, DORVAL, M. GÉRONTE, ANGÉLIQUE, MADAME DALANCOUR, MARTHON.

M. GÉRONTE, *voyant Valère et Dorval.*

Qu'est-ce que cela? Que veut-il, cet autre?

MARTHON.

Monsieur, c'est qu'il y a le prétendu et le témoin.

M. GÉRONTE, *à Angélique.*

Approchez.

ANGÉLIQUE *s'approche en tremblant, et adresse la parole à madame Dalancour.*

Ah! ma sœur, que j'ai de pardons à vous demander!

MARTHON, *à madame Dalancour.*

Et moi aussi, madame...

M. GÉRONTE, *à Dorval.*

Venez ici, monsieur le prétendu. Eh bien! êtes-vous encore fâché? Ne viendrez-vous pas?

DORVAL.

Est-ce moi?

M. GÉRONTE.

Vous-même.

DORVAL.

Pardonnez-moi; je ne suis que le témoin.

M. GÉRONTE.

Le témoin?

DORVAL.

Oui, voilà le mystère. Si vous m'aviez laissé parler...

M. GÉRONTE.

Du mystère! (*à Angélique.*) Il y a du mystère?

DORVAL, *d'un ton sérieux et ferme.*

Écoutez-moi, mon ami. Vous connoissez Valère: il a su les désastres de cette maison; il est venu offrir son bien à monsieur Dalancour, et sa main à Angélique. Il l'aime, il est prêt à l'épouser sans dot, et à lui assurer un douaire de douze mille livres de rente. Je vous connois, je sais que vous aimez les belles actions; je l'ai retenu, et je me suis chargé de vous le présenter.

M. GÉRONTE, *fort en colère et à Angélique.*

Tu n'avois pas d'inclination? Tu m'as trompé.

Non, je ne le veux pas : c'est une supercherie de part et d'autre ; je ne le souffrirai pas.

ANGÉLIQUE, *en pleurant.*

Mon cher oncle...

VALÈRE, *d'un air passionné et suppliant.*

Monsieur...

M. DALANCOUR.

Vous êtes si bon !...

Mme DALANCOUR.

Vous êtes si généreux !...

MARTHON.

Mon cher maître !...

M. GÉRONTE, *à part, et touché.*

Maudit soit mon chien de caractère ! Je ne puis pas garder ma colère comme je le voudrois. Je me souffleterois volontiers. (*Tous à-la-fois répètent leurs prières et l'entourent.*) Taisez-vous, laissez-moi ; que le diable vous emporte, et qu'il l'épouse.

MARTHON, *fort.*

Qu'il l'épouse sans dot ?

M. GÉRONTE, *à Marthon vivement.*

Comment sans dot ! Est-ce que je marierai ma nièce sans dot ? Est-ce que je n'aurois pas le moyen de lui donner une dot ? Je connois Valère ; l'action généreuse qu'il vient de se propo-

ser mérite même une récompense. Oui, il aura la dot, et les cent mille livres que je lui ai promises.

VALÈRE.

Que de graces!

ANGÉLIQUE.

Que de bontés!

Mme DALANCOUR.

Quel cœur!

M. DALANCOUR.

Quel exemple!

MARTHON.

Vive mon maître!

DORVAL.

Vive mon bon ami!

(*Tous à-la-fois l'entourent, l'accablent de caresses, et répètent ses éloges.*

M. GÉRONTE *tâche de se débarrasser et crie fort.*

Paix, paix, paix! (*Il appelle.*) Picard!

SCÈNE XI.

M. DALANCOUR, VALÈRE, DORVAL, M. GÉRONTE, ANGÉLIQUE, MADAME DALANCOUR, MARTHON, PICARD.

PICARD.

Monsieur?

M. GÉRONTE.

L'on soupera chez moi; tout le monde est prié.
Dorval, en attendant, nous jouerons aux échecs.

FIN DU BOURRU BIENFAISANT.

LA

FEINTE PAR AMOUR,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR DORAT.

Représentée, pour la première fois, le 31 juillet 1773.

NOTICE

SUR

DORAT.

Claude-Joseph Dorat, né à Paris en 1734, étoit fils d'un auditeur des comptes. Ses parents le destinoient à la robe ; il parut préférer l'épée, et à l'âge de vingt-trois ans il entra dans les mousquetaires. Tout le monde connoît le poëme de la Déclamation, que l'on regarde avec raison comme son meilleur ouvrage. Nous ne parlerons point de ses autres productions. Nous citerons seulement ses pièces de théâtre. La première qu'il fit représenter fut *Zulica*, tragédie, jouée le 7 janvier 1760, et retirée le lendemain. Elle reparut le 12 avril avec des corrections, et ne fut donnée que sept fois.

Son second essai fut encore moins heureux : *Théagène*, tragédie, donnée le 28 février 1763, n'eut qu'une représentation.

Ces deux chutes éloignèrent Dorat du théâtre pendant dix ans ; mais, comme pour se dédommager, il fit paroître le même jour, 31 juillet 1773, *Régulus*, tragédie en trois actes, et *la Feinte par Amour*, comédie en trois actes, en vers. Ces deux pièces furent jouées treize fois, et la dernière est restée au répertoire.

Adélaïde de Hongrie, tragédie, mise au théâtre le 26 août 1774, fut donnée seize fois.

Le Célibataire, comédie en cinq actes, en vers, donnée le 20 septembre 1775, eut seize représentations très suivies.

Le Malheureux imaginaire, comédie en cinq actes et en vers, obtint douze représentations ; la première est du 7 décembre 1776.

Le Chevalier français à Turin, et *le Chevalier français à Londres*, comédies en vers, la première en quatre actes, et la seconde en trois, furent données le même jour 21 novembre 1778, et obtinrent du succès ; mais à la troisième re-

présentation, l'auteur retrancha un acte entier de la première de ces deux pièces.

Roséide ou *l'Intrigant*, comédie en cinq actes, en vers, donnée le 20 octobre 1779, ne fut jouée que huit fois.

Pierre-le-Grand, tragédie, représentée avec succès le premier décembre 1779, est le même sujet que *Zulica*, sous d'autres noms. Cette pièce n'est pas restée au répertoire.

Dorat avoit encore composé *les Prôneurs*, ou *le Tartufe littéraire*, comédie en trois actes, en vers, et *Zoramis*, tragédie; mais ces pièces n'ont point été représentées.

Cet auteur fécond mourut à Paris, le 29 avril 1780, dans sa quarante-septième année.

PERSONNAGES.

MÉLISE, jeune veuve.
DAMIS, amant de Mélise.
LISIMON, oncle de Mélise.
FLORICOURT.
DORINE, suivante de Mélise.
GERMAIN, laquais de Damis.

La scène est dans la maison de Lisimon, commune à Mélise et à Damis.

LA

FEINTE PAR AMOUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

DORINE, GERMAIN.

GERMAIN.

Ce que c'est qu'habiter dans le même logis!
On va, l'on se cultive, et l'on voit ses amis.

DORINE.

Ton maître?

GERMAIN.

Quel motif peut ici te conduire?

DORINE.

Un billet qu'à Damis Mélise vient d'écrire.

GERMAIN.

Billet doux?

DORINE.

Il suffit; tout va se déclarer.

GERMAIN.

Tu n'aimes point Damis?...

DORINE.

Eh! comment l'endurer?
Quel homme!...

GERMAIN.

Réservé, n'osant rien se permettre.

DORINE.

Monsieur apparemment craint de se compromettre.
C'est un air, c'est un ton équivoque et discret,
Un feu sourd qui veut naître et soudain disparoît.
Je veux, moi, qu'en aimant l'on bavarde, l'on rie,
Qu'on se plaigne, se brouille, et se réconcilie.

GERMAIN.

Qu'on ait le diable au corps.

DORINE.

Ton Damis ne l'a pas;
Il est du plus beau froid!...

GERMAIN.

Il te faut des éclats,
Des soins... marqués.

DORINE.

Oh! oui.

GERMAIN.

Sur ce pied-là, mon maître,
Neuf ou dix mois plus tôt, étoit ton fait peut-être.
Moi, je l'ai vu, soumis à la commune loi,
Prodiguer, comme un autre, et son cœur et sa foi.
Il est vrai qu'aujourd'hui ce n'est plus le même homme,
Et, je te l'avouerai, quelquefois il m'assomme

Avec son air tranquille et son ton mesuré.
Non, depuis sa réforme, il n'est plus à mon gré;
J'en suis fâché pour lui.

DORINE.

Tu n'es pas à connoître
De quels graves motifs sa réforme a pu naître?

GERMAIN.

Mais... j'en fixe l'époque au goût très singulier
Que pour certaine femme il eut l'hiver dernier.
C'étoit un vrai lutin, ne voulant que séduire,
Attirant avec art, dans l'espoir d'éconduire,
Bien parjure, bien gai, de tout faisant un jeu:
Il alla brusquement l'étourdir d'un aveu;
La dame s'en moqua, prit son vol de plus belle;
Et voilà vingt amants attroupés autour d'elle.
Le dépit, la fureur, la plainte étoit son lot:
Bref, l'amour cette fois n'en avoit fait qu'un sot.
Depuis cet accident, il a juré sans doute,
Voulant un autre sort, de prendre une autre route,
D'élaguer les soupirs, les protestations,
Et d'être moins alerte en déclarations.
Quelque amoureux qu'on soit, Dorine, Dieu sait comme
Quatre mois de rigueur découragent un homme!

DORINE.

C'est ce qui m'a semblé.

GERMAIN.

Malgré son changement,
Mélise l'aime enfin... assez passablement.

DORINE.

Tu crois cela?

GERMAIN.

Très fort.

DORINE.

Va, va, pure chimère.

GERMAIN.

Point.

DORINE.

Allons; à vingt ans on n'aspire qu'à plaire.
Veuve d'un pédagogue, appelé son mari,
Elle a pris dans le monde un maintien aguerri;
Et, de la liberté connoissant l'avantage,
Elle ne voudra plus tâter de l'esclavage.
D'honneur! l'indépendance est un état charmant.
Les veilles, le spectacle, et les goûts du moment,
Et la coquetterie à toute heure excitée,
Et le renom flatteur d'une femme citée,
Voilà ce qui l'enivre!... à quelques humeurs près,
Qui depuis plusieurs jours ont voilé ses attraits.
Fière d'accumuler conquête sur conquête,
Fort légère, un peu folle, et pourtant très honnête,
Son unique desir, crois-moi, c'est de charmer:
Nous vous laissons le soin et l'embarras d'aimer.
Mais aussi, qu'un amant à mots couverts s'explique,
Qu'il élude l'aveu... ma foi, cela nous pique.
Vous entendre gémir et soupirer vos feux,
Moi, c'est là dans l'amour ce que j'aime le mieux:
Un aveu réjouit... un soupir intéresse.

GERMAIN.

Je suis tout stupéfait de ta délicatesse!
Mon maître cependant, Mélise en conviendra,

Peut tourner une tête alors qu'il le voudra;
Et j'ai, moi qui te parle, adopté son système :
On se fait mieux aimer, ne disant pas qu'on aime.
J'ai donné dans le piége où lui-même il fut pris:
Eh bien! c'étoit l'enfer, et mépris sur mépris.
Tu n'imagines pas, pour les plus minces charmes,
Ce qu'il m'en a coûté de soupirs et de larmes;
C'est une conscience!... Il faut changer cela,
Et faire un peu la loi.

DORINE.

J'aime ce projet-là.

GERMAIN.

Qu'il me vienne à présent quelque adroite soubrette,
Je vous la méne un train!...

DORINE.

Oui-dà?

GERMAIN.

J'ai la recette.
Eh! ne valons-nous pas ton sublime marquis,
Par sa frivolité connu dans tout Paris,
Étourdi s'il en fut, grand conteur de sornettes,
Et trop distrait sur-tout pour acquitter ses dettes?
Mélise franchement...

DORINE.

Dis ce qu'il te plaira,
Nous savons mieux que toi tous les talents qu'il a.
Il doit, il se ruine?

GERMAIN.

On le dit.

DORINE.

Bagatelle.
Il subvient à propos aux langueurs de mon zèle,
Donne sans trop compter, et va toujours semant;
Ce qui méne une intrigue et distingue un amant.

GERMAIN.

Comme il voudroit enfin avancer ses affaires,
N'a-t-il pas depuis peu doublé tes honoraires?
Il a craint les langueurs... N'importe, malgré toi,
Votre bon oncle est fou de Damis et de moi.

DORINE.

Il est vrai que Damis aujourd'hui s'en empare.

GERMAIN.

Il nous a proposé sa niéce.

DORINE.

Le barbare!
Ne me parle jamais de ce vieux éventé.
C'est le dernier qu'il voit dont il est entêté;
Ce qu'il veut le matin, le soir peut lui déplaire;
Et, lassé de ton maître, il voudra s'en défaire:
Tête vague, esprit foible, et sans le moindre plan.
Ne fut-il pas jadis apprenti courtisan?
Je riois de le voir, dans son humeur caustique,
S'ériger en penseur, trancher du politique;
Affectant tous les airs, et n'en ayant aucun,
Il se croyoit utile, et n'étoit qu'importun.
Ce ton a disparu; maintenant c'est un autre.
Il est peut-être bon; mais ce n'est pas le nôtre...
On entre: c'est Damis... il a l'air de rêver.

SCÈNE II.

DORINE, GERMAIN, DAMIS.

GERMAIN.

Ne l'interrompons point.

DORINE.

Laisse-moi l'observer,

Chut!

GERMAIN, *à part.*

Il tient le portrait de Mélise elle-même.
Il croit que je l'ignore.

DAMIS, *contemplant un portrait, et à voix basse.*

Oui, c'est celle que j'aime.
Voilà ces traits si doux; ce naïf enjouement,
Ces regards où l'esprit est joint au sentiment.
Heureuse illusion, qui me rends sa présence,
L'amour ne t'inventa que pour charmer l'absence.
Je ne sais cependant; ce portrait séducteur,
En captivant mes yeux, contente peu mon cœur:
Un reproche secret vient troubler mon ivresse.
Qu'est-ce qu'un bien qui pèse à la délicatesse?
Ce qui m'enchante ici, gage trop imparfait,
N'est qu'un larcin, hélas! et dut être un bienfait.

DORINE.

(*à part.*) (*haut, à Germain.*)
Il soupire!... Sur quoi promène-t-il sa vue?

GERMAIN.

C'est que de ses bijoux il a fait la revue;

C'est un portrait qu'il a tiré de son écrin.
De ces misères-là nous tenions magasin.

DORINE.

Un portrait!

DAMIS.

Que dis-tu?

GERMAIN, *s'approchant à la gauche de Damis.*

Je dis que quelque belle
Vous a sans doute fait cette faveur nouvelle.

DAMIS, *à part.*

Le drôle n'en croit rien.

DORINE, *s'approchant à la droite de Damis.*

Monsieur!...

DAMIS, *surpris.*

Qu'est-ce?

DORINE.

Un billet.

DAMIS, *avec joie.*

De Mélise?

DORINE.

Prenez, et lisez, s'il vous plaît.

DAMIS, *à part.*

Voyons : d'un vain espoir je me flatte peut-être...
(*après avoir parcouru le billet.*)
Me trompé-je? comment!... Ne laissons rien paroître.
(*Il relit le billet à voix basse.*)
« Vos assiduités, j'aurois dû le prévoir,
« Fixent sur moi les yeux d'un monde susceptible.
« Échappons aux propos en cessant de nous voir.
« Quel que soit cet effort, j'ai cru me le devoir,

« Et votre calme heureux m'y rendra moins sensible. »

(*apercevant Germain qui a les yeux sur la lettre.*)

Que fais-tu là? va-t'en.

GERMAIN.

Peste, il n'y fait pas bon!

DAMIS.

Qu'on sache si bientôt je puis voir Lisimon.

(*Germain sort.*)

SCÈNE III.

DAMIS, DORINE.

DAMIS, *à part.*

Comment interpréter... je tremble...

DORINE.

Quel nuage...

DAMIS, *haut, en affectant un air serein.*

Je dois récompenser, Dorine, un tel message.

DORINE.

Vous moquez-vous?

DAMIS, *lui donnant sa bourse.*

Prenez.

DORINE.

Soit: mais, en vérité,

Vous pouviez être ingrat avec sécurité.

DAMIS.

Je hais ce vice-là.

DORINE.

Vous êtes magnifique.

Ce procédé, monsieur, est vraiment héroïque.
Je n'imaginois pas (voyez le préjugé!)
Qu'à prix d'or quelquefois on payât un congé.

DAMIS, *surpris*.

Comment?

DORINE.

Vous le tenez.

DAMIS.

Je soutiens...

DORINE.

Je proteste...
L'argent est bien donné... quitte à prouver le reste.

DAMIS.

Un congé, dites-vous?

DORINE, *gaiement*.

Oui, bien clair et bien net.
J'ai vu, n'en doutez pas, composer ce billet;
J'ai vu, j'ai lu, relu le congé qu'il renferme:
Tans pis, si votre orgueil est offensé du terme.

DAMIS, *après une pause, avec un dépit concentré et une gaieté contrainte*.

Je voulois de Mélise, en cette occasion,
Couvrir l'étourderie et l'indiscrétion:
A ce qu'il me paroît, ce zéle est inutile.
Votre maîtresse en moi trouve un ami docile,
Soumis, respectueux, qui n'a point hésité
Pour souscrire à l'arrêt que son cœur a dicté.

DORINE.

J'admire le biais dont vous prenez la chose.
Ainsi vous acceptez la loi qu'on vous impose,

Et ne murmurez pas d'un arrêt si soudain?

DAMIS, *avec une gaieté feinte.*

L'a-t-elle écrit gaiement?

DORINE, *l'observant.*

Sans gaieté, sans chagrin,
D'un air indifférent.

DAMIS.

Indifférent?

DORINE.

Sans doute.
Pour écrire autrement on sait ce qu'il en coûte.

DAMIS, *avec un peu plus de vivacité.*

Mais au fait, savez-vous le fin de tout ceci?

DORINE.

Je sais que cette nuit on a très mal dormi.

DAMIS.

Ah! voilà contre moi ce qui la détermine?

DORINE.

Mais ne diroit-on pas que ce n'est rien?

DAMIS.

Dorine
Approuve sa maîtresse?

DORINE.

Eh! ne le dois-je pas?

DAMIS.

Sur-tout, quand elle fait de semblables éclats;
La prudence le veut.

DORINE.

J'aime la remontrance.
Éconduire un amant, c'est blesser la prudence,

C'est bouleverser tout.

DAMIS.

Un amant est fort bon.

DORINE.

Ce titre-là vous choque?

DAMIS.

Et c'est avec raison...
Mais brisons là-dessus. Quoi que Mélise fasse,
Je saurai constamment endurer ma disgrace;
Et, puisque une insomnie a causé mon malheur,
Je juge le motif pour calmer ma douleur.
Ces événements-là n'ont plus rien qui m'étonne.
Le caprice m'exclut, l'amitié lui pardonne;
L'indulgente amitié n'a jamais de fureurs,
Et ne connoît point l'art de contraindre les cœurs.

DORINE.

Oh! vive l'amitié! qu'elle est calme et soumise!
Vous êtes surprenant. Je vais dire à Mélise
Avec quelle douceur et quel air serein
On accueille chez vous ses billets du matin.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

DAMIS, *avec dépit.*

Enfin, madame, enfin je connois votre style.
Vous voulez m'affliger, et j'en suis plus tranquille.

SCÈNE V.

DAMIS, GERMAIN.

GERMAIN.

Lisimon est, dit-on, chez Mélise.

DAMIS, *avec humeur.*

Il suffit.

(*Il lit le billet et le chiffonne.*)

GERMAIN, *à part.*

Ce diable de billet lui tourmente l'esprit.

DAMIS, *se promenant toujours, et à part.*

Vous me chassez! fort bien.

GERMAIN, *à part.*

Fort mal.

DAMIS, *à part.*

A la bonne heure.
Rien n'est encor perdu; mon secret me demeure.

GERMAIN.

Pauvre avoir que cela!

DAMIS, *à part, et parcourant le théâtre.*

De l'éclat et du bruit,
Des soins trop prodigués, c'est l'orgueil qui jouit.
Il faut un autre frein à votre humeur légère;
Je vous ai fait parler, j'ai bien fait de me taire.
On distrait votre cœur... il faut le ranimer,
Et punir la coquette en la forçant d'aimer.
Mais ce cruel billet... gardons-nous de m'en plaindre.
J'ai dû le desirer beaucoup plus que le craindre;

C'est quelque chose au moins... Qu'est-ce que je prétends?
Fixer un cœur volage : il résiste, et j'attends...
J'attendrai. Ce billet m'a rendu l'espérance.
Heureux d'être aujourd'hui l'objet d'une imprudence!
Trop heureux d'occuper! Pour qui s'y connoît bien,
Un dépit... un congé vaut toujours mieux que rien.

GERMAIN, *s'approchant par degrés de Damis, qui marche toujours avec la même action.*

Monsieur...

DAMIS, *brusquement.*

Hein?...

GERMAIN.

Vous voulez me cacher votre flamme;
Je ne suis plus admis aux secrets de votre ame.

DAMIS.

Après?

GERMAIN.

Épargnez-vous ces inutiles soins;
Ce qu'on ne me dit pas, je ne le sais pas moins.

DAMIS.

Si je le laisse aller, il va, par complaisance,
De mes propres amours me faire confidence.

GERMAIN, *avec intrépidité.*

Oui, monsieur, cet air froid qui cache votre feu,
Vos discours, votre ton, tout cela n'est qu'un jeu.

DAMIS.

Très scrupuleusement gardez vos conjectures:
S'il venoit jusqu'à moi les plus légers murmures,
Vous m'entendez?...

GERMAIN.

Ces mots sont significatifs.

DAMIS.

C'est que je n'aime point les esprits inventifs.

GERMAIN.

Moi, je n'invente rien. Vous n'aimez pas Mélise?
Sa main par Lisimon ne vous est pas promise?
Ce portrait que tantôt vous observiez?

DAMIS.

Eh bien?

GERMAIN.

Me direz-vous aussi que ce n'est pas le sien?
D'après son grand tableau, lorsqu'elle fut sortie,
Vous fîtes l'autre jour tirer cette copie.

DAMIS.

Motus, encore un coup, ou gare...

GERMAIN.

Avec ce ton,
Vous obtenez des droits sur ma discrétion.

DAMIS.

Prévenez là-dedans qu'à me suivre on s'apprête.
(*à part.*)
Qu'on ne s'éloigne pas. Ma surprise est complète.
(*On entend chanter et faire du bruit derrière le théâtre.*)
Qu'est-ce que ce train-là? Va-t'en voir à l'instant.

GERMAIN.

C'est monsieur Floricourt qui s'annonce en chantant.
Il est votre rival.

DAMIS.

Lui?

GERMAIN.

Déclaré.

DAMIS.

Quel conte!

SCÈNE VI.

FLORICOURT, DAMIS, GERMAIN.

GERMAIN.

Tenez, lui-même ici vous en rendra bon compte;
Il est franc.

(*Germain sort.*)

FLORICOURT, *du ton le plus gai.*

Je suis triste, et je viens près de toi
Pour éclaircir le noir qui s'empare de moi.
Que je te trouve heureux! Un esprit toujours libre,
Tu maintiens dans tes goûts le plus juste équilibre;
Le sort prévient tes vœux, tout succède à ton gré;
Très peu d'ambition, un amour tempéré.
Moi, je suis ballotté de toutes les manières:
Le feu, plus que jamais, s'est mis dans mes affaires;
Tout, depuis ce matin, m'affecte horriblement.

DAMIS.

Depuis ce matin?

FLORICOURT.

Oui.

DAMIS.

Le terme est alarmant.

FLORICOURT.

Ma sensibilité devient insupportable.

DAMIS.

Allons, remettez-vous; un revers vous accable.
Comment vont les amours, les projets, tout le train?

FLORICOURT.

Nous vivons, mon ami, dans un siécle d'airain.
Rien n'avance, ne va... J'ai plus de cent paroles;
Pour les effets néant... J'ai beau changer de rôles,
Saisir l'esprit, le ton de nos sociétés,
Amuser tous les jours dix cercles d'hébétés,
Voir les gens qu'il faut voir, briller par ma dépense,
Renchérir sur ces riens qui font notre importance;
Je reste là tout net... On me berce d'espoir:
Vingt billets le matin m'invitent pour le soir;
On me fête, et c'est tout: avantage stérile.
J'ai prouvé cependant que je puis être utile...
Tiens, pas plus tard qu'hier, dans un fort grand soupé,
J'eus des traits d'un bonheur... dont chacun fut frappé.
On murmuroit tout bas, Il est vraiment aimable.
J'abymai le baron; il parut détestable.
Je fis rire Chloé, rire jusqu'à l'excès,
Une bégueule morne et qui ne rit jamais...
Tu sais qu'elle peut tout, qu'on obtient tout par elle:
Eh bien! quand on sortit je réclamai son zéle;
Elle me répondit par des airs nonchalants,
Me pria de descendre et d'appeler ses gens.
Eh! sur ces têtes-là fondez quelque espérance!

Nulle solidité, point de reconnoissance.
Qu'ils s'arrangent, je sens qu'il faut vivre pour soi,
Et mon ingrat pays n'est pas digne de moi.

DAMIS.

Comment? je vous croyois en faveur.

FLORICOURT, *avec étourderie.*

Quel vertige!
Crois-tu donc à ce mot, à ce brillant prestige?
La faveur maintenant n'est qu'un flux et reflux:
On a beau la poursuivre, on ne la fixe plus.
Il semble qu'aujourd'hui la fortune vous rie:
Demain le ciel se brouille, et la scène varie.
Le terrain où je marche est fertile en ingrats;
C'est un sable mouvant qu'on sent fuir sous ses pas.
Et le public léger, qu'un changement réveille,
Brise, en riant, l'autel qu'il encensoit la veille.
Ainsi de crainte en crainte, et d'espoir en espoir,
On se tue à briguer ce qu'on ne peut avoir.
Parmi cent concurrents, coudoyé dans la foule,
Moins de gré que de force, on cède au flot qui roule;
Et, plus que mécontent, mais non pas converti,
On se retrouve au point d'où l'on étoit parti.

DAMIS.

Ce tableau me paroît frappant de ressemblance;
Vous devenez profond.

FLORICOURT.

Il le faut bien... On pense.
C'est fait, je m'exécute et borne mon roman.

DAMIS.

Propos!

FLORICOURT.

Ton œil encor n'a pas saisi mon plan?

DAMIS.

Oh! pas le mot.

FLORICOURT.

Écoute : Épouses-tu Mélise,
Ne l'épouses-tu pas?

DAMIS.

La demande est exquise.

FLORICOURT.

Quels que soient tes projets, je n'y pénètre pas:
Mais j'épouserai, moi.

DAMIS, *ironiquement.*

Dès-lors plus d'embarras.
De vos expédients j'admire la justesse.

FLORICOURT.

Nul procédé, sur-tout: le prix est pour l'adresse.
Dorine me protége, elle sait babiller;
Moi, je possède l'art de la faire parler:
Je me la suis acquise, et sa foi m'est connue.

DAMIS, *à part.*

Cette Dorine-là me paroît entendue.

FLORICOURT.

Et Lisimon d'ailleurs servira mon amour.
On dit qu'il a jadis raffolé de la cour;
Je veux lui mettre encor l'ambition en tête.
C'est un ressort plaisant.

DAMIS.

Et sur-tout fort honnête.
Ainsi vous épousez.

FLORICOURT.

Un peu.

DAMIS.

C'est mon avis.

FLORICOURT.

Tes conseils sont très bons, tu les verras suivis.

DAMIS.

Rien n'est mieux calculé qu'une telle conduite;
Et c'est avec plaisir que j'en verrai la suite.
Vous n'aimez pas Mélise, on conçoit bien cela;
Votre cœur ne s'est point oublié jusque-là.
Sa fraîcheur, sa jeunesse, une grace piquante,
D'un sourire attrayant la finesse éloquente,
N'ont pu, j'en jurerois, vous inspirer un goût:
Mais Lisimon est riche, et Mélise aura tout;
Voilà ce qu'il vous faut; rien n'est plus convenable;
Et c'est ce qu'on appelle un hymen très sortable.
S'aimer, détail bourgeois! Bravant ce sot abus,
Vous allez épouser...: quelque cent mille écus.

FLORICOURT.

Oui. Par ce mariage, et tu m'y détermines,
Je veux de ma fortune étayer les ruines.
Pour les gens de notre ordre il n'est que ce recours.
Étourdis par nos goûts, distraits par nos amours,
Tant que l'activité nous tient lieu d'opulence,
Nous vivons dans l'ivresse et dans l'indépendance.
Autre temps, autres soins; risquant quelques soupirs,
Nous implorons l'hymen pour payer nos plaisirs.
Adieu. Je vais courir chez tous mes gens d'affaires,

Et mettre à la raison intendant et notaires.
Tous ces animaux-là, qu'on voit en enrageant,
Ont toujours de l'humeur, et n'ont jamais d'argent.

DAMIS.

N'allez pas les manquer.

FLORICOURT, *prenant la main de Damis.*

Non vraiment. Je te quitte.
J'emporte un avis sage, et mon cœur le mérite.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

DAMIS.

D'un moment de dépit il peut tout obtenir;
Il va voir Lisimon, je dois le prévenir.
N'eussé-je point d'amour, je lui serois contraire;
Je voudrois traverser le bonheur qu'il espère:
L'amitié m'en eût seule inspiré le dessein.
Sans adorer Mélise, il prétend à sa main.
Ses graces, son esprit, n'ont rien qui l'intéresse:
En elle il considère, il cherche la richesse;
Quel amant! De mon but ne nous écartons point:
L'amour me l'indiqua, la probité s'y joint.
Mais si j'échoue enfin... si Mélise, enivrée,
Se borne à cette cour dont elle est entourée...
Je ne le sais que trop, la beauté bien souvent,
Attentive à l'hommage, est sourde au sentiment.

Cachons encor le mien... Amour! tu sais si j'aime!
Ce pénible détour m'est dicté par toi-même:
Mélise, tu le vois, est prête à t'échapper,
Et je crois te servir, en osant la tromper.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

La scène est dans une avant-salle de l'appartement de Mélise.

SCÈNE I.

DAMIS.

Chez Mélise, aujourd'hui, moi! quelle hardiesse!
Voyons : par l'oncle ici piquons un peu la nièce.
Il va venir, osons; et, dans l'espoir que j'ai,
En feignant un refus, vengeons-nous d'un congé.
Je puis bien à mon tour risquer une imprudence.

SCÈNE II.

DAMIS, LISIMON.

DAMIS.

Ah! je vous attendois avec impatience.

LISIMON, *absorbé dans la rêverie.*

Me voilà. J'en conviens, j'étois dans ce moment
D'une vue assez neuve occupé fortement.
Monsieur, c'est que le tact des affaires publiques

Veut de mâles esprits et des cœurs énergiques.
Quand je m'en escrimois, j'accordois tout cela;
Le tableau de l'Europe étoit imprimé là.
Tu m'as fait avertir; j'accours, adieu l'idée:
C'est le diable!

DAMIS.

Pardon: votre humeur est fondée.

LISIMON.

C'est fait... que me veux-tu?

DAMIS.

Je me suis consulté;
Et je veux avec vous parler en liberté.
Mélise est fort aimable; elle a droit de prétendre
Aux hommages, aux vœux de l'amant le plus tendre:
Mais comment souffre-t-elle un cercle d'étourdis,
D'agréables, de sots, par la mode enhardis,
Du bon ton, qu'ils n'ont pas, se croyant les arbitres,
Mettant leur ineptie à l'ombre de leurs titres,
Traînant d'un luxe outré l'indiscret attirail,
Petits sultans, honnis même dans leur sérail;
Tous ces demi-seigneurs sans talents et sans ames,
Qui bornent leurs exploits à tromper quelques femmes,
De pères très fameux enfants très peu connus,
Dont on cite les noms, au défaut de vertus?

LISIMON.

Je vais, si tu le veux, t'expliquer ce mystère.

DAMIS.

Soit.

LISIMON.

Tel que tu me vois, jadis j'eus ma chimère,

Comme un autre : à la cour j'étois fort assidu :
Dans un monde nouveau je me croyois perdu.
Je proposois alors des plans économiques,
Que je te montrerai, tous bien patriotiques,
Bien conçus...

DAMIS.

Je le crois.

LISIMON.

J'osai les présenter.
Mais l'embarras étoit de les faire adopter :
Ces gens-ci m'y servoient, du moins en apparence;
Je les reçus chez moi, par excès de prudence.
Sous les dehors du zèle, ils venoient par essaims,
En obsédant ma nièce, opiner sur mes vins.
Moi, comme un franc Gaulois, j'aime encor ma patrie.
Leurs protestations trompoient ma bonhomie.
Qu'ai-je embrassé? du vent. On ne m'écouta pas;
J'en fus pour mes calculs et pour mes résultats.
Aussi tout va, Dieu sait! Graces à ma routine,
J'aurois en trois matins remonté la machine.
Je n'y renonce point : mon portefeuille est plein;
Aujourd'hui secondé, j'exécute demain.
Oui, monsieur, qu'on m'installe et je réponds du reste.
Je puis être à l'état d'un profit manifeste.
Brouillant, bouleversant les principes connus,
J'arbore la réforme et je pare aux abus.
Voilà dans quel espoir ma folle complaisance
A de ces importuns toléré l'affluence.

DAMIS.

De leur zèle affecté voyez quels sont les fruits.

LISIMON.

Puisqu'ils ne peuvent rien, ils seront éconduits.

DAMIS.

Bon! change-t-on ainsi sa manière de vivre?
Votre charmante niéce au tourbillon se livre;
Et, croyant échapper à de tristes liens,
Obéit à des goûts qui ne sont pas les siens.
Elle est à cette époque où l'ame, irrésolue,
Entre différents choix reste encor suspendue.
Son naturel heureux lutte et perce toujours;
Mais, s'il faut avec vous s'expliquer sans détours,
Il incline un peu trop vers la coquetterie,
Jeu cruel qui bientôt mène à la perfidie,
Des plus doux sentiments corrompt la pureté,
Éteint le caractère et nuit à la beauté.
Il faudroit à Mélise un ami difficile,
Qui tourmentât son cœur, encor neuf et docile,
Employât pour le vaincre un manége innocent,
Y jetât par degrés un trouble intéressant,
Enveloppât de fleurs les traits de la censure,
Et sût, à force d'art, le rendre à la nature.

LISIMON.

Eh bien! sois cet ami.

DAMIS, *riant à demi.*

Moi?

LISIMON.

Toi-même, parbleu!
Il faut, comme tu dis, la tourmenter un peu,
Par de certains secrets dérouter son caprice,
Retenir la coquette au bord du précipice;

Et, lui sauvant sur-tout l'ennui de la leçon,
La forcer par humeur d'avoir de la raison...
L'idée est lumineuse, et je l'ai bien saisie;
A l'application. Je t'en charge.

DAMIS.

Folie!
Revenons, s'il vous plaît, et daignez m'écouter.
(*Il regarde de tous côtés avec un air mystérieux.*)
Vous m'offrîtes sa main, je ne puis l'accepter.
Je veux choisir, monsieur, quelqu'un qui me convienne,
Dont la façon de voir s'accorde avec la mienne,
Qui connoisse le prix d'un amour délicat,
Et sache préférer le bonheur à l'éclat.

LISIMON.

Tu m'étonnes beaucoup, et je te crois à peine.
Sans doute elle t'a fait quelque nouvelle scène,
Car c'est une étourdie... Ah! je vais la tancer
D'une belle façon!

DAMIS.

Gardez-vous d'y penser.
Ne vous voilà-t-il pas, comme à votre ordinaire,
Emporté?...

LISIMON.

J'en conviens, je suis un peu colère.

DAMIS.

Un peu? Beaucoup.

LISIMON, *se radoucissant.*

Eh bien! je me corrigerai.
(*reprenant le ton vif.*)
Mais on fera, morbleu, ce que je résoudrai.

Dans ce que j'ai conclu je suis fixe et tenace;
Ma nièce obéira.

DAMIS.

Modérez-vous, de grace.
De mon absence au moins choisissez le moment,
Et qu'à cet entretien je ne sois pas présent...
Ciel! Mélise!... je sors.

(*Mélise entre dans ce moment; ils se font une révérence, et Damis sort.*)

SCÈNE III.

MÉLISE, LISIMON, DORINE.

MÉLISE, *avec étonnement.*

Damis ici?

LISIMON.

Lui-même.
Pourquoi non, s'il vous plaît?

MÉLISE.

Ma surprise est extrême.
Quand nous mariez-vous?

LISIMON.

Je le voudrois en vain:
Vous l'avez trop bien su guérir de ce dessein.

MÉLISE, *vivement.*

Quoi!...

LISIMON.

Rien.

MÉLISE.

Encore?...

LISIMON.

Eh bien!...

MÉLISE.

Parlez.

LISIMON.

Je vous annonce...

MÉLISE.

Mais quoi donc?

LISIMON.

Que Damis à vos charmes renonce.
De vos airs, de vos tons il est las à la fin.
Il refuse, en un mot, le don de votre main.

MÉLISE.

Il me refuse!

LISIMON.

Net. Mais cela sans colère,
Toujours maître de lui, car c'est son caractère,
Si posément enfin, et d'un air si glacé,
Que tout autre à ma place en seroit courroucé.

MÉLISE, *avec une gaieté contrainte.*

Courroucé! pourquoi donc? Le trait est impayable.

LISIMON.

Vous paroît-il plaisant?

MÉLISE, *avec chaleur, et ne pouvant cacher son dépit.*

Damis est admirable!
C'est moi, monsieur, c'est moi, qui, trompant son espoir,
Lui mandois ce matin de ne me plus revoir.

LISIMON.

Fable !

DORINE.

Rien n'est plus vrai : ma maîtresse est vengée.
De l'exécution cette main fut chargée.

MÉLISE.

De sa froideur pour moi vous voilà convaincu ?

LISIMON.

Oh ! oui.

MÉLISE.

Vous en a-t-il long-temps entretenu ?
Félicitez-vous bien, vantez votre conduite ;
De vos préventions voilà quelle est la suite.

LISIMON, *brusquement.*

Moi, j'ai cru que ces nœuds seroient bien assortis ;
(*affectant de la finesse.*)
J'ai même soupçonné que vous aimiez Damis.

MÉLISE.

Mon oncle, assurément le soupçon est unique.
Vous êtes étonnant.

LISIMON.

Non, je suis véridique.

DORINE.

Que monsieur Lisimon a l'esprit clairvoyant !
Rien ne peut échapper à son œil pénétrant.
Il lit, sans se tromper, jusqu'au fond de nos ames :
Comme il déchiffre un cœur, comme il connoît les femmes !

LISIMON.

Que trop, en vérité. J'ai bien payé cela.
On est dupe long-temps avant d'en venir là...

Mais dans ce moment-ci je m'abuse peut-être,
Je ne démêle rien, je ne sais rien connoître...
(*à Mélise, avec humeur.*)
Que m'importe après tout? Congédiez Damis;
Si vous le voulez même, épousez le marquis.
Bel hymen!

MÉLISE, *avec impatience.*

Vous l'aimiez dans ces jours de folie
Où les gens du bel air étoient votre manie;
Quand mon oncle, en projets consumant chaque jour,
En poste alloit chercher des chagrins à la cour...
De tous ces messieurs-là vous goûtiez l'importance,
Leur ton vous paroissoit le ton par excellence.

LISIMON.

Oh! j'avois mes raisons. Le bien public d'ailleurs...
Bref, c'est un autre temps, et je veux d'autres mœurs.

DORINE.

Floricourt, au surplus, n'a rien pour vous déplaire.
D'une vieille parente il sera légataire;
Sa naissance est illustre; il est jeune, bien fait.

MÉLISE, *avec humeur.*

Ah! vous le protégez?...

DORINE.

Enfin on s'y connoît.
(*à Lisimon.*)
Puis, s'il vous revenoit un jour en fantaisie
De vouer à l'état votre rare génie,
Aux airs de courtisans il saura vous plier,
Et c'est un homme au moins qui peut vous appuyer.
Quel plaisir de briller, d'étendre un peu sa sphère!

Une fois en crédit, que d'heureux on doit faire!

LISIMON.

Tu crois donc qu'on pourroit...

DORINE.

Je vous ai dévoilé.

LISIMON.

Toi?... Comment donc? par où?

DORINE.

Tout en vous m'a parlé:
Discours obscurs, mais fins; silence énigmatique...
Et ce rire ingénu qui cache un politique.

LISIMON.

L'y voilà.

MÉLISE.

Finissez... Le beau raisonnement!

LISIMON, *après avoir réfléchi.*

Eh! ce qu'elle dit là n'est pas sans fondement;
Elle voit assez bien. Mais j'insiste : ma nièce,
Je veux encor pour vous signaler ma tendresse.
Je regrette Damis, quoi que vous en disiez,
Et veux le ramener dès ce soir à vos pieds.
Je sens bien qu'il faudra, rappelant ma finesse,
Négocier la chose avec un peu d'adresse...
Mais on sait se tirer d'une difficulté,
Et délicatement ménager un traité.
Sois sûre... enfin...

SCÈNE IV.

MÉLISE, DORINE.

MÉLISE.

Mon oncle est incompréhensible.

DORINE.

Damis ! toujours Damis ! Ce caprice est risible...
Oui ; mais tous ces discours sont ici superflus ;
Damis est hors de cour, et vous n'y songez plus.

MÉLISE.

Y songer ! Il faudroit que je fusse bien folle.
Sa conduite avec moi cependant me désole ;
Je voudrois à mes pieds le voir s'humilier,
Et...

DORINE.

Ce procédé-là seroit plus régulier.

MÉLISE.

N'en parlons plus.

DORINE.

Sans doute.

MÉLISE.

Au fond, je le déteste.

DORINE.

De vos ressentiments ce dépit est le reste.

MÉLISE.

Tu dis que mon billet n'a point paru l'aigrir ?

DORINE.

Non ; tranquillisez-vous.

MÉLISE.

Je n'en puis revenir.
Mais, moi, Dorine, aussi j'ai fait une imprudence.
Que prétendois-je, enfin?

DORINE.

Punir son impudence.

MÉLISE.

Dis sa discrétion; c'est le mot : en effet,
Tu le sais comme moi, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait
Qui lui pût attirer cette rigueur extrême?

DORINE.

Comment! un insolent qui ne dit pas qu'il aime!

MÉLISE.

Qu'il aime! il faut savoir s'il aime. Le sais-tu?

DORINE.

Eh mais! rien n'est plus clair.

MÉLISE.

Moi, je n'en ai rien vu.

DORINE.

Moi, je vous garantis qu'il brûle au fond de l'ame.

MÉLISE.

Eh! que ne parle-t-il?

DORINE.

Mais il craint pour sa flamme.

MÉLISE.

Oh! il a bien raison... Mais il faut s'expliquer.

DORINE.

N'ayez pas seulement l'air de le remarquer.

MÉLISE.

Bon!

DORINE.

Laissons ce sujet, car il vous indispose.

MÉLISE.

Moi! non : autant parler de lui que d'autre chose;
Tu peux continuer.

DORINE.

Parlons-en donc... Eh bien!
Puisque vous le voulez, qu'en dirons-nous?

MÉLISE.

Oh! rien.

DORINE.

Pourquoi donc cette humeur et cette impatience?
Si vous l'aimiez encor?

MÉLISE.

Tais-toi.

(*Elles se taisent pendant un moment.*)

DORINE.

Le beau silence!

MÉLISE.

Tu n'as point remarqué le portrait qu'il tenoit?
Tu n'as point distingué?...

DORINE.

Non, il l'examinoit
D'un œil très satisfait.

MÉLISE, *à part.*

Je souffre le martyre.

(*haut.*)

Tu n'as rien entendu de ce qu'il a pu dire?

DORINE.

Il avoit l'air content... c'est tout ce que je sai.

MÉLISE, *poussant Dorine.*

Fais-le donc parler.

DORINE, *poussant Germain.*

Va donc.

GERMAIN.

Seul dans un coin, quand il est à son aise,
Il le tourne et retourne, il le baise et rebaise;
Il lui parle souvent comme s'il l'entendoit,
Et lui reparle encor, comme s'il répondoit.
Cela me charme, moi; je me plais à l'entendre.

DORINE.

A cette école-là tu deviendras fort tendre.

MÉLISE.

Et l'on ne peut savoir quel est l'original?

GERMAIN.

Non.

DORINE.

Non?

MÉLISE.

Germain discret! Mais cela n'est point mal...
Oh! c'est, n'en doutons pas, quelque franche coquette.

GERMAIN.

Madame, en vérité...

MÉLISE.

Quelque folle parfaite.

GERMAIN.

Madame, je rougis...

MÉLISE.

J'en suis sûre.

GERMAIN.

Comment?

Quoi qu'il en soit enfin, le portrait est charmant.

MÉLISE.

Affreux, peut-être!

GERMAIN.

Affreux! cela vous plaît à dire.

MÉLISE.

Je le répète, affreux.

GERMAIN.

Je cède et me retire.

Ah! ce pauvre portrait, comme vous le traitez!
Mais vous ne savez pas à qui vous insultez.

MÉLISE, *le rappelant.*

Si Damis n'est point trop occupé de sa flamme,
Dis-lui que je l'attends ici même.

GERMAIN.

Oui, madame.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

MÉLISE, DORINE.

MÉLISE.

Il faut que je lui parle indispensablement.
Oui...

DORINE, *à part.*

Ma maîtresse en tient indubitablement.

MÉLISE.

Je veux qu'avant le soir tout ceci se termine.

DORINE.

Comme il va s'applaudir!

MÉLISE.

Retirez-vous, Dorine.
J'entends du bruit : on vient. Ciel! Floricourt! l'ennui!...
Mais, feignons... Contre moi tout conspire aujourd'hui.
(*Dorine en sortant rencontre Floricourt; ils se font réciproquement des signes.*)

SCÈNE VII.

FLORICOURT, MÉLISE.

FLORICOURT.

On vous rencontre enfin!... Mais vous êtes charmante
De disparoître ainsi, de tromper mon attente.
Qu'elle est belle!

MÉLISE.

Oh! laissez ce ton complimenteur.

FLORICOURT, *du ton le plus étourdi.*

Non, madame; avec vous ce ton-là part du cœur.

MÉLISE, *riant.*

Du cœur! y songez-vous? vous léger, vous frivole!...
Recueillez-vous, marquis : est-ce là votre rôle?

FLORICOURT.

Sans doute.

MÉLISE.

Encore un coup, supprimons la fadeur,

Sinon, je vous le dis, j'aurai beaucoup d'humeur,
Et je vous ennuierai.

FLORICOURT, *avec galanterie et légèreté.*

Non, cela ne peut être.
Je cherche le plaisir, et vos yeux le font naître:
Mais, depuis près d'un mois, disons la vérité,
Dans quelle solitude avez-vous végété?
C'est se conduire mal : tout le monde en murmure.
Plus de bals, de soupers, pas la moindre aventure.
Vous avez de l'humeur; on n'en est pas surpris.
Vous prenez un travers, je vous en avertis.
Comment donc! belle, aimable, à la fleur de votre âge,
S'enterrer chez un oncle, et s'ériger en sage!
Mais vous n'y pensez pas; il faut absolument
Vous rendre à vos amis, vous remettre au courant.
Je vous offre mes vœux, qui sont flatteurs peut-être;
Mon nom, ce que je suis, et ce que je dois être;
Une existence enfin. Allons, ouvrez les yeux;
Le temps vole, il échappe, il emporte les jeux.
Ressuscitez; sortez de cette nuit profonde,
Et paroissons tous deux sur la scène du monde.

MÉLISE.

Mais vous devenez fou!

FLORICOURT, *de l'air le plus évaporé.*

Non, je ne le suis pas.
C'est trop ensevelir de si brillants appas,
Faits pour orner, madame, un plus décent asile
Que des cercles obscurs et l'ombre de la ville.
Écoutez-moi : je viens d'apprendre en ce moment,
J'en ai l'avis sur moi, que je dois sûrement

Hériter avant peu d'une tante éternelle!...
Qui me remet toujours.

MÉLISE.

Cette dame est cruelle.

FLORICOURT.

Elle ne finit pas. Mais, pour cette fois-ci,
Il paroît cependant qu'elle a pris son parti.
Elle a quatre-vingts ans, c'est l'âge des retraites.
J'envahis sa fortune, elle est des plus complétes.
Le tout vous est offert. Nous mêlerons nos biens,
Et l'opulence encor va serrer nos liens.

MÉLISE.

L'opulence! Et le cœur? est-il un autre empire?
Le trésor d'un amant, c'est l'amour qu'il inspire.
Est-il riche, on l'ignore... on songe à ses vertus;
Est-il pauvre, on le venge en l'aimant encor plus:
Voilà mes sentiments.

FLORICOURT.

Je vous en félicite;
Vous bravez la fortune et cédez au mérite:
Ce sacrifice est noble et sur-tout bien placé.
Je savois à quel cœur je m'étois adressé.

MÉLISE.

Par exemple, marquis, permettez-moi de rire.
Quoi! vous prenez pour vous ce que je viens de dire?

FLORICOURT, *avec la plus grande gaieté.*

Eh! comment s'y tromper? le détour est charmant.

MÉLISE.

Encor?

FLORICOURT, *hors de lui.*

Vous me voyez dans un enchantement!...
Je suis las d'espérer. Décidez-vous, de grace.
Écoutons la raison et laissons la grimace.

(*Il tombe à ses pieds.*)

Ah! je vous le demande au nom de nos beaux jours;
Faisons à tout Paris envier nos amours.

MÉLISE.

Tréve donc, s'il vous plaît, à la plaisanterie...
Il extravague... on vient : levez-vous, je vous prie.

FLORICOURT.

Non. Je lis dans vos yeux, dans ce tendre embarras,
Que mon hommage a pris et ne vous déplaît pas.

(*Damis entre dans ce moment. Il est aperçu de Mélise, et non de Floricourt.*)

C'est à moi d'affermir mon bonheur qui s'apprête.
Tout me sert, et je cours assurer ma conquête.

(*Floricourt en sortant rencontre Damis, et lui fait des signes d'un air triomphant.*)

SCÈNE VIII.

DAMIS, MÉLISE.

DAMIS, *du fond du théâtre*

Fort bien, le tête-à-tête est un peu hasardé.
Est-ce pour ce tableau que vous m'avez mandé?
Il est touchant!

MÉLISE.

A-t-il le bonheur de vous plaire?

DAMIS, *avec une gaieté contrainte.*

Beaucoup.

MÉLISE, *ironiquement.*

Il me parloit de son ardeur sincère.

DAMIS.

Et vous daigniez répondre à des transports si doux?
C'est l'usage, au surplus.

MÉLISE, *à part.*

Mais, seroit-il jaloux?

(*haut.*)

J'étois libre, monsieur, lorsqu'on vous fit descendre.

DAMIS, *très froidement.*

Vos ordres sont sacrés; j'ai volé pour m'y rendre.

(*à part.*)

L'entretien sera vif.

MÉLISE.

M'expliquez-vous enfin
Les propos que mon oncle a tenus ce matin?
Qu'est-ce que cet hymen, ce refus, cet outrage
Dont il vous accusoit?

DAMIS.

Quand tout vous rend hommage,
Madame, en vérité pensez-vous à cela?
C'est une vision que cet outrage-là.
Ne le savez-vous pas? qui raconte exagère,
Et c'est l'art d'embrouiller la chose la plus claire.
Votre oncle brusquement vient m'offrir votre main:
Je ne m'attendois pas à ce bonheur soudain;
Je n'avois ni le droit ni l'orgueil d'y prétendre;
C'est en m'appréciant que j'osai m'en défendre.

Voilà tout.

MÉLISE, *d'un ton ironique.*

Voilà tout?

DAMIS, *se rapprochant.*

Mais vous, madame, vous,
M'expliquez-vous enfin quel est ce grand courroux,
Cet étonnant billet qui de chez vous me chasse?
Comment me suis-je donc attiré ma disgrace?

MÉLISE.

Ma lettre vous l'apprend sans rien dissimuler.
Je suis lasse, monsieur, d'apprêter à parler:
Je suis jeune, on m'observe, on censure, on raisonne;
Et, pour fuir les amants, je ne vois plus personne.

DAMIS.

Est-ce à titre d'amant que je suis renvoyé?

MÉLISE, *très vite.*

Point de détail.

DAMIS.

Je vois qu'on m'a calomnié.
Quand on aime on s'échappe, on se trahit: madame,
Vous ai-je dit un mot qui fît croire à ma flamme?

MÉLISE, *avec vivacité.*

Eh! quand cela seroit?

DAMIS.

Oui: mais... cela n'est pas.

MÉLISE, *avec chaleur.*

Quoi! votre empressement à suivre tous mes pas,
Cette assiduité que tout Paris a vue,
Et votre jalousie avec art retenue,
N'annonçoient pas assez un homme qui prétend

Et semble, pour le dire, aux aguets d'un instant?

DAMIS.

Ah! ne confondons point : tout cela vouloit dire
Qu'on rencontre chez vous ce que mon cœur desire,
Des graces, des talents...

MÉLISE.

Vous m'impatientez.

DAMIS.

Un commerce divin, cent belles qualités.
Cela signifioit que votre esprit enchante,
Qu'on se plaît à vous voir, que vous êtes charmante.
Enfin...

MÉLISE.

Parlez.

DAMIS.

Cela, je le dis sans détour,
Prouvoit tous vos attraits, sans prouver mon amour.

MÉLISE.

Soit, soit; eh! que me fait votre amour, je vous prie?

DAMIS.

Vous m'accusez, il faut que je me justifie.

MÉLISE.

De quoi donc? Il m'outrage à chaque mot!

DAMIS.

De quoi?
De l'amour prétendu qui vous révolte en moi.

MÉLISE.

Vous me haïssez donc, monsieur?

DAMIS.

Qui! moi, madame?

MÉLISE.

Répondez.

DAMIS.

Mieux que moi vous lisez dans mon ame,
Et c'est trop prolonger ici mon embarras.
Comment! Lorsqu'on vous voit, dire qu'on n'aime pas?
Un tel aveu pour vous seroit tout neuf peut-être;
Il pourroit vous fâcher: mais vous l'auriez fait naître.
Car enfin, si vos lois n'en veulent qu'aux amants,
Pourquoi m'envelopper dans vos ressentiments?
Pourquoi, prompte à risquer un arrêt qui m'accable,
Si je suis innocent, me traiter en coupable?

MÉLISE.

Allez, monsieur, allez, vous m'êtes odieux.

DAMIS.

Vous ne fûtes jamais plus aimable à mes yeux.

MÉLISE.

Éloignez-vous des miens.

DAMIS.

D'où vient cette colère?
J'obéis et je sors, de peur de vous déplaire.

SCÈNE IX.

MÉLISE.

Et de cet homme-là je serois le jouet!
Qu'est-ce donc qui me tient? l'aimerois-je en effet?
Oh! que je l'aime ou non, je prétends qu'il fléchisse;
Je le veux par raison, bien plus que par caprice...

J'ai su toucher son cœur, il a beau se masquer;
Et son adroit orgueil ne veut pas s'expliquer.
C'est mon maudit billet!... Qui me forçoit d'écrire?
Que prétendois-je avant qu'il m'eût osé rien dire?
Ma conduite est étrange, incroyable vraiment.
Mais la sienne... La sienne est un affront sanglant.
Oh! cet homme est un monstre... Eh bien! il est aimable.
C'est la régle... Que faire? O trouble insupportable!
Ce monstre-là me plaît, je le sens, j'en rougis;
Mais je m'en vengerai quand je l'aurai soumis.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LISIMON.

Ma foi, ce Floricourt n'est point aussi frivole...
Cet homme, avec le temps, peut jouer un grand rôle.
Dans ce moment encore il m'a très bien parlé.
Malgré mon air discret, comme il m'a démêlé!
La peste! quel coup d'œil! Oui, j'étois un barbare:
Je désolois Mélise, il faut que je répare...
Le marquis lui convient; il pense... il ira loin,
Et de lui quelque jour on peut avoir besoin.
Que sait-on?

SCÈNE II.

LISIMON, MÉLISE, DORINE.

LISIMON.

Eh bien! qu'est-ce? Un air mélancolique?
Moi je veux qu'on me parle et qu'on se communique.
Çà, raisonnons un peu: j'avois jugé trop tôt.
Damis, je le vois bien, n'est pas ce qu'il vous faut.
Il a je ne sais quoi qui d'abord intéresse;
Mais sa conduite sourde annonce trop d'adresse.

Trop de flegme, à la longue, est à périr d'ennui,
Et je crois que vraiment je me gâte avec lui.

DORINE.

Vivat! Enfin monsieur redevient raisonnable!
Damis a des moments, mais il n'est point aimable.
Il aime avec méthode, il brûle sensément;
La mode en peut venir, et rien n'est moins plaisant.

MÉLISE.

A ravir! Comment donc!... Allez, mademoiselle,
Sachez une autre fois mesurer votre zèle;
Renfermez avec soin ces transports indiscrets,
Et supprimez sur-tout le talent des portraits.

DORINE.

Madame, une autre fois je serai moins sincère,
Et je saurai...

MÉLISE.

Sachez m'obéir et vous taire.

LISIMON.

Sans doute, elle outre un peu; mais je crois qu'en effet
Damis est trop contraint, et n'est point votre fait.

MÉLISE.

Y songez-vous? Laissez, laissez aller les choses:
Je ne comprends plus rien à vos métamorphoses.

LISIMON.

Oh! je veux vous venger d'un insolent refus.

MÉLISE.

Je vous dispense, moi, de ces soins superflus.

LISIMON.

Mon amitié pour lui, dans cette circonstance,
Lui vaut de votre part un reste d'indulgence;

Mais je vois clairement que vous le détestez,
Et je ne prétends pas forcer les volontés.
Rejetez un hymen pour lui trop honorable.

MÉLISE.

Vous me persécutez. Il est insupportable.

LISIMON.

Assurément il l'est, et j'en suis révolté.
J'admire, en pareil cas, votre sécurité;
Je suis d'une fureur!... C'est que cette aventure
Peut prendre dans le monde une sotte tournure.
Je vois loin.

MÉLISE.

Oui, très loin.

LISIMON.

Et puis d'ailleurs j'ai su
Que là-bas... à la cour, il est très peu connu.

MÉLISE.

Quoi! cela vous reprend?

LISIMON.

L'obscurité me blesse.
Tout bien considéré, se borner est foiblesse.
Quand on a votre esprit, vos graces, votre goût,
Il faut prendre un mari fait pour aller à tout.
J'ai des projets... je veux... L'affaire m'intéresse,
Et, pour bien des raisons, je dois venger ma niéce,
En ce jour, à l'instant: oui, j'y cours de ce pas...
Vous m'arrêtez en vain, je n'en démordrai pas;
Je n'ai point comme vous une tête légère,
Qui veut et ne veut plus: il faut du caractère.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

MÉLISE, DORINE.

MÉLISE.

Voilà du Floricourt... Si pourtant son humeur...
Damis a dans mon oncle un zélé protecteur!
Je crois qu'il devient fou... Mais moi suis-je plus sage?
(*à Dorine.*)
De parler aujourd'hui vous avez une rage?

DORINE.

Moi?

MÉLISE.

Damis est à plaindre.

DORINE, *entre ses dents.*

Il le mériteroit.

MÉLISE.

Hein? comment? Votre esprit se forme tout-à-fait.
Je vous trouve aujourd'hui brillante en reparties.
(*à part.*)
Mais par où de mon oncle arrêter les lubies?
Il va trouver Damis, que lui va-t-il conter?
(*Damis paroît; Dorine se retire.*)

SCÈNE IV.

MÉLISE, DAMIS.

MÉLISE.

Quoi! c'est vous?

DAMIS.

Je me sauve.

MÉLISE.

Oh! vous pouvez rester.

(*après une pause.*)

Savez-vous que tantôt j'étois fort singulière.

DAMIS.

Vous vous en souvenez?

MÉLISE.

J'en ai ri la première;
Je ne sais où j'ai pris ces indiscrets éclats.
Il est tout simple au moins que vous ne m'aimiez pas.

DAMIS.

Je vous ai rassurée.

MÉLISE.

Et j'en suis fort contente.

DAMIS.

Autant que je puis voir, l'amour vous épouvante.

MÉLISE.

Tout ce qui me fâchoit, c'est qu'en vous défendant
Vous paroissiez encore avoir l'air d'un amant.
Il régnoit dans vos tons je ne sais quelle gêne
Qui sur vos sentiments me laissoit incertaine:

Oui; tenez, on eût dit que vous étiez piqué.

DAMIS.

Voilà ce que dans moi vous avez remarqué?

MÉLISE.

C'est ce que j'ai cru voir.

DAMIS.

Idée!

MÉLISE.

En conscience,
Êtes-vous bien certain de votre indifférence?

DAMIS, *riant.*

Celui-là vient de loin. Quoi! vous n'y croyez pas?
Mais ne retournons point à nos premiers débats.
Prenez garde : au traité vous êtes infidéle;
C'est vous qui commencez à me chercher querelle.
Quand je vous aimerois, pensez-vous, entre nous,
Que j'irois l'avouer après votre courroux,
Moi qui sais à quel point cela peut vous déplaire,
Moi qu'on vient de chasser sans nul préliminaire?
Si contre moi le doute a bien pu vous armer,
Quel sort me feriez-vous, si j'osois vous aimer?

MÉLISE.

Le cas est différent.

DAMIS.

Il deviendroit le même.
Oh! je vous connois bien, malheur à qui vous aime!

MÉLISE.

Quelle obstination!

DAMIS.

Eh bien! n'en parlons plus.

Pourquoi, sans nul objet, s'échauffer là-dessus?

MÉLISE.

Vous êtes incroyable avec votre système!
Comment! Si vous m'aimiez par un malheur extrême!
Loin d'en faire l'aveu, loin de me prévenir...

DAMIS, *avec une sorte de crainte.*

Mais... il est quelquefois très bon de voir venir.

MÉLISE.

Et le cœur est soumis à ces calculs infames!
Les hommes! quels fléaux! Puis on s'en prend aux femmes.
D'un instinct libre et pur si l'amour est le fruit,
Du moment qu'on raisonne, il est déja détruit.
L'homme honnête, monsieur, dédaignant la finesse,
Doit tout à son penchant et rien à son adresse.
Eh! qu'attendre d'un cœur par lui-même gêné,
Qui, s'observant toujours, n'est jamais entraîné?
Il faut s'abandonner, sentir tout, ne rien feindre,
S'enflammer pour le prix, sans projet pour l'atteindre.
Qui sait le mieux tromper plaît quelquefois le mieux;
Mais qui plaît sans aimer jouit sans être heureux.
Ah! je plains bien le sort d'une femme sensible!...

DAMIS.

Ce phénix, s'il existe, est au moins invisible.

MÉLISE.

A vos yeux.

DAMIS.

Le trouver, c'est l'affaire du temps.
Sous le masque entre nous reconnoît-on les gens?
De vos goûts passagers comment suivre les traces?
Le sentiment chez vous disparoît sous les graces.

MÉLISE.

Quoi! vous ne savez pas lire au fond de nos cœurs?

DAMIS.

Moi! vraiment je le donne aux plus fins connoisseurs.

MÉLISE.

Vous n'avez donc pas vu que cent fois dans sa vie,
Floricourt, par exemple, et m'excède et m'ennuie?
Vous n'avez donc point vu, malgré tous leurs propos,
Que, même en les fêtant, je méprise les sots;
Qu'au milieu du grand monde, où je parois légère,
Je me suis fait un plan, et presque un caractère;
Qu'à la foule bruyante, à mille jolis riens,
J'ai souvent préféré vos graves entretiens?
Et que...

DAMIS.

Vous vous taisez? pourquoi donc?

MÉLISE, *à part.*

Je m'admire.

DAMIS.

Eh bien?

MÉLISE.

Eh bien! monsieur... je n'ai plus rien à dire.

DAMIS.

Quand le cœur ne sent rien.

SCÈNE V.

MÉLISE, DAMIS, FLORICOURT.

FLORICOURT, *riant aux éclats dans le fond du théâtre.*

D'honneur le tour est gai.

(*s'approchant.*)

Ah! je respire enfin, notre oncle est subjugué.
Jugez s'il m'aime! il veut, et dès cette journée,
Décider mon bonheur, fixer notre hyménée.
Il est expéditif.

MÉLISE.

Fort bien! marquis, fort bien!
L'aveu de Lisimon vous assure du mien:
Vous pouvez y compter.

FLORICOURT.

Après ce tour d'adresse,
Il seroit trop piquant...

MÉLISE.

Mais par quelle finesse
Avez-vous donc, monsieur, retourné son esprit?
Car cela me paroît miraculeux.

FLORICOURT.

Bien dit.

MÉLISE, *avec empressement.*

Voyons.

FLORICOURT.

Pour le réduire il a fallu lui plaire.

Votre oncle s'est d'abord armé d'un front sévère;
J'ai radouci mon ton pour ne le point heurter,
Et j'ai surpris enfin l'instant de le flatter.
J'ai vanté son discours soi-disant laconique,
Sa pénétration, sur-tout sa politique:
Je me suis étonné qu'un homme tel que lui
Ne fût point dans l'état très puissant aujourd'hui.
Vous auriez un œil d'aigle, un abord populaire,
Et l'art d'approfondir, joint avec l'art de plaire,
Lui disois-je à peu près : il l'a cru bonnement;
Moi, de montrer alors un zéle véhément,
D'offrir tout mon crédit... Enfin rien ne l'arrête,
Le voilà décidé.

MÉLISE.

Mais c'est une conquête.
(*à part et regardant Damis.*)
Voyez si rien l'émeut.

FLORICOURT.

L'amour agit pour nous.

MÉLISE, *sérieusement.*

Puisque mon oncle enfin est appuyé par vous,
A ses nouveaux desseins je n'ose être contraire.
Il faut...

FLORICOURT.

Vous convenez que pour moi tout prospère;
Notre hymen...

MÉLISE.

Oui, marquis, devient très positif.

DAMIS, *d'un ton piqué.*

La grandeur de votre oncle est un point décisif,

Et...

FLORICOURT.

J'ai craint de Damis quelque temps la poursuite;
On m'a tranquillisé.

DAMIS.

Qui donc?

MÉLISE, *vivement.*

Dites-nous vite.

FLORICOURT, *à Mélise.*

Je sais qu'il aime ailleurs.

MÉLISE.

Il peut nous mettre au fait.

FLORICOURT.

Eh! comment donc? comment?

MÉLISE.

Il a certain portrait
Qui ne le quitte pas.

FLORICOURT.

C'est Céladon lui-même.

MÉLISE.

Oui, pour ce portrait-là sa folie est extrême.

DAMIS.

Madame, il est trop vrai, je l'aime éperdument.

MÉLISE, *avec dépit.*

L'original, sans doute, est un objet charmant?

DAMIS, *d'un ton passionné.*

Oh! charmant!

MÉLISE.

Je le crois.

DAMIS.

Je lui dois cet hommage.

FLORICOURT.

Eh bien ! s'il est ainsi, montre-nous son image.

DAMIS.

Si madame le veut, ma prudence y consent;
Mais à condition que vous serez absent.

FLORICOURT.

Moi?

DAMIS.

Vous.

FLORICOURT.

Pour un portrait? allons, quelle manie!

DAMIS.

Vous le faire entrevoir, c'est en donner copie.

FLORICOURT.

Il est d'une rigueur !... Madame, prononcez.

MÉLISE.

Mon sexe... est curieux.

FLORICOURT.

J'entends, vous me chassez.
Je vais de Lisimon aiguillonner le zèle;
Votre bonheur, le mien, près de lui me rappelle;
J'y vole : en m'éclipsant d'un air paisible et doux,
Je satisfais d'avance aux égards d'un époux.

(*Il baise la main de Mélise, et il sort.*)

SCÈNE VI.

MÉLISE, DAMIS.

DAMIS.

Cet hymen me paroît une affaire conclue.

MÉLISE.

Tout de bon, croyez-vous que j'y sois résolue?

DAMIS.

Pourquoi non? De votre oncle il a déja l'aveu,
Et... le vôtre suivra.

MÉLISE.

Le mien?... Voyons un peu
Le portrait.

DAMIS.

Un moment.

MÉLISE.

Volontiers. Mais, de grace,
Que vous importe enfin que cet hymen se fasse?
Vous êtes occupé, tout le prouve et le dit:
Ce que l'art veut cacher, l'art même le trahit.
Pour moi, ce qui m'en plaît, tout haut je le confesse,
C'est que vous possédez une étrange maîtresse.
Elle est assurément calme dans ses amours!
Elle sait que chez moi vous êtes tous les jours,
Et son orgueil se tait, et son cœur est tranquille!
De tous vos soins pour moi spectatrice immobile,
Madame ne dit mot, trouve que tout est bien,

Et n'a garde avec vous de se plaindre de rien!
Elle a donc cinquante ans?

DAMIS.

Pas tout-à-fait encore.
Elle n'en a que vingt.

MÉLISE, *à part.*

Quel conte! Je l'abhorre.

DAMIS.

Ah! n'en parlez point mal. Quand vous la connoîtrez,
D'un jugement trop prompt vous vous repentirez;
C'est moi qui vous le dis.

MÉLISE.

Vous dites à merveille.

DAMIS.

Vraiment?

MÉLISE.

Continuez, oui, je vous le conseille:
Que m'importe?... Ah! je vois... peut-être croyez-vous
Qu'une humeur sans motif cache un dépit jaloux?
Cela seroit nouveau! Moi, de la jalousie!
Moi vous aimer! Non, non; je n'en ai nulle envie:
Je ne m'oppose point à vos félicités.

DAMIS.

Vous ne devinez pas combien vous m'enchantez...
C'est votre dernier mot?

MÉLISE.

Ce doute-là m'offense.
Vos discours à la fin lassent ma patience.
Allez trouver, monsieur, la beauté qui vous plaît,
Et gardez constamment un aussi rare objet.

DAMIS.

Je me le promets bien...

MÉLISE, *avec chaleur.*

Mon Dieu! j'en étois sûre...
Je me ravise, et veux connoître sa figure:
Son naturel paisible, unique en ses effets,
Me donne le desir de contempler ses traits.

DAMIS.

Oh! dans ce moment-ci vous verriez mal sans doute.

MÉLISE.

Elle craint mes regards?

DAMIS.

C'est moi... qui les redoute.

MÉLISE.

Mais j'ai votre parole... Essuierai-je un refus?

DAMIS.

Pour juger sainement vos sens sont trop émus.

MÉLISE.

Je le veux.

DAMIS.

Je ne puis.

MÉLISE.

Comptez, comptez d'avance,
Puisqu'elle en a besoin, sur beaucoup d'indulgence.

DAMIS, *tirant le portrait.*

Vous l'exigez?

MÉLISE, *arrachant le portrait.*

Oui, oui. Mais donnez donc, monsieur.

DAMIS.

Oh! tout charmant qu'il est, il va vous faire peur.

MÉLISE, *avec le plus grand étonnement.*

Ciel!

DAMIS.

Je l'avois prévu.

MÉLISE.

Mon portrait!

DAMIS.

Oui, lui-même.
C'est un vol que j'ai fait.

MÉLISE.

Cette audace est extrême!
(*après une pause, et riant.*)
Vraiment je l'ai tantôt joliment arrangé.

DAMIS.

Puisqu'il est ressemblant, madame, il est vengé.

MÉLISE.

D'honneur! il est parlant, et... Quel fourbe vous êtes!
Voilà donc contre nous les complots que vous faites?
Sur l'excès de vos torts je n'ose m'arrêter.
Pourquoi ravir un bien que l'on peut mériter?
Mais ce portrait enfin suffit-il pour m'instruire?

DAMIS.

Il est chargé de tout; moi je n'ai rien à dire.
D'ailleurs puis-je jamais fléchir votre courroux?

MÉLISE.

Puisque vous en parlez, je conviens avec vous...
C'est le cas ou jamais d'être fort en colère.

DAMIS.

Oh! oui, vous sévirez contre le téméraire.

MÉLISE.

C'est selon... Cependant... je dois... Que sais-je?

DAMIS.

Enfin...

MÉLISE.

Quand le coupable plaît...

DAMIS.

Fait-on grace au larcin?
Il faut qu'absolument votre bouche prononce.

MÉLISE, *après un silence.*

Il vous tint lieu d'aveu : qu'il soit donc ma réponse.

(*Elle lui rend le portrait.*)

DAMIS, *avec la plus grande vivacité.*

Je tombe à vos genoux. Quel moment enchanteur!
Plus je me suis contraint, plus je sens mon bonheur.
Ne vous souvenez plus d'une ruse innocente,
Qui peut-être a fixé votre ame indépendante...
Ah! la mienne est à vous : recevez son serment.
Le calme de mon front cachoit un cœur brûlant.
Je redoutois vos goûts, le marquis... vos caprices.
Vous ne vous doutiez pas de tous mes sacrifices.
Des combats douloureux, voilà mes seuls forfaits.
J'ai feint quelques instants pour ne feindre jamais.
L'amour seul m'inspira : c'est lui qui me couronne.
Le tour n'est pas si noir... vous riez.

MÉLISE.

Je pardonne.

(*Damis se remet à ses genoux.*)

SCÈNE VII.

LISIMON, FLORICOURT, *au fond du théâtre;* DORINE, GERMAIN, *entrant par une coulisse opposée;* DAMIS, MÉLISE.

(*Ils restent tous dans une différente attitude.*)

LISIMON.

(*à Dorine.*) (*apercevant Damis aux genoux de Mélise.*)

Que le notaire... Attends... Je reste confondu...

FLORICOURT, *à Damis.*

L'attitude me plaît... D'ailleurs c'est un rendu :
Vous avez votre tour.

LISIMON, *à Floricourt.*

Quel est donc ce mystère?
Que diable! je croyois que vous aviez su plaire.

FLORICOURT.

Eh bien! vous vous trompiez.

DAMIS, *à Lisimon.*

Daignez combler mes vœux.

DORINE, *se mettant entre Floricourt et Lisimon.*

Courage... ou vous voilà disgraciés tous deux.

FLORICOURT, *à Lisimon, avec gaieté.*

Adieu nos grands projets! Tout amant à ma place
S'en iroit contristé, honteux de sa disgrace:
Un tendre désespoir m'ennuieroit à mourir;
Éprouvé-je un revers, je médite un plaisir:

Je reviens à mes goûts; il me faut des coquettes.
(*à Mélise.*)
Damis est trop heureux! je le suis, si vous l'êtes.
(*Il s'échappe en faisant signe qu'on ne prenne pas garde à lui.*)

SCÈNE VIII.

LISIMON, MÉLISE, DAMIS, DORINE, GERMAIN.

LISIMON, *à Damis.*
Pour chasser un rival ton secret est fort bon.

GERMAIN, *d'un air triomphant.*
Nous avons esquivé la déclaration.

FIN.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI,
rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

RÉPERTOIRE

DU

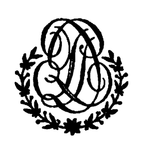
THÉATRE FRANÇAIS.

TOME XXXV.

A PARIS,

CHEZ
LADRANGE, libraire, quai des Augustins, n° 19;
GUIBERT, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10;
LHEUREUX, libraire, quai des Augustins, n° 37;
VERDIÈRE, libraire, même quai, n° 25.

CHEFS-D'ŒUVRE
DRAMATIQUES
DE
BLIN DE SAINMORE, IMBERT, ET FORGEOT.



A PARIS,
IMPRIMERIE DE JULES DIDOT, AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI.
1824.

ORPHANIS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR BLIN DE SAINMORE,

Représentée, pour la première fois, le 25 septembre 1773.

NOTICE

SUR

BLIN DE SAINMORE.

Adrien-Michel Blin de Sainmore naquit à Paris, le 15 février 1733, de parents peu riches, qu'il perdit fort jeune. Son aïeule se chargea de l'élever, et, le destinant à l'état ecclésiastique, elle lui fit faire ses études au collége du Cardinal Le Moine. Après les y avoir achevées avec distinction, le jeune Blin de Sainmore, qui dans l'intervalle avoit perdu sa bienfaitrice, se trouva dénué de ressources et sans appui. Libre de suivre son penchant, autant qu'on peut l'être dans cette situation, il s'essaya dans la carrière des lettres. Le succès qu'obtinrent plusieurs héroïdes qu'il fit paroître successivement, l'engagea à travailler pour le

théâtre. *Orphanis*, tragédie jouée pour la première fois le 25 septembre 1773, eut douze représentations, et un succès qui donna les plus grandes espérances.

On a lieu de regretter que cet auteur estimable n'ait pas fait jouer d'autres ouvrages. Il a laissé une tragédie reçue au théâtre Français en 1786, sous le titre d'*Isemberge* ou *le Divorce de Philippe-Auguste*. On ignore pourquoi elle n'a pas été représentée.

Blin de Sainmore a aussi traduit en vers français *Œdipe roi*, tragédie de Sophocle.

En 1776 il fut nommé censeur royal, et obtint une pension sur la Gazette de France. En 1786 Louis XVI le nomma historiographe, garde des archives et secrétaire des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit.

Il venoit de perdre ses places et la plus grande partie de sa fortune, par les suites de la révolution, lorsque la grande duchesse de Russie, dont il avoit été pendant quatorze ans le correspondant littéraire, lui fit passer la somme de 2,000 écus. Napoléon l'avoit nommé bibliothécaire conservateur de la bibliothèque de l'Ar-

senal. Il préparoit une édition complète de ses œuvres, lorsqu'une mort subite l'enleva à sa famille le 26 septembre 1807, dans sa soixante-quinzième année. Il étoit sur la liste des candidats pour entrer à l'Institut.

PERSONNAGES.

SÉSOSTRIS, roi d'Égypte.
ARCÈS, neveu de Sésostris et héritier de la couronne.
ORPHANIS, veuve tyrienne.
IDAMAS, ambassadeur d'Idoménée roi de Crète.
ISSA, confidente d'Orphanis.
AZOR, officier de l'armée égyptienne.
HIDASPE, officier du palais de Sésostris.
GARDES.
SOLDATS.

La scène est à Thèbes en Égypte, dans le palais de Sésostris.

ORPHANIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ORPHANIS, ISSA.

ISSA.

Eh quoi, belle Orphanis, Thébe au repos livrée,
Des premiers feux du jour est à peine éclairée,
Tout dort dans ce palais, et vos yeux sont ouverts!
Arcès a-t-il en Créte essuyé des revers?
Ce prince est-il vaincu?

ORPHANIS.

Chère Issa, je l'ignore.
Arcès après vingt jours ne paroît pas encore.
J'espère... je crains tout. Oui, la mer en fureur
N'est qu'un foible tableau du trouble de mon cœur;
Et tu veux, en ces maux, tu veux que je repose!

ISSA.

Sans doute les dangers où sa valeur l'expose,
Son absence, un combat dont le sort est douteux,
Vous font craindre à-la-fois pour ses jours et vos feux;

Mais loin de vous former une image cruelle,
Songez au sort brillant où l'amour vous appelle.
Tout vous rit : le destin ne présente à vos vœux
Que l'aspect séduisant d'un avenir heureux.
Sésostris vous chérit et vous tient lieu de père.
Arcès, en qui le roi voit le fils de son frère,
Au rang de Sésostris ne veut monter un jour
Que dans l'espoir d'offrir un trône à votre amour.
Et quand il vit pour vous et vous garde un cœur tendre,
Quel bien plus fortuné pouvez-vous en attendre?

ORPHANIS.

S'il triomphe, le trône; et s'il périt, la mort.
Sa chute ou son succès va décider mon sort.

ISSA.

Puisqu'il combat pour vous, espérez la victoire.
Bientôt, n'en doutez pas, Arcès couvert de gloire,
Des perfides Crétois heureux tromphateur,
Viendra mettre à vos pieds le prix de sa valeur.

ORPHANIS.

Eh! que ne vient-il donc lui-même me l'apprendre!
Qu'à mon empressement il tarde de se rendre!
Je languis, je succombe...

ISSA.

Ah! qu'il seroit heureux,
S'il voyoit le retour dont vous payez ses feux!

ORPHANIS.

Je ne m'en défends pas. Sa tendresse m'est chère.
Il est jeune, vaillant, impétueux, sincère,
Et, prêt à vaincre tout pour me prouver sa foi,
Il met tout son bonheur à régner avec moi.

Quel mortel peut avoir plus de droits sur mon ame?

ISSA.

A vos brillants destins j'applaudirai, madame.
Puis-je vous voir bientôt...

ORPHANIS.

Je vais te révéler
Des secrets qu'à ta foi je ne puis plus celer:
Apprends à me connoître; enfin mon ame altière
A tes yeux étonnés va s'ouvrir tout entière.
Tu sais que Sésostris, pour terme à ses exploits,
Résolut d'asservir mon pays à ses lois.
Issa, tu te souviens de l'affreuse journée
Où Tyr au fer cruel se vit abandonnée.
Tout périt: le vainqueur fit tomber sous ses coups
Mes deux fils au berceau, mon père et mon époux.
Moi-même au sein des morts, foible, pâle et mourante,
J'allois suivre au tombeau ma famille expirante.
Le roi, que ma jeunesse alors semble toucher,
Des mains de ses soldats vient soudain m'arracher;
Il prend soin de mes jours, et sa bonté facile
M'amène en ce palais et m'y donne un asile.
Voilà ce que tu sais. Mais tu ne peux savoir
Quels sont mes sentiments et quel est mon espoir.
Te le dirai-je, Issa? Près du trône amenée,
La pompe de ces lieux ne m'a point étonnée:
Je ne me trouvai point étrangère à la cour.
Mais dès que j'approchai de ce fatal séjour,
La soif du rang suprême, ainsi qu'un trait de flamme,
Vint saisir, vint brûler, vint dévorer mon ame:
Dans ces fiers courtisans je crus voir mes sujets.

Bientôt l'amour d'Arcès seconda mes projets.
Ce prince entroit alors dans l'âge où l'ame ardente
De ses premiers penchants suit la fougue imprudente :
Je sus en profiter; et ces foibles attraits
Favorisant l'orgueil de mes desseins secrets,
Arcès brûla pour moi. Tout plein de son ivresse,
Il venoit chaque jour m'exalter sa tendresse,
Et par mon artifice étoit, en me quittant,
Toujours plus amoureux, et toujours mécontent.
Enfin, pour assurer ma fortune incertaine,
J'exigeai des serments qu'il prodigua sans peine.
Il me promit sa main. Ainsi je puis compter
Que cet hymen au trône un jour me fait monter.
Oui, si j'en crois, Issa, le transport qui m'inspire,
Il me semble déja, maîtresse de l'empire,
Tenir entre mes mains le sceptre redouté,
Et déja de ce rang j'ai toute la fierté.

ISSA.

Pouvez-vous présumer que Sésostris ignore
Le penchant que pour vous...

ORPHANIS.

Il ne sait rien encore.
Aux regards curieux de ce peuple indiscret
Ma prudence avec soin sut cacher mon secret.
Nos feux se nourrissoient dans la nuit du mystère.
Mon amant m'adoroit, et je savois lui plaire.
Nous attendions en paix un moment plus heureux,
Quand un sort imprévu vint l'offrir à nos vœux.
On apprend que du roi la Crète tributaire
Ose lui refuser le subside ordinaire.

Arcès, qui voit alors l'instant de nous unir,
Obtient de Sésostris l'honneur de la punir.
Il part : il va combattre, et c'est cette journée
Qui doit de notre hymen régler la destinée.
S'il revient triomphant, bientôt aux pieds du roi,
Pour prix de sa victoire, il demande ma foi.
Peut-être on t'a parlé de cet antique usage
Que des rois dans l'Égypte établit le plus sage :
Le tyran le plus fier y fut toujours soumis.
Quand la première fois domptant les ennemis,
Un prince désigné pour succéder au trône
A par de grands exploits affermi la couronne,
Le roi, sans résistance, est forcé d'accorder
Tout ce que le vainqueur ose lui demander.
Mais malgré cette loi mon ame déchirée,
A la crainte, à l'espoir, tour-à-tour est livrée.
Je touche enfin au jour si funeste, ou si beau,
Qui m'éléve à l'empire ou me plonge au tombeau.

ISSA.

Vous verrai-je toujours, incertaine et flottante,
Languir dans les tourments d'une sinistre attente?
Et, lorsqu'à vos desirs tout paroît conspirer,
A de sombres terreurs devez-vous vous livrer?

ORPHANIS.

Dans le fond de mon cœur si tes yeux pouvoient lire,
Tu me plaindrois, Issa. Que puis-je enfin te dire?
Je gémis que le ciel, par un bienfait nouveau,
N'ait pas au rang suprême élevé mon berceau.
Je gémis que d'un roi l'autorité jalouse,
D'un partage inégal toujours dote une épouse,

Ne laisse à celle-ci qu'un titre auguste et vain,
Et garde pour lui seul le pouvoir souverain.
Sexe ingrat et cruel, quelle est ton injustice?
Faut-il qu'ainsi sur nous ton joug s'appesantisse?
Le sort, pour nous barbare, a-t-il pu n'accorder
Qu'à nos fiers oppresseurs l'honneur de commander?
De quel droit leur orgueil ose-t-il nous réduire
Au frivole talent de plaire et de séduire?
Et ne pouvons-nous pas, sur le trône comme eux,
Gouverner un empire et rendre un peuple heureux?

ISSA.

J'admire vos projets et vois avec surprise
La vaste ambition dont votre ame est éprise.
Mais combien de revers vous faut-il dévorer!
Du suffrage du roi qui peut vous assurer?
J'avouerai que pour vous il est moins roi que père,
Qu'à son cœur chaque jour vous devenez plus chère:
Je suppose qu'enfin sa tendresse pour vous
Consente à vous donner son neveu pour époux;
Les grands, sans murmurer, verront-ils qu'on préfère
Aux filles de leur sang une femme étrangère?

ORPHANIS.

J'ai prévu les dangers que tu crains aujourd'hui.
Je puis tout sur Arcès, et voilà mon appui.
Je ne me cache point, comme tu crois peut-être,
L'obscurité du rang où les dieux m'ont fait naître.
Oui, je sais que du ciel l'impitoyable loi
Mit un espace immense entre le trône et moi;
Qu'à quelque sort brillant où je pusse m'attendre,
Jamais à tant d'honneurs je n'aurois dû prétendre.

Mais aussi conçois-tu le triomphe flatteur
D'avoir d'un si beau rang pu franchir la hauteur ?
Chère Issa, quelle gloire et quel plaisir extrême
De ne devoir sur-tout ma grandeur qu'à moi-même,
Et sur le trône assise, un sceptre dans mes mains,
De voir ramper sous moi la foule des humains !
Voilà ce qui me flatte et ce qui me tourmente.
Ma soif pour les grandeurs à chaque instant s'augmente;
Tous mes vœux, tous mes pas ne tendent qu'à régner :
Malheur à qui du trône osera m'éloigner !
Que Sésostris me soit favorable ou contraire,
Rien de ce grand dessein ne pourra me distraire.
Oui, je braverai tout, roi, prince, amis, sujets :
Je veux forcer le sort à remplir mes projets.
Quand j'observe en secret ces merveilles antiques,
Ces vastes monuments, ces immenses portiques;
Cette foule de rois, à la honte endurcis,
Traînant le char superbe où leur maître est assis,
Tant d'hommes sous un seul fléchissant en silence;
Mon ame, à ces objets, s'agrandit et s'élance;
Et dans le noble orgueil dont mon cœur est épris,
Je ne veux que régner : il n'importe à quel prix.

ISSA.

Qu'entends-je? Dans ces lieux quelqu'un vient nous surprendre.
On ouvre. C'est Azor.

ORPHANIS.

Ciel ! que vient-il m'apprendre ?

SCÈNE II.

ORPHANIS, ISSA, AZOR.

ORPHANIS.

Quoi! c'est vous, cher Azor! vous qui chez les Crétois
Avez suivi l'amant dont mon cœur a fait choix?
Que votre aspect sans lui m'étonne et m'inquiète!
Venez-vous m'annoncer sa mort ou sa défaite?

AZOR.

Madame, aux coups du sort il faut vous préparer.

ORPHANIS.

Quel effroi de mes sens vient soudain s'emparer!

AZOR.

Le ciel n'a point voulu favoriser nos armes.

ORPHANIS.

Hélas! c'en est donc fait: ô mortelles alarmes!
N'est-il plus d'espérance? ah! daignez, cher Azor,
Me confirmer les maux dont mon cœur doute encor.

AZOR.

Après avoir long-temps combattu la tempête,
Enfin du mont Ida nous découvrons le faîte.
On aborde, on descend, et les Crétois surpris,
Poussent en nous voyant de formidables cris.
Chacun range les siens, et s'apprête au carnage:
Le signal est donné; déja tout le rivage
N'est qu'un vaste théâtre où régne la terreur.
L'un et l'autre parti s'avance avec fureur.

Aux efforts des Crétois nos bataillons répondent :
On se heurte, on se mêle, et les rangs se confondent.
Nous nous réunissons : nous redoublons nos coups;
Le sort, loug-temps douteux, semble pencher pour nous.
Mais, ô revers funeste! ô disgrace cruelle!
Tout-à-coup d'ennemis une troupe nouvelle
Vient au milieu de nous fondre de tous côtés.
Nous abandonnons tout : surpris, épouvantés,
Nous fuyons. Le Crétois, que ce renfort excite,
En nous enveloppant s'oppose à notre fuite.

ORPHANIS.

Eh! que devient Arcès? Qu'il vive, c'est assez!

AZOR.

Arcès, qui voit au loin nos soldats dispersés,
Quelque temps incertain garde un morne silence.
Au même instant vers moi je le vois qui s'avance.
« Quitte aussitôt le camp, vole aux rives du Nil,
« Va trouver Orphanis, cher Azor, me dit-il;
« Dis-lui qu'à nos projets la fortune rebelle
« A trahi sans pitié sa tendresse et mon zèle;
« Dis-lui qu'enfin je vais, par un dernier effort,
« Défier en ces lieux la victoire ou la mort. »
Il dit; et tout-à-coup ranimant sa vaillance,
Au milieu des Crétois furieux il s'élance;
Il court, il vole, il frappe, il fond à coups pressés;
Ceux que son bras poursuit tombent morts ou blessés.
Ah! si vous aviez vu ce héros intrépide!
L'éclair est moins brillant, la foudre est moins rapide.
Pour le suivre aussitôt j'ai vainement couru;
Dans la foule à mes yeux ce prince a disparu.

ORPHANIS.

Ah! prince, en quel péril l'amour te précipite!

AZOR.

Enfin, prompt à remplir la loi qu'il m'a prescrite,
Je pars : soudain les vents et les flots en courroux,
Aux rives de Ganlos nous jettent malgré nous.
Nous y restons dix jours; depuis ce temps j'ignore
Si le prince est défait, ou s'il respire encore.

ORPHANIS.

C'est donc là ce bonheur si brillant, si certain,
Qu'à mon crédule espoir présentoit le destin!
Dans quel gouffre profond suis-je précipitée!
Ton zéle, chère Issa, m'avoit trop tôt flattée.

AZOR.

Deux vaisseaux, que j'ai vus voguer non loin du port,
Vont sans doute bientôt vous confirmer son sort.

ORPHANIS.

(*à Azor, qui s'en va.*)

O ciel! quel coup de foudre!... Il suffit, qu'on nous laisse.

SCÈNE III.

ORPHANIS, ISSA.

ORPHANIS.

Grands dieux, vous vous jouez de ma triste foiblesse!
Le sort m'offroit le trône, et, prête d'y monter,
D'un seul coup pour jamais il vient m'en écarter.
A ces cruels revers la fortune est sujette,

Sa main au même instant nous flatte et nous rejette :
Si le prince n'est plus, tout est fini pour moi.

ISSA.

Que dites-vous, madame, et quel est votre effroi?
Ainsi donc du malheur la plus foible apparence
Peut en vous sans retour détruire l'espérance.
Le coup que vous craignez est encore incertain.
Arcès, me dites-vous, a fini son destin :
Comment de son trépas êtes-vous informée?
Par qui cette nouvelle est-elle confirmée?
Azor dit ce qu'il craint, et non ce qu'il a vu.
Qui sait même, qui sait si ce prince est vaincu?
Loin de presser ces nœuds, vous devriez les craindre.
Sésostris vit encore; il pourroit vous contraindre.
Ce roi, vous le savez, touche à ses derniers jours;
La parque à chaque instant peut en trancher le cours :
Alors votre état change, et tout obstacle cesse;
Arcès en liberté se livre à sa tendresse;
Il monte au trône : et vous, fière d'un tel appui,
Vous l'épousez, madame, et régnez avec lui.

ORPHANIS.

Pourrai-je supporter cet éternel orage?
Qu'une attente si longue affoiblit mon courage!
Heureux qui, peu séduit d'un dangereux honneur,
Des caprices du sort n'attend pas son bonheur!
Arcès ne revient point... et mon incertitude
Me fait de mon espoir le tourment le plus rude.
Crois-tu que, de périls par-tout enveloppé,
A la mort qu'il cherchoit ce prince ait échappé?
Il n'est plus... Tout accroît ma douleur et mon trouble.

(On entend un grand bruit.)

Mais qu'entends-je? Grands dieux! quel tumulte!... il redouble.
La crainte et l'espérance agitent mes esprits.
Ah! si c'étoit Arcès que m'annoncent ces cris!
On vient... Ciel! quel objet se présente à ma vue!

SCÈNE IV.

ARCÈS, ORPHANIS, ISSA, SOLDATS.

ARCÈS.

Nous triomphons, madame, et la Crète est vaincue.

ORPHANIS.

Est-ce vous, cher Arcès? en croirai-je mes yeux?
Par quel évènement vous revois-je en ces lieux?

ARCÈS.

O ma chère Orphanis, livrons-nous à la joie;
Partagez les transports où mon ame est en proie.
Je puis vous posséder : nous allons être unis :
Le ciel nous favorise, et nos maux sont finis.

ORPHANIS.

Que j'ai craint pour vos jours! Aveuglé d'un faux zèle,
Azor ne m'a donc fait qu'un récit infidèle?

ARCÈS.

Madame, il est bien vrai que nos soldats troublés
Fuyoient ou périssoient, par le nombre accablés.
Hélas! c'en étoit fait : affrontant la tempête,
Soudain je les rassemble et je vole à leur tête.
« C'est ici, mes amis, qu'il faut vaincre ou périr. »
Sur mes pas aussitôt je vois chacun courir;

Chacun ne connoît plus qu'un aveugle courage;
A travers mille morts chacun s'ouvre un passage.
Les Crétois, par les coups qu'ils n'avoient point prévus,
Sont dans le même instant attaqués et vaincus.
L'un meurt en combattant, et l'autre prend la fuite.
Ceux-ci de nos guerriers évitant la poursuite,
Vont se précipiter dans l'abyme des mers.
Le reste lâchement s'abandonne à nos fers.
Enfin les miens suivant la fureur qui les guide,
Vers les murs de Phœnix volent d'un pas rapide.
Bientôt je les devance. Au pied de ses remparts,
Phœnix voit en tremblant flotter nos étendards.
Je saisis ce moment; j'ordonne à mes cohortes
D'assiéger cette ville et d'enfoncer ses portes.
On les ouvre... Indigné, je voulois les briser.
Animé d'un beau feu qu'il fallut maîtriser,
Je céde avec regret la palme qu'on m'enléve :
Mais un héraut s'avance et demande une tréve;
J'y consens. Aussitôt nous suspendons nos coups;
Le soldat valeureux en frémit de courroux.
J'apaise ce murmure, et ma main désarmée
Aux soins du sage Arbate abandonne l'armée.
Je pars, et le destin me raméne à vos yeux.

ORPHANIS.

Je l'avois bien prévu ce succès glorieux.
L'Égypte l'espéroit d'un aussi grand courage.
Ah! cher prince, la paix sera donc votre ouvrage;
Et moi qui vous dois tout...

ARCÈS.

Orphanis, vantez moins

Un si foible avantage et de si foibles soins.
Je combattois pour vous, et vous devez bien croire
Que, quand l'amour inspire, on combat avec gloire.
Ce triomphe, il est vrai, doit enfler ma valeur;
Mais j'en attends un prix bien plus cher à mon cœur.
Vous le savez, madame, et si le ciel seconde
L'espérance flatteuse où mon bonheur se fonde,
Il ne tardera pas à serrer un lien,
Qui doit joindre à jamais votre sort et le mien.
Je ne sais si pour nous la guerre est terminée,
Mais un ambassadeur du sage Idoménée,
Chargé d'ordres secrets que je ne prévois pas,
A Thèbes doit bientôt arriver sur mes pas.
Dans votre appartement, madame, allez vous rendre;
Et moi, pour notre amour prêt à tout entreprendre,
Je vais à Sésostris raconter le succès
Dont le dieu de la guerre honora mes essais;
Et, pour prix de mes soins, le presser de souscrire
A ces nœuds fortunés où ma tendresse aspire.
Heureux, cent fois heureux, si j'ai pu dans un jour
Servir en même temps mon prince et mon amour!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

SÉSOSTRIS, ARCÈS, GARDES.

SÉSOSTRIS.

Embrassez-moi, mon fils. Désormais ma tendresse
Veut de ce nom si doux vous appeler sans cesse.
Ainsi vous triomphez, et vos heureux destins
Ont subjugué la Crète et puni des mutins.
Qu'il est satisfaisant pour mon amour extrême
De voir un défenseur dans un prince que j'aime,
D'entendre chaque jour tout mon peuple à-la-fois
Applaudir vos vertus et confirmer mon choix!
Votre bras aujourd'hui nous venge l'un et l'autre :
En défendant mon bien vous défendez le vôtre.
Car enfin votre roi ne peut plus se cacher
Que la mort de ce trône est prête à l'arracher.
C'en est fait, j'ai vécu : soixante ans souveraines,
Ces mains vont de l'empire abandonner les rênes;
Et dans ma dernière heure il me sera bien doux
D'avoir pour successeur un héros tel que vous.

ARCÈS.

Seigneur, je n'ai rien fait que ce que j'ai dû faire.
Si, secondé du sort, mon zèle a pu vous plaire;

Si jaloux en tout temps de marcher sur vos pas,
J'ai rencontré la gloire en cherchant le trépas;
Si d'un père égaré j'efface enfin le crime...

SÉSOSTRIS.

N'en parlons plus, mon fils: sa mort fut légitime.
Le perfide Armaïs dans mes embrassements
Égorgea sans pitié ma femme et mes enfants.
J'ai combattu le traître, et ma main sanguinaire
S'est plongée à regret dans le sein de mon frère.
Je l'aimois, et malgré ses lâches attentats,
Je n'ai pu refuser des pleurs à son trépas:
Les bienfaits que sur vous mes mains ont pu répandre
Ont peut-être suffi pour apaiser sa cendre.
Son fils de ses fureurs ne doit point hériter.
Si malgré ses complots j'ai pu vous adopter,
Ce choix vous prouve assez que ma juste colère
N'a jamais confondu le fils avec le père.

ARCÈS.

O mon prince! ô mon père! oui, ce nom vous est dû:
Moins à tous vos bienfaits je me suis attendu,
Et plus ils resteront gravés dans ma mémoire;
C'est à les mériter que je borne ma gloire.
Mais puis-je me flatter que le grand Sésostris
Aux biens dont il me comble ajoute un nouveau prix?

SÉSOSTRIS.

Oui, je sais qu'en ces lieux une loi consacrée,
Par mes prédécesseurs en tout temps révérée,
Quand la première fois signalant son grand cœur,
L'héritier de l'empire est déclaré vainqueur,
Me force d'accorder la grace qu'il demande.

Mais je n'ai pas besoin que la loi me commande :
Demandez tout, mon fils, et je vous le promets ;
Parlez, qu'exigez-vous?

ARCÈS.

Mon père, ah! si jamais...

SCÈNE II.

SÉSOSTRIS, ARCÈS, HIDASPE.

HIDASPE.

Du prince des Crétois l'ambassadeur s'avance,
Seigneur, et sans témoins vous demande audience.

ARCÈS.

O ciel!

SÉSOSTRIS.

(*à Hidaspe qui sort.*) (*à Arcès.*)
Qu'il entre.... Et vous, allez offrir aux dieux
De vos premiers exploits le tribut glorieux,
Et revenez ensuite, assuré de me plaire,
De vos nobles travaux recevoir le salaire.

(*Arcès sort, et les gardes se retirent.*)

SCÈNE III.

SÉSOSTRIS, IDAMAS.

IDAMAS.

Seigneur, un roi puissant, et de ses droits jaloux,
Daigne emprunter ma voix pour se plaindre de vous.

Il sait qu'à vous servir la gloire toujours prête,
A cent fois de lauriers couronné votre tête,
Et que dans l'univers, par vos armes dompté,
Au rang des plus grands rois Sésostris est compté:
Mais s'il admire en vous un courage intrépide,
Ne croyez pas du moins que, tremblant et timide,
A mendier la paix abaissant sa fierté,
Il puisse s'avilir par un lâche traité.
Vous savez ce qu'il est, et sa valeur peut-être
Devant les murs troyens s'est assez fait connoître;
Mais plaignant en secret cette aveugle chaleur
Qui fit de tant de rois la honte ou le malheur,
Sa vertu, de Minos suivant la trace auguste,
Au nom de conquérant préféra d'être juste;
Et par plus d'un exemple il fut trop bien instruit
Qu'en voulant s'agrandir, souvent on se détruit.
Vous nous avez vaincus. Le sort, qui vous couronne,
Peut un jour nous donner les faveurs qu'il vous donne.
Idoménée enfin vous demande aujourd'hui
Quel crime a pu, seigneur, vous armer contre lui.
Si de quelques mutins la révolte indiscrète
Refusa le tribut imposé sur la Crète,
Mon roi vous fait savoir qu'il n'a point prétendu
Affranchir ses sujets du droit qui vous est dû;
Et que, loin d'approuver ces trames criminelles,
Il offre entre vos mains de livrer les rebelles.
Après un tel aveu, c'est à vous de juger
Si vous deviez vous plaindre avant de vous venger.

SÉSOSTRIS.

Je plains Idoménée. Oui, si ce roi si sage

M'avoit instruit plus tôt d'où partoit cet orage,
Il ne m'auroit pas vu, plein d'un juste courroux,
Troubler l'heureuse paix qui régnoit entre nous.
Je n'ai pas cru devoir, par un lâche silence,
D'un peuple audacieux enhardir l'insolence :
Cependant mon esprit, écartant tous soupçons,
Est éclairé par vous et cède à vos raisons.
Oui, puisque Idoménée en ce moment s'engage
A remettre en mes mains les auteurs de l'outrage,
Sa grandeur me désarme et plaît à ma fierté.
Croyez que, comme lui, je connois l'équité.
Plus il est généreux, plus il me force à l'être.
Ces rebelles sujets, je les rends à leur maître :
Ma clémence à lui seul veut les abandonner.
Il peut, tout à son choix, punir ou pardonner.
J'estime ses vertus, son amitié m'est chère.
Dans le fils de Minos je respecte le père ;
Et s'il daigne en ce jour souscrire à mes souhaits,
Il ne tiendra qu'à lui de nous donner la paix.

IDAMAS.

Il l'accepte, seigneur, j'ose vous en répondre.
Qu'une vertu si rare a droit de me confondre !
Et des ambassadeurs que l'emploi seroit doux,
S'ils n'avoient à parler qu'à des rois tels que vous !
Ainsi donc à vos yeux bannissant le mystère,
Des secrets de mon maître heureux dépositaire,
Je puis vous informer, sans trahir sa fierté,
Du séduisant espoir dont son cœur s'est flatté.
Seigneur, si pour jamais votre grande ame oublie
Un trouble passager qui vous réconcilie,

Souffrez que de la paix, qui vous rejoint tous deux,
L'hymen auguste et saint resserre encor les nœuds.
Consentez qu'il unisse Arcès avec sa fille,
Sans vous vanter ici l'éclat dont elle brille,
Le sang de Jupiter peut sans orgueil, je crois,
Prétendre à s'allier au sang des plus grands rois.

SÉSOSTRIS.

Je consens qu'à jamais cet heureux hyménée
Enchaîne Sésostris avec Idoménée.
Que ce nœud, dieux puissants, soit un de vos bienfaits!

IDAMAS.

Ainsi vous arrêtez l'hymen avec la paix?

SÉSOSTRIS.

J'en jure par les dieux : recevez ma parole :
Ma foi n'est point un gage inutile et frivole :
Vous pouvez y compter.

IDAMAS.

Comptez aussi, seigneur,
Que mon maître avec joie accepte un tel honneur,
Moi, pour accélérer un hymen si prospère,
Je vais en informer la princesse et son père.

SÉSOSTRIS.

Arcès vient... Sans témoins je vais lui déclarer
Le choix inattendu dont on veut l'honorer.

(*Idamas sort.*)

SCÈNE IV.

ARCÈS, SÉSOSTRIS.

SÉSOSTRIS.

Cher prince, vos succès ont passé mon attente.
Quels honneurs, quels bienfaits, quelle grace éclatante,
Peuvent récompenser des exploits si fameux?
Né du sang des héros, vous triomphez comme eux.
L'Égypte vous doit tout: votre heureuse victoire
Assure en même temps son repos et sa gloire.
Mon sceptre pour jamais est par vous affermi,
Et le Crétois dompté n'est plus notre ennemi.
Au bonheur de l'Égypte Arcès est nécessaire.
Pour payer vos bienfaits, parlez, que puis-je faire?
Au trône avant ma mort faut-il vous élever?
Ces états que si bien vous savez conserver,
Faut-il que Sésostris avec vous les partage?

ARCÈS.

Je ne desire point un si grand avantage;
Et si pour quelques vœux j'élève au ciel ma voix,
C'est pour vous voir long-temps au trône où je vous vois.
Daignez m'instruire encor: mais puisque avec franchise
Votre bonté, seigneur, à parler m'autorise,
Il est un prix qu'Arcès ose attendre de vous;
Pour moi de vos bienfaits ce sera le plus doux.

SÉSOSTRIS.

N'en doutez point, mon fils, s'il est en ma puissance,
Vous pouvez l'exiger de ma reconnoissance.

Quel est-il?

ARCÈS.

Ah! mon cœur ressent tant de bonté.
Seigneur, vous connoissez cette jeune beauté
A qui vous tenez lieu de père et de famille,
Que déja vos bienfaits font nommer votre fille.
Ses graces, ses vertus, tous ses charmes puissants,
Que vous-même admirez, ont subjugué mes sens.
Orphanis...

SÉSOSTRIS.

Vous l'aimez!... Ciel! que viens-je d'entendre?

ARCÈS.

Hélas! de cet amour je n'ai pu me défendre.
Décidez de mon sort : c'est sa main qu'à genoux
Le vainqueur des Crétois ose attendre de vous.

SÉSOSTRIS.

Je ne vous dirai point que, du trône éloignée,
Pour régner sur l'Égypte Orphanis n'est point née;
Mais je vous apprendrai qu'Idamas en ces lieux
Vient d'obtenir la paix; que, pour l'assurer mieux,
Idoménée enfin demande qu'Hirzanie
Par des nœuds éternels avec vous soit unie.
J'ai juré cet hymen, et vous devez juger
Que rien de mes serments ne peut me dégager.

ARCÈS.

Vous avez tout promis, je n'ai rien à vous dire...
Avant qu'à cet hymen Arcès puisse souscrire,
Vous le verrez plutôt... Ah! pardonnez, seigneur,
Aux éclats imprudents d'une trop vive ardeur;
Pardonnez ces transports à la douleur extrême

D'un amant malheureux qui perd tout ce qu'il aime.
Je sais ce que mon cœur doit à tous vos bienfaits:
Votre fils pourroit-il les oublier jamais?
Mais j'adore Orphanis; et le feu qui m'enflamme
Avec la même ardeur brûle aussi dans son ame.
Mon être tout entier est soumis à ses lois;
Je ne veux, je ne puis former un autre choix.
Seigneur, si l'on pouvoit, par une heureuse adresse,
Sans déplaire aux Crétois, seconder ma tendresse?

SÉSOSTRIS.

Je vous l'ai déja dit; j'ai tout promis: un roi,
Quand il fait un serment, ne peut trahir sa foi.

ARCÈS.

Et cependant, seigneur, vous venez de promettre
Que vos desirs aux miens daigneroient se soumettre.

SÉSOSTRIS.

Oui, prince, j'en conviens: vous pouvez contre moi
Alléguer ma promesse et réclamer la loi.
Mais la nécessité veut qu'enfin je préfère
Des serments plus sacrés à ceux qu'on put vous faire:
Soumettez-vous au sort; et quels que soient vos droits
L'intérêt de l'état est le tyran des rois.

ARCÈS.

Eh! que redoutez-vous d'un roi qui vous implore?
J'ai vaincu les Crétois; je puis les vaincre encore.

SÉSOSTRIS.

La valeur est trompeuse, et le sort peut changer.

ARCÈS.

Je méprise la gloire acquise sans danger.

SÉSOSTRIS.

Ainsi, lorsque la paix peut être votre ouvrage,
Vous allez tout détruire! Ainsi votre courage
A vos moindres desirs prétend tout immoler,
Et le sang sous vos mains va de nouveau couler!
Ah! mon fils, connoissez les malheurs de la guerre.
Sous mon joug autrefois j'ai fait gémir la terre;
Et, du fer inhumain n'écoutant que les droits,
J'ai brisé sans pitié le sceptre de vingt rois.
Ce fut moi qui rangeai sous mon obéissance
Ces vingt milles cités qui forment ma puissance:
J'ai du Gange au Danube étendu mes exploits,
Et le monde en tremblant fut soumis à mes lois;
Mais que j'ai payé cher cette gloire cruelle!
Que de pleurs, que de sang j'ai fait couler pour elle!
Le repentir m'en reste; et mon bras aujourd'hui,
Las d'effrayer le monde, en veut être l'appui.
Ah! loin de vous tromper par des chimères vaines,
Songez au sang des rois qui coule dans vos veines.
Songez que vous devez l'exemple à l'univers,
Que sur vos premiers pas tous les yeux sont ouverts.
L'erreur vit chez le peuple, et nos fautes passées
Sont par la main du temps rarement effacées.
Il faut vous maîtriser; et, doublement vainqueur,
Ainsi que des Crétois, l'être de votre cœur.
Comme vous, dans les feux d'une ardente jeunesse,
Des folles passions j'ai ressenti l'ivresse;
Mais lorsque le devoir m'ordonnoit d'étouffer
De coupables penchants, j'en ai su triompher.
D'un moment, quand on veut, cet effort est l'ouvrage;

Et je l'attends, mon fils, d'un aussi grand courage.

ARCÈS.

En vous j'honore un père et respecte mon roi;
Mais cet effort, seigneur, est au-dessus de moi.

SÉSOSTRIS.

Si les soins que j'ai pris d'élever ton enfance,
T'ont jamais inspiré quelque reconnoissance,
Sur le bord de ma tombe au moins console-moi.
Ne trahis point l'espoir que j'ai conçu de toi.
Oui, cher prince, oui, mon fils, c'est moi qui t'en conjure,
Ne fais point à ton père une pareille injure.
J'en mourrois de douleur. Ah! tu ne voudrois pas
Avancer, sans pitié, l'instant de mon trépas.

ARCÈS.

Pour prolonger vos jours, je donnerois ma vie...
Mais je ne puis souscrire à l'hymen d'Hirzanie.
Quand je domptai pour vous un peuple audacieux,
Mon cœur s'applaudissoit de la faveur des cieux,
Qui, sur mes premiers ans, répandit quelque gloire.
Il faut donc aujourd'hui gémir sur ma victoire;
Et la triste Orphanis, à qui j'en dois l'honneur,
N'aura donc embrassé qu'une ombre de bonheur!
Tous deux nous nous flattions de la douce chimère
De vous nommer bientôt du tendre nom de père.
L'un et l'autre empressés nous aurions, chaque jour,
Hélas, par tant de soins mérité votre amour!
Ah! seigneur, se peut-il que votre ame inflexible...

SÉSOSTRIS.

Vous le savez, Arcès, je porte un cœur sensible;

Mais j'ai fait un serment, je ne le puis trahir.

ARCÈS.

Je crains de ne pouvoir jamais vous obéir.

SÉSOSTRIS.

J'employai la douceur; mais tant de résistance
A la fin, malgré moi, peut lasser ma constance.
Obéissez.

ARCÈS.

Seigneur, qu'osez-vous exiger?
Dans quels nœuds effrayants voulez-vous m'engager!

SÉSOSTRIS.

Je ne dis plus qu'un mot: je le veux, je l'ordonne.
Acceptez sans délai l'épouse qu'on vous donne;
Et craignez d'irriter, par de nouveaux refus,
Un roi trop indulgent, qui ne vous connoît plus.

SCÈNE V.

ARCÈS.

Grands dieux! à ce revers aurois-je dû m'attendre?
Tant de soins, tant de feux, une amitié si tendre...
Malheureuse Orphanis, ah! que vas-tu penser?
Ton amant espéroit te mieux récompenser.
Comment pourrai-je encor soutenir sa présence?
Que lui dire? Fuyons... je la vois qui s'avance.

SCÈNE VI.

ARCÈS, ORPHANIS, ISSA.

ORPHANIS, *arrêtant Arcès.*

Consent-il à l'hymen qui fait tout mon bonheur?
Puis-je enfin espérer?... Vous me fuyez, seigneur!

SCÈNE VII.

ORPHANIS, ISSA.

ORPHANIS.

O ciel! que cet accueil m'accable et m'épouvante!
Il se tait, il me fuit, et mon ame tremblante...
Que dis-je? Moi, trembler! et contre un foible écueil,
Voir périr mon espoir et briser mon orgueil!...
La foudre gronde: eh bien! faisons tête à l'orage:
Opposons au destin le plus ferme courage;
Et sans perdre le temps en frivoles discours,
Volons. Toi, chère Issa, seconde-moi: va, cours;
Informe-toi de tout, et viens tout me redire...
Mais non: à mes projets je veux seule suffire.
Par moi-même il vaut mieux tout entendre, tout voir.
Oui, je veux que, toujours soumis à mon pouvoir,
Dans mes piéges lui-même il vienne enfin se rendre.
Pour obtenir le trône osons tout entreprendre;
Et sachons avec art employer tout-à-tour
Les larmes, la fureur, l'artifice, et l'amour.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ARCÈS.

Roi superbe, il faut donc qu'au gré de ton caprice
Mon ame sous tes lois en esclave fléchisse.
Je combats, je triomphe, et tu voudrois pour prix
M'arracher à l'objet dont mon cœur est épris!
Ah! tyran, vante moins ton amitié cruelle.
Je préfère ta haine et je ne veux plus qu'elle.
Oublier Orphanis!... Si jamais ton pouvoir
Prétendoit me contraindre à ne la plus revoir,
Je saurois te montrer que cette main vaillante,
Ainsi que mon pays, sait venger mon amante...
Que dis-je, malheureux! la venger?... et de qui?
D'un roi qui m'a placé sur le trône avec lui;
D'un ami dont la main, secourable et propice,
Veut sous mes pas tremblants fermer le précipice;
Dont le rang que j'occupe est le moindre bienfait;
Que j'appelai mon père... et qui l'est en effet:
Et pour tant de faveurs, sacrilége et barbare,
Je pourrois!... Ah! plutôt du trouble qui m'égare,
Abjurons à ses pieds la tyrannique erreur;
Soyons sujet soumis et roi de notre cœur.

Oui, je veux en ce jour m'immoler pour te plaire.
Admire bien l'effort que sur moi je vais faire :
Tu soumis, il est vrai, l'univers à ta loi;
En domptant mon amour j'aurai fait plus que toi.
Qu'il est beau, qu'il est grand de se vaincre soi-même...
Je vais donc renoncer à la beauté que j'aime...
Qui moi, ne la plus voir ! l'abandonner, la fuir!
Après tant de serments lâchement la trahir!
Non; l'effort est trop grand et j'en suis incapable
Moi, d'une trahison je deviendrois coupable!
Pardonne, cher objet de mon cœur enflammé;
Ah! pardonne... jamais tu ne fus plus aimé.
Oui, toujours en tyran tu règnes sur mon ame.
Chaque instant, chaque obstacle, irrite encor ma flamme.
Sans mon amour, sans toi je ne puis respirer...
Eh bien! c'est pour cela qu'il faut m'en séparer.
Le foible honneur de vaincre un penchant ordinaire
N'est que d'un sage obscur l'héroïsme vulgaire;
Mais fuir avec effort un objet adoré,
Mais étouffer un feu dont on est dévoré,
Mais arracher le trait qui flatte et qui déchire,
Voilà l'heureux triomphe où mon orgueil aspire!
Voilà l'honneur d'un prince, et voilà mon devoir!
C'en est fait: commençons à ne la plus revoir.
Je le dois, je le veux... Que vois-je? O dieux! c'est elle.

SCÈNE II.

ORPHANIS, ARCÈS, ISSA.

ORPHANIS.

On dit, et ce rapport me semble assez fidèle,
Que le fier Sésostris, désapprouvant nos feux,
Vous réserve, seigneur, à de plus nobles nœuds;
Que ma présence ici lui devient importune.
Je ne sais point lutter contre mon infortune:
Le sort, qui me poursuit, m'apprit à tout souffrir.
Non, seigneur, je n'ai point de sceptre à vous offrir;
Mon front n'est point orné d'un brillant diadème.
Hélas! mon foible cœur a cru, d'après vous-même,
Qu'il suffisoit d'aimer pour mériter vos feux.
Il est vrai que vos soins nobles et généreux
Ont daigné quelquefois rechercher ma misère.
Vous changez... Je n'ai point de reproche à vous faire.
Vous ne m'entendrez point, dans ces tristes moments,
Alléguer contre vous ma flamme et vos serments.
Vous me quittez: du moins, prince, laissez-moi croire
Que l'amour a long-temps disputé la victoire;
Que, lorsqu'un si grand cœur peut manquer à sa foi,
Il ne fait qu'obéir aux volontés du roi.
Mais, seigneur, si jamais Orphanis vous fut chère,
Pour unique faveur, qui sera la dernière,
Souffrez que, loin de vous, j'aille au fond des déserts
Pleurer ma destinée et le bien que je perds.

ARCÈS.

Oui, j'espérois en vous voir un jour mon épouse.
Hélas! tout m'en flattoit : la fortune jalouse,
Opposant à mes vœux je ne sais quel devoir,
D'un bien si séduisant veut me ravir l'espoir.
Je sens trop qu'à ce coup je ne pourrai survivre;
Que cet arrêt du sort...

ORPHANIS, *avec fierté.*

Seigneur, il faut le suivre.

ARCÈS.

Ah! loin de m'imputer le sujet de vos pleurs,
Orphanis, apprenez l'excès de nos malheurs :
Sésostris, ébloui d'un intérêt frivole,
Sans consulter mon cœur, a donné sa parole.

ORPHANIS.

Sans doute à ce traité vous vous êtes soumis,
Et vous avez juré...

ARCÈS, *troublé.*

Moi, je n'ai rien promis.
Il est vrai que le roi, s'il faut ne vous rien taire,
Attend de ma vertu l'effort le plus austère;
Que je crains son courroux... et qu'au fond de mon cœur,
Plus fort que ma raison, l'amour seul est vainqueur.

ORPHANIS, *avec tendresse.*

Il faut donc m'oublier.

ARCÈS.

Vous oublier, madame!
Ah! quel trait déchirant lancez-vous dans mon ame!
Vous oublier! Le roi peut bien nous séparer;
Mais le destin d'Arcès est de vous adorer :

Si le ciel eût daigné nous unir l'un à l'autre,
Je le sens, mon bonheur eût dépendu du vôtre.
Ah! pouvez-vous cesser de m'être chère?

ORPHANIS.

Et moi,
Je reprends ma parole, et vous rends votre foi.
Il ne faut point ici, versant d'indignes larmes,
D'un bonheur qui n'est plus envisager les charmes.
(*avec ironie.*)
De la fille d'un roi soyez l'heureux époux,
Et ne trahissez point ce qu'on attend de vous.

ARCÈS.

Quoi! de votre ame ainsi souveraine maîtresse,
Vous pourriez...

ORPHANIS.

Moi, je dois, étouffant ma tendresse,
Prendre exemple de vous, ne pouvant le donner.
Le roi vous le commande, il faut m'abandonner.
Oui, c'en est fait : cédons au sort qui nous sépare.

ARCÈS, *avec dépit.*

Eh bien! puisque c'est vous qui l'ordonnez, barbare,
Je vais vous obéir, m'arracher de vos bras,
Et vous forcer peut-être à pleurer mon trépas.
(*Arcès sort.*)

SCÈNE III.

ORPHANIS, ISSA.

ISSA.

Vous m'étonnez, madame; eh! qu'espérez-vous faire?
A vous-même soudain qui vous rend si contraire?
Vous aspirez au trône, et, si j'en juge bien,
Pour vous en écarter vous ne négligez rien.

ORPHANIS.

Va, le prince m'adore; et je n'ai rien à craindre.
C'est en lui résistant qu'on lui fait tout enfreindre.
Tu le verras, pressé par un fier ascendant,
Revenir à mes pieds plus tendre et plus ardent.
Je veux, poussant plus loin la feinte et l'artifice,
Paroître aux yeux du roi faire un grand sacrifice.
Je veux... Mais le voici.

SCÈNE IV.

SÉSOSTRIS, ORPHANIS, ISSA.

ORPHANIS.

Je vous cherchois, seigneur.
Souffrez que, découvrant les replis de mon cœur,
Sans crainte devant vous je rompe un long silence.
Je dois tout à vos soins, et ma reconnoissance
Va confesser mon crime, et ne rien déguiser.
Qu'une amante est crédule et prompte à s'abuser!

Ah! de grace, madame, au moins daignez m'instruire
Si vous avez pensé ce que l'on vous fait dire.

ORPHANIS.

Il n'est que trop certain : je pars; et mon devoir,
Pour la dernière fois, me permet de vous voir.

ARCÈS.

Je demeure interdit, et mon ame étonnée
N'espéroit pas vous voir si bien déterminée.
Après le sort affreux dont j'éprouve les coups,
Il ne me restoit plus qu'à l'apprendre de vous.
Trouverai-je par-tout la même résistance?
Quoi! vous qui devriez soutenir ma constance,
C'est vous qui vous plaisez à me persécuter!

ORPHANIS.

Ne m'avez-vous pas dit qu'il falloit nous quitter?

ARCÈS.

Falloit-il sans combattre au même instant vous rendre?
Avec nos ennemis falloit-il vous entendre?
Ah! jamais, non, jamais, vous ne sûtes aimer.

ORPHANIS.

Qu'ai-je fait? j'obéis; pouvez-vous m'en blâmer?

ARCÈS.

Si je vous étois cher, auriez-vous pu, cruelle,
Presser l'instant suivi d'une absence éternelle?
Hélas! si vous saviez quel ascendant vainqueur,
Quel empire l'amour vous donne sur mon cœur,
Ce qu'il m'en a coûté de tourments et de larmes
Pour m'être un seul instant séparé de vos charmes,
Pourriez-vous me payer d'un si foible retour?
Quand je brûlois pour vous du plus ardent amour,

J'espérois vous trouver un cœur moins inflexible.
J'avois tant de plaisir à vous croire sensible!
Pourquoi me détromper?

ORPHANIS.

Hélas! pensez-vous bien
Que, s'il faut nous quitter, il ne m'en coûte rien?
Croyez-vous que souvent, dévorant ses alarmes,
Orphanis en secret n'ait point versé de larmes?
Quand j'ose envisager cet instant douloureux
Qui doit, sans nul espoir, nous séparer tous deux,
Mon cœur, en condamnant ma démarche indiscréte,
Revole tout entier vers le bien qu'il regrette.
Mais nous devons songer que le destin cruel
Vient de mettre à nos feux un obstacle éternel.
Pour la dernière fois revoyez votre amante.

ARCÈS.

Non, ne vous flattez pas que jamais j'y consente.
L'univers conjuré ne peut m'intimider.
Je ne veux que vous seule, et pour vous posséder
Je n'épargnerai rien : l'état, le roi lui-même,
Je pourrai tout braver, et c'est ainsi que j'aime.

ORPHANIS, *avec tendresse.*

Cher prince!

ARCÈS.

M'aimez-vous?

ORPHANIS.

Si je vous aime!

ARCÈS.

Eh bien!
Dans mes justes transports je n'écoute plus rien.

Dussé-je m'attirer tout le courroux céleste,
En dussé-je périr; un seul moyen me reste,
Et je cours le tenter. Je vais trouver le roi,
Faire à ses pieds valoir mon service et la loi,
Supplier, conjurer, presser, demander grace;
Aux larmes, s'il le faut, abaisser mon audace;
Lui peindre mes transports, mes feux, mon désespoir;
Enfin épuiser tout ce qui peut émouvoir.

ORPHANIS.

Mais s'il résiste encor?

ARCÈS.

Si, toujours inflexible,
Il oppose à mes feux un obstacle invincible;
Alors, n'écoutant plus qu'une farouche ardeur,
J'irai, bravant le roi, bravant l'ambassadeur,
J'irai leur déclarer que, prêt à tout enfreindre,
Je déteste l'hymen où l'on veut me contraindre;
Que, loin de me ranger sous ces injustes lois,
Par le fer et le sang je défendrai mes droits.

SCÈNE VII.

ORPHANIS, ISSA.

ORPHANIS.

Tu vois comme à mon gré je sais avec souplesse
Enflammer son audace et flatter sa foiblesse.
Si j'en crois ses transports, je puis compter sur lui;
Et mon sort, chère Issa, se décide aujourd'hui.

ISSA.

Ah ! vous devez trembler, si j'en crois l'apparence.

ORPHANIS.

Plus l'instant est terrible, et plus j'ai d'espérance.

ISSA.

Craignez de rencontrer des obstacles nouveaux,
Et de perdre à jamais le fruit de vos travaux.

ORPHANIS.

Je vois tous les dangers qui marchent à ma suite.
Sans doute, dans l'état où les dieux m'ont réduite,
Aux coups les plus affreux je dois me préparer ;
Mais en les prévoyant je saurai les parer.
Sésostris me priva d'un époux et d'un père ;
Sans lui, sans le cruel, je serois encor mère.
Il a fait mes malheurs, il ose m'outrager,
Et je le souffrirois !... non : je veux m'en venger.
Je médite un dessein qui pourra te surprendre.

ISSA.

Quel temps choisissez-vous pour oser l'entreprendre ?

ORPHANIS.

Il suffit. Si le roi persiste à m'accabler,
Tu verras avant peu qui de nous doit trembler.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ORPHANIS.

Où vais-je? que résoudre? et quel trouble m'agite?
Déja vers son déclin le jour se précipite;
Demain je dois partir: et mon cœur incertain,
Quand je devrois tout faire, attend tout du destin.
Allons : c'est maintenant qu'il faut braver l'orage;
Tant d'obstacles ne font qu'irriter mon courage.
L'homme intrépide et ferme en ses vastes desseins
Tient toujours, quand il veut, sa fortune en ses mains,
Et des événements il sait se rendre maître.
Le foible les attend; un grand cœur les fait naître.
Le roi va me poursuivre, il le faut prévenir,
Et le forcer enfin lui-même à me punir.

SCÈNE II.

ORPHANIS, ISSA.

ISSA.

Vous l'emportez, madame; oui, les dieux plus propices
Vont resserrer des nœuds formés sous leurs auspices.

Arcès a vu le roi : plein d'espoir et content,
Ce prince du palais sortoit au même instant;
Tout exprimoit sa joie; et j'ai sur son visage
Lu d'un bonheur certain l'infaillible présage.
Pour vous entretenir il sembloit vous chercher.
Son cœur impatient brûloit de s'épancher.
Il vouloit me parler : il alloit tout m'apprendre,
Lorsque l'ambassadeur est venu le surprendre.
Mais, si j'ai bien jugé, vos tourments vont finir;
Sésostris, en un mot, consent à vous unir.

ORPHANIS.

Peux-tu le croire, Issa? Va, je suis moins crédule.
Le roi refuse tout, ou le roi dissimule.
Ah! je connois trop bien Sésostris et la cour.

ISSA.

Et pourquoi maintenant craindre un fâcheux retour?
Pourquoi désespérer quand tout vous favorise,
Quand le roi...

ORPHANIS.

Chère Issa, que veux-tu que je dise?
Mon ame impatiente est lasse de se voir
Le jouet éternel d'un chimérique espoir.
Réduite à perdre tout, ou bien à tout enfreindre,
Orphanis désormais ne peut plus se contraindre.
J'ai su gagner du temps; et, pour en profiter,
Je vais auprès d'Arcès tout faire, tout tenter,
Le forcer à l'éclat, et, s'il faut te le dire,
Me plonger dans l'abyme afin qu'il m'en retire.
Je sens que mon courage est capable de tout.
Qui suit bien un projet en vient toujours à bout.

La route que je tiens est terrible, mais sûre :
C'est sur les coups du sort qu'un grand cœur se mesure.
Si, servant mes projets et découvrant mes feux,
Sésostris osoit prendre un parti rigoureux,
Avertis-en le prince, et fais-lui bien comprendre
Que l'amour seul pour lui me fait tout entreprendre.
Exagère-lui bien les dangers que je cours ;
Enfin dis-lui qu'il est mon unique recours.
On vient ; c'est Sésostris !... Ciel ! que vient-il me dire ?

SCÈNE III.

SÉSOSTRIS, ORPHANIS, ISSA, GARDES.

SÉSOSTRIS.
(*aux gardes.*)
Demeurez, Orphanis. Et vous, qu'on se retire.

SCÈNE IV.

SÉSOSTRIS, ORPHANIS, ISSA.

SÉSOSTRIS.
Madame, approchez-vous, et daignez m'écouter :
Sur un point important je viens vous consulter.
Peut-être il vous souvient qu'en ces lieux étrangère
Vous trouvâtes en moi moins un maître qu'un père ;
Je réparai vos maux autant qu'il fut en moi :
Je ne m'en repens pas ; c'est le devoir d'un roi.
Mais on dit qu'à mes yeux habile à vous contraindre

Vous nourrissez un feu que vous feignez d'éteindre,
Qu'affectant sur votre ame un pouvoir éclatant
Vous pensez me cacher le piége qui m'attend,
Et que, sans respecter l'autorité suprême,
Un jour vous prétendez...

ORPHANIS.

Moi, seigneur?

SÉSOSTRIS.

Oui, vous-même.
Vous vous flattez, dit-on, que, bravant mon courroux,
Arcès aux yeux de Thèbe ose s'unir à vous.

ORPHANIS.

Comme mon bienfaiteur, seigneur, je vous révère;
Mais je mérite peu ce reproche sévère.
Demain je fuis le prince, et le ciel m'est témoin
Que mon respect pour vous ne peut aller plus loin.
Je vous laisse ignorer, seigneur, ce qu'il m'en coûte.

SÉSOSTRIS.

Vous répondez trop tôt. On dit plus : on ajoute
Que dans le fond du cœur vous osez aspirer
Au rang qu'après ma mort Arcès doit espérer;
Qu'en lui vous recherchez moins son cœur que l'empire;
Qu'enfin ce n'est qu'au trône où votre orgueil aspire.
Répondez maintenant, et tâchez d'éclaircir
Les bruits injurieux dont on veut vous noircir.

ORPHANIS.

Des efforts des méchants je ne suis point surprise:
Mais qu'un roi tel que vous, seigneur, les autorise;
Qu'un prince inaccessible aux brigues des flatteurs
Ait pu prêter l'oreille à mes accusateurs;

Que par de tels soupçons il se laisse surprendre;
Non, c'est ce que jamais je ne pourrai comprendre.
Il me reste un témoin que je n'ose nommer;
De mes crimes, seigneur, il peut vous informer.

SÉSOSTRIS.

On me trompe, sans doute, et j'ai trop peine à croire
Que vous payiez mes soins d'une fourbe aussi noire.
Ces bruits sont peu fondés; mais pour les démentir,
Madame, au même instant soyez prête à partir.

ORPHANIS.

Dans l'instant!

SÉSOSTRIS.

Oui, sur l'heure.

ORPHANIS.

(*à part.*)

O ciel! je suis perdue.

(*à Sésostris.*)

De cet ordre pressant je reste confondue.

SÉSOSTRIS.

Eh quoi! vous résistez. J'entrevois vos raisons :
Vos refus pourroient bien confirmer mes soupçons.
Obéissez.

ORPHANIS.

Eh bien! frappez votre victime.
Il faut donc à vos pieds vous confesser mon crime.
Voyez tout ce qu'en moi vous avez à punir;
Mon cœur vous a promis plus qu'il n'a pu tenir.
Hélas! je me flattois de maîtriser mon ame.
J'ai pressé même Arcès de vaincre aussi sa flamme,
Mais pour nous séparer rassemblés en ce lieu,

Nous n'avons pu nous dire un éternel adieu.
Aisément, pour jamais, quitte-t-on ce qu'on aime?
Ah! loin de vous tromper, je me trompois moi-même.

SÉSOSTRIS.

Quoi qu'il en soit, partez et ne m'opposez rien:
L'absence pour vous vaincre est le plus sûr moyen.

ORPHANIS.

Convenez-en, seigneur, quelque effort que je fasse,
A vos yeux prévenus rien ne peut trouver grace.
Votre injuste rigueur, me soupçonnant toujours,
Même avant de m'entendre, avoit proscrit mes jours.
Vous m'avez, il est vrai, souvent servi de père;
Mais s'il faut avec vous m'expliquer sans mystère,
Seigneur, j'avois un père, un époux et deux fils;
Si je les ai perdus, qui me les a ravis?
Vous le savez trop bien; hélas, ce sont vos armes
Qui dans Tyr embrasée ont fait couler mes larmes.
J'ai cru que, sans orgueil, je pouvois espérer
Que qui fit mes malheurs voudroit les réparer;
Qu'enfin c'étoit à vous, auteur de ma misère,
De rendre à mes regrets mon époux et mon père.

SÉSOSTRIS.

Que prétendez-vous donc? Vous, régner en ces lieux!
Vous, épouser le prince! Ah! connoissez-vous mieux.
Songez quel est Arcès, et songez qui vous êtes.

ORPHANIS.

Veuve d'un étranger fameux par cent conquêtes,
Certes, je n'ai pas cru qu'un fils de souverain,
Qu'un roi même rougît de me donner la main,
Ni qu'un jour avec moi partageant la couronne

Arcès pût avilir la majesté du trône.

SÉSOSTRIS.

Je n'en saurois douter, on m'a trop bien instruit,
Et votre seul orgueil confirme assez ce bruit.
Ingrate! c'est donc vous de qui le front timide,
Sous des traits imposants, cache un cœur si perfide!
Vous qui ne respirez que par mes seuls bienfaits,
C'est vous qui dans ces lieux osez troubler la paix;
C'est vous qui, nourrissant un amour qui m'outrage,
Osez à la révolte enhardir le courage;
Qui, par de faux dehors éblouissant mes yeux,
N'affectez la vertu que pour me tromper mieux!
Mais je vous punirai d'un si lâche artifice,
L'exil que j'ai prescrit n'est qu'un foible supplice;
Un plus grand châtiment est réservé pour vous,
Et vous allez sur l'heure éprouver mon courroux.
Enfin de mes bontés pour vous voici le terme.
Gardes, que dans la tour à l'instant on l'enferme.

(*Issa sort par le côté où doit entrer Arcès.*)

ORPHANIS.

(*à part.*) (*à Sésostris.*)
Je triomphe... Un soupçon fait tous mes attentats;
Mais avant que le jour renaisse en ces états,
Vous pourrez me connoître et me rendre justice.

SÉSOSTRIS.

(*aux gardes.*)
Ce que j'ordonne est juste. Allez, qu'on m'obéisse.

(*On emmène Orphanis.*)

SCÈNE V.

SÉSOSTRIS.

Suis-je encor Sésostris? Moi qui sus autrefois
Soumettre à mes états les peuples et les rois,
Dont l'univers vantoit la valeur intrépide,
J'étois donc le jouet d'une femme perfide!
Si par sa vertu feinte elle a su me tromper,
A ses pièges mon fils devoit-il échapper?
A-t-il pu s'en défendre? Avec quel artifice
La cruelle infectoit ce cœur simple et novice!
Mais on vient. C'est lui-même.

SCÈNE VI.

ARCÈS, SÉSOSTRIS.

SÉSOSTRIS.

Ah! prince, où courez-vous?
Et qui peut dans vos yeux allumer ce courroux?

ARCÈS.

Quoi! seigneur, Orphanis vient de m'être ravie!
Votre fureur n'a plus qu'à m'arracher la vie.
Que lui reprochez-vous? Eh! qui peut en un jour
La noircir à vos yeux, et changer votre amour?
Vous l'admiriez vous-même : eh quoi! n'est-ce pas elle
Que vous m'avez tantôt offerte pour modèle?
Qu'a-t-elle fait depuis pour mériter des fers?

SÉSOSTRIS.

Mes yeux étoient fermés, mes yeux se sont ouverts :
Plût aux dieux que les tiens pussent s'ouvrir de même!
Ai-je pu sans courroux voir son audace extrême?
La perfide déja, prompte à se démentir,
Après l'avoir promis, refuse de partir.

ARCÈS.

De grace, à sa vertu rendez plus de justice.
De mes égarements elle n'est point complice;
Et si tantôt, seigneur, j'eusse exaucé ses vœux,
L'absence, sans retour, nous séparoit tous deux ;
Sa fuite pour jamais m'eût privé de ses charmes.
C'est moi dont la douleur, la prière et les larmes
Ont arrêté ses pas; et si la retenir
Est un crime à vos yeux, c'ést moi qu'il faut punir.

SESOSTRIS.

Mais toi qui la défends, crois-tu la bien connoître?
Mes yeux moins prévenus, ou trop justes peut-être,
Ont, à travers son voile et sa fausse candeur,
De ses desseins secrets percé la profondeur.
J'ai vu que, par l'amour cherchant à te séduire,
Elle n'en veut qu'au trône où tu peux la conduire.

ARCÈS.

Orphanis trahiroit un cœur tel que le mien!...
Mais ce n'est pas à moi de soupçonner le sien...
Hélas! ayez pitié des tourments que j'endure.
Pouvez-vous à la gloire immoler la nature?
Vous savez si jamais j'ai trahi mon devoir.
Ne m'abandonnez pas à tout mon désespoir.
En vous aimant tous deux je trouve tant de charmes!

Mon père, serez-vous insensible à mes larmes?
Vous vous attendrissez... je tombe à vos genoux.
Rendez-moi ce que j'aime.

SÉSOSTRIS.

Ah! prince, levez-vous.
Ingrat, tu sais pour toi combien mon cœur est tendre;
Mais par tes pleurs enfin ne crois plus me surprendre :
Le bonheur de mon peuple est préférable au tien.
Le sort en est jeté, je n'écoute plus rien.
Je tiens entre mes mains l'objet de ta tendresse.
Je puis tout : cependant, si son sort t'intéresse,
Si tu lui veux enfin rendre la liberté,
Épouse la princesse, et consens au traité.

ARCÈS.

Je vous l'ai déja dit, et dois vous le redire,
Jamais à cet hymen ma main ne peut souscrire.
Qui, moi? vaincre mes feux! En dussé-je expirer,
Jamais!...

SÉSOSTRIS.

De votre part j'avois lieu d'espérer
Un peu plus de respect et plus d'obéissance.

ARCÈS.

Et j'attendois de vous plus de reconnoissance.
Oui, seigneur, quelque loi qu'on daigne m'imposer,
Ce cœur est tout mon bien, et j'en veux disposer.
En un mot, rendez-moi la beauté qui m'est chère :
Rendez-la-moi, seigneur, ou...

SÉSOSTRIS.

Tremble, téméraire!
Tes pleurs et ton courroux sont pour moi superflus.

Je te le jure enfin , tu ne la verras plus.

ARCÈS.

Je ne la verrai plus! De quel droit, à quel titre,
De ses jours et des miens vous rendez-vous l'arbitre?
Dès l'instant que mon bras dompta vos ennemis,
Au pouvoir de la loi n'êtes-vous pas soumis?
On ne m'abuse point par un espoir frivole;
Vous m'avez tout promis, et vous tiendrez parole.

SÉSOSTRIS.

Qu'entends-je! un imprudent brave ainsi mon pouvoir!
Vante moins ta valeur, et suis mieux ton devoir.
Qu'as-tu donc fait, enfin, que t'acquitter du zèle
D'un fils reconnoissant et d'un sujet fidèle?

ARCÈS.

La loi m'accorde un prix, et je veux l'exiger.

SÉSOSTRIS.

Celui qui fait les lois a droit de les changer.

ARCÈS.

Mais en changeant la loi changerez-vous mon ame?
Détruirez-vous ce feu qui m'entraîne et m'enflamme?
Si, n'ayant pu le vaincre, on s'y veut opposer,
Craignez tout d'un amant qu'on force à tout oser.
Hélas! vous m'étiez cher; mais votre injuste haine
Va briser entre nous le seul nœud qui m'enchaîne.

SÉSOSTRIS.

Lâche, fais éclater tes coupables transports.
Non, tu ne démens point le monstre dont tu sors.
Traître, il ne manque plus à tant de perfidies
Que d'oser sur mes jours porter tes mains hardies.
Crois-tu par tes fureurs m'inspirer de l'effroi?

Va, je te crains trop peu pour m'assurer de toi.
Mais je veux bien encor, modérant ma colère,
Par pitié te donner un avis salutaire.
S'il t'échappe un seul mot, un seul geste douteux,
Je puis du même coup vous immoler tous deux.

ARCÈS.

L'immoler! Si jamais... Ah! j'en frémis de rage,
A quelle extrémité portez-vous mon courage?
Mais sachez qu'Orphanis, seigneur, est tout mon bien;
Que, s'il ne m'est rendu, je ne connois plus rien.

(*Arcès sort.*)

SCÈNE VII.

SÉSOSTRIS.

Grands dieux! jamais si loin poussa-t-on l'insolence?
J'aurois dû... Vengeons-nous... Quoi! cette main balance?
Eh! quel dieu si long-temps peut retenir mon bras?
Que faut-il donc encor?... Perfide, tu mourras!
Que dis-je! réprimons un transport si funeste.
Irai-je de mon sang verser le foible reste,
M'ôter le seul appui de mes jours languissants?
Qu'a-t-il fait? Sans l'amour qui subjugue ses sens,
L'aurois-je jamais vu lever un front rebelle?
Par combien de respects m'a-t-il marqué son zele!
O toi dont j'ai souvent admiré la vertu,
Toi que j'aime, ô mon fils! à quoi me réduis-tu?
Pressé de tous côtés, quel parti dois-je prendre?
Je ne puis le punir, et je ne puis me rendre.

Hélas! j'ai vu l'instant où, prêt à lui céder,
Ma foiblesse tantôt alloit tout accorder.
O mon fils! quels tourments tu causes à ton père!...
Mais de cette pitié que faut-il que j'espère?
Idoménée attend l'effet de mes serments;
Irai-je m'exposer à ses ressentiments,
De mes tristes états hâter la décadence?
Que faire? Du conseil implorons la prudence.
Qu'il juge, qu'il décide, et qu'il accorde en moi
La tendresse du père et la gloire du roi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Ici le jour diminue insensiblement.

SCÈNE I.

ARCÈS, ORPHANIS, GARDES.

ARCÈS, *tenant Orphanis d'une main et son sabre de l'autre.*

(*Les amis d'Arcès font un mouvement, et les gardes de Sésostris, après un léger combat, reculent dans la coulisse.*)

(*aux gardes.*)

N'avancez pas, cruels, ou tremblez de paroître;
Reconnoissez en moi le sang de votre maître.
Et vous, braves amis, ne vous éloignez pas;
J'aurai peut-être encor besoin de votre bras :

(*à Orphanis.*)

Allez... D'indignes fers vous êtes délivrée.
Je vous revois, madame, et mon ame enivrée,
En rompant vos liens, ne connoît d'autre espoir,
N'éprouve d'autre bien que celui de vous voir.
Si j'ai pu quelque temps suspendre cet orage,
Je vois qu'il faut encore achever mon ouvrage,

(*avec vivacité.*)

Vous rendre... Mais que vois-je? Orphanis, vous pleurez?

ORPHANIS.

Ah, prince!

ARCÈS.

Expliquez-vous : vous me désespérez.
Est-il encor des maux où je doive m'attendre?

ORPHANIS.

Prince, il n'est plus pour nous de bonheur à prétendre.

ARCÈS.

Ah! de grace, parlez.

ORPHANIS.

L'amour ingénieux
Sur vos seuls intérêts m'a fait ouvrir les yeux.
Tremblez.

ARCÈS.

De quel péril êtes-vous informée?

ORPHANIS.

Des menaces du roi justement alarmée,
Du fond de ma prison j'ai su veiller sur lui.
Je sais l'affreux destin qu'il nous garde aujourd'hui.

ARCÈS.

Eh! qu'avons-nous à craindre?

ORPHANIS.

Une mort assurée;
Par lui dans le conseil notre perte est jurée.

ARCÈS.

Vous croyez...

ORPHANIS.

Tout ici confirme ma terreur.

ARCÈS.

Juste ciel! je ne puis contenir ma fureur.
Vous, mourir! Ah! je vais...

ORPHANIS.

Et qu'espérez-vous faire?

ARCÈS.

Aux projets du tyran je prétends vous soustraire.
Venez, et sur mes pas cherchez en d'autres lieux
Un asile assuré qui vous cache à ses yeux.

ORPHANIS.

Moi, seigneur, moi que j'aille, amante criminelle,
Vous dérober au rang où le sort vous appelle!
Que je prive l'état de son plus ferme appui!

ARCÈS.

Hélas! si mon amour doit vous perdre aujourd'hui,
Que m'importent la vie, et le trône et l'empire!
Vous voir, vous posséder, c'est le bien où j'aspire.
Vous êtes tout pour moi. Malgré le sort jaloux,
Je mourrai votre amant, ou vivrai votre époux.
Plus on fait contre vous éclater de colère,
Et plus dans ces instants vous me devenez chère.

ORPHANIS.

Qu'un intérêt si tendre alarme mon amour!
C'est pour vous que je crains Sésostris en ce jour.
Je mourrois sans regret si sa cruelle envie
Se bornoit à trancher ma déplorable vie;
Mais rien ne peut sur vous rassurer mes esprits:
Il a perdu le père, il va perdre le fils.

ARCÈS.

Généreuse Orphanis? Quoi! parmi tant d'alarmes,

C'est pour moi, pour moi seul, que vous versez des larmes!

ORPHANIS.

Faut-il que j'aime encor? Hélas! prince, sans vous
J'aurois vécu fidéle aux cendres d'un époux;
J'ignorerois les maux où l'amour nous expose.
Mais que malaisément de son cœur on dispose!
Que n'ai-je pu toujours, dans le sein de la paix,
Couler les jours heureux que le ciel m'avoit faits!

ARCÈS.

Si le plus tendre amour a pu toucher votre ame,
Vous repentez-vous donc d'avoir payé ma flamme?

ORPHANIS.

Je ne regrette rien : mais quel est notre sort?
Il ne nous reste plus d'autre espoir que la mort.
Voilà donc ce bonheur dont la riante image
Au milieu des revers soutenoit mon courage!
Voilà donc ces plaisirs, cet avenir heureux,
Dont le ciel dut un jour récompenser nos feux!
Hélas! tout est détruit.

ARCÈS.

Je saurai tout vous rendre.

ORPHANIS.

Vous vous flattez en vain. Que peut-on entreprendre?
Aux projets du tyran ici tout est livré.
Ce palais est par-tout de gardes entouré.

ARCÈS.

Eh bien! qu'en ces moments ta prudence m'éclaire!
Pour assurer tes jours, parle, que faut-il faire?
Décide-toi; commande, et je cours obéir.

ORPHANIS.

Ne me consulte point. Ah ! laisse-moi te fuir.

ARCÈS.

Eh quoi ! chère Orphanis, ta pitié m'abandonne?

ORPHANIS.

Quels conseils attends-tu que ma raison te donne?
Ah ! si tu connoissois l'excès de mon amour !
Que ne ferois-je pas pour te sauver le jour !
Pour te prouver ma foi, pour conserver la tienne,
Il n'est point, je le sens, de nœud qui me retienne.

ARCÈS.

Eh ! crois-tu donc mes feux moins ardents que les tiens ?
Je puis, ainsi que toi, tenter tous les moyens,
Braver tous les dangers : enfin, pour te défendre,
Il n'est rien qu'en ce jour je ne puisse entreprendre.

ORPHANIS.

Peut-être en ces moments il jure mon trépas;
Peut-être il vient ici m'arracher de tes bras ;
Peut-être sa fureur implacable et sanglante
Aux plus affreux tourments va livrer ton amante.

ARCÈS.

Eh ! prends-tu donc plaisir à redoubler mes maux?
Que me dis-tu? qui, moi ! sous le fer des bourreaux
Je verrois expirer !... Dieux ! cette horrible image
Aux excès les plus grands peut porter mon courage.

ORPHANIS.

Que dites-vous? ô ciel ! le trouble où je vous voi,
Vos fureurs, nos dangers, tout me glace d'effroi.
Il est d'affreux moments où la vertu s'oublie.
Ne vous attendez pas que je le justifie.

Il en veut à nos jours, il vous ravit ma foi;
Mais de ses cruautés ne punissez que moi.
On a vu des amants, dans l'accès qui vous presse,
Immoler leur tyran pour venger leur maîtresse.
Leur exemple...

ARCÈS.

Qui, moi?

ORPHANIS.

J'en frémis.

ARCÈS.

Quelle horreur!
Quelle affreuse clarté jettes-tu dans mon cœur!

ORPHANIS.

Je m'égare moi-même, et ma raison tremblante
D'un reproche éternel doit sauver ton amante.
Que vais-je devenir? Je n'ai donc aujourd'hui
Que la mort pour espoir, ou ton bras pour appui!

ARCÈS.

Je ne sais que résoudre. Extrémité cruelle!
Prêt à me décider, mon courage chancelle.
Quoi! je n'ai qu'à choisir son trépas ou le tien?
Que dois-je faire, ô dieux?

ORPHANIS.

Quittons cet entretien.
Entre ces deux partis quand ton ame balance,
Je vois trop que la mort est ma seule espérance.
Puisqu'il n'est qu'un moyen de t'unir avec moi,
Laisse-moi fuir ces lieux, et mourir loin de toi.
Où vais-je?... Si je fuis, le tyran plein de joie
Avec avidité va ressaisir sa proie,

Et, poursuivant le cours de ses projets affreux,
Il peut dans sa fureur nous immoler tous deux.
Eh bien! remplis mes vœux; et, si je te suis chère,
Ose par un seul coup terminer ma misère.

ARCÈS.

Comment?

ORPHANIS.

Il m'est plus doux de mourir de ta main.
(*lui remettant un poignard, et lui présentant son sein.*)
Arme-toi de ce fer; frappe : voici mon sein.

ARCÈS, *lui arrachant le poignard.*

Orphanis! ah! grands dieux! qu'oses-tu me prescrire?
Je sens que je succombe : à peine je respire...
Non, tu ne mourras point. Je verrois sans trembler
De la terre sous moi les voûtes s'écrouler;
Mais m'offrir de ta mort une image sanglante,
De toutes les horreurs c'est la plus accablante...
Eh! puisqu'il faut choisir, rien ne peut m'arrêter.
Tu m'as montré l'écueil; c'est m'y précipiter.

ORPHANIS.

Adieu : le roi bientôt en ces lieux se doit rendre;
Il seroit dangereux qu'il nous y vînt surprendre.
Il faut nous séparer; mais sur-tout songe bien
Qu'Orphanis attend tout... et ne commande rien.
Tu connois nos dangers. Consulte, délibère :
Décide-toi; choisis : vois ce que tu dois faire.
Si, trahissant mes feux, tu peux vivre sans moi,
J'aurai la fermeté de m'immoler pour toi.
Adieu.

SCÈNE II.

ARCÈS, *regardant sortir Orphanis, et après un moment de silence.*

Dans quelle horreur la cruelle me laisse!
A quelle épreuve, ô dieux, mettez-vous ma foiblesse!
Et j'ai pu soutenir ce fatal entretien!
Qu'ai-je promis, grands dieux!... Non, je ne promis rien.
De ce projet sanglant l'horreur me persécute,
Et la nécessité veut que je l'exécute.
Ce bras que la vengeance et l'amour ont armé,
Hélas, au meurtre encor n'est pas accoutumé!...
Que dis-tu, lâche amant! D'une ame indifférente
Vois donc dans les tourments ta maîtresse expirante.
Quoi! tu peux d'un seul coup prévenir son trépas,
L'arracher au supplice... et tu ne l'oses pas?
Attends-tu qu'un tyran l'immole ou nous sépare?
Frappe: il t'a trop appris à devenir barbare.
C'est un crime, n'importe; il faut qu'il soit commis.
Frappons. Qui me retient?... D'où vient que je frémis?
Dans le fond de mon cœur déja je crois entendre
De ce foible vieillard la voix plaintive et tendre.
Je crois le voir tomber sous mes coups inhumains,
M'implorer et mourir en me tendant les mains.
Quoi! je suis innocent, et le remords m'accable!
Que sera-ce, grands dieux, si je deviens coupable!
Non, je ne ferai rien qui souille ma vertu.

De remords trop cuisants mon cœur est combattu.
On vient... Ciel! quel objet vois-je marcher dans l'ombre?
Qui vient chercher la mort dans ce lieu triste et sombre?

SCÈNE III.

ARCÈS, ISSA.

ISSA.

Ah! seigneur, du conseil j'ai vu le roi sortir.

ARCÈS.

Qu'entends-je! c'est Issa.

ISSA.

Je viens vous avertir
De quel prix sa fureur va payer vos services.
Tout retentit des mots d'exil et de supplices.
La tremblante Orphanis, qui frémit pour vos jours,
En vain de vos amis implore le secours.
Polyclète auprès d'elle a fait ranger sa garde.
Je ne puis, sans horreur, voir le sort qu'on lui garde.
C'en est fait, et ce bruit est par-tout répandu,
Orphanis va périr, et vous êtes perdu.

SCÈNE IV.

ARCÈS.

Orphanis périroit! Ce mot seul me décide;
Et sans être effrayé du nom de parricide
Frappons : c'est toi, tyran, qui fis tous mes malheurs;

Tantôt sans être ému tu vis couler mes pleurs;
C'est donc, pour te fléchir, du sang qu'il faut répandre.
Eh bien! de ce poignard mon destin va dépendre.
O nuit, lugubre nuit, seconde ma fureur.
Viens sur ces lieux sanglants répandre la terreur.
Cache-moi dans l'horreur des profondes ténèbres:
Que ton silence affreux, que tes ombres funèbres,
Enhardissent mon bras et ma timidité!
Ma foiblesse a besoin de ton obscurité.

SCÈNE V.

SÉSOSTRIS, ARCÈS.

SÉSOSTRIS, *dans le fond du théâtre.*

Dieux, ménagez ce cœur trop sensible et trop tendre.

ARCÈS.

Quelle voix lamentable ici se fait entendre?

SÉSOSTRIS.

Grands dieux!

ARCÈS, *levant le poignard.*

C'est le tyran... avançons... je ne puis.

SÉSOSTRIS.

Ne m'abandonnez pas dans le trouble où je suis.
Des piéges qu'on lui tend préservez sa jeunesse.

ARCÈS.

Que dit-il? écoutons.

SÉSOSTRIS.

D'une fatale ivresse
Écartez loin de lui le charme empoisonneur.

Mon cœur, vous le savez, ne veut que son bonheur.
Qu'il connoisse les maux où sa fougue l'expose,
Et n'éprouve jamais les chagrins qu'il me cause!
Daignez enfin le rendre à ma tendresse... Et toi,
Arcès, mon cher Arcès, que fais-tu loin de moi?

ARCÈS.

Où suis-je? malheureux!... Grands dieux! que dois-je faire?

SÉSOSTRIS.

Est-ce toi que j'entends, ô mon fils?

ARCÈS, *jetant le poignard, et tombant aux pieds de Sésostris*

O mon père!
Vous voyez des mortels le plus infortuné!
Pour être criminel, Arcès n'étoit pas né.
Ah! vous ne savez pas combien j'étois barbare.

SÉSOSTRIS.

De tes sens égarés quel désordre s'empare?

ARCÈS.

Pour mon cœur il n'est plus, de repos, de vertu.
Hélas! j'ai tout trahi.

SÉSOSTRIS.

Malheureux! que dis-tu?

ARCÈS.

Connoissez de ce cœur l'ingratitude affreuse:
Tandis que vers le ciel votre voix généreuse
S'élevoit pour me plaindre et pour me pardonner,
Votre fils n'aspiroit qu'à vous assassiner.

SÉSOSTRIS.

Qui, toi? m'assassiner! Dieux! que viens-je d'entendre?

(*regardant Arcès de l'air le plus touchant.*)

Hélas! de tes amis tu perdois le plus tendre.
Ingrat, à mon amour quel prix réservois-tu?

ARCÈS.

Grands dieux! que l'homme est foible, et qu'il faut de vertu
Pour dompter un penchant qui nous entraîne au crime!
Hélas! je me suis vu sur le bord de l'abyme.
N'imputez mon forfait qu'à l'excès de mes feux;
Sans ce fatal amour j'eusse été vertueux.
Oui, j'abjure à jamais cette foiblesse extrême...
Quoi! je n'ai point tourné ce fer contre moi-même!
Que dis-je! Vengez-vous; ordonnez mon trépas:
Mais en me condamnant ne me haïssez pas.
Accordez-moi, pour prix de mon remords sincère,
Le plaisir, en mourant, de vous nommer mon père.

SÉSOSTRIS.

Le repentir suffit pour désarmer les dieux,
Et je ne serai pas plus inflexible qu'eux.
Mon fils, que pour jamais cette faute t'éclaire!
Entraîné par l'erreur d'un charme involontaire,
(Eh! quel cœur peut ne pas quelquefois s'égarer?)
La gloire est de le vaincre et non de l'ignorer.
Je t'aimai sans foiblesse, et ce triomphe insigne.
De ma tendre amitié te rend encor plus digne.

ARCÈS.

Si vous m'aimez encor, mon sort est moins affreux:
Je ne méritois pas un roi si généreux.

SCÈNE VI.

ORPHANIS, ARCÈS, SÉSOSTRIS, GARDES.

ORPHANIS.

Cœur ingrat, j'ai prévu ta foiblesse perfide.
Tu te crois vertueux, et tu n'es que timide.
Triomphe, indigne amant. Monte au trône sans moi.
Je renonce aux grandeurs, à ton amour, à toi.
Régne seul. Mais apprends d'une femme intrépide
Comment dans les revers un grand cœur se décide.

(*après une pause, à Sésostris.*)

Tu peux lui pardonner : ce fut moi dont la main
Conduisit sans pitié le poignard dans ton sein.
Mais son amour pour toi trompa mon artifice.

(*Elle se tue.*)

C'est moi qui fis le crime... et voilà le supplice.
Trône, objet de mes vœux, délices des grands cœurs,
Je n'en voulois qu'à toi : tu m'échappes... je meurs.

FIN D'ORPHANIS

LE
JALOUX SANS AMOUR,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR IMBERT,

Représentée, pour la première fois, le 8 janvier 1781.

NOTICE

SUR IMBERT.

Barthélemi Imbert, né à Nîmes en 1747, mourut à Paris en 1790, dans sa quarante-quatrième année. On a de lui des poëmes, des contes, des fables, des pièces pour le théâtre Italien ; mais nous ne parlerons, suivant notre usage, que de celles qu'il a composées pour le théâtre Français.

Le Gâteau des Rois, comédie en un acte, en vers, jouée le 6 janvier 1775, n'eut que cette représentation.

Le 8 janvier 1781 parut pour la première fois *le Jaloux sans Amour*, comédie en cinq actes, en vers libres. Cette pièce fut mal accueillie : on la donna néanmoins le surlendemain ; le public ne la reçut guère mieux. Mais, au moyen des changements que l'auteur y a faits, elle a obtenu depuis un succès flatteur.

L'Inauguration du Théâtre Français, pièce

en un acte, en vers, représentée le 7 avril 1782, à l'occasion de l'ouverture de la salle du faubourg Saint-Germain, fut fort applaudie.

Les Fausses apparences, ou *le Jaloux malgré lui*, comédie en trois actes, en vers, qui fut représentée pour la première fois le 24 avril 1789, et eut peu de succès.

Marie de Brabant, tragédie, donnée le 9 septembre de la même année, obtint plusieurs représentations; mais elle n'est point restée au répertoire. C'est la dernière pièce de son auteur.

PERSONNAGES.

Le comte d'ORSON.
La comtesse d'ORSON.
Le marquis de RINVILLE.
Le chevalier d'ELCOUR.
Mademoiselle d'ORSON.
LISETTE.
FRONTIN.
DUMON.

La scène est à Paris, chez le comte d'Orson.

LE
JALOUX SANS AMOUR.
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Un serviteur fidéle et sage,
Mon enfant, fait toujours passer
Les devoirs du service avant ceux du ménage.

LISETTE.

Ainsi donc tu vas me laisser
Sans me dire un seul mot?

FRONTIN.

Si fait, ma chère femme;
Je te dis... bonjour.

LISETTE.

Oui, pour t'enfuir de ces lieux.
Tous tes bonjours sont des adieux.

FRONTIN.

J'attends ici mon maître.

LISETTE, *entendant sonner.*

Et moi, j'entends madame.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

FRONTIN.

Mon cher Frontin, un moment, s'il vous plaît.
Quand dans la tête on a plus d'une affaire,
Il faut se raconter le soir ce qu'on a fait,
Et le matin ce qu'on doit faire.
D'abord, aller parler au joaillier Martin;
Venir de mon message aussitôt rendre compte;
Puis porter à Sophie un billet du matin;
Puis... Voilà tout, je crois. Monsieur le comte
Ne me laisse pas vivre en homme désœuvré.
De deux emplois ici je me vois honoré:
Courir après Sophie, et garder la comtesse;
Avoir l'œil sur la femme, et servir la maîtresse;
Ce n'est pas là, je crois, un petit embarras.
Mais ne nous plaignons point; mon maître n'a-t-il pas
Une peine égale à la nôtre?
Comme nous, il a deux emplois
Assez embarrassants : être tout à-la-fois
Jaloux de l'une, amant de l'autre;
C'est employer son temps, je crois.
Voici le chevalier. Tâchons de disparoître.

Je crains son entretien. Quoique ami de mon maître,
De notre train de vie il paroît mécontent;
Il nous condamne aujourd'hui, quand peut-être
Hier il en faisoit autant.

(Il fait semblant de ranger dans l'appartement, pour tâcher de s'esquiver.)

SCÈNE III.

FRONTIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à part.*

Frontin, ce confident si discret, si fidéle,
Pourroit bien nous servir à démasquer la belle.
(haut.)
Bonjour, monsieur Frontin.

FRONTIN.

Monsieur le chevalier!

LE CHEVALIER.

Venez, des bons valets rare et parfait modéle.

FRONTIN.

Monsieur le chevalier!

LE CHEVALIER.

Vous savez allier
L'amour et le respect, la prudence et le zéle.

FRONTIN.

Ah! monsieur...

LE CHEVALIER.

Approchez; allons, point de pudeur.
Tant de timidité me paroît bien étrange:

Quand on mérite la louange,
Il ne faut pas en avoir peur.

FRONTIN.

(*à part.*) (*haut.*)
Voudroit-il me sonder? Monsieur, c'est trop d'honneur.

LE CHEVALIER.

Eh! non; point du tout; c'est justice.
Je vous trouve pour le service
Un homme d'or.

FRONTIN.

Monsieur...

LE CHEVALIER.

Aussi
Le comte librement vous parle, vous écoute;
Il vous traite... en ami.

FRONTIN.

Moi, monsieur, en ami?
Monsieur le chevalier veut plaisanter, sans doute.
Oh! monsieur sait trop bien ce qu'un maître aujourd'hui
Doit laisser de distance entre un valet et lui.
Non, il se rend justice, et je sais me la rendre;
Comme il connoît ses droits, je connois mon devoir.
Vraiment, il nous feroit beau voir,
Moi monter jusqu'à lui, lui jusqu'à moi descendre!
Il seroit, à vrai dire, un sot de le vouloir;
Je serois un fat d'y prétendre.

LE CHEVALIER.

C'est être trop modeste: un fidèle valet,
Sans avilir son maître, obtient sa confiance.
Le comte est juste; il vous connoît discret;

Et je gagerois bien, s'il a quelque secret,
Qu'il vous en a fait confidence.
Il le doit du moins.

FRONTIN, *d'un air indifférent.*

En ce cas,
Il faut croire qu'il n'en a pas,
(*à part.*)
Car il ne m'a rien dit. Il me cherche.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il m'évite.

FRONTIN, *d'un air pénétré.*

Ah! monsieur, il n'est plus, ce temps passé trop vite,
Où les maîtres moins fiers, plus sages, plus humains,
Nous venoient confier leurs plus secrets desseins.
Dans leurs plus graves entreprises
D'amour, d'hymen, de tout absolument,
Pas un mot au valet. Vraiment,
Je ne m'étonne plus s'ils font tant de sottises!
Pour le conseil on nous a cassés tous:
Hors les moments où l'on nous gronde,
On ne songe pas plus à nous
Que si nous n'étions pas au monde.
Le service autrefois de tant d'honneur suivi
Est bien tombé! C'est à n'y rien connoître.
Quelle pitié! maintenant chaque maître
Ne prend des serviteurs que pour être servi.
Des valets confidents? on n'en voit plus paroître;
Il ne s'en fait plus ici-bas.

LE CHEVALIER.

Oh! moi, j'en vois encor.

FRONTIN.

Moi, je n'en connois pas.

(*à part.*)

Il s'avance.

LE CHEVALIER.

(*à part.*) (*haut.*)

Il recule. Oh! çà, mon cher, écoute :

Entre nous, comment va son cœur?

FRONTIN.

De qui, monsieur?

LE CHEVALIER.

De ton maître. Sans doute

Il la voit souvent?

FRONTIN.

Qui, monsieur?

LE CHEVALIER.

Parbleu! cette aimable personne.

FRONTIN.

Je ne vous entends point. Monsieur en connoît tant...

LE CHEVALIER, *s'approchant de l'oreille de Frontin.*

Sa maîtresse. Hem! cela s'entend?

FRONTIN, *reculant deux pas.*

Ah! monsieur!

LE CHEVALIER.

Quoi! cela t'étonne?

Quel mal vois-tu donc à cela?

FRONTIN.

O ciel! que me dites-vous là?

Comment! monsieur pourroit vivre en mari coupable,

Possédant une épouse honnête, douce, affable,

Qui n'a nul défaut, nul travers;
Une femme, en un mot, qui dans tout l'univers
N'aime que lui, ne voit que lui d'aimable?
Non, monsieur, non, cela n'est pas croyable;
Et si la chose étoit réellement,
Sans un chagrin mortel je ne pourrois l'apprendre.

LE CHEVALIER.

Allons, tu ne sais rien, soit. Dis-moi seulement,
Ton maître... à ton insu, va-t-il assidûment?...

FRONTIN.

Fort bien, je commence à comprendre;
Cet entretien pour vous n'est qu'un amusement.
Être gai, je le sais, est votre affaire unique;
Mais j'en ai d'autres, moi : si je les différois,
Auprès de vous, à coup sûr, je perdrois
Ce beau renom de parfait domestique :
Je veux le conserver. Pardon, monsieur, pardon.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER.

Le coquin est impénétrable,
Et cependant la comtesse d'Orson
Se désole, est inconsolable.
Son cœur auprès de moi se déguisoit en vain;
Hier j'en arrachai l'aveu de son chagrin.
Cesser de plaire étoit trop peu pour elle;
Il faut que son injuste époux
Joigne à l'affront d'être infidèle

Le travers d'être encor jaloux.
Cet assemblage-là n'est que trop en usage;
Plus d'un époux, en promenant ses vœux,
Au dehors est amant volage,
Au dedans mari soupçonneux.
D'un cœur qu'on a quitté l'on veut être encor maître:
Il est de faux jaloux, j'en trouve chaque jour;
Et l'amour-propre fait peut-être
Autant de tyrans que l'amour.
La comtesse, quoiqu'un peu fière...
La voici.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Chevalier, vous dînez avec nous?

LE CHEVALIER.

Mais...

LA COMTESSE.

Point de mais, car j'ai compté sur vous:
Je vous retiens pour la journée entière.
Vous êtes gai; moi, vous n'en doutez pas,
J'ai besoin de gaieté.

LE CHEVALIER.

Madame, je défie
Mon enjouement, dont on fait tant de cas,
De pouvoir égaler votre philosophie.
Sans que votre chagrin ait jamais éclaté,

Des amours de d'Orson vous avez connoissance;
Vous feignez, par votre silence,
D'ignorer sa légèreté;
Et votre amoureuse prudence
Dérobe aux yeux d'autrui son infidélité,
Comme vous cacheriez votre propre inconstance.
Par exemple, sa fête arrive; c'est demain :
A son insu, d'Erbon fait exprès une pièce
Pour son bouquet, où l'on vous voit soudain
Prendre un rôle amoureux, touchant, plein de tendresse...
On vous croiroit heureuse au milieu du chagrin.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous? La plainte, en pareille infortune,
Est toujours inutile... et souvent importune.
Tout inconstant qu'il est, chevalier, entre nous,
Je l'avouerai, j'aime encor mon époux.
Mes reproches pourroient exciter sa colère.
Si je suis triste auprès de lui,
Il me fuira pour éviter l'ennui.
Quoi! si, même en l'aimant, j'ai cessé de lui plaire,
Croirai-je que l'humeur, les cris me le rendront?
Dois-je espérer que mes plaintes feront
Ce que mon amour n'a pu faire?
Contre moi ce seroit l'armer.
Exhaler son dépit contre un mari coupable,
C'est, en voulant se faire aimer,
S'efforcer d'être moins aimable.
L'avouerai-je? il me semble aussi que dès ce jour,
Feignant de ne pas voir un amour qui me blesse,
Je facilite son retour,

S'il me rend jamais sa tendresse.
Mais s'il savoit déja qu'on m'a dit ses secrets,
Une fausse pudeur, mêlée à ses regrets,
Peut rendre vain un remords véritable;
Pour ne pas s'avouer coupable,
Il le seroit peut-être encore après.

LE CHEVALIER.

Oh! pour le coup, c'est là, je le confesse,
Mettre d'accord l'amour et la raison.

LA COMTESSE.

Quoi qu'il en soit, pour vous, vivez avec d'Orson;
Attendons que le temps me rende sa tendresse.
Vous voulez épouser sa sœur, dont la jeunesse...
A propos, chevalier, pour changer l'entretien
Qui, grave en commençant, malgré moi pourroit bien
Finir encor par la tritesse,
Votre ami dès long-temps, d'Orson veut aujourd'hui
Par d'autres nœuds vous attacher à lui;
Il desire votre alliance.
Mais, vous le dirai-je, entre nous,
Je redoute souvent en vous
Un certain air... peu sage, un ton d'insouciance...
De bonne foi, trouvez-vous, là,
Que, sans risque, d'Orson vous destine pour femme
Sa jeune sœur?

LE CHEVALIER.

Je vous entends, madame.
Vous craignez... des écarts. Oh! ce n'est plus cela.
Bon, je me suis rangé; mais là, réforme entière.
Il est vrai qu'autrefois, apôtre de l'amour,

Mille exploits ont marqué ma brillante carrière.
Peu touchés de ma gloire, un jour
Mes chers parents, je le confesse,
Furent près d'obtenir un ordre de la cour
Pour m'enfermer, par défaut de sagesse.
Peut-être ils disoient vrai; mais on voit bien, je croi,
Que maintenant c'est par-là que je brille;
Je suis plus sage qu'eux, à coup sûr; et ma foi,
Aujourd'hui ce seroit à moi
A faire enfermer ma famille.

LA COMTESSE.

Vous vous croyez donc fermement
Guéri, là, tout-à-fait?

LE CHEVALIER.

Oh! radicalement.

LA COMTESSE.

Je ne sais, quelquefois je trouve difficile...

LE CHEVALIER.

Ah! soyez raisonnable aussi.
Il ne faut pas juger de mes mœurs par mon style;
Car bien que ma réforme ait des mieux réussi,
Elle est nouvelle encor; c'est un apprentissage.
J'ai bien changé mes mœurs; mais ma foi, jusqu'ici,
Je n'ai pas eu le temps de changer mon langage.
Agir vaut, après tout, mieux que parler, dit-on.
Combien de gens qui, dans la vie,
Se conduisent en fous et qui parlent raison!
Pour moi j'agis en sage et je parle folie.
Voyez un peu le grand malheur!
Madame, pour mon style ayez quelque indulgence;

Encore un coup, par lui ne jugez point mon cœur;
Je ne suis libertin que par réminiscence.

LA COMTESSE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

D'ailleurs, à parler franchement,
Si j'étois père de famille,
Avec tout l'or du monde, impitoyablement
Je refuserois pour ma fille
Un gendre qui toujours eût vécu sagement;
Quelque peu de dérangement
Me donneroit bien plus de confiance.
Vous riez?

LA COMTESSE.

Cette idée est neuve. Apparemment,
Chevalier, c'est ici quelque réminiscence?

LE CHEVALIER.

Non, madame: je crains tout précoce Caton;
Je crains toujours son arrière-saison.
On n'est pas bon marin, si l'on n'a fait naufrage;
A force de broncher, on marche en sûreté:
Il faut enfin, pour être vraiment sage,
Ne l'avoir pas toujours été.

LA COMTESSE.

En ce cas-là, sur votre mariage
Je reprends ma sécurité.
Mais notre jeune sœur, çà, que pensez-vous d'elle?

LE CHEVALIER.

J'ai peur de l'aimer trop. Ma foi...

LA COMTESSE.

Cette crainte est encor nouvelle.

LE CHEVALIER.

Oui, j'en ai peur. N'en déplaise à l'effroi
Que vous donne mon caractère,
Je crois que c'est moi seul qui suis le téméraire.

LA COMTESSE.

Le téméraire? Expliquez-vous.

LE CHEVALIER.

Votre charmante sœur a tout; elle sait plaire.
De son couvent elle apporte chez nous
Cette aimable candeur qui nous est étrangère;
Malgré sa précoce raison,
Son esprit toujours gai conserve encor le ton
Et presque les goûts de l'enfance:
C'est un charme de plus, d'accord. Mais quand j'y pense,
Elle est bien jeune! elle n'aime encor rien!
Elle a mon cœur, et moi j'attends le sien.
Sous les lois de l'hymen sans peine elle se range;
Mon enjouement lui plaît; je la vois chaque jour:
Mais il est clair qu'on me donne en échange
De l'amitié pour de l'amour.
C'est perdre gros.

LA COMTESSE.

Un peu de patience.
L'amour viendra; peut-être est-il déja venu.

LE CHEVALIER.

Il se cache donc bien.

LA COMTESSE.

Non, je trouve.. j'ai vu

Dans ses regards un air de complaisance,
Certain intérêt...

LE CHEVALIER.

Moi je voi
Qu'avec plaisir elle cause avec moi.
Ma gaieté lui plaît, elle en use.
Lui parlé-je d'amour? après,
Demandez-lui si je lui plais;
Elle répond que je l'amuse.
Voilà tous mes succès.

LA COMTESSE.

Attendez jusqu'au bout.
D'avance je vous suis garant de sa tendresse.
Mais à notre vieux oncle attachez-vous sur-tout;
Vous connoissez son crédit, sa richesse:
Il aime sa petite nièce...
Comme il vous aimera, j'en ferois le serment.
Du fond de son château, le marquis de Rinville
Vient passer avec nous quelques jours seulement:
Il faut vous le dépeindre. Aimable, doux, facile,
Sur un mot, quelquefois, le marquis brusquement,
De l'extrême douceur, passe à l'emportement;
Sitôt qu'il parle, il aime qu'on l'admire;
Et quand ce qu'il a fait ou ce qu'il vient de dire
Mérite la louange, on le voit à l'instant
Faire lui-même sa satire,
Pour que vous renforciez l'éloge qu'il attend.
Du reste il se dévoue aux personnes qu'il aime;
Il met à les servir une chaleur extrême;
Toujours allant, venant, actif, plein de raison,

Même d'esprit.

LE CHEVALIER.

Je connois son mérite;
Je sais aussi comme il aime d'Orson.
Mais le plaisant, c'est que sur sa conduite
Il n'ait pas le moindre soupçon.
Il croit voir en vous deux Astrée et Céladon.
Et son erreur ne doit pas nous surprendre:
Chez la femme l'ennui prend l'air gai; chez l'époux,
L'infidèle est caché sous les traits du jaloux.
Qui pourroit ne pas s'y méprendre?

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

C'est encor moi.

LA COMTESSE.

Mon oncle!...

LE MARQUIS.

Oui, je dîne avec vous;
J'ai changé mes projets. Il n'est pas si facile
De se débarrasser du marquis de Rinville.
(*à la comtesse*)
Monsieur le chevalier, votre valet. Ma foi,
Le cher époux aussi revient; je vous l'amène.
Cela vous fait bien de la peine?
Vous m'en voulez?

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Moi, non.

LE MARQUIS.

Oh! parbleu, je le croi.
Que vous vous haïssez!... Savez-vous qu'il m'étonne?
Comment! il raffole de vous.
C'est un amant, et non pas un époux.
Oh! celui-là, je vous le donne
Pour un mari fidèle.

LE CHEVALIER, *à part.*

Oui, fidèle est bien vu!

LE MARQUIS.

Même jaloux. D'Orson n'en est pas convenu;
Mais j'ai vu ce travers, et je le lui pardonne.
(*confidemment.*)
Avouez cependant qu'en lui donnant la main,
A ce qui vous arrive enfin
Vous étiez loin de vous attendre?

LA COMTESSE, *en soupirant.*

Oui, mon oncle.

LE MARQUIS.

Avouez que, le connoissant peu,
Vous n'auriez jamais cru, dans mon jeune neveu,
Trouver un époux aussi tendre?
Que vous ne comptiez pas du moins
En être à la fleurette encore, aux petits soins,
Une fois la noce passée?

LA COMTESSE.

Mon oncle!...

LE MARQUIS.

Hem? vous voir aimer si constamment!
A la folie! éperdument!
Comme un enfant gâté sans cesse caressée!

LA COMTESSE.

De grace, brisons sur ce point...

LE MARQUIS, *s'emportant.*

Eh bien, quoi! ne diroit-on point
Qu'il vient de sortir de ma bouche
Des termes, quelques privautés
Dont votre pudeur s'effarouche?
Vous avez quelquefois des puérilités...
Vous fais-je tort de?...

LA COMTESSE.

Non, sans doute,
Et ce n'est rien de tout cela;
Mais je crois que ces discours-là
Amusent peu monsieur, qui nous écoute.

LE CHEVALIER.

Madame!...

LE MARQUIS.

Eh! pourquoi donc, s'il vous plaît? Moi je croi
Que ceci l'intéresse ainsi que vous et moi.
Oui, monsieur, vous avez mon estime; et j'espère
Qu'à son tour l'amitié va bientôt nous unir.

LE CHEVALIER.

Je ferai tout, monsieur, pour l'obtenir.

LE MARQUIS.

Je vous soupçonne un fort bon caractère:

Oui, jamais d'humeur, toujours gai;
Ici d'abord je vous ai distingué,
Et j'aurois fait le choix que d'Orson vient de faire.

LE CHEVALIER.

Vous en doublez le prix.

LE MARQUIS.

Je l'ai beaucoup loué
De donner à sa sœur un époux enjoué.
A mon sens, la gaieté vaut presque la sagesse.
On dit que c'est un don; Pour moi je le confesse,
J'en fais une vertu. D'un long cercle boudeur,
Comme un seul homme gai sait bannir la tristesse!
L'homme gai, dans le monde, est un vrai bienfaiteur.
Moi-même, pour beaucoup, je voudrois de bon cœur
L'être aussi malgré la vieillesse.

LE CHEVALIER.

J'ignore si réellement
L'âge a, monsieur, pris sur votre enjouement;
Mais quant à moi, je vous proteste
Qu'à vous juger sur ce que j'ai pu voir,
Tout ce que je peux en avoir
Ne vaut pas ce qui vous en reste.

LA COMTESSE.

Mon oncle? il est plus gai que nous,
Plus gai cent fois.

LE MARQUIS.

Oui, trouvez-vous?
Ma foi, dans cette triste vie
Je ris tant que je peux, je ne le cèle point.

Le code entier de ma philosophie
Se renferme dans ce seul point.
Pourquoi donc s'affliger tant que le plaisir dure?
Avant que l'ennui vienne, à quoi bon s'ennuyer?
Dois-je prendre au mois d'août le manchon, la fourure,
Parcequ'il doit geler au milieu de janvier?
Au gré du temps je m'amuse ou m'ennuie;
Comme il vient, je le prends; quand la goutte me tient,
Je ne fais pas le fier, je crie;
Je ris d'autant quand ma santé revient.
Mais peut-être, ma nièce, avec mon bavardage,
Je radote? hem? n'est-ce pas? mes amis,
C'est le lot des vieillards, c'est un fruit de mon âge.

LE CHEVALIER.

Monsieur, si l'on radote en tenant ce langage,
Nulle sagesse, à mon avis,
Ne vaut un pareil radotage.

LA COMTESSE.

Pardon, messieurs, je vous quitte un instant.
D'Elcour, je vais parler à ma sœur qui m'attend:
Elle a quelque chose à m'apprendre;
Et les secrets qu'on va me confier,
J'aurai peut-être à vous les rendre.

LE MARQUIS.

Allez, allez.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Voici d'Orson, j'ai cru l'entendre.
Gageons, monsieur le chevalier,
Qu'au passage elle va l'attendre,
Pour lui dire en particulier
Son petit bonjour. Hem?

LE CHEVALIER.

Cela pourroit bien être.

LE MARQUIS.

Oh! oui, ces pauvres enfants-là,
Ce sont deux tourtereaux. J'avois prévu cela.

LE CHEVALIER, *à part.*

Oui-dà, c'est fort bien s'y connoître!

LE MARQUIS.

Allons trouver d'Orson. Monsieur, j'attends de vous
Qu'à son tour ma petite nièce,
Quand une fois vous serez son époux,
Aura le sort de la comtesse.

LE CHEVALIER, *à part.*

C'est lui vouloir grand bien!

LE MARQUIS.

Je vous en prie au moins.
Vous me le promettez?

LE CHEVALIER.

J'emploierai tous mes soins...

LE MARQUIS.

Et qu'après votre mariage
Vous montrerez, en dépit du bon ton,
Autant d'amour qu'en a d'Orson.

LE CHEVALIER.

Je vous jure, monsieur, d'en avoir davantage.

LE MARQUIS.

Nous y voilà! bon! serment d'amoureux!
Qui promet trop tient peu : laissez ce style;
Aimez autant, c'est tout ce que je veux.

LE CHEVALIER.

Je vous jure, monsieur, qu'il me sera facile
D'obéir sur ce point au-delà de vos vœux.

LE MARQUIS.

Eh! non.

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi, monsieur; je vous assure...
Mon cœur me dit...

LE MARQUIS.

Il ment.

LE CHEVALIER.

J'ai là
De quoi l'aimer...

LE MARQUIS.

Eh! je vous en conjure.

LE CHEVALIER.

Je sens bien plus...

LE MARQUIS.

Ne sentez que cela.

LE CHEVALIER.

Je vous dis...

LE MARQUIS.

Eh! monsieur!

LE CHEVALIER.

Mon cœur...

LE MARQUIS, *le prenant par dessous le bras et l'entraînant.*

Ah! quelle rage!
Ma nièce ne veut pas qu'on l'aime davantage.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

D'Orson, à ce que j'aperçoi,
Vous chérit tendrement.

LE CHEVALIER.

Nulle amitié, je croi,
Ne peut l'emporter sur la nôtre;
Et nous boudons toujours : souvent, Dieu sait pourquoi!
Nous ne pouvons, le comte et moi,
Ni vivre en paix, ni vivre l'un sans l'autre.
Ce qui, par exemple, est pour nous
La cause d'un débat toujours prêt à renaître,
C'est son caractère jaloux.

LE MARQUIS.

Jaloux? oh! tant qu'il peut.

LE CHEVALIER.

Et plus qu'on ne doit l'être:
Car la comtesse enfin doit à peine endurer
Cette ennuyeuse frénésie.

LE MARQUIS.

Eh! non, non: les amants, j'ose vous l'assurer,

Se plaignent de la jalousie,
Et sont ravis de l'inspirer.
Lorsqu'un jaloux déplaît, c'est qu'on est sans tendresse;
Mais un jaloux qu'on aime afflige rarement.
Pour mon neveu, je le confesse,
Du privilége il use largement.

LE CHEVALIER.

Mais, qu'est-il devenu? J'ai cru qu'en ce moment
Il nous suivoit.

LE MARQUIS, *après avoir rêvé.*

Ah! la bonne folie!
Ma nièce alloit écrire un mot à son amie;
J'oserois gager hardiment
Qu'il est parti sans nous rien dire,
Pour épier ce qu'elle alloit écrire.

LE CHEVALIER.

Il en est capable, entre nous.

LE MARQUIS.

Avez-vous aperçu presqu'un air de courroux
Sitôt qu'elle a parlé de billet?

LE CHEVALIER.

Ce langage,
Sans doute, dans son cœur, a réveillé l'image
De toutes les horreurs qu'enferme un billet doux.
Il entre...

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LE COMTE.

LE MARQUIS.

Il a l'air pensif.

LE CHEVALIER.

Sa figure
A, ce me semble, un peu d'humeur.
(*au comte.*)
Qui peut t'avoir donné, comte, cet air rêveur?
Seroit-ce encor ton aventure?

LE MARQUIS.

Une aventure? Et peut-on la savoir?

LE COMTE, *avec un rire forcé.*

Elle est... fort plaisante.

LE CHEVALIER.

A te voir,
On ne la croiroit pas plaisante, je te jure.

LE COMTE.

Hier au soir, est arrivé d'Erbon.
Tout en entrant il a bien vite
Demandé madame d'Orson,
A qui, pour une affaire, il faisoit sa visite.
Je l'ai voulu mener chez elle promptement,
Voyant qu'il ne pouvoit l'attendre;
Et quelqu'un a couru vers son appartement
L'avertir que j'allois m'y rendre.
Nous montons donc assez vite et sans bruit.

LE CHEVALIER.

Bon! ceci sent un peu l'aventure de nuit;
Le récit encor m'intéresse.

LE COMTE.

A peine arrivons-nous, sur-le-champ la comtesse
Se léve, accourt, s'avance à travers une piéce,
Éclairée... assez foiblement.

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE COMTE.

Oh! c'est ici... que commence la scène...
Elle couroit... l'on ne voyoit qu'à peine...
Et... par méprise apparemment...
Dans les bras de d'Erbon...

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE COMTE.

Elle se jette.
Vous voilà, mon ami, dit-elle, tendrement!...
Et jusqu'à mon oreille arrive promptement
Un bruit qui soudain se répéte...

LE MARQUIS.

Comme tu disois bien, l'aventure est vraiment
Plaisante.

LE CHEVALIER, *riant aux éclats.*

Oh! rien n'est plus comique.

LE COMTE, *le regardant d'un air de courroux, puis se remettant.*

Vous sentez que pour moi je n'ai témoigné rien
Qui pût...

LE MARQUIS.

Je le crois, c'est une méprise...

LE CHEVALIER, *riant aussi fort.*

Unique.

(*Le comte lui jette encore un coup d'œil courroucé.*)

LE MARQUIS.

Oui, ma foi!

LE CHEVALIER, *toujours riant.*

Vous devez avoir bien ri tous trois!

LE COMTE, *avec colère.*

Oui, nous avons bien ri, monsieur.

LE CHEVALIER.

Oh! je le vois.

LE MARQUIS, *bas.*

Tenez, chevalier, je parie
Qu'il est jaloux.

LE CHEVALIER.

Je le crois.

LE MARQUIS, *bas.*

Quel amour!

LE CHEVALIER, *bas.*

Quelle jalousie!

LE MARQUIS, *haut.*

Après ce transport amoureux,
Dont elle-même auroit dû rire,
Je gage que ma nièce avoit l'air tout-honteux.

LE COMTE.

Oh! nous sommes tous trois... Ils sont, ma foi, tous deux
Un moment restés sans rien dire.

LE CHEVALIER.

Vous étiez tous les trois à peindre.

LE COMTE, *d'un air rêveur.*

Savez-vous
Qu'il se pourroit fort bien qu'une pareille fête...
N'amusât pas tout-à-fait un jaloux?
Que la méprise enfin pourroit troubler sa tête?

LE MARQUIS.

(*à part.*) (*haut.*)
Bon, la sienne est déja troublée. Eh! mais pourquoi?

LE COMTE, *avec action.*

Mais vous ne sauriez croire, et je ne puis vous rendre
Toute l'impression... Non, j'en donne ma foi,
Je ne reçus jamais un accueil aussi tendre.

LE MARQUIS.

Le fût-il encor plus, tu le prendras, je croi,
Comme un gage de sa tendresse:
Ce qu'à reçu d'Erbon ne fut donné qu'à toi;
Rien n'est plus sûr.

LE COMTE.

Oui, je confesse
Que peut-être...

LE CHEVALIER.

Je dis plus, moi;
Quand plus loin la comtesse eût poussé la méprise...

LE COMTE, *vivement.*

Monsieur...

LE MARQUIS.

Écoute; une faveur surprise
Pourroit-elle éveiller un amoureux souci?

Où le cœur est les faveurs sont aussi.
Tu peux m'en croire un peu : j'eus aussi mon jeune âge ;
Nous avons à l'amour donné quelques moments,
Et quelques-uns même au libertinage.
Mais de mon temps, oh ! le premier hommage
Étoit au cœur : sans le cœur, point d'amants.
Dans ce siècle, l'amour vit d'une autre manière.
Le cœur changea de place un beau jour à la voix
Des médecins du bon Molière ;
Nous l'avons déplacé depuis, une autre fois ;
Par un procédé fort honnête,
Quittant sa place, alors il fut mis près de là :
Aujourd'hui nous changeons cela,
Nous mettons le cœur dans la tête.
Mais je dois me dédire, au moins par un billet,
De mon dîner ; avec vous je m'oublie.
Adieu, pardonnez, s'il vous plaît,
Mes longs discours et ma folie ;
Car je suis un peu fou.

LE COMTE.

Mon oncle !...

LE MARQUIS.

Adieu.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, LE COMTE.

LE CHEVALIER.

D'Orson,
Oh! çà, parlons avec franchise;
Confesse que d'hier la burlesque méprise
A troublé ta tête.

LE COMTE.

Mais... non.

LE CHEVALIER.

Eh! mon cher, apprends, je te prie,
Qu'un jaloux, puisqu'il faut te nommer par ton nom,
Ne peut cacher sa maladie.

LE COMTE.

Ah! je suis donc jaloux?

LE CHEVALIER.

Mais, qu'est-tu donc? Comment!
Au moindre bruit ton ame est alarmée;
Sur un mot équivoque, et dit innocemment,
Voilà ta fièvre rallumée;
Qu'on ajoute un souris, c'est un redoublement;
Et cela, sans aimer. Ma foi, pour une belle,
Cette mode, je crois, seroit un peu cruelle.

LE COMTE.

Qui t'a dit que je veux être aimé d'elle, moi?

LE CHEVALIER.

Tout.

LE COMTE.

Non, je veux qu'elle n'aime personne.

LE CHEVALIER.

Non, tu veux qu'elle t'aime, oui, toi.
Encor si ton honneur s'alarmoit, cet effroi
Est un vieux préjugé qu'aux maris on pardonne;
Je te plaindrois sincèrement:
Mais non, ce n'est, sur ma parole
Ni préjugé, ni faux raisonnement;
C'est une passion aussi triste que folle.

LE COMTE.

Point; c'est un sentiment par la raison dicté;
C'est de l'honneur.

LE CHEVALIER.

C'est de la vanité.
(*plus gaiement, mais plus bas.*)
Mais il me vient une pensée, écoute:
Si ton cœur est jaloux de ce qu'il n'aime pas,
De ce qu'il aime il ne l'est pas, sans doute?
Et sans danger on pourroit, en ce cas...

LE COMTE.

Hem?

LE CHEVALIER.

En conter à ta maîtresse.

LE COMTE, *avec humeur.*

Enfin, il faut absolument
Que monsieur plaisante sans cesse.

LE CHEVALIER.

Point du tout.

LE COMTE.

Oh! finissons.

LE CHEVALIER.

Franchement,
J'admire de ton cœur les vastes fantaisies.
Il est, ma foi, par-tout. Comment!
Mener de front deux jalousies!
C'est n'être pas oisif, vraiment...

LE COMTE, *d'un ton piqué.*

Écoute, chevalier, parlons sans nous déplaire.
Endoctriner le frère en épousant la sœur,
C'est trop d'affaire aussi; l'on ne peut pas tout faire.
Si tu le veux, dès demain sois mon frère;
Mais ne sois pas mon précepteur.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER.

Hom! mon frère se fâche; il avoit l'air sévère:
Mais je suis fait à sa prompte fureur;
L'apaiser n'est pas une affaire;
Il est sensible, il a bon cœur...
Mais cette jalousie à quoi donc lui sert-elle?
Est-ce une volupté qu'un éternel courroux?
Je conçois les plaisirs d'un époux infidèle;
Mais je ne conçois pas les plaisirs d'un jaloux.
Voici sa jeune sœur. Ses graces, son langage
M'amusent fort; mais tout ce badinage

Pour moi bientôt n'est plus un jeu :
Quand je vois sa gaieté, la mienne baisse un peu;
De jour en jour je sens que je m'engage.

SCÈNE V.

MADEMOISELLE D'ORSON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *seul.*

J'aime et je hais son enjouement.

(*haut.*)

Mademoiselle, ah! de grace, un moment.
Vous me fuyez?

Mlle D'ORSON.

Moi? non. Je fuis un tête-à-tête;
Car, si l'on m'a dit vrai, c'est un mal que cela.

LE CHEVALIER.

C'est selon la personne; et ces libertés-là
Deviennent un plaisir honnête,
Et très permis au terme où nous voilà.

Mlle D'ORSON.

Il est vrai qu'on me dit sans cesse
De voir en vous un époux.

LE CHEVALIER.

Et ces mots
Vous causent-ils de la tristesse?

Mlle D'ORSON.

Rien ne m'attriste, moi.

LE CHEVALIER, *à part.*

Toujours mêmes propos.

(*haut.*)

Mais est-ce sans regret que votre cœur s'engage?

Mlle D'ORSON.

Je ne peux pas savoir auparavant
Si j'aimerai le mariage;
Mais je sais bien que je hais le couvent.

LE CHEVALIER.

(*à part*)

Fort bien. Plus d'une fille, aux autels amenée,
N'a pas d'autre amour dans le cœur;
Du couvent ainsi la laideur
Embellit souvent l'hyménée.

(*haut.*)

Mais n'entrevoyez-vous ici d'autre bonheur
Que de trouver une chaîne nouvelle?
Le mariage en soi n'est rien, mademoiselle;
C'est l'époux, non l'hymen, qui plaît ou qui déplaît.
Quand on hait le mari, le mariage est laid.
Or, dites-moi donc, je vous prie,
Avez-vous du penchant à m'aimer en effet?

Mlle D'ORSON.

Il le faut bien, puisque l'on nous marie.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il le faut bien est galant tout-à-fait.

(*haut.*)

Mais c'est par goût, non par obéissance,
Qu'on doit aimer.

Mlle D'ORSON.

J'aime par goût aussi,
Car depuis que je suis ici,

Vous me voyez toujours chercher votre présence;
Je m'amuse avec vous beaucoup.

LE CHEVALIER, *à part.*

Nous y voilà;
Elle s'amuse. Avec ces discours-là,
Ensemble elle me charme et me met en colère.
(*haut.*)
C'est que si j'allois vous déplaire,
Ma maison deviendroit pour moi
Un vrai couvent; et le couvent, ma foi,
Non plus qu'à vous ne me plaît guère.

Mlle D'ORSON.

Oh! du mien votre cœur sera toujours content;
Car je vous aimerai toujours autant.

LE CHEVALIER, *à part.*

Autant!

Mlle D'ORSON.

Mais promettez qu'aussi rien ne pourra détruire
Notre enjouement, nous donner l'air boudeur;
Vous ne changerez point d'humeur,
Et vous me ferez toujours rire.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ah! bon, je la ferai rire.

Mlle D'ORSON.

Oui; c'est que je voi
Que chaque jour vous riez moins que moi.

LE CHEVALIER, *à part.*

Elle a, ma foi, raison; je ris moins qu'elle.
(*haut.*)
Ne craignez rien; pour vous nous rirons tous.

Vous ne vieillirez pas pour moi, mademoiselle;
J'aime mieux rajeunir pour vous.

Mlle D'ORSON.

Mais il me reste encore une crainte. Entre nous,
Je vois des gens qui, ce me semble,
Sitôt qu'ils sont unis, cessent de vivre ensemble.
Il vient ici grand monde, et j'observe tout bas
Ce que fait monsieur ou madame.
Quand nous avons l'époux, nous n'avons point la femme;
Et quand la femme vient, le mari ne vient pas.
C'est ainsi qu'avec la comtesse
Mon frère même en use tous les jours;
Moi je voudrois, je le confesse,
Un mari qui le fût... toujours.

LE CHEVALIER.

Oh bien! avec vous je m'engage
Pour un mari qui veut l'être à jamais;
Mademoiselle, je promets
De ne vous pas laisser un moment de veuvage.
Quand...

SCÈNE VI.

MADEMOISELLE D'ORSON, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

J'amène le comte ici,
D'Elcour; j'ai deux mots à lui dire.

LE CHEVALIER.

Madame, après je voudrois bien aussi

Vous entretenir, vous instruire
De mes projets sur le comte et sur vous.

LA COMTESSE.

Volontiers. Il vient ; laissez-nous.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

Avant que le marquis revienne,
Monsieur le comte, trouvez bon
Qu'un moment je vous entretienne.

LE COMTE.

De qui, madame? De d'Erbon?

LA COMTESSE.

De d'Erbon! Mais de lui, je n'ai, qu'il me souvienne,
Rien à vous dire.

LE COMTE.

Oui, vous avez raison;
C'est lui qui peut parler de vous.

LA COMTESSE.

Oui, je veux croire
Qu'il peut en parler; mais sur quoi?

LE COMTE.

Eh mais! d'hier il peut conter l'histoire.

LA COMTESSE.

S'il la raconte, on en rira, je croi,
Et puis c'est tout.

LE COMTE.

Et c'est déja trop.

LA COMTESSE, *en souriant.*

Mais j'espère
Que sans peine de vous j'obtiendrai le pardon
D'un transport si peu volontaire;
Et que votre amitié ne voudra pas me faire
Un tort réel d'une méprise.

LE COMTE.

Non...
Mais pourquoi cette course imprévue et subite?
Vous auriez pu m'attendre en votre appartement;
Vous auriez pu, du moins, courir... plus lentement.

LA COMTESSE.

Il est vrai; je reçois si peu votre visite,
Que le plaisir, l'étonnement,
M'ont fait courir un peu trop vite.

LE COMTE.

Je parle de cela pour vous, et non pour moi.
Dans le monde d'Erbon va raconter l'affaire...

LA COMTESSE.

Eh bien! après? d'où vous vient cet effroi?

LE COMTE.

L'on veut, dans ses récits, être gai... l'on veut plaire.

LA COMTESSE.

Oui, mais je crois d'Erbon sincère;
Et je vois en lui...

LE COMTE.

Moi je voi
Qu'en racontant, même de bonne foi,

Assez souvent on exagère.

LA COMTESSE.

Soit. Mais c'est un ami : pour moi, je ne crains rien.

LE COMTE.

Et puis, le monde est plein d'échos ; tout se répéte ;
Tout s'envenime ; on interpréte
Souvent le bien en mal, jamais le mal en bien...
Mais, expliquez-moi donc d'où vient qu'une partie
De votre appartement est presque sans bougie,
Est à peine éclairée. Oh ! vous avez des gens
Si paresseux, si négligents !

LA COMTESSE.

C'est que jamais le soir il ne me prend envie
De m'enfermer chez moi ; j'ai dû les étonner.
On ne devine pas...

LE COMTE.

Il falloit deviner.
On ne peut pas être plus mal servie ;
C'est à faire pitié, madame. Et, s'il vous plaît,
Quel est donc ce charmant valet,
Qui me voyant chez vous prêt à me rendre,
Sans aucun ordre, étourdiment,
A couru vite vous l'apprendre ?

LA COMTESSE.

Oh ! c'est excès de zéle ; il a cru bonnement...

LE COMTE.

Vous auriez bonne grace encore à le défendre !
Vous ne voyez donc pas où cela va ? Comment !
Sentez-vous quels soupçons un jaloux pourroit prendre ?
Et si je l'étois, moi, jaloux ?

Je la connois, je réponds d'elle;
Elle l'aimera quelque jour:
S'il alloit trahir son amour,
S'il n'étoit plus qu'un époux infidèle,
Ah! j'en suis sûre, elle en mourroit.
Oui, par fierté, peut-être, elle voudroit
Cacher aux yeux d'autrui sa blessure cruelle;
Peut-être même aux yeux de son époux,
Pour ne pas l'affliger, et par délicatesse,
Dans son cœur, en secret jaloux,
Elle renfermeroit ses ennuis, sa tristesse;
Elle craindroit...

LE COMTE, *troublé.*

Eh! mais pourquoi...
Se créer par avance un chimérique effroi?
Pourquoi... du chevalier soupçonner la tendresse?

LA COMTESSE, *avec abandon.*

Vous ne connoissez pas les supplices affreux
D'une épouse qui cache un amour malheureux;
Qui de ses pleurs, la nuit, baigne sa triste couche,
Et fait mentir, le jour, ses regards et sa voix;
Qui toujours se condamne à porter à-la-fois
Le chagrin dans le cœur, et le rire à la bouche.
Si vous saviez tout ce qu'on souffre, hélas,
A n'être plus aimée, alors qu'on aime encore!
N'avoir que le mépris d'un époux qu'on adore!...
Tant de secrets ennuis! de douloureux combats!
Qu'à jamais, s'il se peut, votre sœur les ignore!
(*se reprenant.*)
Mais, pardonnez, je vais plus loin que je ne dois;

Mon amitié...

LE COMTE.

(*à part.*)

Madame!... Oh! non, jamais sa voix

(*haut.*)

Ne m'a si fort troublé! Ma surprise est extrême!
Sur un ton si chagrin vous parlez des époux,
Que vous avez l'air, entre nous,
D'en être... au repentir vous-même.

LA COMTESSE, *très gracieusement.*

Non, mon ami: vous avez mal jugé
Des mots où pour ma sœur mon ame se déploie;
Non; je suis votre épouse, et la suis avec joie:
Avec ma main mon cœur est engagé.
Du couvent à l'autel par mon père amenée,
Je ne fis qu'obéir, ma main vous fut donnée:
Mais, libre, dans vos bras j'irois d'un cœur content;
Vous fûtes accepté lors de notre hyménée;
Vous seriez choisi maintenant.
Pardon; je n'ai pu me contraindre:
Mais par ce long discours, qui peut vous étonner,
Non, mon dessein ne fut pas de me plaindre,
Moins encor de vous chagriner...
N'est-ce pas, mon ami, vous m'allez pardonner?
Vous ne m'en voulez point? et je n'ai pas à craindre...

SCÈNE VIII.

MADEMOISELLE D'ORSON, LE COMTE, LA COMTESSE.

Mlle D'ORSON.

Mon frère, on a servi; mon oncle est prêt; et moi,
De sa part, je viens pour vous dire
Qu'il vous attend tous deux.

LE COMTE, *à part.*

Ma foi,
C'étoit fait de moi! je respire.

LA COMTESSE.

(*à part.*) (*haut.*)
Elle arrive à propos. Nous descendons, ma sœur.
(*au comte, en lui tendant gracieusement la main.*)
Donnez-moi donc la main, monsieur le comte.
Vous ne me tiendrez pas rigueur?
(*Après que le comte lui a donné la main comme un homme qui sort d'une rêverie dont il est confus.*)
Voilà la paix faite; et j'y compte.

SCÈNE IX.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Elle rit! mais en même temps
On voit qu'elle déguise une douleur secrète.
Ai-je donc tort quand je répète

Que les époux ne sont pas tous contents?
Mais que faire? S'il faut qu'on choisisse à mon âge
Le couvent ou l'hymen, quiconque auparavant
Aura vu le premier, voudra du mariage :
Ce doit être un dur esclavage,
S'il fait regretter le couvent.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER.

Oh ! me voilà pris ! oui, ma foi !
Que de charmes divers un seul objet rassemble !
Tant de candeur et d'esprit tout ensemble !
Que de graces !... Mais en ce jour
Un soin plus sérieux m'appelle :
C'est par les seuls devoirs d'une amitié fidéle
Que je dois mériter les faveurs de l'amour.
J'ai vu Sophie enfin, cette Circé nouvelle,
Qui fait du comte aujourd'hui le destin.
J'ai dit deux mots, mon projet est en train.
Si le comte est aveugle, il est temps qu'on l'éclaire,
Ma charmante Sophie ; et j'en fais mon affaire.
Je sais sur votre cœur comme on acquiert des droits ;
Si je vous rends dupe une fois,
C'est pour vous empêcher d'en faire.
Relisons mon épître : oui, ce ton préviendra...
Vos charmes... elle y croit... *Mon cœur...* elle y croira.
Eh ! pas mal ! comme ici le sentiment petille !
Ah ! séducteur ! fort bien ; et puis, par apostille,
Des diamants ! quel style ! oh ! ma lettre prendra ;

J'en suis sûr, on m'écoutera.

(*Il donne à son laquais une lettre et un écrin.*)

Cermon, partez, et faites diligence;
Mais sur-tout point de confidence.

(*seul.*)

Tout, ses biens, son honneur, lui-même, est en danger.
Je ne vois qu'un moyen d'empêcher son naufrage;
Mais ce moyen, qui peut le dégager,
Je risque tout à le mettre en usage.
Il peut m'ôter sa jeune sœur :
N'importe; l'amitié, l'honneur...
Dois-je de mon projet avertir la comtesse?
Mais non. Pourquoi réveiller sa tristesse?
Ah! plutôt puisse-t-elle, appelant sa raison,
Toujours de sa rivale ignorer jusqu'au nom!
Épargnons sa délicatesse.

SCÈNE II.

MADEMOISELLE D'ORSON, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE, *au chevalier.*

Je vous croyois parti.

LE CHEVALIER.

Non; je pars à l'instant.

LA COMTESSE.

Oui; mais songez qu'on vous attend.

SCÈNE III.

LA COMTESSE, MADEMOISELLE D'ORSON.

LA COMTESSE.

Vous savez si pour vous mon ame s'intéresse,
Ma sœur : pour prix de ma tendresse,
Traitez-moi, non pas comme sœur,
Mais comme amie ; ouvrez-moi votre cœur.

Mlle D'ORSON.

Quoi ! m'avez-vous surprise à n'être pas sincère ?

LA COMTESSE.

Non : mais ici sur-tout il faut ne me rien taire.
Aimez-vous bien l'époux que l'on va vous donner ?

Mlle D'ORSON.

Mais oui, je l'aime assez.

LA COMTESSE.

Je sais que votre frère
Desire cet hymen, sans vous y condamner.
Si quelque autre...

Mlle D'ORSON.

A présent, c'est une affaire faite ;
Et je ne pourrois plus en prendre un autre.

LA COMTESSE.

Quoi !
Vous ne pourriez...

Mlle D'ORSON.

Le chevalier et moi,

(*à l'oreille de la comtesse, et d'un air d'enfantillage.*)
Nous sommes arrangés.

LA COMTESSE, *en souriant.*

Bon !

Mlle D'ORSON.

Oui, je le répéte,
Ni l'un ni l'autre ailleurs ne peut donner sa foi.
Puis il m'a promis... Il me semble
Que l'hymen quelquefois donne un air triste.

LA COMTESSE.

Eh bien?

Mlle D'ORSON

Nous serons toujours gais.

LA COMTESSE.

Fort bien.

Mlle D'ORSON.

Souvent de deux époux qu'un même nœud rassemblè,
Quand l'un est ici, l'autre est là.

LA COMTESSE.

Eh bien?

Mlle D'ORSON.

Nous changeons tout cela,
Et nous serons toujours ensemble.

LA COMTESSE, *avec l'expression du sentiment.*

Oui, sans doute, oui, l'hymen vous doit des jours heureux.
Mais du bonheur quand on se fait l'image,
On doit craindre, si l'on est sage,
D'exagérer son espoir et ses vœux.
Quand on voit trop beau par avance,
Quelquefois, tant de près le charme est affoibli,

Le bien que l'espérance avoit trop embelli,
Est gâté par la jouissance.
Sans vouloir vous offrir un portrait affligeant
De cette chaîne auguste et souvent fortunée,
Craignez qu'espérant trop des nœuds de l'hyménée,
Votre cœur ne devienne un jour trop exigeant.
Souvenez-vous enfin qu'user de complaisance
Est le bonheur et le devoir de tous;
Et que souvent, pour deux époux,
L'art d'être heureux, c'est l'indulgence.

Mlle D'ORSON.

Mais si le chevalier alloit être jaloux?

LA COMTESSE.

Eh bien! un cœur jaloux et tendre
Peut faire encor notre bonheur.

Mlle D'ORSON.

Que vous devez être heureuse, ma sœur!
Car mon frère est jaloux à ne pas s'y méprendre.

LA COMTESSE, *avec effort.*

Je suis heureuse aussi.

Mlle D'ORSON.

Cependant, pardonnez,
Votre air chagrin, je le confesse,
M'alarme quelquefois.

LA COMTESSE.

Croyez-moi, vous prenez
L'air occupé pour la tristesse.
Le nom d'épouse, en comblant nos desirs,
Ajoute à nos devoirs ainsi qu'à nos plaisirs.

Mlle D'ORSON.

Oui, souvent vous m'avez fait craindre
Que mon frère en secret n'osât vous chagriner.

LA COMTESSE.

Votre frère! Et sur quoi peut-on le soupçonner?
Me vîtes-vous jamais l'accuser ou m'en plaindre?
La paix et l'union habitent parmi nous.
Vous le voyez, demain nous célébrons sa fête;
Pour lui, sans l'avertir, un spectacle s'apprête;
Et j'ai pris dans la pièce un rôle, ainsi que vous.
Sont-ce là des projets que le dégoût enfante?

Mlle D'ORSON.

Vous m'assurez donc bien que vous êtes contente,
Heureuse?

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Oui.

Mlle D'ORSON.

De quel poids vous soulagez mon cœur!
Ainsi votre amitié m'engage
A tenter à mon tour le sort du mariage?
A prendre un époux?

LA COMTESSE, *de même.*

Oui, ma sœur.

(*à part.*)
Je souffre à lui parler, et ne sais que lui dire;
A chaque mot mon ame se déchire.
(*haut.*)
Allez, ma sœur... d'Elcour nous attend au jardin...
J'ai quelque ordre à donner... Je vous rejoins soudain.

Mlle D'ORSON, *seule.*

Bon. Ne voilà-t-il pas l'ennui qui la tourmente,
Et qu'elle dissimule en vain!
Quand elle dit qu'elle est contente,
Elle le dit d'un ton chagrin.
J'en reviens toujours là; ma sœur aura beau dire:
De quelque ennui secret son cœur est dévoré;
Chaque fois que je la vois rire,
Je m'aperçois qu'elle a pleuré.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LE MARQUIS, MADEMOISELLE D'ORSON.

LE MARQUIS.

Quoi! ma petite nièce ici seule?
(*s'approchant de l'oreille de mademoiselle d'Orson.*)
Il nous quitte;
Mais je le crois encore au jardin. Vite! eh vite!
(*Il la pousse vers la coulisse; mademoiselle d'Orson s'en va, et le marquis rit de plaisir en la regardant.*)

SCÈNE V.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Avant de m'en aller, d'Orson, causons un peu;
Rien ne nous presse. Mon neveu,

C'est moi qui fis ton mariage,
Et je suis, grace au ciel, content de mon ouvrage;
De ta conduite enfin je suis édifié.

LE COMTE.

Je ne mérite pas ce...

LE MARQUIS.

Point de modestie.
Aussi pour toi mon amitié,
Comme tu vas le voir, ne s'est pas ralentie.
Je viens solliciter, d'Orson; sais-tu pourquoi?
Connois-tu mon projet?

LE COMTE.

Non.

LE MARQUIS.

Va, qu'il réussisse;
Le succès te fera plaisir autant qu'à moi,
J'en suis certain.

LE COMTE.

Vous me rendez justice.

LE MARQUIS.

Oh! je m'entends.

LE COMTE.

Cela paroît vous occuper?

LE MARQUIS.

Beaucoup; et c'est ainsi qu'il faut que tout se traite.
C'est peu de demander la grace qu'on souhaite;
Il faut courir après, si l'on veut l'attraper.
La faveur est comme une belle,
Aux modestes amants toujours fière et cruelle.

Fatiguez à grands cris ceux par qui doit couler
De ses dons la source infidèle :
Avant d'avoir réponse, il faut long-temps parler.
Enfin ces bienfaiteurs que par-tout on renomme
Cherchent assez souvent, en obligeant quelqu'un,
Moins à servir un galant homme,
Qu'à s'affranchir d'un importun.
J'ai toujours voulu me conduire
D'après les sentiments que je t'expose ici.
Ont-ils le sens commun? je n'oserois le dire;
Car l'âge avec le corps use l'esprit aussi.

LE COMTE.

Comment! de ce discours aussi vrai qu'énergique
Chaque mot devroit être écrit;
C'est parler en homme d'esprit,
Et penser en grand politique.

LE MARQUIS.

Tu trouves donc que j'ai le sens commun?

LE COMTE.

Vous? Vous êtes la raison même.

LE MARQUIS.

J'en suis bien aise. Allons, tu sais combien je t'aime;
Mais par trop d'amitié l'on peut être importun.
Ah! tiens, voilà Frontin.

SCÈNE VI.

FRONTIN, LE COMTE, LE MARQUIS.

LE COMTE, *à Frontin.*

Approchez. Et ma lettre?

(*au marquis.*)

Vous permettez?

FRONTIN.

Je viens de la remettre;

Et l'on a répondu : J'irai.

LE COMTE.

As-tu trouvé compagnie?

FRONTIN.

Oh! personne;

On étoit seule.

LE COMTE.

Et vous êtes entré?

FRONTIN.

Oui, monsieur, on m'a vu moi-même.

LE COMTE.

Je soupçonne...

N'as-tu rien observé? N'as-tu...

FRONTIN.

Pardonnez-moi,

J'ai vu qu'on me parloit d'un air de bonne foi...

LE MARQUIS.

On étoit! *On* parloit! *On* m'a vu!... Quel langage!
Mon neveu, ce garçon méconnoît-il l'usage

De nommer les gens par leur nom?
Ne sait-il donc jamais s'exprimer que par *on*?

LE COMTE.

Il est vrai que sa langue est un peu singulière;
C'est un tic. Par bonheur je suis fait à son ton;
Même en l'interrogeant je savois la manière
Dont il alloit répondre à chaque question.

LE MARQUIS.

Moi qui n'y suis pas fait, avec lui je te laisse;
Plus à son aise *on* pourra te parler.

SCÈNE VII.

FRONTIN, LE COMTE.

LE COMTE.

Ce soir au bal elle veut donc aller?

FRONTIN.

Monsieur, à ce seul mot, qui bannit la tristesse,
J'ai vu dans ses beaux yeux éclater l'allégresse.

LE COMTE.

A-t-on dit à quelle heure on veut partir, au moins?

FRONTIN.

Non, monsieur; il faut tant de soins!
Mais quand il sera plus facile
De prévoir le moment auquel on sera prêt,
Quelqu'un viendra vous parler en secret,
Ou bien à moi, si monsieur est en ville.

LE COMTE.

On choisira sans doute un messager habile?

FRONTIN.

Oh! de vos soins on sait que le plus important
C'est le secret; que, par délicatesse,
Monsieur, vous ne craignez rien tant
Que d'affliger madame la comtesse;
Que vous êtes humain, et qu'il est parmi nous
Peu de maris qui soient faits comme vous.
Monsieur, votre prudence est telle,
Qu'on doit...

LE COMTE.

Vous savez que sans bruit
Il faut que mon carrosse, avant d'être chez elle...

FRONTIN.

Oui, monsieur, vous attende à cent pas.

LE COMTE.

Et la nuit...

FRONTIN.

Je sais, point de flambeau; je suis assez instruit.
Vous voulez au censeur le plus inexorable
Fermer la bouche forcément;
Je sais que vous voulez, monsieur, absolument
Vivre en époux irréprochable...

LE COMTE.

Mais à Lisette, au moins, vous n'allez pas conter?...

FRONTIN.

Moi! vous pourriez de moi craindre ce tour infame!
A qui pourrois-je résister,
Si j'étois séduit par ma femme?
Aux grands crimes toujours on parvient pas à pas,
Et mon premier forfait, monsieur, ne seroit pas

Une malice aussi profonde.
A ma femme, qui, moi, j'irois conter cela?
Il faudroit donc qu'avant d'en venir là,
Je l'eusse dit à tout le monde.

LE COMTE.

Avertissez mes gens qu'on peut laisser monter
Un laquais qui tantôt viendra se présenter.
J'attends madame...

FRONTIN.

On vient, je me retire.
(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

Faut-il être attristé, madame, ou réjoui,
De ce qu'on vient de vous écrire?
Vous avez eu, je crois, des lettres?

LA COMTESSE.

Oui,
Et j'oublioіs de vous le dire.
C'est de mon vieux parent le marquis d'Ervaley;
Il arrive à Paris, et son retour m'étonne.

LE COMTE.

Je ne demandois pas le nom de la personne.

LA COMTESSE.

Je le sais bien, monsieur; et si j'en ai parlé,

C'est... pour parler.

LE COMTE, *après un silence.*

Je viens vous faire confidence
D'un doute qu'aujourd'hui m'inspire votre honneur:
A votre jugement je le soumets d'avance.
Quoique d'Elcour bientôt soit l'époux de ma sœur,
Il ne l'est pas encore; et, durant mon absence,
Il précède, accompagne ou suit par-tout vos pas...
Comme moi, ne craignez-vous pas?

LA COMTESSE.

Quoi?

LE COMTE.

Les propos. Vous savez comme on donne
Un ridicule.

LA COMTESSE, *à part.*

Bien! ceci fait des progrès;
Ses soupçons, grace au ciel, n'ont épargné personne.
(*haut.*)
D'Elcour est votre ami.

LE COMTE.

Sans doute. Eh bien! après?
Ce n'est pas moi non plus qui le soupçonne.
Vous avez la fureur de me mêler exprès
Par-tout où je n'ai point affaire.
Je vous parle en ami, je ne suis là pour rien.
Voyez, je crains peut-être un mal imaginaire;
Je peux m'être trompé.

LA COMTESSE.

Non, vous voyez très bien;
Je ne recevrai plus d'Elcour en votre absence.

LE COMTE.

Oh! j'en croirai votre prudence.
Mais à d'Elcour, de tout cet entretien,
Vous ne ferez, j'espère, aucune confidence?
Vous le verriez bientôt, oh! je connois d'Elcour,
Me prêter des motifs... et peut-être à vous-même;
Vous taxer envers moi d'un véritable amour;
Me croire aimé par vous... là... comme on aime.
Ce seroit, n'est-ce pas, vous... calomnier?...

LA COMTESSE.

Moi?...
Mais j'ai toujours pour vous...

LE COMTE.

Oui, je le croi,
Une amitié bien douce, bien tranquille.

LA COMTESSE, *à part.*

Tranquille!

LE COMTE.

Et l'amitié, j'en fais toujours grand cas.
M'aimer d'un autre amour vous seroit difficile;
Cela doit être, et je ne prétends pas
Être exigeant, cruel... Mais à propos, madame,
Vous a-t-on dit la nouvelle du jour?

LA COMTESSE.

Non, monsieur.

LE COMTE.

Le marquis d'Herté, contre sa femme,
Vient d'obtenir un ordre de la cour:
Elle est partie.

LA COMTESSE.

Ah Dieu! quelle triste nouvelle!
Que je la plains!

LE COMTE.

Mais, avec elle,
Vous n'aviez, ce me semble, aucun nœud d'amitié.

LA COMTESSE.

Son malheur est si grand, monsieur, que la pitié
Doit...

LE COMTE.

C'est avoir l'ame fort belle :
Mais son malheur n'est pas le terme tout-à-fait.

LA COMTESSE.

La marquise, dit-on, avant d'être infidèle,
Avoit perdu son cœur.

LE COMTE.

On l'a dit en effet
Pour la rendre moins criminelle.

LA COMTESSE.

Par-là je ne veux point excuser ses erreurs.
Je sais que d'un mari les volages ardeurs
N'autorisent jamais les travers d'une femme;
Quand un époux a pu nous oublier,
La vengeance est un droit qu'en vain l'amour réclame;
Imiter un ingrat, c'est le justifier.
Il étoit fort jaloux.

LE COMTE.

Il avoit tort, madame.
Oh! oui... Mais il disoit qu'un mari vigilant,

Même à l'excès, devient utile;
Qu'à sa femme, en la surveillant,
Il rend la vertu plus facile;
Qu'il fait doubler les forces de son cœur
Par sa jalousie importune;
Et qu'à tout prendre enfin, pour garder son honneur,
Deux sagesses valent mieux qu'une.
Il avoit de l'esprit.

LA COMTESSE.

D'accord.
Mais on dit qu'il grondoit sans cesse.

LE COMTE.

Il avoit tort.
Mais il disoit, il prouvoit même
Que toujours un objet qu'on aime,
Triste ou gai, plaît également.
Assez bien parfois il raisonne.

LA COMTESSE.

Et sitôt qu'il alloit joindre son régiment,
Il falloit qu'enfermée en son appartement
La marquise ne vît personne.

LE COMTE.

Il avoit tort assurément.
Mais voici son raisonnement:
Du sexe, disoit-il, moi, je suis idolâtre;
Je crois qu'il se défend par sa seule vertu;
Mais le plus sûr, pour n'être point battu,
C'est de n'avoir pas à combattre.
Plus il l'aimoit...

LA COMTESSE.

Ah ! bon, insistez sur ce point,
Si vous le défendez.

LE COMTE.

Je ne le défends point ;
Je suis historien.

LA COMTESSE.

Quoi ! d'un époux aimable
Elle avoit la tendresse ! Est-il un sort plus doux ?
Quoi ! pouvant être heureuse au sein de son époux,
Elle aima mieux être coupable !
On l'aimoit, et son cœur a formé d'autres vœux !
Elle a détruit son bonheur elle-même !
Qu'importe que l'objet qu'on aime
Soit jaloux, s'il est amoureux ?
Ses soupçons outrageants, même ses violences,
Tout ce que l'amour fait est absous par l'amour :
Ses peines sont des récompenses ;
Et pour lui le cœur, chaque jour,
De ses privations se fait des jouissances.
Oui, que l'on me condamne au reproche, au courroux,
A la gêne, à tous les supplices
Que puisse inventer un jaloux ;
S'ils viennent de l'amour, j'en ferai mes délices.

LE COMTE.

Eh ! pourquoi, si l'on peut vous aimer sans cela ?...

LA COMTESSE.

(*à part, mettant la main sur son cœur.*)

Oui, vous avez raison... Mon mal est toujours là.

Oh ! je le vois, j'aurois beau faire ;
Je ne peux jusqu'au bout l'entretenir sur rien
Sans me trahir.

LE COMTE, *à part.*

Ah ! j'avois bien affaire
De demander cet entretien !

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Ah ! vous voilà tous deux ! Je vien
Vous faire un récit qui, j'espère,
Va vous amuser.

LE COMTE, *à part.*

Ah !

LA COMTESSE, *à part.*

J'en ai besoin.

LE COMTE.

Eh bien !
Nous voilà prêts, mon oncle.

LE MARQUIS.

Écoute.
En te quittant, il te souvient sans doute
Que chez le commandeur j'allois dire deux mots.
J'étois à peine assis qu'il arrive à propos
Un de ces grands parleurs, féconds, intarissables,
Du bulletin du jour courriers infatigables...

Tu ne vois rien encor de plaisant?

LE COMTE.

Jusque-là...

LE MARQUIS.

Un moment, et nous y voilà.
J'écoutois peu sa harangue indiscréte,
Même ennuyé déja, j'allois me retirer,
Quand ton nom a frappé mon oreille distraite.

LE COMTE.

Mon nom!

LE MARQUIS.

Oui, ce monsieur t'a daigné consacrer
Un article de sa gazette.

LE COMTE.

C'est trop d'honneur, assurément.
Mais, qu'a-t-il donc dit?

LE MARQUIS.

Un moment.
Il ignoroit mon nom. Sa politesse,
Ayant fait de toi-même un éloge flatteur,
A vanté fort au long et l'esprit et le cœur
Et la beauté de la comtesse;
(*en riant.*)
Puis d'un ton presque douloureux,
Il a dit que c'étoit dommage,
Et que ses qualités, ses charmes et son âge,
Méritoient un sort plus heureux.

LA COMTESSE.

Plus heureux? Quel est ce langage?
Mais je suis très heureuse.

LE MARQUIS.

Oh! nous n'y sommes pas.
Il a dit que de la comtesse
Le monde faisoit tant de cas,
Qu'avec chagrin tous les gens délicats
T'avoient vu prendre une maîtresse.
(Il rit de toutes ses forces.)

LA COMTESSE, *à part.*

Quel incident fâcheux!

LE COMTE.

Quoi, monsieur?

LE MARQUIS, *de même.*

Il prétend
Que d'une jeune fille achetant la tendresse,
Tu montres pour ta femme un mépris éclatant.
Hem? que dis-tu du personnage?
Conter tout cela, moi présent!
Ne trouves-tu pas bien plaisant
Qu'il vienne!...

LE COMTE.

(à part.)
Oh! très plaisant. J'enrage.

LA COMTESSE, *à part.*

Je me passerois fort d'un pareil entretien.
En effet, pour nous faire rire,
Mon oncle s'y prend assez bien!

LE MARQUIS, *de même.*

J'écoutois d'abord sans rien dire;
Puis, pour faire durer le plaisir jusqu'au bout,
J'ai fait des questions : il répondoit à tout;

Et toujours pour un mot une harangue entière.
Cet homme-là sait tout absolument;
Comme toi-même, il connoît ta bergère.

LA COMTESSE.

Ainsi le premier fat, toujours impunément,
D'un seul mot dénigre, diffame...

LE MARQUIS.

Allons, allons, nous savons tous, madame,
Que vous êtes heureuse; ainsi point de courroux.
Bien, fort bien, ai-je dit: mais le connoissez-vous?

LE COMTE.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Jamais il n'a vu cette belle :
Mais il tient ces détails de l'un de ses amis.
Il a fait plus, il m'a promis...

LE COMTE.

Il a promis?...

LE MARQUIS.

Il veut me la faire voir.

LE COMTE.

Elle?
Et vous avez dit non?

LE MARQUIS.

Je n'avois garde.

LE COMTE.

Quoi!...

LE MARQUIS.

Je l'ai pris au mot, et bien vite.

LA COMTESSE, *à part.*

Je souffre, hélas! pour lui comme pour moi.

LE COMTE.

Eh! pourquoi vous mêler?...

LE MARQUIS.

Tais-toi donc, il mérite
Que je le pousse à bout. Oh! j'irai.

LE COMTE, *vivement.*

Non;
Ne vous commettez point; c'est moi seul qu'on offense.
J'irai moi-même, et j'en aurai raison.

LE MARQUIS.

Point: je te dis que j'irai.

LA COMTESSE.

Moi, je pense,
Si vous me demandez mon avis sur cela,
Qu'il faut répondre à tous ces propos-là
Par le mépris et le silence.

LE MARQUIS.

Eh bien! quel air dolent avez-vous là tous deux?
Quel diable de maintien!

LE COMTE.

Ah! c'est qu'il est fâcheux...

LE MARQUIS, *toujours riant.*

Oh! très fâcheux, je le confesse.
Ah! fort bien, petit scélérat!...
Prenez bien garde à vous, ma niéce:
Vous avez pour époux un perfide, un ingrat.
On diroit qu'il vous aime avec idolâtrie;
Il n'en est rien, c'est un détour;

Pour vous son cœur a de la jalousie,
Pour une autre il a de l'amour.
(Il rit encore plus fort.)

LA COMTESSE.

Monsieur le marquis!...

LE MARQUIS.

Eh bien! qu'est-ce?
Encor de l'humeur, du courroux?
Toujours effarouchée? En vérité, ma nièce,
On ne peut pas rire avec vous.

LE COMTE.

C'est qu'il est vrai qu'un pareil persiflage,
S'il se prolonge trop, mon oncle, amuse peu.

LE MARQUIS.

Tu me trouves diffus! parbleu,
Notre conteur l'est un peu davantage.
Et l'histoire, dis-moi, de ta belle, entre nous,
En abrégé penses-tu qu'il l'ait faite?
Il en parloit d'un ton à tuer un jaloux.
Il faudroit voir comme il la traite?
Monsieur le comte, vous pensez
L'avoir séduite, être aimé d'elle?
Si vous l'avez écrit dans la tête, effacez.
Elle vous est pleinement infidèle.

LE COMTE, *vivement, et avec un rire forcé.*

Comment?... car en effet ceci devient plaisant.
Oui, mon oncle a raison, madame;
Il faut en rire. On dit donc à présent
Que ma belle a trahi ma flamme?
Ah! contez-nous cela.

LE MARQUIS.

Oui, l'on vous trahit.

LE COMTE, *de même.*

Bon !

C'est un malheur. Et pour qui ? le dit-on ?

LE MARQUIS.

Pour mille autres.

LE COMTE, *de même.*

Pour mille ?

LE MARQUIS.

Oui, vraiment.

LE COMTE, *de même.*

C'est dommage !

LE MARQUIS.

Ah ! vous vous avisez, vous, monsieur le volage,
D'être à-la-fois dupe et fripon !
Sûr du cœur de votre maîtresse,
Sûr de votre secret, donnant un libre essor !...
Mais, chut ! n'en parlons plus, car nous ferions encor,
A coup sûr, pleurer la comtesse.

LA COMTESSE.

Non, mon oncle ; c'est moi qui crains de vous troubler.
Je ne me sens pas bien ; souffrez que je vous quitte.
(*Elle sort.*)

LE MARQUIS, *au comte.*

Que t'ai-je dit ? Va-t'en bien vite ;
Va, cours la consoler. Va, va.
(*Il le pousse, en riant, vers la comtesse. Le comte qui fait d'abord semblant de la suivre, sort par une autre porte, sans que le marquis s'en aperçoive.*)

SCÈNE X.

LE MARQUIS.

Oh ! les amants,
Je l'avouerai, sont de drôles de gens !
Quand j'y songe pourtant, mon récit trop sincère
De ma nièce, après tout, pourroit troubler le cœur;
Nouveau motif pour moi d'éclaircir cette affaire,
Pour pouvoir dissiper ensuite son erreur.
Allons, je me prépare une triple alégresse,
Humilier d'un fat le babil scandaleux,
De mon neveu d'Orson justifier les feux,
Et remettre la paix dans l'esprit de ma nièce.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE COMTE.

Quoi! vous partez si vite?

LE MARQUIS.

Une affaire qui presse...

LE COMTE.

Vous n'allez pas sans doute éclaircir de ce pas,
L'histoire, la, de ma maîtresse?
Ces contes de tantôt?

LE MARQUIS.

Non pas.

LE COMTE.

A la bonne heure.

LE MARQUIS.

Oh! non; c'est pour une autre affaire.

LE COMTE.

Je l'ai craint d'abord, à vous voir.

LE MARQUIS.

Oh! je n'y songeois pas.

LE COMTE.

Vous auriez pu vouloir...

Mais il est mieux de n'en rien faire.
Vous n'irez donc pas?

LE MARQUIS.

Non: je n'irai que ce soir.

LE COMTE, *vivement.*

Ce soir?

LE MARQUIS.

Oui. N'est-ce pas assez tôt?

LE COMTE.

Au contraire.
Même je craindrois, entre nous,
Qu'on ne jugeât trop peu digne de vous
D'aller vérifier une aussi triste fable :
Car dans le fond rien n'est plus misérable.
Et si j'étois de vous...

LE MARQUIS.

Eh! non, non, mon neveu.
Aux dépens du conteur je prétends rire un peu;
Car il aura promis plus qu'il ne pourra faire.
Mais changeons de propos.

LE COMTE.

Oui, vous avez raison.

LE MARQUIS.

Hier tu t'étonnois, d'Orson,
De me voir éveillé plus tôt qu'à l'ordinaire?

LE COMTE.

Mais, oui.

LE MARQUIS.

C'est qu'à la cour se traite mon affaire,
Et dans ce pays-là, mon neveu, sois certain

Que, fût-on éveillé long-temps avant l'aurore,
En arrivant on trouve encore
D'autres gens levés plus matin.

LE COMTE.

Oui, qui vient tard n'a ni profit ni gloire...
Convenez qu'on a su pourtant vous régaler
D'un conte impertinent, absurde. J'ose croire...

LE MARQUIS.

De quel conte veux-tu parler?

LE COMTE.

La, de la ridicule histoire
De mes amours.

LE MARQUIS.

Ah! rien n'est si plaisant.
Mais il s'agit d'autre chose à présent.
Je n'ai fait jusqu'ici parler que mes services;
Mais si, de jour en jour, après m'avoir promis,
Le ministre me fait essuyer des caprices,
Je saurai l'entourer de nos communs amis.

LE COMTE.

Mais je pourrois bien, moi, lui couper les oreilles.

LE MARQUIS.

Au ministre? es-tu fou, d'Orson?
Pour le succès cela feroit merveilles!
C'est fort bien solliciter!

LE COMTE.

Non;
Je parlois de ce fat...

LE MARQUIS, *en colère.*

Oh! ce propos, d'Orson,

Me lasse enfin, commence à me déplaire.
M'écoutez-vous?

LE COMTE.

Ah! mon oncle, pardon :
Rien ne pourra plus me distraire.
Parlez.

LE MARQUIS, *toujours en colère.*

C'est bien le moins, je croi,
Lorsque pour toi j'agis, que tu daignes m'entendre;
Car ce que je viens d'entreprendre,
Ce que j'ose espérer est pour toi seul.

LE COMTE.

Pour moi?

LE MARQUIS, *du ton le plus affectueux.*

Oui, mon cher neveu, c'est pour toi.
Auprès du roi, ce que je sollicite,
C'est, entre nous, son agrément
Pour te céder...

LE COMTE.

Quoi?

LE MARQUIS.

Mon gouvernement;
C'est pour cela qu'ici je te fais ma visite.

LE COMTE.

Vous me voyez confus, mon cher oncle; eh! comment
Pourrai-je jamais reconnoître?...
Quoi! vous venez exprès?...

LE MARQUIS.

Toujours les vieilles gens,

Mon neveu, sont embarrassants :
Tu ne m'attendois pas ; je te gêne peut-être.

LE COMTE.

Qui? vous, mon oncle! O ciel! ni le temps, ni le lieu...

SCÈNE II.

LE COMTE, LE MARQUIS, FRONTIN.

FRONTIN, *au marquis.*

Monsieur, votre notaire attend.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

Il falloit dire :

(*au comte.*)

On attend. Sors-tu, toi?

LE COMTE.

Non ; je m'en vais écrire,
En attendant d'Elcour.

LE MARQUIS.

En ce cas, sans adieu.

(*Le comte et le marquis sortent.*)

SCÈNE III.

FRONTIN.

Monsieur s'est ennuyé d'être un mari fidèle ;
De mon mieux je me prête à ce goût passager.
A-t-il bien ou mal fait?... quant à moi, je me mêle

D'obéir à mon maître, et non de le juger.
Je crois bien qu'on pourroit, en critique sévère,
Le chicaner un peu sur cette humeur légère :
Mais suis-je fait pour le changer?
Et d'ailleurs, raisonnons. Pour aimer sa maîtresse,
Il me paie assez bien, il faut noter ce point;
Mais, pour aimer sa femme, il ne me paieroit point.
J'use de son argent, et lui de mon adresse :
Tout est dans l'ordre. Il se peut qu'en effet
Il m'en coûte un peu d'innocence :
Mais, ma foi, je ne suis pas fait
Pour décider les cas de conscience.

SCÈNE IV.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE, *arrêtant Frontin.*

Mais, un moment, Frontin, un moment.

FRONTIN.

Eh bien! quoi?

LISETTE.

Tu fuis toujours.

FRONTIN.

Et toi sans cesse tu déclames.
Çà, voyons; dépêchons : j'ai hâte.

LISETTE.

Oh! je le croi.
Quand je te parle, je te voi
Toujours pressé.

FRONTIN.

C'est que vous autres femmes,
Vous ne l'êtes jamais sitôt qu'il faut parler.

LISETTE.

Allons, allons, deux mots; puis tu vas t'en aller.
Quoi! Frontin, à ce point tu peux me méconnoître?
Quoi! tu ne me parleras pas,
A moi ta femme, et tu me quitteras
Sans me rien dire de ton maître?
Quoi! j'aurai beau prier soir et matin,
Tu ne me conteras jamais de bonne grace
Ce qui se passe ici, mon cher Frontin,
Ce qu'on dit, ce qu'on fait, ce que tu sais enfin?

FRONTIN.

Que viens-tu me chanter? Est-ce que rien se passe?
Est-ce qu'il se fait rien? Est-ce que l'on dit rien?
Est-ce que je sais rien?

LISETTE.

Ah! barbare! ta femme
N'a donc plus de droits sur ton ame?
Quand je t'ouvre mon cœur, tu me fermes le tien!
Ton maître t'a sonné ce matin pour écrire;
Tu tiens même en ce moment-ci
Une réponse; et tu viendras me dire
Qu'il ne se passe rien ici!
Inhumain! comme tu me traites!
N'est-il pas de régle, en tout temps,
Que les valets disent tout aux soubrettes?

FRONTIN.

Oui, les valets encore amants;

Mais moi je suis époux. Écoute :
Il fut un temps où l'amour m'eût sans doute
Fait babiller; car tu n'ignores pas
Qu'au temps passé, comme au siècle où nous sommes,
L'amour a fait faire ici-bas
Des sottises aux plus grands hommes.
J'en aurois fait aussi pour toi :
Je voyois au babil ma langue disposée;
J'ai senti le danger, je t'ai vite épousée.
Depuis ce jour je suis maître de moi,
Et je ne causerai jamais.

LISETTE, *pleurant.*

Oh! je le croi.

FRONTIN.

De combien de défauts guérit le mariage!
J'étois bavard, je suis silencieux.

LISETTE, *de même.*

Je le vois bien.

FRONTIN.

J'étois jaloux; ah! grace aux cieux,
Je suis guéri de cette rage.

LISETTE, *de même.*

Oh! je n'en doute point.

FRONTIN.

Je ne pouvois dormir;
Oh! maintenant, je ne fais plus qu'un somme.

LISETTE, *pleurant plus fort.*

Je le sais bien.

FRONTIN.

Il faut en convenir,

Le mariage aussi corrige bien un homme !

LISETTE.

Ingrat, je t'aimois mieux avec tous tes défauts.
Ta conscience, enfin, peut-elle être en repos?
Quand de te dire tout j'eus toujours la foiblesse !
Tu le sais... Viens, ingrat, m'interroger ici
Sur les défauts de ma maîtresse.

FRONTIN.

Je ne suis pas curieux, Dieu merci ;
Et c'est encor graces au mariage.

LISETTE.

Tu me pousses à bout par d'éternels refus.
Mais, lâche, tu ne sais donc plus
Dans quels périls ta cruauté t'engage ?

FRONTIN.

Ma chère enfant, je tiens du mariage encor
Une vertu de grande conséquence,
Nécessaire, et qui vaut de l'or
Pour les maris : la patience.

LISETTE.

Hom, le dénaturé ! Mais quoi !
Tu ne m'aimes donc plus, d'après ce que je voi ?

FRONTIN.

Adieu, mon cœur.

SCÈNE V.

LISETTE.

Adieu, monstre! Quelle foiblesse,
De n'oser châtier, ainsi que je le dois...
Le fripon conduit tout, à ce que j'aperçois.
Eh! mais, ce chevalier! Se pourvoir d'une belle,
Sur le point d'épouser ici mademoiselle!
Il donne des écrins, notre galant berger!
Ah! j'ai bien fait d'interroger,
Pour apprendre cette nouvelle.
Tous les valets, grace au ciel, aujourd'hui
N'ont pas fait du silence une étude profonde.
Je vivrois toujours, quel ennui!
Sans savoir un seul mot des affaires d'autrui,
S'il n'existoit que des maris au monde.
Profitons de ceci du moins. Monsieur d'Elcour,
Madame va savoir votre innocent amour;
Il faudra que tout s'éclaircisse.
Les deux amis sont dignes de courroux;
Et, sans miséricorde, on doit faire justice
Des volages amants et des maris jaloux.
Allons, courons, l'affaire presse.

SCÈNE VI.

MADEMOISELLE D'ORSON, LISETTE.

Mlle D'ORSON.

Lisette, avez-vous vu le chevalier?

LISETTE.

Moi? non,
Mademoiselle... Mais pardon...
Je vais parler à ma maîtresse.

SCÈNE VII.

MADEMOSELLE D'ORSON, *rêvant.*

A tout ce que j'entends, à tout ce que je voi,
En vérité, je ne peux rien comprendre.
Par-tout un air de mystère, d'effroi;
L'un pleure, l'autre est triste, un autre gronde, et moi,
Je ne sais rien.

SCÈNE VIII.

MADEMOISELLE D'ORSON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à part.*

On est prêt à se rendre;
On a promis réponse à mon doux compliment.
Mais moi, dans ce fatal moment,

Je ne me défends point d'une frayeur extrême;
Car peut-être, ce soir, je perds tout ce que j'aime.
C'est jouer trop gros jeu; risquer tout en un jour.

Mlle D'ORSON, *à part.*

Ah! bon, voici le chevalier d'Elcour.
Il cause avec ma sœur; il peut avoir su d'elle...
(*haut.*)
Monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER.

Pardon, j'étois rêveur.

Mlle D'ORSON.

Savez-vous d'où vient que ma sœur
Est triste?

LE CHEVALIER.

Non, mademoiselle.

Mlle D'ORSON.

Mais savez-vous pourquoi mon frère a de l'humeur?

LE CHEVALIER.

Non.

Mlle D'ORSON.

Savez-vous pourquoi mon oncle gronde?

LE CHEVALIER.

Non.

Mlle D'ORSON.

Vous verrez que tout le monde
Sera fâché, sans qu'on sache pourquoi.
Çà, monsieur, savez-vous quelle triste nouvelle
Vous donne un air chagrin? Ah! nous verrons, je croi,
Si vous saurez quelque chose.

LE CHEVALIER.

Qui?... moi?

Mlle D'ORSON.

Oui, vous: ne pouvez-vous parler?

LE CHEVALIER.

Mademoiselle!...

Mlle D'ORSON.

Vous ne m'aimez donc plus?

LE CHEVALIER.

Jamais jusqu'à ce jour
Mon cœur ne fut pour vous si tendre et si fidèle.

Mlle D'ORSON.

Qu'avez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Mon amitié cruelle
Coûtera cher peut-être à mon amour.

Mlle D'ORSON.

Comment?

LE CHEVALIER.

Notre devoir souvent inexorable...
Mademoiselle, on peut m'accuser aujourd'hui:
Je peux, quoique innocent, vous paroître coupable...
Croyez plutôt mon cœur que les discours d'autrui...

Mlle D'ORSON.

Eh! parlez-moi donc... Il soupire...

(*Le chevalier sort.*)

SCÈNE IX.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Eh bien donc! à présent il s'en va sans rien dire!
Oh! non, je n'entends rien à tout ce que je voi;
Tout a changé de face ici depuis une heure.
Et puis ce chevalier qui s'éloigne de moi!...
Qui me regarde!... et d'un air!... Eh bien! quoi!
Ne voilà-t-il pas que je pleure
Comme lui, sans savoir pourquoi?
S'il vient d'apprendre ici quelque triste nouvelle,
Il devroit bien...

SCÈNE X.

MADEMOISELLE D'ORSON, LE COMTE.

LE COMTE, *brusquement.*

Rentrez, mademoiselle.

Mlle D'ORSON.

Quel son de voix! Quoi! mon frère, il se peut
Que contre moi!... Cette rigueur m'étonne...

LE COMTE, *plus doucement.*

Rentrez.

Mlle D'ORSON, *s'en allant.*

Moi qui jamais n'ai rien fait à personne;
Il semble qu'aujourd'hui tout le monde m'en veut.

SCÈNE XI.

LE COMTE, *seul d'abord.*

A merveille! Lisette est dans sa confidence.
J'ai bien fait d'épier leur secret entretien.
Ah! c'est d'Erbon; ce soir, en mon absence,
On l'attend donc ici? Fort bien!
Frontin!... Je souffre le martyre.
Dieu!... Frontin!

FRONTIN.

Monsieur, me voici.

LE COMTE, *vivement.*

On me trahit.

FRONTIN.

Je venois vous le dire.

LE COMTE.

Quoi! tu sais quelque chose aussi?

FRONTIN.

Oh! oui, monsieur : vous aviez dit, sans doute,
Que vous ne restiez pas à souper?

LE COMTE.

Oui.

FRONTIN.

Là-bas,
J'ai vu, madame, à part, s'entretenir tout bas
Avec le chevalier. Je m'approche, j'écoute...
Vous l'avez permis...

LE COMTE, *avec impatience.*

Oui.

FRONTIN.

L'on appelle ce soir
D'Erbon...

LE COMTE.

(*avec emportement.*) (*à part.*)
Eh! je le sais. Traîtres! nous allons voir.

FRONTIN.

Mais cette fâcheuse nouvelle
N'est pas le seul danger pressant.

LE COMTE.

Comment?

FRONTIN.

Sophie...

LE COMTE.

Eh bien? seroit-elle infidèle?

FRONTIN, *à part.*

Faisons-nous délateur pour nous rendre innocent.

LE COMTE.

Parleras-tu?

FRONTIN.

Monsieur, j'ai voulu par moi-même
Voir les gens qui tantôt avoient quelque soupçon
Sur Sophie...

LE COMTE.

Hem?

FRONTIN.

Ma frayeur est extrême
Oui, je croirois qu'ils ont raison.

LE COMTE.

Que dis-tu? ciel! Frontin, tandis que je demeure,
Va, cours chez Sophie, et sur l'heure...
Mais non, j'irai moi-même : il faut,
Dans ces cas-là, parler en face;
Un tiers peut aisément se trouver en défaut;
Il n'a jamais les yeux de l'amant qu'il remplace;
Il n'entend que ce qu'on lui dit,
Ne voit que ce qu'on montre; il juge la surface,
Et jamais dans l'ame il ne lit.
Mais tandis que je sors pour venger cet outrage,
Si le complot qu'ici l'on trame contre moi...

FRONTIN, *à part.*

Quel trouble est peint sur son visage!

LE COMTE.

Puis-je?...

FRONTIN.

Irez-vous, monsieur?

LE COMTE.

Tais-toi.
Oui, je dois me venger; oui, j'y vole, et j'espère
Qu'à mon retour...

FRONTIN.

Au fond, c'est fort bien fait;
Car ce que madame peut faire,
Tous ses rendez-vous, en effet,
Auprès d'un tel chagrin ne vous importent guère.

LE COMTE, *le prenant à la gorge.*

Ne m'importent guère! Comment!
Tu veux que je souffre en silence!...

Qu'en m'éloignant d'ici je sois d'intelligence !...

FRONTIN.

Eh non ! monsieur... Restez.

LE COMTE.

Tu vois qu'en ce moment
Je ne peux pas sortir.

FRONTIN.

Sans doute.

LE COMTE.

Et je ne puis rester.

FRONTIN.

Il est vrai

LE COMTE.

Viens, écoute.
Va, cours, vole...

FRONTIN.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

Non, reste là.

FRONTIN.

Oui, monsieur.

LE COMTE, *avec fureur.*

Eh bien ! te voilà ?
Avec tes bras pendants, et ton morne visage
Qui n'exprime jamais qu'un stupide embarras,
Tu me verrois périr sans me tendre les bras;
Digne et trop ressemblante image
De tes pareils, vil peuple de valets,
Qu'on achéte sans cesse, et qu'on n'acquiert jamais.

FRONTIN.

Voilà pour la gent domestique,
Si je m'y connois bien, un beau panégyrique.

LE COMTE.

Mon cher Frontin, je n'espère qu'en toi;
Cours chez Sophie, observe tout pour moi:
Ne m'abandonne pas; sois l'ami de ton maître.
Va, malgré mon courroux, je dois me contenir;
Ici j'épierai tout, et je saurai peut-être
Confondre un cœur coupable avant de le punir.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LE COMTE.

Mais la voici.

LA COMTESSE.

D'Elcour en ce lieu devroit être.

LE COMTE.

Non... pas encor.

LA COMTESSE.

Sans doute il va bientôt paroître?

LE COMTE.

Oui, je le crois. Mais quel air d'embarras!
Vous paroissez troublée?

LA COMTESSE.

Êtes-vous bien tranquille?

LE COMTE.

Eh! pourquoi donc ne le serois-je pas?

(*à part.*)
Que veut-elle dire? Ce style...

LA COMTESSE.

Pour la dernière fois, il faut parler enfin.
Avez-vous toujours le dessein
De donner votre sœur pour femme
Au chevalier?

LE COMTE.

Et vous, madame,
Aurez-vous donc sur lui toujours quelque soupçon?
Pourquoi, sur sa gaieté prenant un faux ombrage,
D'après son ton léger, croire son cœur volage?

LA COMTESSE.

Je vais vous affliger; pardon:
Je voudrois vous sauver le déplaisir extrême...

LE COMTE.

Comment? expliquez-vous.

LA COMTESSE.

Voici d'Elcour lui-même.

SCÈNE XIII.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

Quand, pour calmer, d'Elcour, de trop justes frayeurs,
Votre bouche avoua quelques torts de jeunesse,
Je n'ai pas dû penser que ces aveux trompeurs
Fussent un voile heureux, une perfide adresse,
Pour nous cacher encor de coupables erreurs.

LE COMTE.

Je vous l'ai déja dit, madame,
Que votre amitié pour ma sœur
A d'injustes soupçons avoit ouvert votre ame.
D'Elcour est mon ami; je réponds de son cœur.

LE CHEVALIER, *à part.*

Que prétend-elle donc? Je n'y peux rien comprendre.

LE COMTE.

Oui, vous devez compter sur lui.

LE CHEVALIER.

Mais est-ce tout de bon qu'on m'accuse aujourd'hui?
Et sérieusement faudra-t-il se défendre?

LA COMTESSE.

Vous deviez employer des confidents discrets,
Monsieur le chevalier; on a dit vos secrets.
C'est à monsieur de voir s'il veut, ami fidèle,
Donner pour époux à sa sœur
Un homme qui, tout près d'en être possesseur,
Arrange une intrigue nouvelle;
Et qui, prétendant, tour-à-tour,
De devoirs, de plaisirs remplir sa destinée,
Veut apparemment que l'amour
Le console de l'hyménée.

LE COMTE.

Propos!

LE CHEVALIER, *à part.*

Si j'avois pu lui dire mon dessein!

LA COMTESSE, *au chevalier.*

Osez les réfuter, si c'est une imposture.
On n'a pas vu tantôt une lettre, un écrin?...

LE CHEVALIER, *à part.*

Ciel!

LE COMTE.

Un écrin!...

LE CHEVALIER.

Madame, je vous jure
Qu'on vous a mal expliqué mon projet;
Que de mes vœux, de ma tendresse,
Votre sœur est l'unique objet;
Que mon cœur tout entier pour elle s'intéresse.

LA COMTESSE.

Vous éludez.

LE CHEVALIER, *bas.*

Que faites-vous?
(*à part.*)
Mais vous me trahissez. J'enrage!

LA COMTESSE.

Faut-il que je trahisse une sœur, un époux?

LE CHEVALIER, *de même.*

Laissez-moi faire.

LA COMTESSE.

Quel langage!
Que je vous laisse faire!

LE COMTE.

Eh bien! cet embarras...

LA COMTESSE.

Monsieur, l'aventure est réelle;
Et j'ai même su de la belle
Jusques au nom, que je ne cherchois pas:
Sophie.

LE COMTE, *à part.*

O ciel!

LE CHEVALIER, *à part.*

Le mot est lâché!

LE COMTE, *à part.*

Que dit-elle?
Veut-elle me confondre? ou dois-je voir en lui
Un perfide rival?

LA COMTESSE.

C'est ainsi qu'on l'appelle.
Osez me démentir; la connoissez-vous?

LE CHEVALIER, *avec embarras.*

Oui.

LA COMTESSE,

J'ai donc fait un récit fidèle.

LE COMTE, *en colère.*

Monsieur!

LE CHEVALIER.

Eh bien?

LE COMTE, *de même.*

Défendez-vous.
Il n'est plus temps de rire, et l'aventure est telle...

LE CHEVALIER.

Je parlerai.

LE COMTE.

J'y compte.

LE CHEVALIER.

Quel courroux!
Un cœur ne sauroit, entre nous,
Pousser plus loin l'amitié... fraternelle.

LE COMTE.

Je dois sentir...

LE CHEVALIER.

Oui; je lis dans ton cœur,
Et d'un... frère alarmé j'excuse la fureur.

LA COMTESSE, *au comte.*

Ah! mon ami, l'objet de sa foiblesse
Par des chemins fleuris peut conduire au malheur.
Autant que ses attraits on vante son adresse.
Mais, à juger par cet effroi
Dont votre ame, à ce nom, paroît encore émue,
Cette beauté vous est connue,
Et d'un si grand danger vous tremblez comme moi.
Ah! l'on m'a dit vrai, je le voi.
D'Elcour, votre silence...

LE CHEVALIER.

On veut donc me confondre.
Comte, voyons; ordonnez de ceci:
Est-ce à ce tribunal, en ce moment, ici,
Qu'en accusé je dois répondre?

LA COMTESSE.

Sans doute.

LE CHEVALIER, *se disposant à parler.*

Eh bien!...

LE COMTE.

Mais non; il ne pourroit
Parler net devant vous sur un pareil sujet,
Madame : seul à seul, j'éclaircirai l'affaire;
Et si je réussis à juger en effet
Ses procédés, je réponds du salaire.

LE CHEVALIER.

Soit; je saurai tous deux vous satisfaire.
Mais donnez-moi jusqu'à la fin du jour;
Et j'aurai mérité peut-être, à mon retour,
L'estime de la sœur, et l'amitié du frère.

(*Il sort; et, par un jeu muet que la comtesse ne comprend pas, il lui reproche l'imprudence qu'elle vient de commettre.*)

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

J'ai prévu qu'un moment je vous affligerois
Par ma cruelle confidence;
Mais j'allois vous livrer à d'éternels regrets,
Si j'avois gardé le silence.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

LE COMTE.

Les voilà donc ces deux amis de cœur!
Fort bien! l'un, ingrat et parjure,
En veut à mes plaisirs, et l'autre à mon honneur!
Allons; à cet excès s'ils ont poussé l'injure,
De l'amitié, comme eux, oubliant tous les droits,
Prévenons ou vengeons deux affronts à-la-fois.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LE COMTE, FRONTIN.

LE COMTE.

Tu viens de chez Sophie? eh bien?

FRONTIN.

Monsieur, je n'ai rien vu chez elle
Qui puisse la confondre, elle ou le chevalier.
Mais j'ai posé des gens pour épier;
Et tout s'éclaircira, fiez-vous à mon zèle.
Vous savez qu'elle doit envoyer aujourd'hui,
Pour vous dire à quelle heure on courra le bal?

LE COMTE, *d'un air réfléchi.*

Oui.
Peut-être elle enverra le nouveau domestique;
Il ne m'a jamais vu : je crains toujours...

FRONTIN.

Moi, non.
On l'a donné pour un garçon unique.
Il doit être prudent, car il est vieux, dit-on.
Et puis c'est de ma main que l'on tient la soubrette;
Elle saura l'instruire avant de l'envoyer.
Oh! quelque agent qu'elle veuille employer,

J'en réponds. Diable! elle est sage et discrète.

LE COMTE, *revenant sur ses pas.*

Vous avez averti que peut-être on ira
L'interroger sur moi?

FRONTIN.

Personne n'entrera,
Et l'on n'apprendra rien ni de ses gens ni d'elle.

LE COMTE.

Je m'éloigne un moment; faites bien sentinelle.

SCÈNE II.

FRONTIN.

Hom! tout ceci va mal, ma foi!
Par-tout où mon regard s'arrête,
Depuis quelques moments, je ne sais, j'aperçoi
Des nuages autour de moi,
Qui m'annoncent de la tempête.
Mais nous voilà sur mer, voguons; force de bras,
Force de rame, et du courage!
Laissons faire aux vents. En tout cas
J'ai fait un peu ma main; et pour braver l'orage,
Comme il faut tout prévoir, que tout change ici-bas,
J'ai mis ma pacotille à l'abri du naufrage.

SCÈNE III.

LE COMTE, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, *à part.*

Le comte reparoît. Oh! oh! quel air chagrin!

LE COMTE, *à part.*

Un écrit qu'on lisoit, qu'on a fermé soudain
En me voyant!

FRONTIN, *à part.*

Quelle sombre tristesse!

LISETTE, *à part.*

De loin, dans le bosquet, il a vu la comtesse
Qui tenoit son rôle à la main;
Tous les soupçons alors sont entrés dans son ame.
Voir un papier écrit dans les mains de sa femme!
C'est pour le rendre fou, ma foi, jusqu'à demain.

LE COMTE, *de même.*

O trahison!

LISETTE, *de même.*

Il m'attend au passage.
Dieu sait les questions! J'enrage!
C'est un triste service! il ennuie à la fin.

(*Frontin s'en va, toujours avec l'air d'observer.*)

SCÈNE IV.

LISETTE, LE COMTE.

LE COMTE, *avec un dépit concentré jusque vers la fin de la scène.*

Mademoiselle, un mot! Je vous trouve sans cesse
L'air très occupé.

LISETTE.

Mais... je le suis.

LE COMTE.

Je le croi.
Quand à-la-fois on a ses affaires à soi,
Les affaires de sa maîtresse...

LISETTE.

(*bas.*)

C'est beaucoup d'affaires. Ma foi,
C'est un assaut qu'on me prépare;
Tenons-nous bien; point de grace au jaloux.

LE COMTE.

A vos devoirs vous gardez, entre nous,
Une fidélité bien rare!
La comtesse de vous doit faire aussi grand cas:
Son amitié doit payer votre zèle.

LISETTE.

Il est vrai; mais aussi pour elle
Je ferois tout au monde.

LE COMTE.

Oh! je n'en doute pas.

LISETTE, *à part.*

Je cède de grand cœur au dépit qu'il m'inspire.

LE COMTE.

J'ai vu tantôt de loin, dans le jardin,
Que vous aviez ensemble un papier à la main;
A haute voix aussi vous m'avez paru lire.

LISETTE.

Ah! monsieur, cet article-là
Tient au devoir. Je crains les confidences.

LE COMTE, *affectant un air léger.*

Quelle folie! A moi? Je sais les convenances,
Et je ne prends à tout cela
Que l'intérêt d'un mari.

LISETTE.

Mais... voilà...

LE COMTE, *de même.*

Un mari, c'est sans conséquences.
Mettez-moi du secret; allons : vous teniez là
Quelques vers amoureux, je gage?

LISETTE.

(*à part.*) (*haut.*)
Enfonçons le poignard. Ma foi,
Vous savez arracher le masque du visage;
On ne peut pas vous échapper.

LE COMTE, *de même.*

Oh! moi,
J'ai le coup d'œil juste.

LISETTE, *à part.*

Il enrage.

LE COMTE.

Au reste, je ne peux m'en offenser. Je croi
Qu'on peut à la comtesse offrir un tendre hommage;
Rien n'est si naturel.

LISETTE.

Oh! nous pourrions compter
Bien plus d'adorateurs, si nous voulions prêter
Une oreille facile à leur galant martyre.

LE COMTE.

Si l'on ne se fait écouter,
Il me paroît qu'au moins on se fait lire.

LISETTE, *à part.*

Il étouffe.

LE COMTE.

Et ces vers, enfants du sentiment,
Elle les récitoit, je crois?

LISETTE.

Oh! oui. Madame
A la mémoire heureuse.

LE COMTE.

Elle y mettoit de l'ame?

LISETTE, *à part.*

Il expire.

LE COMTE.

Sans doute un tel billet aura
Une réponse?

LISETTE.

Oh! oui, je crois qu'on répondra;
Car...

LE COMTE, *furieux.*

Taisez-vous, mademoiselle.

LISETTE, *à part.*

Quel courroux! Il est temps, ma foi,

(*haut.*)

De l'arrêter. Écoutez-moi,
Monsieur le comte; il faut...

LE COMTE, *de même.*

Sortez de ma présence.

LISETTE.

(*à part.*) (*haut.*)
Quelle fureur! Je dois en confidence
Vous dire...

LE COMTE.

Non, je n'en ai pas besoin.

LISETTE.

Que mon devoir...

LE COMTE.

Est le silence.

LISETTE.

Mais...

LE COMTE, *plus haut.*

Sortez.

LISETTE, *à part, en sortant.*

J'ai poussé la chose un peu trop loin.

SCÈNE V.

LE COMTE.

J'avois tort! j'étois fou de prendre de l'ombrage!
Je devrois vivre sans soupçon!

SCÈNE VI.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *serrant un papier dans sa poche.*
J'ai cru ne point finir. C'est un ouvrage
De chercher des papiers parmi... Voilà d'Orson.

LE COMTE.
Je sens dans mon cœur une rage!...
Voici mon oncle; allons, contraignons-nous.
(*très vivement.*)
Ah! mon oncle, que feriez-vous,
Si, par vos procédés, votre femme volage
Vous déshonoroit?

LE MARQUIS.
Hem?

LE COMTE.
Vous êtes juste et sage.

LE MARQUIS.
Me déshonoroit? moi? Je l'en défierois bien,
Elle, et tout son sexe avec elle.

LE COMTE.

Si, sous le masque heureux d'un modeste maintien,
Elle eût caché long-temps une flamme infidéle?
Si jouant la candeur, la foi,
Elle oublioit, à ses amours livrée,
Ce qu'on doit à l'honneur, à son époux, à soi?

LE MARQUIS.

Eh bien! ma femme alors seroit déshonorée.
(*en colère.*)
Mais moi? Te moques-tu? Parbleu, sans m'abuser,
Je prétends que je ne peux l'être
Que par moi; qu'à coup sûr mon honneur n'a de maître
Que moi; que nul encor ne peut en disposer,
Ni le perdre que moi. Si la foi, le courage,
Illustra mes aïeux, cette gloire, je croi,
N'est pas un des effets compris dans l'héritage;
Ma noblesse vient d'eux, mais ma gloire est à moi.
Or, tous les miens, par leur sottise,
N'ont pas plus le pouvoir de m'en déposséder,
Que mes aïeux n'auroient pu me céder
Par testament celle qu'ils ont acquise.

LE COMTE.

Soit. Mais, de grace, dites-moi,
Que feriez-vous en pareille occurrence?

LE MARQUIS.

Quel diable de propos! Ma foi,
Je ferois... j'agirois suivant la circonstance.
Mais, es-tu dans ce cas-là, toi?

LE COMTE.

Moi? Je ne serois pas, mon oncle, si tranquille.

LE MARQUIS.

Tu ne le parois guère.

LE COMTE.

Oh! je le suis pourtant.

LE MARQUIS.

En ce cas, supprimons un discours inutile.
Mon notaire venoit, sur un point important...

(*Le comte s'éloigne sans rien dire.*)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS.

Bon! voilà qu'il s'en va comme un fou, sans répondre!
Par ma foi, tout ici commence à me confondre.
Je n'entends rien à tout cela.
Oh! je veux m'éclaircir; il le faut; le temps presse.
(*Il appelle.*)
Frontin!

SCÈNE VIII.

FRONTIN, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Vois si je peux parler à la comtesse :
Tu lui diras qu'on attend; va.

FRONTIN.

Oui, monsieur.

SCÈNE IX.

DUMON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à part.*

Je ne sais; qu'il parle ou qu'il écoute,
De me déplaire il est toujours certain:
Il m'est suspect.

DUMON, *à part.*

C'est lui-même, sans doute;
Car il vient de donner ses ordres à Frontin.

LE MARQUIS, *à part.*

A mes yeux, son air, son langage
Ne disent jamais rien de bon.
Je croirois fort que ce visage
N'est que le masque d'un fripon.

DUMON, *à part.*

Je le croyois plus jeune.

LE MARQUIS, *à part.*

Avec son style:
On étoit! *on* parloit! Son ton mystérieux
Est propre à m'échauffer la bile.

DUMON, *à part.*

Il a l'air un peu sérieux.
Mais avec quatre mots il me sera facile
De dérider son front, de le rendre joyeux.
Abordons-le.

LE MARQUIS, *à part.*

Quelle est cette face nouvelle?

DUMON, *s'approchant de son oreille.*

Monsieur, à neuf heures ce soir,
Chez elle vous pourrez vous voir.
Elle vous attend.

LE MARQUIS.

Moi? Hem? qui m'attend?

DUMON.

Eh!... elle.

LE MARQUIS.

(*à part.*)

Elle? Que diable est tout ceci?

DUMON.

Vous ne m'entendez pas? C'est elle qui m'envoie.

LE MARQUIS.

Elle qui vous envoie?

DUMON.

Oui, qui m'envoie ici,
Pour vous parler.

LE MARQUIS.

J'en ai bien de la joie;
Mais je ne connois pas elle.

DUMON.

Eh! monsieur, pourquoi
Quand je me fais connoître, affecter du mystère?
Pourquoi vous déguiser? Je suis du secret, moi.
Oh! vous pouvez vous vanter, sur ma foi,
D'être aimé comme on ne l'est guère.
Vraiment, elle est folle de vous.

LE MARQUIS.

De moi?

DUMON.

C'est un amour qui ressemble à la rage :
Bien qu'à ses yeux on vous ait, entre nous,
Représenté comme un petit volage.

LE MARQUIS.

Moi! petit volage!

DUMON.

Oui, comme un petit fripon,
Qui de temps en temps fait des siennes.
Mais comme elle vous aime, et qu'elle a le cœur bon,
Elle veut bien passer vos fredaines.

LE MARQUIS.

Oh! non,
Il ne finira point, le bourreau. Mes fredaines!
A qui parlez-vous donc?

DUMON.

A vous. Je présumois...

LE MARQUIS.

Bon. Et de qui me parlez-vous?

DUMON.

Eh mais!
Je vous l'ai déja dit; c'est elle qui m'envoie.

LE MARQUIS.

Elle! elle! elle toujours! Que le ciel te foudroie!
Mais qui donc se nomme Elle?

SCÈNE X.

DUMON, FRONTIN, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

Eh ! dis-moi donc un peu
Ce que peut me vouloir cet être impitoyable.

FRONTIN, *bas.*

Que la peste t'étouffe ! Ah ! sorcier détestable !
Il aura pris l'oncle pour le neveu.
(*au marquis.*)
Ah ! ah ! je sais, monsieur; un quiproquo, je gage.
C'est à moi qu'on en veut.

LE MARQUIS.

Ah ! bon.
L'un vous dit toujours *elle*, et l'autre toujours *on.*

FRONTIN.

(*à Dumon.*) (*bas.*)
Venez donc me parler Viens donc, maudit visage !
(*au marquis.*)
Monsieur, on vous attend.

SCÈNE XI.

LE MARQUIS.

Mais quelle déraison !
M'appeler, moi, petit volage !...
Oh ! je m'y perds. Fort bien, je vois rôder d'Orson...

Quel train! Mais quand je me rappelle...
Il faut tout débrouiller, lire au fond de leur cœur;
Et dès ce moment-ci je veux voir mon conteur,
Qui pourroit fort bien être historien fidèle.

SCÈNE XII.

LE COMTE, FRONTIN.

LE COMTE, *regardant sortir le marquis.*
Il s'en va. Toi, Frontin, avant que de sortir,
De mon projet ne laisse rien paroître :
Dis seulement que je viens de partir
Pour ne rentrer que vers le jour, peut-être.
Va, je sors en effet, mais pour rentrer soudain.
J'ai pris une clef du jardin.
Dans cette salle aussitôt je remonte,
Sans mot dire, invisible à tous;
Et je te jure, à moins d'une mort prompte,
Que le premier j'arrive au rendez-vous.

SCÈNE XIII.

FRONTIN.

Rien n'est plus singulier, au fond. Monsieur le comte
Craint... ce qu'on craint, j'en juge par mes yeux.
Mais si je sais bien m'y connoître,
Monsieur, dieu me pardonne, aimeroit encor mieux
L'être en effet que de passer pour l'être.
Voici, ma foi, l'instant de crise.

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, FRONTIN.

LA COMTESSE.

Votre maître
Ne doit rentrer qu'après souper?

FRONTIN.

Ou bien demain.
Je ne sais pas au juste son dessein.

LA COMTESSE.

Bon. Laissez-moi.

SCÈNE XV.

LA COMTESSE.

D'Elcour vient de m'instruire
Du projet que pour moi son cœur avoit conçu.
Tantôt devant d'Orson j'ai failli le détruire,
Ce dessein pris à mon insu;
Et c'est malgré moi qu'il persiste.
Il part pour l'achever... Ah! c'est avec regret
Que j'ai promis de garder son secret...
Mais éloignons un tableau qui m'attriste.
Écrivons à d'Erbon qu'il vienne répéter;
Car pour demain il faut nous concerter.

SCÈNE XVI.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

(*Elle s'approche d'une table pour écrire; le comte arrive furtivement par une porte qu'on n'a pas encore vue s'ouvrir, et il écoute ce qui suit.*)

Allons, si de l'hymen l'ingratitude extrême
A refusé de combler mes desirs,
Songeons au moins à ce que j'aime.
Hélas! veiller sur ses plaisirs,
Est désormais le seul qui me reste à moi-même.

LE COMTE, *à part.*

Lisette l'avoit dit, on répondra. Fort bien!
Par ses tendres discours on peut juger son style.

LA COMTESSE, *de même.*

Sans nourrir dans mon ame un espoir inutile,
J'ai perdu mon bonheur, occupons-nous du sien.
(*après s'être levée, et en serrant sa lettre.*)
On vient.

LE COMTE, *à part.*

Poussons à bout son extrême arrogance.
Elle paroît surprise.

LA COMTESSE, *à part.*

Il me semble troublé.
D'Elcour auroit-il dit qu'il m'a tout révélé,
Qu'il m'a pour son projet mis dans la confidence?

LE COMTE, *à part*.

Feignons d'ignorer tout.

LA COMTESSE, *haut*.

Vous semblez attristé?

LE COMTE, *avec une colère contrainte, et en considérant le visage de la comtesse*.

Oui, je plaignois la marquise d'Herté...
Elle écrit au marquis une lettre fort tendre,
S'accuse d'imprudence et de légèreté;
Mais le marquis est toujours irrité.

LA COMTESSE, *tendrement*.

Eh quoi! son cœur refuse de se rendre?
Oui, je l'avoue, assurément
L'amant le plus coupable est l'infidèle amant:
Mais ne voyons-nous pas que par air, par caprice,
L'esprit le devient chaque jour,
Sans que le cœur soit son complice?
Un remords doit suffire... et suffit à l'amour.
(*regardant le comte fixement, et avec la plus grande expression.*)
Que dis-je? je voudrois, à lui plaire empressée,
D'aveux et de pardons éloigner la pensée.
Oui, la reconnoissance, ardente à l'excuser,
De mon courroux prendroit bientôt la place;
Ma bouche, au lieu de l'accuser,
Ne s'ouvriroit que pour lui rendre grace.

LE COMTE, *à part*.

Qu'entends-je? Voudroit-elle implorer son pardon?
(*haut.*)
Madame, vous avez raison;

Mais l'honneur a crié vengeance.
Que voulez-vous? on croit se cacher jusqu'au bout...
Tout se découvre enfin lorsque moins on y pense.
Le temps voile et dévoile tout.

LA COMTESSE.

C'est ce que mot pour mot, mais d'un ton moins sévère,
Je me disois tantôt avec douleur.

LE COMTE, *à part.*

Ce phlegme-là me passe.

LA COMTESSE, *à part.*

Il a l'air en colère.

LE COMTE.

Tout parle quelquefois, tout se fait délateur.

LA COMTESSE.

Il est vrai.

LE COMTE, *à part.*

Dieu! quel front! Loin de mourir de honte!...
Je n'y tiens plus.

LA COMTESSE.

Monsieur le comte,
Qu'avez-vous donc? vous semblez furieux.

LE COMTE, *avec emportement.*

Madame, je sais tout; j'ai tout vu par mes yeux.

LA COMTESSE.

Quoi! vous savez tout?

LE COMTE.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Déja?

LE COMTE.

Déja !... Comment ! à votre gré,
Il n'a donc pas assez duré,
Ce doux lien, ce tour infame?

LA COMTESSE.

Croyez qu'au moins c'est malgré moi
Qu'on m'a fait consentir...

LE COMTE.

Ah ! plaisante manière
De se justifier, ma foi !

LA COMTESSE.

Et que si du secret j'étois maîtresse entière,
Vous ne l'auriez pas su.

LE COMTE.

Non, je le croi.

LA COMTESSE, *tendrement.*

Ah ! dès ce jour, daignez m'en croire,
Oubliez tout, de tout je perdrai la mémoire.

LE COMTE.

Quoi ! vous pourriez me pardonner enfin?...

LA COMTESSE.

Oui, mon ami ; m'y voilà prête.

LE COMTE.

Vous me pardonneriez?... Oh ! rien n'est plus certain,
Le trouble et la frayeur ont dérangé sa tête.
Oh çà ! finissons, s'il vous plaît,
Madame.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire?

LE COMTE.

Montrez, de grace, le billet
Qu'à mes yeux vous venez d'écrire.

LA COMTESSE.

Eh quoi! c'est pour ce billet-là
Que vous...

LE COMTE, *avec emportement.*

Madame!

LA COMTESSE.

Le voilà.

LE COMTE, *prenant le billet.*

J'étois, malgré moi-même, instruit de l'aventure:
Je sais à qui, madame, alloit ce billet-ci.

LA COMTESSE.

En ce cas-là...

LE COMTE, *lisant.*

Fort bien; après ceci,
Me voilà, grace au ciel, certain de mon injure.

LA COMTESSE.

De votre injure!

LE COMTE.

Encore? Oh! mais, pour celui-ci,
Ce seroit se moquer...

SCÈNE XVII.

LA COMTESSE, LE COMTE; LE MARQUIS, *qui s'arrête au fond du théâtre, et les écoute.*

LA COMTESSE.

Vous refusez d'entendre?...

LE COMTE.

Oui, vous venez de m'en apprendre
Plus que je n'en voulois savoir.
Mon malheur est certain; je n'ai pu le prévoir,
Mais j'en saurai tirer une vengeance prompte.
Je sais comme on punit au moins ces affronts-là.
Vous m'entendez?

LA COMTESSE.

Fort bien, monsieur le comte,
Et votre oncle aussi: le voilà.

LE COMTE, *à part.*

Mon oncle! O ciel! quelle imprudence!
C'est lui; s'il a tout entendu,
Ah! malheureux! je suis perdu;
De ma honte, par-tout, il fera confidence.

LE MARQUIS, *s'approchant.*

D'Orson, d'où vient donc ce transport?
Parle-moi donc.

LE COMTE, *à part.*

Ah! je suis mort.

(*haut.*)

Tout Paris va savoir... Rien... vous venez d'entendre?...

LE MARQUIS.

A peu près : ce billet, si j'ai bien su comprendre,
T'avoit mis en fureur.

LE COMTE.

Oui, j'avois cru d'abord
Qu'à quelque autre on devoit le rendre.

LE MARQUIS.

Ah ! jalousie.

LE COMTE.

Oui, j'avois tort.

LE MARQUIS.

Je ne vois donc pas là de quoi crier si fort :
Au lieu de t'emporter, tu dois plutôt en rire.

LE COMTE, *à la comtesse.*

N'est-ce pas? Il est pour...

LA COMTESSE.

Si vous êtes instruit,
Vous savez bien pour qui ma main vient de l'écrire.

LE COMTE, *au marquis.*

Oui, c'est pour moi.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

LA COMTESSE, *au comte.*

Mais si l'on vous a dit...

LE COMTE, *au marquis, interrompant vivement la comtesse.*

Tenez.
(*Il lit le billet.*)
« Je vous attends ce soir.

LE MARQUIS.

Ce soir? Et que veut-elle dire?
Tu ne rentres donc pas tous les soirs?

LE COMTE.

Oh! si fait.
Ce soir, c'est-à-dire...

LE MARQUIS.

Hem?

LE COMTE.

Plus tôt qu'à l'ordinaire.
« Nous serons seuls enfin, et je sens que j'en ai besoin;
« il le faut pour l'exécution du projet que mon cœur
« m'a suggéré.

LE MARQUIS.

Le projet?

LE COMTE.

Oui... c'est... un projet.
« Vous savez de qui j'ai besoin de m'occuper, pour ne
« pas croire avoir perdu mes moments.

LE MARQUIS.

De qui?

LE COMTE.

De moi.
« Hâtez-vous; vous vous retirerez le plus tôt possible,
« pour n'être pas aperçu. »

LE MARQUIS.

Pourquoi donc ce mystère?
N'être pas aperçu chez toi?

LE COMTE.

Je sais... l'affaire.

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Mais ce billet n'est pas pour vous; c'est pour d'Erbon.
Je vous l'ai dit.

LE MARQUIS.

Oh! oh!

LE COMTE.

(*à part.*) (*haut.*)
Quel supplice! Mais, non.
(*au marquis.*) (*à la comtesse.*)
Croyez...... Défendez-vous.

LA COMTESSE.

Je ne puis vous comprendre.

LE COMTE, *à la comtesse.*

De grace, dissipez un si cruel soupçon:
On vous croiroit; par-tout on iroit le répandre.

LA COMTESSE, *à part.*

Fort bien, je commence à l'entendre.

LE COMTE, *au marquis.*

Ainsi qu'à moi, la comtesse est à vous.

LE MARQUIS.

Pas tout-à-fait autant, et je vois entre nous...

LE COMTE.

Au lieu de l'accuser vous devez la défendre.
On doit, par des soupçons eût-on le cœur aigri,
Protéger l'honneur d'une femme.

LA COMTESSE, *à part, tristement.*

Ou l'amour-propre du mari.

LE COMTE, *avec une chaleur exagérée.*

Dites bien que pour moi la même ardeur l'enflamme.

LA COMTESSE, *à part, avec l'accent de la sensibilité.*

Il rend à ma vertu justice malgré lui.

LE COMTE, *de même.*

Autant qu'elle m'aimoit, elle m'aime aujourd'hui.

LA COMTESSE, *au marquis bien tendrement.*

Oui, monsieur, il dit vrai.

LE COMTE.

Monsieur, daignez m'en croire,
Ne soupçonnez jamais un cœur tel que le sien,
Et de ce cruel entretien
N'allez pas raconter l'histoire.

LE MARQUIS.

Je n'ai garde, ma foi, car je n'y comprends rien.

SCÈNE XVIII.

MADEMOISELLE D'ORSON, LA COMTESSE, LE COMTE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Monsieur le chevalier, de grace,
C'est à propos qu'ici vous arrivez.
Expliquez-moi, si vous pouvez,
Une énigme qui m'embarrasse.
J'écoutois tout à l'heure ici, sans être vu,
Le comte avec sa femme; il s'emportoit contre elle:
Tout seul il la traitoit en épouse infidèle;
Et moi présent, il vante sa vertu.
Il prétend qu'au moment où j'ai su les surprendre

Elle écrivoit pour lui ce billet assez tendre,
Et sa femme prétend que non.

LE CHEVALIER.

Il se trompoit; la lettre est écrite à d'Erbon.

LE MARQUIS.

En voici bien d'une autre!

LE COMTE.

Ah! le bourreau!

LE CHEVALIER.

D'Orson,
J'accuse la comtesse, et je vais la défendre.
(*à part.*)
Voici l'instant de ne rien ménager.
(*haut.*)
La lettre est pour d'Erbon: on vouloit l'engager
A venir répéter un bouquet qu'on apprête
Pour célébrer parmi nous votre fête.
Voilà le noir complot qui causoit ton effroi,
Et qu'on vouloit couvrir des voiles du mystère.

LE COMTE, *relisant.*

Que vois-je? qu'ai-je fait? Eh quoi!
Quand je forme contre elle un dessein téméraire,
Elle prépare une fête pour moi!

LE MARQUIS.

Eh oui! je le savois, rien n'est plus véritable.

LE CHEVALIER.

(*à part.*) (*haut.*)
Frappons les derniers coups. Ce billet si pressant
T'a fait connoître un cœur que tu jugeois coupable;

(*lui donnant une lettre.*)
Connois encor celui que tu crois innocent.

LE COMTE, *avec transport, mais d'une voix étouffée.*
Sophie! un rendez-vous! et pour toi!

(*Le comte demeure comme accablé.*)

LE MARQUIS.

Justement.
J'allois en venir là.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ce dernier coup l'accable.

LE MARQUIS.

Ah! ah! libertin, effronté!
Ah! ce qu'on m'avoit dit étoit donc vérité?

LE CHEVALIER.

Pardonnez; le remords le presse.

LE MARQUIS.

M'avoir, par un beau masque, abusé si long-temps!
Me voir sa dupe à soixante ans!
Me faire aller par-tout exalter sa sagesse!

(*Le comte se relève pour parler.*)

LE CHEVALIER, *au marquis.*

Ah! daignez l'écouter.

LE COMTE, *à mademoiselle d'Orson.*

Voilà d'Elcour, ma sœur;
Voulez-vous l'épouser?

Mlle D'ORSON.

Quand vous voudrez, mon frère

LE COMTE, *au chevalier, en lui prenant la main.*
C'est en le déchirant que tu guéris mon cœur.

(*à la comtesse.*)
Je dois être pour vous un objet de colère;
Mais le remords vous venge et punit mon forfait.
Quel cœur j'osai trahir! ciel! et pour quel objet!
Pour chasser de mon ame un odieux caprice,
D'Elcour démasque un cœur faux sous d'heureux dehors;
Le vôtre généreux, tendre, sans artifice,
A bien fait plus que ses efforts;
Ainsi lorsque, honteux d'une double injustice,
Je me vois en ce jour à vos charmes rendu,
Mon cœur est moins changé par la haine du vice,
Que par l'amour de la vertu.
Si de me pardonner vous vous sentez capable...

LA COMTESSE.

Moi, mon ami, vous pardonner! Hélas!
Quand vous vous accusez, je ne me souviens pas
Que vous ayez été coupable.

LE COMTE.

O cœur trop généreux! vous daignez oublier
Une trop coupable foiblesse!
Je dois m'en souvenir long-temps pour l'expier.

LE MARQUIS.

Fort bien. Mais sur cette promesse
Qui donc me répondra, d'Orson,
Que je puis...

LA COMTESSE, *avec un sourire touchant.*

Moi: je suis sa caution.

LE MARQUIS.

(*Il l'embrasse.*)
Allons, je la reçois, ma niéce.

(*au comte.*)
Je te fais gouverneur enfin. J'ai près d'ici,
En te quittant, reçu ce paquet-ci,
Qui m'annonce pour toi ce que je viens t'apprendre.
De mon titre, d'Orson, je viens te revêtir;
Et j'ai bien plus de joie encore à te le rendre,
Que je n'en eus à l'obtenir.

LE COMTE.

Quoi! chaque jour votre main bienfaisante?...

LE MARQUIS, *montrant mademoiselle d'Orson.*

Et j'ajoute à sa dot dix mille écus de rente.
Aimez-vous, et vivez heureux.

LA COMTESSE.

Je reconnois bien là le marquis de Rinville.

LE MARQUIS.

Non; c'est bien moins que je ne veux:
Mais peut-être qu'un jour je pourrai faire mieux,
Car je suis bien honteux d'être un oncle inutile.

TOUS ENSEMBLE.

Mon oncle!...

LE COMTE.

O ciel! quand vous comblez nos vœux!...

LE MARQUIS.

Mais, dis-moi donc un peu, quel étoit ce caprice?
Ta jalousie étoit donc un détour.
Une feinte, un?...

LE COMTE.

Non, c'étoit injustice.

LE CHEVALIER.

Oh! quant à ce mal-là, monsieur, de plus d'un jour,

Je doute un peu qu'il en guérisse.

LE COMTE.

Eh bien! si mon tendre retour
M'expose encore à cette maladie,
Je saurai du moins par l'amour
Faire excuser ma jalousie.

FIN DU JALOUX SANS AMOUR.

LES

RIVAUX AMIS,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR FORGEOT,

Représentée, pour la première fois, le 13 novembre 1782.

NOTICE

SUR

FORGEOT.

N. Forgeot naquit à...... en........................
Cet auteur, mort à Paris le 6 avril 1798, s'étoit rendu cher aux amateurs du théâtre par un assez bon nombre de jolies petites pièces qu'il avoit composées tant pour le théâtre Français que pour les Italiens. Nous ne citerons des dernières que *les Dettes*, que l'on revoit toujours avec plaisir.

La première comédie de Forgeot jouée au théâtre Français fut *les Rivaux amis*. Cette pièce, en un acte, en vers, parut pour la première fois le 13 novembre 1782, et obtint un grand succès qui s'est toujours soutenu.

Une seconde comédie, également en un acte, en vers, donnée pour la première fois le...... 1785, intitulée *les Épreuves*, ajouta à la répu-

tation de l'auteur, et fit concevoir les plus flatteuses espérances de son talent.

La Ressemblance, comédie en trois actes, en vers, donnée en 1788, fut bien accueillie pendant plusieurs représentations.

Le Double Divorce, comédie en un acte, en vers, donnée pour la première fois le 26 septembre 1794, obtint quelque succès.

La Rupture inutile, comédie en un acte, en vers, parut pour la première fois le 2 juillet 1797, et eut cinq à six représentations fort applaudies.

Cette pièce est la dernière de cet auteur, qui mourut l'année suivante.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE.
LISETTE.
MELCOUR.
DAMIS.

La scène est chez la comtesse.

LES
RIVAUX AMIS,
COMÉDIE.

SCÈNE I.

DAMIS, MELCOUR.

MELCOUR.

Je veux te faire part d'un excellent projet,
Damis. Nous adorons tous deux le même objet.
Tous deux depuis long-temps nous gardons le silence,
Toi par timidité, moi, mon cher, par prudence.

DAMIS.

Par prudence, Melcour?

MELCOUR.

Je vais te le prouver.
Je suis fort étourdi, la comtesse est très sage :
Nous ressemblant si mal, il pourroit arriver
Qu'on ne reçût pas bien l'offre de mon hommage.
Mais si tu t'y prêtois, je sais un sûr moyen
De déclarer nos feux à l'aimable Julie,
Sans rien craindre, et peut-être avec succès.

DAMIS.

Eh bien,

Quel est-il?

MELCOUR.

De parler l'un pour l'autre.

DAMIS.

Folie!

MELCOUR.

Non. Peins-lui mon amour, je lui peindrai le tien.

DAMIS.

Ce dessein...

MELCOUR.

Est charmant, et de plus nécessaire.

DAMIS.

Que diroit la comtesse?

MELCOUR.

Il ne peut lui déplaire.

DAMIS.

Je craindrois...

MELCOUR.

Que crains-tu? Le mal sera pour moi.

DAMIS.

Il faudroit un motif.

MELCOUR.

Tu plaisantes, je croi.
Le nôtre est suffisant. Aimes-tu la comtesse?

DAMIS.

Je l'aime.

MELCOUR.

Voudrois-tu qu'elle connût ton cœur?

DAMIS.

Oui.

MELCOUR.

Bon. Oseras-tu lui peindre ta tendresse?

DAMIS.

Jamais.

MELCOUR.

Ce mot-là seul décide en ma faveur.
Ne te permettant point de rompre le silence,
Il faut bien que quelqu'un déclare ton amour.
Je serai ce quelqu'un, si Damis, à son tour,
Du mien au même objet veut faire confidence;
D'ailleurs chacun de nous, dans ces tendres aveux,
Ne parlant pas pour soi, nous pourrons tous les deux
Confirmer ou nier, suivant la circonstance:
C'est beaucoup.

DAMIS.

J'en conviens: mais...

MELCOUR.

Plus de résistance.
Sur-tout, quoique rivaux, soyons de bonne foi.

DAMIS.

Et tu commenceras?

MELCOUR.

Pourquoi la préférence?

DAMIS.

Comme auteur du projet.

MELCOUR.

Allons, par complaisance

J'y veux bien consentir : je vais parler pour toi.
Mais à ton tour aussi...

DAMIS.

Tu connaîtras mon zèle.

SCÈNE II.

DAMIS, MELCOUR, LISETTE.

LISETTE.

Messieurs, je vous salue.

MELCOUR.

Ah ! bonjour, mon enfant.
Peut-on voir ta maîtresse ?

LISETTE.

Elle n'est pas chez elle.
Pour deux tendres amants cette absence est cruelle.

DAMIS.

Deux amants !

LISETTE.

Oui, messieurs, le fait est très constant.
L'amour se cache en vain, j'ai deviné le vôtre.

MELCOUR.

Parbleu ! je suis charmé de ton discernement ;
Et, puisque tu sais tout, dis-nous confidemment
Lequel est préféré.

LISETTE.

Lequel ? Ni l'un ni l'autre.

MELCOUR.

Fort bien, point de jaloux.

DAMIS.

L'aveu n'est pas flatteur.

LISETTE.

Que chacun de vous deux déclare sa tendresse,
Vous serez mieux instruits.

MELCOUR.

Et, si de ta maîtresse
Un de nous deux alors doit obtenir le cœur,
Pour qui parierois-tu?

LISETTE.

C'est mon secret.

MELCOUR.

Lisette!

LISETTE.

Je suis sourde, monsieur.

DAMIS.

Réponds.

LISETTE.

Je suis muette.

MELCOUR.

Pour Damis?

DAMIS.

Pour Melcour?

MELCOUR.

Je veux être éclairci.

LISETTE.

Vous ne le serez point.

DAMIS.

Et moi?

LISETTE.

Pas davantage.

DAMIS, *lui donnant sa bourse.*

Prends, et parle.

LISETTE.

Ma foi, c'est pour vous que je gage.

MELCOUR, *lui offrant la sienne.*

Elle l'aime, Lisette?

LISETTE, *la prenant.*

Elle vous aime aussi.

MELCOUR.

Comment donc! Mais tu fais des progrès incroyables:
La comtesse à présent nous aime tous les deux.

LISETTE.

C'est que tous deux aussi vous êtes fort aimables

DAMIS.

Lisette a de l'esprit: mais, si j'en crois ses yeux,
Lisette ne sait rien.

LISETTE.

Justement, dont j'enrage.
Si vous vous déclariez, j'en saurois davantage.

DAMIS.

Je crains de lui déplaire.

LISETTE.

Un aveu plaît toujours.
Et vous?

MELCOUR.

J'aurois parlé, mais depuis quelques jours

Sa froideur me retient.

LISETTE.

Selon vous, pour bien faire,
Madame se devroit déclarer la première.

MELCOUR.

Oui. Je l'aimerois mieux.

LISETTE.

Ce projet vous sourit?
La déclaration seroit neuve.

MELCOUR.

Et divine.
Qu'en penses-tu?

LISETTE.

Monsieur, une femme d'esprit
Ne dit point son secret; il faut qu'on le devine.

DAMIS.

Aide-moi donc, Lisette, à deviner le sien.
Je ne suis point ingrat.

LISETTE.

Je ne réponds de rien:
Mais comptez sur mon zéle et mon expérience.

DAMIS, *s'en allant.*

Tu peux compter aussi sur ma reconnoissance.

MELCOUR.

Où vas-tu?

DAMIS.

Chez Florise. On m'attend, et j'y cours.

MELCOUR.

Notre convention a toujours lieu?

DAMIS.

Toujours.

Commence, et je finis.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

MELCOUR, LISETTE.

MELCOUR, *à part.*

Mon nouveau ministère

N'est pas aisé.

LISETTE.

Monsieur, vous savez donc vous taire?

MELCOUR.

Pour la première fois.

LISETTE.

L'effort est surprenant:

Il faut que vous aimiez bien véritablement.

MELCOUR.

Juge de mon amour, puisque je me marie.

LISETTE.

Bientôt?

MELCOUR.

Tout aussitôt que l'on voudra de moi.

Je tremble cependant.

LISETTE.

De quoi donc, je vous prie?

MELCOUR.

L'hymen sage et constant me cause quelque effroi;

Lorsque l'amour plus gai, débitant la fleurette,
S'engage, se dégage, à chaque instant du jour,
Contracte innocemment quelque agréable dette...

LISETTE.

Que l'hymen en bon frère acquitte pour l'amour.

MELCOUR.

C'est fort bien fait à lui.

LISETTE.

N'est-ce pas?

MELCOUR.

Et moi-même
Je veux me corriger, réformer mon système,
Être le protecteur de ce lien chéri.
J'aime, parle pour moi, ma victoire est complète;
Et je me charge alors de la dot de Lisette.

LISETTE.

Et Lisette, monsieur, se charge du mari.

MELCOUR.

Je m'en rapporte à toi.

LISETTE.

Chut, voici ma maîtresse.

SCÈNE IV.

MELCOUR, LISETTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Lisette, en vérité j'admire votre adresse.
Damis vient pour me voir, vous le laissez partir.

LISETTE.

Si madame, en sortant, eût daigné m'avertir,

Je l'aurois retenu.

LA COMTESSE.

L'excuse est excellente.

LISETTE.

Madame...

LA COMTESSE.

Une autre fois, soyez plus prévoyante.

MELCOUR.

Ce vif empressement est flatteur pour Damis.

LA COMTESSE.

Non. Mais il faut du moins ménager ses amis.

MELCOUR.

Ses amis?

LA COMTESSE.

Rien de plus.

MELCOUR.

Heureux d'être le vôtre,
Ce titre m'est bien cher : mais je vous avouerai
Que je viens près de vous en réclamer un autre.
Je n'ose...

LISETTE, *bas.*

Osez toujours, et je vous appuierai.

MELCOUR.

Je dois parler d'amour, la chose est délicate.

LA COMTESSE.

Cet aveu me surprend.

MELCOUR.

Bien plus qu'il ne vous flatte.
Ah! si vous connoissiez l'excès de cet amour,
Lui refuseriez-vous le plus léger retour?

LA COMTESSE.

Vous amoureux! J'en doute.

LISETTE.

Et moi j'en suis certaine.

MELCOUR.

Je sens trop que vers vous un doux penchant m'entraîne :
Mais ce n'est pas pour moi que je parle aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Comment?

LISETTE.

Pardonnez-moi, madame, c'est pour lui.

MELCOUR.

Non, madame.

LISETTE.

Si fait. Je suis son interpréte.

MELCOUR.

Je ne suis en ces lieux que comme ambassadeur.

LISETTE.

Mais, que dites-vous donc?

MELCOUR.

La vérité.

LISETTE.

Monsieur...

MELCOUR.

Enfin c'est pour Damis...

LA COMTESSE.

Damis?... Sortez, Lisette.

LISETTE.

Une autrefois encor je parlerai pour vous.

SCÈNE V.

MELCOUR, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Plaisantez-vous, Melcour?

MELCOUR.

Non, d'honneur. Entre nous
Il faut sur cet amour que votre cœur prononce.
Damis brûle, et se tait : en ami généreux
J'ai promis aujourd'hui de déclarer ses feux;
Je l'ai dû, je l'ai fait, et j'attends la réponse.

LA COMTESSE.

Damis m'aime, et c'est vous qui m'en faites l'aveu!
L'idée est merveilleuse.

MELCOUR.

On peut m'y reconnoître.
Que lui dirai-je?

LA COMTESSE.

Mais...

MELCOUR.

L'aimeriez-vous un peu?

LA COMTESSE.

Si je vous consultois?

MELCOUR.

Il y perdroit peut-être.

LA COMTESSE.

N'êtes-vous pas amis?

MELCOUR.

Oui. Mais il est des cas
Où l'amitié... Tenez, ne m'interrogez pas.
Si le premier aveu coûte beaucoup à faire,
Un second maintenant ne me coûteroit guère.

LA COMTESSE.

Un second! poursuivez.

MELCOUR.

Il ne m'est pas permis.

LA COMTESSE.

Sauriez-vous quelque trait qui pût nuire à Damis?

MELCOUR.

Non, madame.

LA COMTESSE.

Parlez.

MELCOUR.

Non, vous dis-je, au contraire
Damis est un jeune homme...

LA COMTESSE.

Aimable.

MELCOUR.

Assurément.

LA COMTESSE.

Modeste.

MELCOUR.

Je le sais.

LA COMTESSE.

Plein d'honneur.

MELCOUR.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Estimable.

MELCOUR.

En tout point.

LA COMTESSE.

D'un commerce charmant,
Et qui feroit, je crois, le bonheur d'une femme.

MELCOUR.

Aie, aie!

LA COMTESSE.

En vérité, je ne vous comprends point.
Si vous aimez Damis, un éloge sincère,
Quand vous parlez pour lui, ne doit point vous déplaire.

MELCOUR.

Non, mais...

LA COMTESSE.

Expliquez-vous.

MELCOUR.

Je me tais sur ce point.

LA COMTESSE.

Encor?

MELCOUR.

C'est un secret.

LA COMTESSE.

Daignez m'ouvrir votre ame.
Éclaircissez un fait qui pourroit m'alarmer.
Auroit-il quelque tort à vos yeux?

MELCOUR.

Oui, madame,
Un bien grand.

LA COMTESSE.

Quel est-il?

MELCOUR.

Celui de vous aimer.

LA COMTESSE.

Vous êtes fou, Melcour.

MELCOUR.

Non, j'ai toute ma tête.

LA COMTESSE.

En ce cas-là, monsieur, vous êtes fort honnête.

MELCOUR.

Mais vraiment ce discours est très flatteur pour vous.

LA COMTESSE.

Vous m'impatientez.

MELCOUR.

Calmez ce grand courroux.

LA COMTESSE.

Parlez plus clairement, ou je quitte la place.

MELCOUR.

Je ne puis plus me taire après cette menace.

LA COMTESSE.

Parlez donc.

MELCOUR.

Eh bien!...

LA COMTESSE.

Quoi?

MELCOUR.

Vous saurez, s'il vous plaît...

(*Il aperçoit Damis.*)

Mais non: voici quelqu'un qui va vous mettre au fait.

SCÈNE VI.

MELCOUR, LA COMTESSE; DAMIS, *au fond.*

LA COMTESSE.

Vous partez?

MELCOUR.

Il le faut.

LA COMTESSE.

Pourquoi?

MELCOUR.

Par modestie.

DAMIS, *au fond.*

Eh bien?

MELCOUR.

Avec succès je quitte la partie.

DAMIS.

La comtesse?...

MELCOUR.

A ton tour.

DAMIS.

Au moins...

MELCOUR.

Chacun le sien.

Adieu. Plaide ma cause, et sur-tout parle bien.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

DAMIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *à part.*

Il approche : voyons.

DAMIS, *à part.*

Que faut-il que j'espère?...
Je le saurai bientôt en parlant pour Melcour.
Madame...

LA COMTESSE, *à part.*

Il est tremblant.

DAMIS.

Je suis un téméraire
Qui craint avec raison l'aveu qu'il doit vous faire.

LA COMTESSE.

Et quel aveu?

DAMIS.

Celui du plus sincère amour.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah!... je n'en doute plus.

DAMIS.

On vous aime, madame.
On pourroit vous déplaire en déclarant sa flamme...

LA COMTESSE.

Celui dont vous parlez seroit-il dans ce cas?
Son mérite...

DAMIS.

Il en a. Mais sa tête légère

Peut-être en sa faveur ne vous préviendra pas.
Il est fort étourdi.

LA COMTESSE.

Je croyois le contraire.

DAMIS.

Je ne le flatte point, je dis la vérité.

LA COMTESSE.

Ne le jugez-vous pas avec sévérité?

DAMIS.

Quand vous le connoîtrez, vous penserez de même.

LA COMTESSE.

Je l'ai cru raisonnable.

DAMIS.

Il est vrai qu'il vous aime.
C'est son seul titre.

LA COMTESSE.

Encor? Vous en parlez, Damis,
Comme s'il n'étoit point au rang de vos amis.

DAMIS.

Il m'est cher cependant.

LA COMTESSE, *riant.*

Vraiment?

DAMIS.

Je vous le jure.

LA COMTESSE.

Ce serment est de trop.

DAMIS.

Peut-être croyez-vous
Qu'un peu de jalousie...

LA COMTESSE.

Eh! non, non. Vous jaloux?
Et de quoi?

DAMIS.

Je voudrois son bonheur.

LA COMTESSE.

J'en suis sûre.

DAMIS.

Peut-être à son égard ai-je été rigoureux;
Mais mieux que ses défauts je connois son mérite.
Il est franc, bon ami, sensible, généreux...

LA COMTESSE.

Trop timide sur-tout.

DAMIS.

Timide! Sa conduite...

LA COMTESSE.

Le prouve.

DAMIS.

Non.

LA COMTESSE.

Si fait.

DAMIS.

Nous nous trompons tous deux.

LA COMTESSE.

Je ne me trompe pas.

DAMIS.

Ce discours...

LA COMTESSE.

Vous étonne.
Allez, épargnez-vous tant de discrétion;

Je sais tout.

DAMIS.

Vous sauriez?

LA COMTESSE.

Je connois la personne.

DAMIS.

Qui vous aime?

LA COMTESSE.

Oui, vous dis-je. Et Melcour...

DAMIS.

Est son nom:

Vous l'avez deviné.

LA COMTESSE, *à part.*

Me serois-je méprise?

Melcour?...

DAMIS.

Est cet amant pour qui je vous parlois.

LA COMTESSE, *à part.*

Je suis jouée. O ciel!

DAMIS.

Vous paroissez surprise.

LA COMTESSE, *tranquillement.*

Moi surprise! et pourquoi, puisque je le savois?

DAMIS.

De lui-même?

LA COMTESSE.

Peut-être.

DAMIS, *à part.*

Il n'aura pu se taire.

(*haut.*)

Et vous l'avez sans doute écouté sans colère?

LA COMTESSE.

Sans colère.

DAMIS.

Fort bien. L'aveu qu'il vous a fait
Ne vous a pas déplu ?

LA COMTESSE.

Devoit-il me déplaire?

DAMIS, *à part.*

Elle l'aime !

LA COMTESSE.

D'où vient ce transport indiscret?

DAMIS.

Moi ! je suis enchanté.

LA COMTESSE.

Tout de bon?

DAMIS.

Oui, madame.

(*à part.*)
Monsieur Melcour !

LA COMTESSE.

Encor !

DAMIS.

J'approuve votre flamme.

LA COMTESSE.

Vous l'approuvez !

DAMIS.

Melcour méritoit d'être heureux.

LA COMTESSE.

Il est franc, bon ami, sensible, généreux.

DAMIS.

Cela peut être, mais...

LA COMTESSE.

Vous l'avez dit vous-même.
Quoiqu'un penchant secret m'entraînât vers Melcour,
Je n'osois cependant approuver son amour :
Mais vous me rassurez en louant ce que j'aime ;
Et j'espère, Damis, vous prouver aujourd'hui
Que ce n'est pas en vain que vous parlez pour lui.

SCÈNE VIII.

DAMIS, MELCOUR.

DAMIS, *seul.*

Quel coup! Cruel Melcour! ah! quelle perfidie!
Il parloit pour lui-même, et moi, complaisamment...

MELCOUR.

Eh bien! mon cher Damis, quel est le dénouement?
Tu triomphes, sans doute, et l'on me congédie.

DAMIS.

Oui.

MELCOUR.

J'en suis enchanté pour toi.

DAMIS.

Bien obligé.

MELCOUR.

Ton triomphe étoit sûr, et je l'aurois gagé.
Allons, puisqu'il falloit que l'ingrate comtesse

Dédaignât fièrement l'hommage de mon cœur,
Au moins est-il heureux que tu sois son vainqueur :
Le bonheur d'un ami dissipe ma tristesse.
Tout sembloit vous lier, l'âge, l'humeur, le goût;
Et vous vous convenez tous les deux.

DAMIS.

Oui, beaucoup.

MELCOUR.

Je l'avois toujours dit. A quand ton mariage?

DAMIS.

C'est un peu fort.

MELCOUR.

Comment! tu ne l'épouses pas?

DAMIS.

Moi l'épouser, monsieur!

MELCOUR

Mais c'est assez l'usage.

DAMIS.

Finirez-vous bientôt?

MELCOUR.

Pourquoi ces grands éclats?
Rassure-toi, mon cher. Elle a de la figure,
Des graces, des talents; mais mon but, je t'assure,
N'est pas de te la faire épouser malgré toi.

DAMIS.

Je le crois bien vraiment, puisque c'est vous qu'elle aime.

MELCOUR.

Je ne m'en doutois pas.

DAMIS.

Loin de parler pour moi

Selon votre projet, vous n'avez pas vous-même
Déclaré votre amour?

MELCOUR.

Monsieur se divertit.

DAMIS.

Répondez, répondez. Eh bien?

MELCOUR.

Tu perds l'esprit.
Auprès de la comtesse, à mes projets fidèle,
J'ai declaré pour toi ta tendresse pour elle.

DAMIS.

Vraiment?

MELCOUR.

Rien n'est plus vrai. Bien plus, c'est que son cœur
M'a paru, j'en conviens, pencher en ta faveur.

DAMIS.

Allons, vous vous moquez, monsieur.

MELCOUR.

Je suis sincère.

DAMIS.

Mais encore une fois je suis sûr du contraire.
La comtesse est plus franche, et m'a dit, entre nous,
Qu'elle vous aimoit.

MELCOUR.

Moi! qu'elle m'aimoit!

DAMIS.

Oui, vous.

MELCOUR.

Je n'y comprends plus rien. Tout ce que je puis dire,
C'est que de mon amour je n'ai point fait l'aveu.

Peut-être à nos dépens elle aura voulu rire,
Et de nous intriguer se sera fait un jeu.

DAMIS.

Pourquoi?

MELCOUR.

Pour nous punir tous deux de notre ruse.

DAMIS.

C'est toi qui l'as voulu.

MELCOUR.

Mon zèle est mon excuse.

DAMIS.

Mais que faire à présent?

MELCOUR.

Il faut la détromper.

DAMIS.

Je n'oserai jamais me présenter chez elle.

MELCOUR.

Je te présenterai, moi : viens.

DAMIS.

L'offre est nouvelle.
Écoute. A son humeur si tu veux échapper,
Crois qu'il est dangereux de nous montrer ensemble.

MELCOUR.

Le danger n'est pas grand. Suis-moi toujours.

DAMIS.

Je tremble :
Je ne puis.

MELCOUR.

Adieu donc. Amant plus courageux,
Je vole à ses genoux soupirer pour nous deux.

SCÈNE IX.

DAMIS.

Cette explication nous étoit fort utile,
Mais je suis détrompé sans être plus tranquille.
Ma conduite, mes torts, la comtesse, Melcour,
Je cains tout, j'attends tout; et la moindre apparence,
Tour-à-tour me rendant ou m'ôtant l'espérance,
Semble, pour mon malheur, accroître mon amour.

SCÈNE X.

DAMIS, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur, c'est un billet.

DAMIS.

Un billet de Julie?

LISETTE.

Lisez, et répondez.

DAMIS *lit.*

« J'ai à vous parler d'une affaire qui vous intéresse.
« Trouvez-vous dans mon salon dans une demi-heure.
« Ne dites rien à Melcour de ce rendez-vous, et ne
« l'oubliez pas. »

Qui? moi, que je l'oublie.

Lisette?

LISETTE.

Eh bien, monsieur?

DAMIS.

Tu peux me mettre au fait.

LISETTE.

Voyons, parlez.

DAMIS.

Pourquoi m'écrit-on ce billet?

LISETTE.

Ma foi, je n'en sais rien.

DAMIS.

Crois-tu qu'on me pardonne?

LISETTE.

Quoi donc?

DAMIS.

J'ai quelque tort.

LISETTE.

Ma maîtresse est si bonne!

DAMIS.

Elle m'excuseroit?

LISETTE.

Je ne dis pas cela.

DAMIS.

Du moins puis-je espérer?

LISETTE.

Sur cet article-là

Attendez votre arrêt.

DAMIS.

L'attente est si cruelle!

LISETTE.

Il le faut.

DAMIS.

Allons donc. Melcour est auprès d'elle.
Je veux en m'éloignant le laisser dans l'erreur;
Mais bientôt je reviens aux pieds de ta maîtresse
Reconnoître mes torts, déclarer ma tendresse,
Mériter mon pardon, et peut-être son cœur.

SCÈNE XI.

LISETTE.

Il aime, il est tremblant; et Melcour, au contraire,
En recevant de moi ce billet circulaire,
Sembloit croire déja son triomphe complet.
D'abord se conformant aux termes du billet,
Loin d'entrer chez Julie, il fuit avec mystère;
Et sur ce rendez-vous m'a promis de se taire.
Mais pour se consoler d'une si dure loi,
Monsieur de son mérite ose tout se promettre;
Et quand pour le tromper j'osois tout me permettre,
Son amour-propre encor le trompoit mieux que moi.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE.

Avez-vous vu Damis?

LISETTE.

J'ai remis votre lettre,
Madame. En vérité c'étoit avec regret.

LA COMTESSE.

Vous êtes bien sensible.

LISETTE.

Ah! madame, il vous aime...

LA COMTESSE.

Oui, beaucoup.

LISETTE.

Il étoit dans un chagrin... Vous-même,
Vous ne l'auriez pas vu sans y prendre intérêt.

LA COMTESSE.

Je n'en prends point à lui.

LISETTE.

Du tout? Je plains sa flamme.

LA COMTESSE.

Il étoit donc bien triste?

LISETTE.

Hélas! votre billet
A fait naître un moment quelque espoir dans son ame.
Mais à tort?

LA COMTESSE.

Sûrement... Viendra-t-il?

LISETTE.

Oui, madame.

Monsieur Melcour aussi.

LA COMTESSE.

Je veux les réunir,

Et les faire expliquer.

LISETTE.

Peut-être les punir.

Je vous livre Melcour : punissez son audace.

Mais pour Damis au moins je vous demande grace.

LA COMTESSE.

Tu le protéges?

LISETTE.

Oui, je connois son amour;

Et sa conduite enfin n'est qu'une étourderie.

LA COMTESSE.

Elle est forte.

LISETTE.

La la. D'ailleurs monsieur Melcour,

Madame, en est l'auteur.

LA COMTESSE.

Melcour?

LISETTE.

Je le parie.

Il l'a presque avoué.

LA COMTESSE.

D'après un tel aveu...

LISETTE.

Damis n'est plus coupable.

LA COMTESSE.

Ou du moins l'est bien peu.
N'est-il pas vrai, Lisette?

LISETTE.

Oui, si peu que sa grace...

LA COMTESSE.

Sa grace! eh bien?

LISETTE.

Voyez.

LA COMTESSE.

Mais toi-même à ma place,
Parle, que ferois-tu?

LISETTE.

Pardonner est si doux!
Damis vous aime tant?

LA COMTESSE.

Tu crois?

LISETTE.

En doutez-vous?
Tenez, je sens très bien la faute qu'il a faite;
Mais moi, je l'oublierois.

LA COMTESSE.

Oublions-la, Lisette.

LISETTE.

Ah! qu'il sera content!

LA COMTESSE.

Et Melcour?

LISETTE.

Le voilà.

LA COMTESSE.

Déja! Rentre, et tais-toi.

(*La comtesse entre dans son cabinet.*)

LISETTE.

Comptez sur mon adresse.

J'ai ma réponse prête.

SCÈNE XIII.

LISETTE, MELCOUR, DAMIS.

MELCOUR.

Ah! que fait ta maîtresse?

(*Lisette fait la révérence, et se retire.*)

On ne répond pas mieux que cette fille-là.

DAMIS, *entrant du côté opposé à Melcour.*

Attendons la comtesse.

MELCOUR.

Attendons notre belle.

DAMIS.

Si Melcour me savoit tête à tête avec elle!

MELCOUR.

Si Damis connoissoit jusqu'où va mon bonheur!

DAMIS.

Il m'en voudroit sans doute.

MELCOUR.

Il auroit de l'humeur.

DAMIS.

Aussi pour l'éviter j'ai pris un soin extrême.

(*Il aperçoit Melcour.*)

Ah!

MELCOUR.

Ah! que fais-tu là?

DAMIS.

Mais qu'y fais-tu toi-même?

MELCOUR.

Ma foi... je te cherchois.

DAMIS.

Je te cherchois aussi.

MELCOUR.

Il faut faire expliquer Julie.

DAMIS.

Elle est ici.

Cours vite lui parler, l'instant est favorable.

MELCOUR.

Que n'y vas-tu plutôt? ce rôle te convient.

DAMIS.

Non; comme au plus hardi cet honneur t'appartient.

MELCOUR.

Je te le cède, moi, comme au plus raisonnable.

DAMIS.

Je ne sors pas d'ici.

MELCOUR.

Je l'attends dans ces lieux.

DAMIS.

Nous avons, tu le sais, quelques torts à ses yeux.

MELCOUR.

Eh bien! je me fais fort d'obtenir notre grace.

Tu ne peux plus, d'après un motif aussi bon,

Te dispenser, je crois, de me céder la place.

DAMIS.

Si fait; car je l'attends pour la même raison.

MELCOUR.

Je m'en charge, mon cher.

DAMIS.

Cède-moi, je t'en prie

MELCOUR.

Mais ta timidité!

DAMIS.

Mais ton étourderie!

MELCOUR.

Je vois que du secret tu veux être éclairci.

DAMIS.

Avec toi, je le sens, il faut être sincère.

MELCOUR.

De la discrétion.

DAMIS.

Songe qu'il faut se taire.

MELCOUR.

Avec Julie...

DAMIS.

Eh bien?

MELCOUR.

J'ai rendez-vous ici.

DAMIS.

Avec elle en ces lieux j'ai rendez-vous aussi.

MELCOUR.

Tu plaisantes.

DAMIS.

C'est toi.

MELCOUR.

Le mien est véritable.

DAMIS.

Le mien pareillement.

MELCOUR.

Cela n'est pas croyable.

DAMIS.

Je puis te le prouver.

MELCOUR.

Tout de bon?

DAMIS.

Tout de bon.

A cinq heures, ce soir...

MELCOUR.

Cinq heures!

DAMIS, *montrant sa lettre.*

La comtesse

Me promet par écrit d'être dans son salon.

MELCOUR, *montrant la sienne.*

Pour la même heure aussi j'ai la même promesse.

DAMIS.

Quoi?

MELCOUR.

Nous sommes joués : mais le tour est charmant.

Nous comptions tous les deux que nous avions su plaire.

DAMIS.

Notre triomphe, hélas, n'a duré qu'un moment!

MELCOUR.

Ne te chagrine point. Sais-tu ce qu'il faut faire?
Partons et taisons-nous.

DAMIS.

Mon secret est le tien.

MELCOUR.

Tu peux compter sur moi; notre gloire est commune.

DAMIS.

Tu ne publieras pas notre bonne fortune.

MELCOUR.

Imite ma prudence, et l'on ne saura rien.

(*Ils vont pour sortir.*)

SCÈNE XIV.

MELCOUR, DAMIS, LA COMTESSE, ET LISETTE, *qui paroît à la fin de la scène.*

LA COMTESSE, *sortant du cabinet.*

Je ne vous promets pas de garder le silence.

DAMIS.

O ciel!

MELCOUR.

Vous écoutiez?

DAMIS.

Oubliez notre offense.

LA COMTESSE.

Si vous m'avez jouée, au moins je vous le rends.

MELCOUR.

Nous ne nous devons rien, notre grace est certaine;

Et puisque cet instant à vos pieds nous ramène,
Prononcez notre arrêt, madame; je l'attends.

LA COMTESSE.

Comment?

MELCOUR.

Damis vous aime, et Melcour vous adore.
Quel sera le vainqueur?

LA COMTESSE.

Vous plaisantez encore.

DAMIS.

Il dit la vérité.

MELCOUR.

Vous doutez d'un aveu?...

LA COMTESSE.

Qui chez nous est beaucoup, et chez vous n'est qu'un jeu.

MELCOUR.

Pour triompher enfin de votre résistance,
Qu'exigez-vous de nous?

LA COMTESSE.

Mais... deux ans de constance.

DAMIS.

Il est d'autres moyens que l'on peut employer.

LA COMTESSE.

C'est le plus sûr.

MELCOUR.

Deux ans! Le terme m'épouvante.

LA COMTESSE

Déja?

DAMIS.

Pour un amant l'épreuve est violente.

LA COMTESSE.

Le titre de mari ne se peut trop payer.
Vous feroit-on subir le plus rude esclavage,
Obéir sans se plaindre est toujours le plus sage.
Vous avez votre tour : affranchi de ses fers,
L'époux venge l'amant des maux qu'il a soufferts.

MELCOUR.

Oui, mais...

LA COMTESSE.

Vos droits bientôt détruiroient mon empire.

DAMIS.

Des droits ! Vous rendre heureuse est le seul où j'aspire.

LA COMTESSE.

Si je vous en croyois, quels seroient mes garants ?
Vous êtes jeune encor.

DAMIS.

J'aimerai plus long-temps.

LA COMTESSE.

L'hymen est un lien dangereux à votre âge.

MELCOUR.

Je suis plus vieux que lui.

LA COMTESSE.

Vous n'êtes pas plus sage.

MELCOUR.

Avant trois mois d'hymen je serai corrigé.
Vous verrez un Caton.

LA COMTESSE.

Vraiment ?

MELCOUR.

Je le parie.

Le cœur est-il pour moi?

DAMIS, *à genoux.*

Prononcez, je vous prie.

Lisette paroît et reste au fond du théâtre.

MELCOUR, *à genoux.*

Prononcez, dussiez-vous me donner mon congé.

LA COMTESSE.

La crainte me retient.

MELCOUR.

Crainte qui m'humilie.

DAMIS.

Si vous m'aimiez...

LA COMTESSE.

Hélas!

DAMIS.

Adorable Julie,

Qu'annonce ce soupir?

MELCOUR.

Parlez, je suis discret.

LA COMTESSE, *à Damis.*

Ah! c'est un imprudent qui vous dit mon secret.

DAMIS.

Vous m'aimez?

LA COMTESSE.

Oui, Damis.

DAMIS.

Agréable surprise!

Ah, madame! ah, Melcour! que ce moment est doux!

MELCOUR, *se relevant.*

Je puis me dispenser de rester à genoux.

LISETTE.

Je viens chercher la dot que vous m'avez promise.

MELCOUR.

Quand je me marierai. Pour nous, mon cher Damis,
Cessons d'être rivaux sans cesser d'être amis.

FIN DES RIVAUX AMIS.

LES ÉPREUVES,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR FORGEOT,

Représentée, pour la première fois, en 1785.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE.
ÉMILIE.
DAMIS.
FLORVILLE.

La scène est chez la comtesse.

LES ÉPREUVES,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

LA COMTESSE, ÉMILIE.

LA COMTESSE.

Oui, mon aimable sœur, enfin voici le jour
Où ma main de Damis va couronner l'amour.
Long-temps avec raison j'ai craint sa jalousie;
J'ai voulu l'éprouver : d'un défaut dangereux
Je pense avec plaisir que son ame est guérie;
Mais ce prompt changement peut n'être pas heureux.
Un calme trop profond, si j'en crois l'apparence,
Succéde dans son cœur aux transports les plus doux:
Tant de tranquillité méne à l'indifférence;
Et l'homme indifférent ne vaut pas un jaloux.

ÉMILIE.

S'il n'aimoit plus, en lui vos yeux verroient un traître;
Les miens plus indulgents l'excuseroient peut-être:
Vous l'avez fait souffrir.

LA COMTESSE.

Pour le mieux corriger.

ÉMILIE.

Pour corriger un cœur faut-il donc l'affliger?

LA COMTESSE.

Ses tourments finiront.

ÉMILIE.

Quelle sera sa joie!
Le sort le plus heureux l'appelle auprès de vous;
Et, de quelques chagrins qu'un amant soit la proie,
Un hymen fortuné les fait oublier tous.

LA COMTESSE.

Il doit subir avant de nouvelles épreuves.

ÉMILIE.

Ne vous offre-t-il pas chaque jour mille preuves
D'un esprit confiant et d'un cœur sans détour?
Vous le dites vous-même.

LA COMTESSE.

Oui, ma chère Émilie;
Mais feignant d'éprouver encor sa jalousie,
Je veux adroitement réveiller son amour.
A mes nouveaux desseins je fais servir Florville:
Des soupçons de Damis long-temps il fut l'objet;
S'il sut me seconder dans mon premier projet,
Il peut en ce moment m'être encor fort utile,
Et l'on va de ma part lui rendre ce billet:
Lis.

ÉMILIE *lit.*

« Accourez, chevalier, vous m'êtes nécessaire:
« comme il s'agit de Damis, soyez discret avec lui.
« Depuis long-temps j'abuse de votre complaisance;
« mais j'espère bientôt ne vous devoir plus rien, si la
« main de ma sœur...

LA COMTESSE.

Tu crains d'achever?
« si la main de ma sœur peut m'acquitter envers
« vous. »
Que dis-tu de mon style?

ÉMILIE.

Ma sœur...

LA COMTESSE.

Ma sœur! Eh bien! pourquoi se récrier?
Sans toi, sans ton aveu je ne puis rien promettre,
Rien n'est fait... Tu rougis! Enverrai-je la lettre?
Heim?

ÉMILIE.

Puisqu'elle est écrite, il faut bien l'envoyer.

LA COMTESSE.

La réponse me plaît; je l'avois devinée.
Veuve depuis deux ans, au moment où mon cœur
Va devenir le prix d'un second hyménée,
J'ai cru devoir mes soins à ma discréte sœur;
Et, profitant du droit de faire son bonheur,
Me venger du chagrin de me voir son aînée.

(*Damis entre; il observe la comtesse.*)

ÉMILIE.

Voici notre jaloux; il a sur vous les yeux.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, ÉMILIE, DAMIS.

DAMIS.

L'espérance et l'amour m'ont conduit en ces lieux,
Madame; décidez du bonheur de ma vie.
Obtenir votre main est ma plus chère envie.
J'ai quelques droits peut-être; et, sans oser parler
D'une épreuve cruelle offerte à ma tendresse,
Je pourrois réclamer ici votre promesse;
Mais c'est à votre cœur à vous la rappeler.
Moi, sûr d'avoir vaincu mon premier caractère,
Si ce cœur aujourd'hui me nomme votre époux,
Heureux de vous aimer, plus heureux de vous plaire,
De quel mortel encor pourrois-je être jaloux?

LA COMTESSE.

Enfin ce nom, Damis, n'est donc plus fait pour vous?

DAMIS.

Si je le méritois, j'oserois me permettre
Sur des riens mille traits d'un dépit concentré;
J'oserois demander ce que c'est qu'une lettre
Que vous lisiez, je crois, lorsque je suis entré.
Mais le moindre soupçon à mes yeux est un crime;
Et désormais je veux respecter vos secrets.

LA COMTESSE.

Mais seriez-vous fâché, si je vous la montrois?

DAMIS.

On est toujours flatté d'une preuve d'estime.

LA COMTESSE.

Et souvent il en est que l'on peut accorder.

DAMIS

Il faut les mériter, et non les demander.

LA COMTESSE.

Je dois récompenser tant de délicatesse.
A l'un de vos amis cette lettre s'adresse :
Rendez-la-lui, Damis; dissipez son erreur,
Et que ce soit de vous qu'il tienne son bonheur.

(*Elle sort avec Émilie.*)

SCÈNE III.

DAMIS.

Non, je ne revieus point de ma surprise extrême.
Quel est donc ce mystère? et pour qui ce billet?
Ciel! pour Florville! eh quoi! serois-je leur jouet?
Je sais qu'elle l'accueille, et que Florville l'aime;
En seroit-il aimé?... « Dissipez son erreur,
« Et que ce soit de vous qu'il tienne son bonheur. »
Un semblable discours s'explique de lui-même.
Oui, je n'en puis douter, Florville est son amant.
Mais depuis quelques jours il ne vient plus chez elle :
Ils sont brouillés... On veut terminer la querelle,
Et l'on me charge, moi, du raccommodement.
Oh! non pas, s'il vous plaît; la chose seroit neuve.
Votre lettre est à moi; je tiens votre secret :
Ah! que n'est-il permis de rompre le cachet!
Que vois-je! elle est ouverte : est-ce encore une épreuve?

Elle est forte !... tant mieux; je veux être discret:
Je ne le lirai point ce funeste billet.
Qu'en faire? Faudra-t-il le remettre à Florville?
Faudra-t-il?... Le voici.

SCÈNE IV.

FLORVILLE, DAMIS.

FLORVILLE, *courant embrasser Damis.*

Bonjour, mon cher Damis.

DAMIS, *froidement.*

D'un accueil si flatteur je connois tout le prix;
Votre vive amitié...

FLORVILLE.

La vôtre est bien tranquille.
Pourquoi cet air d'humeur, et ce front sérieux?
Voyez-vous à regret mon retour en ces lieux?
Ou plutôt la comtesse?... Oh! oui, je le parie:
Vous boudez tous les deux, grace à la jalousie.

DAMIS.

J'aurois tort.

FLORVILLE.

Je le crains. Que cela soit ou non,
Puis-je être assez heureux pour vous prouver mon zèle?
Mon amitié constante a quelques droits sur elle.

DAMIS.

Oh! je n'en doute point.

FLORVILLE.

Et vous avez raison.

DAMIS.

Depuis peu cependant vous devenez plus rare :
J'en cherchois le motif; et souvent, entre nous,
Je vous ai crus brouillés.

FLORVILLE.

Oh ! non, rassurez-vous :
Entraîné malgré moi par un oncle barbare
Au fond d'un vieux château, tête à tête avec lui
J'ai passé huit grands jours consacrés à l'ennui.
Que mon cœur a souffert d'une si longue absence !

DAMIS.

A la comtesse au moins vous écriviez souvent ?

FLORVILLE.

Jamais.

DAMIS.

Jamais ?

FLORVILLE.

Non.

DAMIS.

Ah ! c'est elle qui commence.

FLORVILLE.

Je ne vous entends pas.

DAMIS.

J'aime cette prudence :
Oui, je sens que l'aveu doit être embarrassant.
Mais j'ai bien quelques droits à votre confiance ;
Si vous êtes discret, moi je suis complaisant.

(*Il lui remet la lettre.*)

FLORVILLE.

Une lettre ?

DAMIS.

Lisez.

FLORVILLE, *après avoir lu.*

Quel espoir séduisant!

DAMIS.

Quoi donc?

FLORVILLE.

Embrassez-moi.

DAMIS.

Moins de reconnoissance.

FLORVILLE.

De grace, permettez...

DAMIS.

Non, je vous en dispense.

FLORVILLE.

Que ne vous dois-je pas!

DAMIS.

Oh! rien.

FLORVILLE.

Mon cher Damis,

Rien n'égale ma joie.

DAMIS.

Apprenez-m'en la cause;

Nul ne sent mieux que moi celle de ses amis.

FLORVILLE.

Je ne puis.

DAMIS.

Quel scrupule! Achevez donc.

FLORVILLE.

Je n'ose.

C'est un secret.

DAMIS.

Pour moi?

FLORVILLE.

Pour vous.

DAMIS.

Je le saurai.

FLORVILLE.

J'en doute.

DAMIS.

J'en suis sûr: soit de force ou de gré,
Je prétends...

SCÈNE V.

FLORVILLE, DAMIS, LA COMTESSE, ÉMILIE.

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous, messieurs? ah! cette lettre
M'instruit de tout.

FLORVILLE.

Damis est un peu curieux.

LA COMTESSE.

Je vous sais gré, monsieur, d'avoir su la remettre;
Mais il faut respecter ce qu'on cache à vos yeux.
Un tel éclat m'offense; et de votre conduite
Ce soupçon déplacé détruit tout le mérite.

DAMIS.

Ah! sur votre billet je suis loin d'en former:

D'ailleurs je suis certain, s'il pouvoit m'alarmer,
Que, pour récompenser ma complaisance extrême,
De tout ce qu'il contient vous m'instruiriez vous-même.

LA COMTESSE.

Non; rien à cet effort ne pourroit m'engager.
La lettre est à monsieur.

DAMIS.

Mais pourquoi m'en charger?

LA COMTESSE.

Ma confiance en vous peut-elle vous déplaire?

DAMIS.

J'y suis sensible; mais...

LA COMTESSE.

Vous vous en passeriez.

DAMIS.

Sa joie en la lisant paroissoit si sincère!

ÉMILIE.

Elle étoit donc bien grande?

FLORVILLE.

Oh! oui.

DAMIS.

Vous le voyez.

LA COMTESSE.

De l'humeur! C'est assez. J'ai mal jugé votre ame;
Et ces transports jaloux...

DAMIS.

Moi jaloux! Ah! madame,
Faut-il, pour dissiper ce doute injurieux,
Faut-il à l'instant même abandonner ces lieux?
Laisser Florville ici? tout me sera facile.

Je veux voir désormais votre ami dans Florville;
Car il n'est que cela? Je le crois; j'en suis sûr.
Cette conviction rend mon bonheur plus pur,
Mon amour plus brûlant, et mon cœur plus tranquille.
Eh bien! faut-il partir?

LA COMTESSE.

Vous riez?

DAMIS.

Non; parlez.

LA COMTESSE.

J'y consentirai donc, puisque vous le voulez.

DAMIS.

Comment?

LA COMTESSE.

Je ne crains plus de paroître exigeante.
Florville et moi, monsieur, nous avons pour l'instant
A traiter tous les deux un objet important,
Et nous profiterons de cette offre obligeante.

DAMIS.

Vous plaisantez.

LA COMTESSE.

Non.

DAMIS.

Quoi?...

LA COMTESSE.

Voulez-vous vous dédire?

DAMIS.

Non vraiment... trop heureux!... Allons, je me retire.
Sur-le-champ?

LA COMTESSE.

S'il vous plaît.

DAMIS.

Je le laisse avec vous :
L'effort seroit plus grand, si j'en étois jaloux.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, ÉMILIE, FLORVILLE.

FLORVILLE.

On peut se dispenser de croire à sa parole.

LA COMTESSE.

Vous savez maintenant quel sera votre rôle.

FLORVILLE, *regardant Émilie.*

Et l'espoir fortuné que vous m'avez permis.

LA COMTESSE.

Il est juste.

FLORVILLE.

Daignez le confirmer vous-même.

ÉMILIE.

Monsieur...

FLORVILLE.

Puis-je espérer?

LA COMTESSE.

Oui, Florville, on vous aime.
Cet aveu dans sa bouche auroit eu plus de prix;
Mais l'honneur la retient, lorsque l'amour l'entraîne:
Dans ce tendre embarras je dois l'aider un peu,
Et lui sauver l'effort de ce premier aveu,

Qu'on fait avec plaisir, mais qu'on prononce à peine.

FLORVILLE.

Ah! comment mériter?...

LA COMTESSE.

En faisant son bonheur.
Aujourd'hui seulement il faudra vous contraindre;
Il faudra de Damis justifier l'erreur,
Oublier Émilie, et m'aimer.

ÉMILIE.

Ou le feindre.

LA COMTESSE.

Tremblerois-tu déja? Rassure-toi; demain,
Pour prix de cet amour, je lui donne ta main.

ÉMILIE.

Demain?...

FLORVILLE.

Est l'heureux jour qui pour jamais nous lie.

ÉMILIE.

On pourroit différer.

FLORVILLE.

Différer? Émilie,
Pourquoi tant de rigueur, et que redoutez-vous?
Quand on aime l'amant peut-on craindre l'époux?
(*à genoux.*)
Ah! cessez d'alarmer celui qui vous adore;
Par un plus long délai n'affligez pas son cœur.

ÉMILIE.

Mais un jour, c'est bien peu.

FLORVILLE.

Combien il dure encore,

Quand le jour qui le suit nous promet le bonheur!

LA COMTESSE.

O ciel! voici Damis.

FLORVILLE, *restant à genoux, et se tournant du côté de la comtesse.*

Ne craignez rien, madame :
Eh quoi! vous douteriez de la plus vive flamme?

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, ÉMILIE, FLORVILLE, DAMIS.

DAMIS.

Le style du billet à présent m'est connu.

LA COMTESSE.

Vous voyez qu'on sait tout lorsque l'on veut attendre.

FLORVILLE.

Cet élan d'amitié vous paroît un peu tendre?

DAMIS.

Oui, c'est mal à propos que je suis revenu.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc? Pourrions-nous craindre votre présence?
Vous êtes raisonnable.

DAMIS.

Et d'une complaisance...

LA COMTESSE.

Bien grande assurément : pour prouver aujourd'hui
Jusqu'à quel point encor j'ose compter sur elle,
Sans craindre vos soupçons sur un ami fidèle
Je vous laisse en ces lieux et je sors avec lui.

SCÈNE VIII.

DAMIS, ÉMILIE.

DAMIS.

L'expression me manque, et ma bouche est muette.
Quel coup! Et je l'aimois! Qu'elle soit satisfaite.
Que de ses soins trompeurs Florville soit l'objet,
Sans craindre qu'aujourd'hui son triomphe m'afflige;
Il peut l'adorer.

ÉMILIE.

Non.

DAMIS.

L'épouser.

ÉMILIE.

Non, vous dis-je.

DAMIS.

J'applaudirai moi-même à ce noble projet.

ÉMILIE.

Ah! gardez-vous-en bien... Votre erreur est extrême.

DAMIS.

Non, je suis détrompé.

ÉMILIE.

La comtesse vous aime.

DAMIS.

Sa conduite avec moi le prouve.

ÉMILIE.

Assurément.
Je voudrois m'expliquer, parler plus clairement;

Mon silence est cruel, et l'honneur me l'impose.
Mais Émilie est franche; elle connoît sa sœur,
Et malgré vos soupçons vous répond de son cœur.

DAMIS.

Ses torts en sont plus grands.

ÉMILIE.

Eh bien! je le suppose.
Mais, Damis, croyez-moi, modérez vos transports;
Ne vous séparez point d'une amante chérie:
Souvent, pour l'oublier, il faut toute la vie,
Quand un jour eût suffi pour oublier ses torts.

DAMIS.

Eh bien! je puis me rendre : oui, charmante Émilie,
De ce cœur déchiré l'amour est le plus fort;
Et je veux, méritant les soins de mon amie,
Pour excuser sa sœur, faire un dernier effort.
C'est à vous de m'aider : mon sort vous intéresse,
Et vous consentiriez à servir ma tendresse?

ÉMILIE.

Oh! de tout mon pouvoir : que voulez-vous?

DAMIS.

Je veux
Qu'en ce jour, qu'à l'instant vous receviez mes vœux

ÉMILIE.

Je ne le puis.

DAMIS.

Si fait.

ÉMILIE.

Je sais bien le contraire.
Si vous alliez m'aimer, jugez quel embarras!

DAMIS.

Non, non : rassurez-vous, je ne vous aime pas ;
Je le voudrois en vain. Sans dessein de vous plaire,
Sans espoir, sans amour, je prétends seulement
Me parer aujourd'hui du nom de votre amant.
Votre sœur me jouoit ; ce plan va la confondre.
Pour mieux sonder son cœur, à ses yeux chaque jour
J'affecterai pour vous le plus ardent amour...

ÉMILIE.

Et vous me permettrez de ne pas y répondre?

DAMIS.

Tout comme il vous plaíra ; vous ferez le traité :
Trop heureux d'être encore un amant maltraité,
Si, secondant l'espoir auquel je m'abandonne,
Du secret de mon cœur vous n'instruisez personne !

ÉMILIE.

Je tremble que ma sœur...

DAMIS.

Non : soyez sans effroi ;
Vous n'avez rien à craindre, et je prends tout sur moi.
Eh ! comment pourriez-vous redouter sa colère,
Lorsque pour me servir il ne faut que vous taire ?

ÉMILIE.

Oh ! je vous le promets.

SCÈNE IX.

DAMIS, ÉMILIE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Je reviens sur mes pas

DAMIS.

Ce retour est flatteur : mais je n'y comptois pas.

LA COMTESSE.

Un reproche secret près de vous me ramène,
Et je veux m'expliquer.

ÉMILIE.

Ma présence vous gêne,
Je vais me retirer.

DAMIS, *bas*.

Songez à notre plan.

ÉMILIE.

Au moins souvenez-vous que ce n'est qu'un semblant.

SCÈNE X.

DAMIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

J'ai craint que ma conduite avec vous et Florville
Ne vous ait alarmé.

DAMIS.

Non ; j'étois fort tranquille.

LA COMTESSE.

Vous voulez me cacher votre ressentiment.

DAMIS.

Je n'en ai point.

LA COMTESSE.

Un peu.

DAMIS.

Du tout absolument;
J'apprends à respecter tous vos goûts en silence.

LA COMTESSE.

Soyez moins complaisant: cette grande indulgence
Pourroit peut-être nuire à votre amour pour moi.

DAMIS.

Il est toujours brûlant.

LA COMTESSE.

En effet, je le voi.
D'un aveu si flatteur je suis très satisfaite;
Mais il me déplairoit, si j'étois plus coquette.

DAMIS.

Vous ne l'êtes point; moi, je ne suis point jaloux.
Nous en avons tous deux la flatteuse assurance;
Et désormais la paix, l'aimable confiance,
Le bonheur le plus vrai, renaîtront parmi nous.
En vous tout me plaira, jusques à vos caprices;
Je préviendrai vos vœux, j'étudierai vos goûts,
Et, pour suivre un projet dont je fais mes délices,
Je saurai me porter aux derniers sacrifices.

LA COMTESSE.

Moi, je crois qu'il en est d'impossibles pour vous.

DAMIS.

Vous ignorez encor jusqu'où va ma tendresse,
Madame; en m'éprouvant vous connoîtrez mon cœur.

LA COMTESSE.

Voyons donc: vous savez qu'une donble promesse
Nous engage tous deux.

DAMIS.

Et j'en fais mon bonheur.

LA COMTESSE.

Fort bien : mais un amant dont l'amour est extrême,
Renonçant à l'hymen qu'il pourroit espérer,
De ce lien gênant m'affranchiroit lui-même,
Si mon cœur un moment sembloit le desirer.

DAMIS.

Expliquez-vous.

LA COMTESSE.

Il est de ces femmes légères,
Que l'on voit par malheur varier dans leur choix,
Qu'un caprice conduit, mais dont l'aveu parfois
A su faire excuser les erreurs passagères.
Si je leur ressemblois?

DAMIS.

Vous, madame?

LA COMTESSE, *à part.*

Il pâlit.

(*haut.*)

L'amour le mieux fondé quelquefois s'affoiblit;
Souvent il disparoît : je sens le prix du vôtre;
Personne mieux que vous ne mérite ma main.
Mais si mon cœur vouloit que j'en choisisse un autre?

DAMIS.

Florville, par exemple.

LA COMTESSE.

Oui; je suppose enfin
Que ce soit justement le choix fait pour me plaire.

DAMIS, *à part.*

Elle veut me piquer; mais je saurai me taire.

LA COMTESSE.

Eh bien?

DAMIS.

Eh bien!...

LA COMTESSE.

Parlez; vous ne répondez rien?
Sans doute à cet hymen monsieur seroit contraire?

DAMIS.

Vous vous trompez: qui? moi, rompre un si beau lien!
Non, non: vous me verriez, maîtrisant mieux mon ame,
Y souscrire avec joie.

LA COMTESSE.

Avec joie?

DAMIS.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Je l'épouserai donc.

DAMIS.

Et vous ferez très bien.

LA COMTESSE.

(*à part.*)
Quel ami! Quel sang-froid!... Votre ame est généreuse:
De ma main ma promesse étoit un sûr garant,

Et vous me la rendez! le sacrifice est grand.

DAMIS.

Il cesse d'en être un puisqu'il vous rend heureuse.

LA COMTESSE.

Peut-être éprouvez-vous de violents combats?

DAMIS.

Oui, l'effort est pénible.

LA COMTESSE.

On ne le diroit pas.

DAMIS.

Ah! malgré l'apparence il m'afflige sans doute;
Mais je sais à la fois me taire et m'immoler;
Je fais votre bonheur, et pourrois le troubler,
Si je vous instruisois de tout ce qu'il m'en coûte.
J'avois des droits sur vous, et je vous les remets;
Sans me plaindre un moment, j'y renonce à jamais:
Mais trouvant à vous voir un plaisir nécessaire,
Je veux dans l'avenir rendre mon sort plus doux,
En cherchant les moyens de vivre près de vous.
Vous me le permettez?

LA COMTESSE.

Oui; mais je n'en vois guère.

DAMIS.

Moi, j'en vois un bien simple; il peut nous réunir:
Il m'offre la douceur de vous appartenir;
Et même, en me privant de celle que j'adore,
Il pourra sous vos yeux me consoler encore,
Et me faire entrevoir une ombre de bonheur.

LA COMTESSE.

Et quel est ce moyen?

DAMIS.

D'épouser votre sœur.

LA COMTESSE.

Ma sœur!

DAMIS.

Qu'en pensez-vous? Ce projet vous enchante,
Je le vois. Quel tableau ce double hymen présente!
L'amour lui prêtera tous ses charmes pour vous,
La constante amitié l'embellira pour nous.
Heureuse avec Florville, et moi près d'Émilie,
Nous jouirons du sort le plus digne d'envie.
Quel jour l'épousez-vous?

LA COMTESSE.

Mais peut-être demain.

DAMIS.

Flatteur empressement! Souffrez que je l'imite;
Demain de votre sœur accordez-moi la main:
Ma conduite avec vous peut-être le mérite.
Je cours l'en prévenir; d'ailleurs pour votre amour
Ma présence en ces lieux est au moins inutile;
C'est un temps précieux que je vole à Florville.
Je fus jaloux, son cœur pourroit l'être à son tour;
Je sors: mais secondez ma vive impatience,
Vous êtes aujourd'hui mon unique espérance:
Soit en me rappelant un titre dangereux,
Soit enfin sous le nom du frère le plus tendre,
De vous seule toujours mon destin doit dépendre,
Et ce n'est que par vous que je puis être heureux.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE.

Je croyois l'éprouver, et c'est lui qui m'éprouve.
Aussi pourquoi vouloir corriger un jaloux?
Pourquoi tous ces détours que mon cœur désapprouve?
Il m'aimoit; j'aurois dû .. Mais vous! monsieur, mais vous
Vous me croyez des torts? soit : eh bien, on s'explique;
On ne voit point les gens avec un air glacé,
Et l'on ne parle pas d'un projet insensé,
Auquel je ne crois point, et qui pourtant me pique.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, ÉMILIE.

LA COMTESSE.

Ah! c'est vous! approchez. Vous quittez Damis?

ÉMILIE.

Non.

LA COMTESSE.

Il vous parloit tantôt, et même avec mystère.
Que vous disoit-il donc?

ÉMILIE.

Ma sœur...

LA COMTESSE.

Eh bien?

ÉMILIE.

Pardon.

Mais...

LA COMTESSE.

Me répondrez-vous?

ÉMILIE.

J'ai promis de me taire.

LA COMTESSE.

De vous taire?

ÉMILIE.

Hélas! oui; moi, je croyois bien faire.
C'étoit pour l'obliger.

LA COMTESSE.

Vous prenez trop de soins.

ÉMILIE.

Eh! ne le dois-je pas? Pour prix de sa tendresse
Vous vous faites un jeu de l'affliger sans cesse...

LA COMTESSE.

Et vous l'en consolez.

ÉMILIE.

Je le voudrois au moins.

LA COMTESSE.

Sensible à l'intérêt qu'à lui vous daignez prendre,
Sans doute il a pour vous l'amitié la plus tendre?

ÉMILIE.

Oh! oui.

LA COMTESSE, *d'un ton piqué.*

Fort bien.

ÉMILIE.

Comment! A-t-il tort de m'aimer?

LA COMTESSE.

Non; il vous rend justice; et, loin de l'en blâmer,

Pour vous prouver combien ce beau choix m'intéresse,
Demain vous l'épousez.

ÉMILIE.

O ciel!

LA COMTESSE.

Je l'ai promis.

ÉMILIE.

Mais, ma sœur...

LA COMTESSE.

Il suffit : je vais joindre Damis
Pour lui renouveler cette heureuse promesse.

ÉMILIE.

Ah! souffrez que...

LA COMTESSE.

Restez.

ÉMILIE.

Dans l'instant vous saurez...

LA COMTESSE.

Je sais qu'il vous convient, et vous l'épouserez.

SCÈNE XIII.

ÉMILIE.

Elle n'écoute rien : que je suis malheureuse!
L'ai-je donc mérité? Sans être curieuse,
Je sais tout : malgré moi je suis de deux projets;
On me donne à garder malgré moi deux secrets;
Je veux servir Damis, et son étourderie...

SCÈNE XIV.

ÉMILIE, DAMIS.

ÉMILIE, *courant à lui.*

Ah ! ne m'épousez pas, monsieur, je vous en prie.

DAMIS.

Qu'est-ce donc? Votre sœur seroit-elle en courroux?

ÉMILIE.

Oui, j'ai pu lui déplaire, et je ne veux plus feindre.
Courons la détromper.

DAMIS.

Un moment, calmez-vous.

ÉMILIE.

Non, vous ne savez pas combien je suis à plaindre!
Elle veut que demain vous soyez mon époux.

DAMIS.

Demain ?

ÉMILIE.

Rien n'est plus vrai : sentez-vous ma disgrace ?

DAMIS.

Allez, ne craignez rien; cet hymen est un jeu.

ÉMILIE.

Elle le veut, vous dis-je.

DAMIS.

Oui; mais pour qu'il se fasse,
Il faudra bien aussi que je le veuille un peu.

ÉMILIE, *voulant sortir.*

Permettez que de tout elle soit éclaircie.

DAMIS.

Ah! vous me perdriez.

ÉMILIE.

Je lui dois cet aveu.

DAMIS.

Différez-le d'un jour.

ÉMILIE.

Non.

DAMIS.

Je vous en supplie,
Faut-il pour l'obtenir se mettre à vos genoux?

ÉMILIE.

Si l'on vous y voyoit! de grace, levez-vous.

SCÈNE XV.

ÉMILIE, DAMIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Vous pourriez mieux cacher les transports de votre ame.

DAMIS.

Il est permis, je crois, d'être aux pieds de sa femme.

ÉMILIE.

Ma sœur...

LA COMTESSE.

Retirez-vous.

DAMIS, *bas, à Émilie.*

Et ne lui dites rien.

ÉMILIE.

Je n'ose m'expliquer...

DAMIS.

Fiez-vous à mon zèle.

Je ferai votre paix.

ÉMILIE.

Vous me le devez bien.

SCÈNE XVI.

DAMIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Vos projets sont brillants!

DAMIS.

Trouvez-vous?

LA COMTESSE.

L'entretien

Paroissoit vif : enfin vous vous fixez près d'elle?

DAMIS.

Si comblant mes desirs, votre aveu suit le sien.

LA COMTESSE.

Pourquoi non? Cet hymen me semble très sortable.

DAMIS.

Plus je la vois, et plus je le crois raisonnable.

LA COMTESSE.

Vous l'aimez donc?

DAMIS.

Mon cœur sait au moins l'estimer.

LA COMTESSE.

Quel cœur! quelle constance! un jour le rend volage.

DAMIS.

Lorsque l'on vous connoît, il suffit pour aimer;
Mais pour vous oublier, il en faut davantage.

LA COMTESSE.

Dès demain cependant vous épousez ma sœur?

DAMIS.

Et même cet hymen nous promet le bonheur.

LA COMTESSE.

Comment?

DAMIS.

Pour être amants, il suffit de se plaire;
Pour être époux, madame, il faut se convenir,
Au moment de son choix entrevoir l'avenir,
Plus que l'esprit enfin chercher le caractère.
Celui de votre sœur n'est pas encor formé:
Je veux, si quelque jour je puis en être aimé,
Développer le sien avec un soin extrême,
La porter à penser, à tout voir par moi-même,
Pénétrer dans son cœur, le suivre pas à pas;
Je le disposerai sur-tout à l'indulgence :
J'ai tant de défauts!

LA COMTESSE.

Vous?

DAMIS.

Je ne m'aveugle pas.
Je vois entre nous deux quelle est la différence :
Oui, je renonce à vous, et je sens qu'il le faut;
Pour vous appartenir j'étois né trop sensible.

LA COMTESSE.

C'est souvent un malheur, mais jamais un défaut.

DAMIS.

Pour triompher de moi, j'ai tenté l'impossible :
Je suis toujours jaloux, et vous les haïssez ;
A mes moindres penchants les vôtres sont contraires
Notre conduite enfin, tout nous démontre assez
Qu'il est peu de rapports entre nos caractères.

LA COMTESSE.

Moi j'en trouve beaucoup.

DAMIS.

Peut-être sans raison ;
Car, en examinant, vous verrez... Mais, pardon,
J'oubliois que demain vous épousez Florville,
Et qu'un plus long détail deviendroit inutile.

LA COMTESSE.

Voyons toujours.

DAMIS.

Demain n'est-il pas l'heureux jour
Choisi pour couronner vos vœux et son amour ?

LA COMTESSE.

Mais rien n'est décidé. Que disions-nous ?

DAMIS.

Madame,
Nous parlions des rapports qui sont entre nous deux.

LA COMTESSE.

Ah ! oui.

DAMIS.

Je croyois voir qu'ils n'étoient pas nombreux.
D'abord s'il faut ici vous dévoiler mon ame,
Je ne puis vous cacher que je suis exigeant.

LA COMTESSE.

Peut-être un peu.

DAMIS.

Beaucoup : je voudrois que ma femme
Vît mes torts sans colère et d'un œil indulgent ;
Qu'elle me pardonnât un peu de jalousie.

LA COMTESSE.

Vous pouriez y compter... Je connois Émilie.

DAMIS.

Je voudrois du reproche éviter le danger ;
Pour ne rien craindre enfin, la lui voir partager.

LA COMTESSE.

Vraiment?

DAMIS.

Je sens très bien que c'est un ridicule.

LA COMTESSE.

Mais non ; pour bien aimer, je le dis sans scrupule,
Il faut avoir senti quelque dépit jaloux ;
L'amour en est plus vif.

DAMIS.

Je le crois, moi ; mais vous,
Vous ne le pensez pas.

LA COMTESSE.

Et pourquoi moins qu'un autre?
Je le répéte encor, mon système est le vôtre.

DAMIS.

Vous riez.

LA COMTESSE.

Je dis vrai.

DAMIS.

Pour croire à cet aveu,
Il faudroit qu'à mes yeux vous devinssiez jalouse.

LA COMTESSE.

Si je l'étois déja?

DAMIS.

Vous! allons, c'est un jeu.

LA COMTESSE.

Non.

DAMIS.

La, de bonne foi, vous le seriez un peu?

LA COMTESSE.

Oui.

DAMIS.

Quel bonheur!... Faut-il qu'un autre vous épouse!
Ah! si nous avions su nous connoître plus tôt!

LA COMTESSE.

Souvent pour tout changer il ne faudroit qu'un mot.

DAMIS.

Comment le deviner?

LA COMTESSE.

Ma sœur est libre encore.

DAMIS.

Florville aussi.

LA COMTESSE.

Sans doute, et Florville l'adore.

DAMIS.

Eh! non : c'est vous qu'il aime.

LA COMTESSE.

Il l'a feint un moment.

DAMIS.

Vous le croyez?

LA COMTESSE.

Ma sœur, pour reprendre sa chaîne,
Peut-être à votre main renonceroit sans peine.

DAMIS.

Oui; son amour pour moi n'est pas très violent.

LA COMTESSE.

Faudra-t-il les unir?

DAMIS.

La question me gêne.

LA COMTESSE.

Eh bien?

DAMIS.

Voyez.

LA COMTESSE.

Parlez.

DAMIS.

Je prononce en tremblant:
En réglant leurs destins nous décidons des nôtres.
Pour son propre intérêt mon cœur est alarmé;
Mais je veux m'oublier pour le bonheur des autres:
Vous aimez votre sœur, Florville en est aimé,
Je lui remets ses droits.

LA COMTESSE, *lui présentant sa main.*

Et je vous rends les vôtres.

DAMIS.

Ah! d'un pareil bienfait je connois tout le prix:
Me pardonnerez-vous le détour que j'ai pris?
Déguisant à vos yeux cette ardeur qui m'enflamme,

Il falloit avec art vous piquer à mon tour;
Il falloit par degrés faire entrer dans votre ame
Ce sentiment jaloux, le seul tort de l'amour.
Amant trop fortuné, je vous l'ai fait connoître:
Vous sentez qu'en aimant on ne peut l'éviter.
Vous me rendez des droits dont j'abusai peut-être,
Et je ne les reprends que pour les mériter.
Oublierez-vous mes torts?

LA COMTESSE.

La feinte étoit cruelle.

DAMIS.

Vous aviez commencé, j'ai pu vous imiter;
Et, pour fixer un cœur qui sembloit infidéle,
Me servir d'un moyen peut-être peu flatteur.
Pardon.

LA COMTESSE.

Ma vanité souffroit moins que mon cœur.

SCÈNE XVII.

LA COMTESSE, DAMIS, ÉMILIE, FLORVILLE.

DAMIS.

Voici nos deux amants. Venez, belle Émilie,
Que je m'acquitte enfin de ce que je vous doi;
Donnez-moi votre main.

LA COMTESSE, *à Florville.*

La vôtre, je vous prie.

DAMIS.

Donnez-la sans trembler.

ÉMILIE.

Mais...

DAMIS.

Ce n'est pas pour moi.

ÉMILIE.

Ah!

DAMIS.

Vos vœux sont remplis.

ÉMILIE.

Si ma sœur est heureuse.

LA COMTESSE.

Oui. De nos démêlés je soupirois tout bas,
Et je sens que l'épreuve est souvent dangereuse.

ÉMILIE.

Ah! Florville, aimez-moi, mais ne m'éprouvez pas.

FLORVILLE.

Non, jamais: pour l'hymen le doute est une offense,
Et son premier plaisir est dans la confiance.

DAMIS.

Je le crois, et promets de n'être plus jaloux.
Oui, tout me le défend, malgré votre indulgence,
Votre bonheur, le mien, peut-être la prudence:
On pardonne à l'amant, mais on punit l'époux.

FIN.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI,
rue du Pont-de-Lodi, n° 6.



